


LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES





# LES FEMMES EN ORIENT.

## TRADUCTIONS DES OUVRAGES DE L'AUTEUR:

**Die deutsche Schweiz.** (Meyer und Zeller, Zurich, 3 beaux vol. grand in-18, 1857.) Cette traduction de la *Suisse allemande*, accompagnée du portrait de l'auteur d'après le célèbre peintre vénitien, Felice Schiavoni, d'un autographe, de l'histoire de la vie et des ouvrages de Madame Dora d'Istria, est plus complète et plus exacte que le texte français lui-même, (Paris et Genève, 1856; J. Cherbuliez) le traducteur ayant eu à sa disposition des additions et denombreuses corrections.

**Switzerland**, etc., translated by H. G., Esq. (A. Fullarton et C°, Londres et Edimbourg, 1858, 2 magnifiques vol. grand in-8°.)

**Les Iles Ioniennes, histoire et littérature.** (Ces études publiées par la *Revue des deux mondes* de 1858, ont été traduites par la *Μέριμνα* d'Athènes.)

**Les héros de la Roumanie.** (Trad. par *Il Diritto*, Turin, 1857.)

**Les Roumains et la Papauté.** (Traduit dans *Il Diritto* de 1856.)

## OUVRAGES NON TRADUITS DE L'AUTEUR:

**La Vie monastique dans l'Eglise orientale**, II[e] édition, revue et considérablement augmentée. (Paris et Genève, 1858, Cherbuliez.)

**Paysages de la Suisse italienne**. (Dans l'*Illustration* de Paris, années 1857-59.)

**Eléonora de Haltingen**, Scènes et paysages de la Suisse française. (*Revue des deux mondes*, 1859.)

**La Nationalité roumaine**. (*Revue des deux mondes*, ibid.)

---

Kol'tsova-Masal'skaia, Elena.

LES

# FEMMES EN ORIENT

PAR

M^me LA C^sse DORA D'ISTRIA

SECOND VOLUME

LA RUSSIE

ZURICH

MEYER & ZELLER, ÉDITEURS

1860.

**ZURICH. — Imprimerie ZURCHER & FURRER.**

# DEUXIEME PARTIE.

## LA RUSSIE.

TABLE. Pages.

**L'auteur n'ayant pu, à cause de l'éloignement, corriger qu'une seule épreuve, il s'est glissé dans cet ouvrage plusieurs fautes que le lecteur corrigera aisément lui-même avec un peu d'attention.**

# LIVRE PREMIER.

# LES RUSSES.

---

## LETTRE PREMIÈRE.

### LES IMPÉRATRICES.

*Pétersbourg.*

Vous vous plaignez avec une apparence de raison, mon amie, de mon silence prolongé. Vous le comprendrez, j'en suis convaincue, en lisant cette lettre. Avant d'arriver ici j'ai dû me résigner à traverser la Russie entière du midi au nord, d'Odessa à Pétersbourg. Si vous jetez un simple coup-d'œil sur une carte, vous aurez une idée de l'immensité de la distance. N'oubliez pas qu'il n'en est pas en Orient comme dans l'Europe occidentale. Aller de Paris à Vienne est une plaisanterie. Mais de la Mer-Noire aux bords du golfe de Finlande, il n'y a pas de chemins de fer; quant aux chaussées, elles ne valent guère mieux qu'en Grèce et en Roumanie, et à moins de se servir du fameux tapis des *Mille et une Nuits*, on avance très-lentement, avec des difficultés et des fatigues de toute espèce.

En outre, pour vous écrire quelque chose d'exact, il m'a fallu beaucoup de temps et de réflexion. La Russie n'est pas seulement une nation, c'est un monde. Cent peuples, je crois pouvoir vous le dire sans exagération, vivent sur le sol de cet immense empire, la septième partie des terres de notre globe. Je me bornerai d'abord à vous parler de la race dominante. C'est une tâche déjà fort difficile!

Les populations qui habitent la péninsule orientale n'ont pu parvenir, jusqu'à présent, à s'organiser en confédération. Les Turcs, exploitant avec la ruse asiatique leurs dissensions religieuses et leurs antipathies nationales, continueront longtemps peut-être de régner sur elles en les divisant. La Russie présente un spectacle bien différent. Dans cet état de soixante-dix millions d'hommes, qui occupe toute l'Asie septentrionale, une partie de l'Europe et qui s'étend jusqu'en Amérique, les Russes ont fini par soumettre, avec une adresse et une persévérance infatigables, les peuples les plus divers. Finnois, Polonais, Géorgiens, Tatars, Samoïèdes, Kamtschadales, etc., ont subi leur domination après des luttes acharnées qui se sont prolongées jusqu'à nos jours.

Mais tout en asservissant les nations qui composent aujourd'hui des Etats plus vastes que ceux des césars, les Russes ont subi successivement diverses influences qui ont profondément modifié le type slave primitif et qui ont mêlé leur sang à celui des vaincus [1].

---

1 « Les Russes, dit un savant ethnographe français, M. A. Maury, que nous avons l'habitude de ranger parmi les Slaves, sont, en réalité,

Les Normands ou Scandinaves ont été, à l'époque de Rurik (862) les véritables fondateurs d'un empire qui devait, plus tard, bâtir sa capitale sur un territoire arraché à la Scandinavie. Depuis la mort d'Elisabeth Pétrovna une dynastie allemande, les Holstein-Gottorp, préside aux destinées de la Russie, et Catherine II elle-même, qui a tant contribué à sa grandeur, était comme Rurik et comme Pierre III d'origine germanique[1].

Du temps d'Elisabeth et de Catherine les idées françaises exercèrent sur l'aristocratie une action qui ne s'est point affaiblie, et qui n'a pas été moins énergique que celle des Grecs.

Les Hellènes ont tant fait pour la Russie qu'on classe avec raison l'empire des tsars parmi les états gréco-slaves. En l'initiant à la civilisation chrétienne ils lui ont donné une place dans la famille des peuples européens. Ils ont ainsi rendu à l'Europe un service dont les Occidentaux n'apprécient point l'importance. Si les Russes avaient, comme les Polonais, courbé la tête sous le joug de la papauté, si le souverain qui gouverne l'Orient septentrional pouvait s'entendre avec l'empereur de l'Occident et l'empereur du Centre[2] pour mettre son épée au service

---

une population extrêmement mêlée; tandis qu'au sud l'élément turc et mongol y entre pour une forte proportion, au nord l'élément finnois est, de fait, prédominant. » (*Les peuples de l'Altaï* dans la *Revue germanique* de 1858.)

1 Toutefois Pierre III descendait de Pierre-le-Grand par sa mère Anna, fille du réformateur.

2 Que les apologistes de l'Autriche voudraient nommer *empereur des Allemands*, quoique les Germains ne forment pas la dixième partie d'un

de Rome, que deviendrait la liberté du continent? La Réforme, très-mollement défendue par des princes dont plusieurs regrettent au fond du cœur l'absolutisme que la papauté fait triompher partout où elle domine[1], la Réforme serait facilement écrasée, et ce qui reste en Europe d'indépendance religieuse serait exposé aux plus formidables dangers. Les papes le comprennent si bien qu'on use aujourd'hui de toutes les flatteries pour détacher l'empereur Alexandre II de l'Eglise orientale, tout en le menaçant, comme le fait le prince Gagarin, devenu jésuite, de ce « spectre rouge[2] » qui a rendu en Occident tant de services à la cause du pouvoir absolu.

Mais quoique l'esprit grec soit devenu, au temps d'Olga, l'âme de la Russie, il ne pénètre pas au même degré toutes les populations qui la composent. Les Géorgiens et les Arméniens sont assurément les fils de la Grèce dans l'ordre intellectuel. Mais les Finnois des bords de la Baltique sont disciples de la Germanie dont les professeurs allemands rassemblés à Dorpat leur transmettent l'enseignement. Les Tatars obéissent au Koran et les Bouddhistes de la Sibérie aux préceptes de Cakya-mûni. Quant aux Esquimaux et aux Samoïèdes de la Russie boréale, ils ignorent même le nom d'Athènes et de Constantinople.

---

empire de 38,000,000 d'âmes. La Prusse est, en réalité, par sa civilisation avancée, son intelligence et sa bravoure, la tête, le cœur et le bras de l'Allemagne.

1 Il suffit de citer le récent concordat du royaume de Wurtemberg avec le pape.

2 Voyez le P. GAGARIN, *La Russie sera-t-elle catholique ?* — ch. IV, Catholicisme ou Révolution.

Il n'en est pas ainsi dans la Péninsule orientale. Aucune nation n'y échappe à la puissance des idées grecques. Les Albanais et les Bulgares, par exemple, non seulement sont presque partout mêlés aux Hellènes sur le territoire qu'ils habitent, mais ils reçoivent de la Grèce une partie de leurs théories religieuses ou politiques. Le libre génie d'Athènes et de Sparte rayonne depuis Candie jusqu'aux sommets des Karpathes. La Grèce n'a jamais exercé en Russie cette prodigieuse influence. Les Hellènes n'ont pu donner aux Russes leurs instincts de liberté. Depuis que les Slaves de la Russie ont été vassaux du grand empire tatar de Kaptchak (1240-1389), ils se sont même habitués aux institutions les plus contraires au génie des vieux Slaves, telles que le servage et la monarchie illimitée. Tandis que, en Occident, la liberté gagnait chaque jour du terrain, la Russie se rapprochait des monarchies théocratiques de l'Asie.

Les femmes de l'empire russe, — quelle que soit la race à laquelle elles appartiennent, — ne doivent donc pas se laisser trop exalter par la grandeur actuelle de leur pays, et se figurer qu'elles n'ont plus rien à faire pour le progrès de la famille et de la société. Si elles se laissaient bercer par de telles illusions, la décadence de leur patrie serait plus rapide que celle de Byzance. Qu'elles écoutent plutôt la voix patriotique d'un de leurs poètes:

« Le flatteur dit : Courage, sois fier, ô peuple au front couronné, au glaive invincible! toi qui disposes de la moitié de l'univers.

« Pas de frontière à ton empire. La fortune

obéit à un signe de ta main. Le monde t'appartient et plie en esclave devant ta majesté.

« Tes steppes s'épanouissent en champs féconds, tes montagnes élèvent dans les airs leurs têtes boisées, et tes rivières ressemblent à l'océan! O mon pays! dépose ta fierté, n'écoute pas les flatteurs!

« Et quand tes rivières rouleraient des ondes comme l'océan, et quand tes montagnes ruisselleraient de rubis et d'émeraudes, et quand des mers t'apporteraient leur tribut,

« Et quand des pays entiers baisseraient les yeux devant l'éclat de ta toute-puissance, dépose ta fierté, n'écoute pas les flatteurs!

« Rome a été plus puissante, les Mongols plus invincibles. Où est Rome? Que sont devenus les Mongols?

« Ta mission est plus haute et plus sainte : c'est le sacrifice de l'amour; c'est la foi et la fraternité. »

Il suffit de jeter un coup-d'œil sur un ouvrage russe pour savoir tout ce qui manque encore aux mœurs privés et à l'esprit public pour que les vœux de M. Mamiakoff se réalisent. L'Europe entière connaît les écrits de MM. Gogol, Pouchkine, Nekrassoff, Lermontoff[1], Tourguenef, Grigorovitch, Chtedrine (Soltikoff), comte W. Sollohoub. Mais qu'on ne se figure pas que les réformes s'établissent dans un état par des *oukases*. Tout ce qui ne part point du foyer domestique reste sans action sur l'ordre

---

1 Les poètes, comme Pouchkine et Lermontoff, fournissent souvent autant d'indications précieuses que les romanciers.

social. L'éducation maternelle a une puissance que les intelligences superficielles pourraient seules contester.

Je ne veux ni affaiblir ni décourager le patriotisme des femmes russes. Dieu me garde d'une pareille pensée! Je désirerais seulement que ce patriotisme fût plus éclairé, et qu'on ne l'identifiât point avec des pensées de conquête qui sont une menace perpétuelle pour le progrès de l'humanité et pour la liberté du monde, et qui rendrait le nom de la Russie odieux même aux nations appartenant à l'Eglise orientale. Assurément aucun peuple n'est plus sympathique que les Français. Cependant Napoléon Ier était parvenu, par ses projets de domination universelle, à leur assurer une telle impopularité, qu'en 1813 tous les Etats européens se soulevèrent avec enthousiasme pour anéantir la domination du césar de Paris. L'empereur Alexandre Ier a dû une partie de sa renommée à la part active qu'il prit à cette croisade contre les passions conquérantes et contre les ardeurs ambitieuses de la France, ou plutôt de son maître.

Les femmes peuvent contribuer beaucoup à entretenir le funeste esprit qui a perdu les soldats de Napoléon. Elles se font facilement de la gloire des idées étroites. Cela est tout aussi vrai à Paris, à Vienne et à Berlin qu'à Pétersbourg. Elles aiment naturellement tout ce qui a de l'éclat. Les villes saccagées, les nations foulées aux pieds, les entrées thriomphales dans les citées vaincues charment toujours plus ou moins leur imagination. Nous sommes

en cela aussi étourdies que les hommes politiques, et ce n'est pas peu dire ! Ceux qui devraient nous donner l'exemple de la réflexion et rectifier les idées de la foule contribuent à l'égarer. Un bon prince qui a fait faire des progrès à l'agriculture, assuré la prospérité du commerce, garanti les libertés de son pays est très-vite oublié. On n'a de statues et de couronnes que pour ceux auxquels Bossuet donnait le nom expressif de « ravageurs », c'est-à-dire pour ces ambitieux sans entrailles qui laissent dans l'histoire une trace ensanglantée. Si les femmes russes étudiaient un peu le passé, elles s'apercevraient qu'elles ne doivent pas trop admirer les hommes qui veulent étendre démesurément les frontières de l'empire. La Grèce devint esclave le jour où Alexandre-le-Grand voulut envahir l'Asie; l'Italie, énervée par le despotisme, expie par des siècles de servitude l'oppression qu'elle a fait peser sur le monde en devenant l'instrument des césars et des papes. L'Espagne de Charles-Quint et de Philippe II pleure cruellement ses rêves de domination universelle; la France a perdu plus d'une fois ses libertés en cédant à sa passion souvent puérile pour la gloire militaire; la Russie elle-même a vu s'évanouir sous les murs de Sévastopol les illusions périlleuses de Nicolas I^er^.

Que ces leçons ne soient perdues pour personne, surtout pour une nation qui pourrait acquérir une gloire immortelle sans verser une goutte de sang chrétien. Que la Russie développe les ressources incalculables de son immense territoire; qu'elle devienne un obstacle à la propagande du Romanisme;

qu'elle élève jusqu'à une civilisation libérale et vraiment évangélique ces multitudes confuses de Juifs, de Musulmans, d'adorateurs de Bouddha ou des fétiches qui s'agitent dans son vaste sein ou qui se pressent à ses frontières; qu'elle fasse briller la croix grecque, devenue, en Orient, l'étendard du progrès, depuis les bords de l'Amour jusqu'aux rives de la Vistule. Le nom de ses empereurs deviendra alors populaire dans les deux mondes. Puissent les femmes russes, animées de cet esprit chrétien qui peut soulever les montagnes, inspirer à leurs enfants ces sentiments vraiment orthodoxes qu'on retrouve dans les écrits de Basile-le-Grand ou de Jean-à-la-bouche-d'or! Tant qu'elles n'admireront que la grandeur matérielle et les triomphes de la violence, l'Occident leur rappellera durement qu'elles n'ont pas assez oublié les traditions tatares de la « Horde d'Or. » Mais le jour où elles comprendront sans peine les maximes du christianisme raisonnable et pacifique que les Pères de l'Eglise orientale ont annoncé au monde, les plus prévenus s'empresseront de reconnaître en elles les dignes sœurs de la victorieuse Olga qui, en adoptant le nom d'Hélène, promit de renoncer aux passions impétueuses du monde barbare pour prendre les nobles instincts de la foi prêchée par Jésus-Christ.

Vous m'accuserez peut-être d'exagération en m'entendant affirmer que notre sexe peut influer puissamment sur l'avenir de la Russie. Je dois donc vous prouver qu'il n'est pas de pays où les femmes aient

joué un si grand rôle. Depuis sainte Olga[1] jusqu'à Catherine-la-Grande, on les voit presque constamment présider aux destinées de l'empire.

La Russie fut longtemps une terre abandonnée aux ravages des barbares qui se la disputèrent avec acharnement. Goths, Huns, Alains, Bulgares, Khazares s'y établirent après les Slaves et en furent chassés successivement. Il était réservé aux Normands qui fondèrent, presque à la même époque, le duché de Normandie, berceau de l'Angleterre[2], et l'empire des tsars[3] de faire sortir de ce chaos une des plus puissantes monarchies du monde. A Rurik, fondateur de la dynastie scandinave, succéda son fils Igor. Igor avait épousé en 903, pendant la régence d'Oleg[4], la jeune Olga qui appartenait à une famille normande de basse extraction. Le père de l'histoire russe, Nestor, a prêté à Olga bien des aventures fantastiques. Il a raconté comment, pendant sa régence, elle arrosa du sang de cinq mille Drevliens la tombe d'Igor, massacré par Mâl, chef de cette peuplade.

---

1 Plusieurs, même parmi les Orientaux, blâment les canonisations nationales et refusent le titre de saints à Olga, au vladika Pierre 1er; mais une fois accepté le principe de la canonisation, il faut bien reconnaître que l'antiquité accordait le droit de canoniser aux églises nationales et que les églises isolées elles-mêmes n'attendaient pas toujours l'approbation d'une province entière pour mettre au rang des bienheureux ceux qui leur en paraissaient dignes.

2 Rollon ou plutôt Hrolf, quitta la Norwège en 875 et obtint la Neustrie de Charles-le-Simple en 911.

3 Rurik et ses frères régnèrent à Novgorod de 862 à 879. Les successeurs de Rurik s'établirent à Kief.

4 Ce fut cet Oleg qui attaqua Constantinople et força l'empereur Léon VI à signer un traité onéreux pour les Grecs (911).

Mais ces récits de l'Hérodote de la Russie ne me paraissent pas dignes d'une grande confiance[1]. Ce qui est moins contestable, c'est la conversion d'Olga au christianisme. Dans l'empire des césars, Hélène prépara l'âme de Constantin à embrasser la foi chrétienne; en Géorgie une esclave, Nunia, convertit la nation; en Arménie, Ripsima assura par son martyre la cause du triomphe définitif de l'Evangile. Le nom d'Olga doit prendre place parmi ces noms glorieux qui vous rappelleront votre sainte Clotilde.

Après avoir parcouru la Russie septentrionale, où elle partagea les terres en baillages et en communes, où elle régla les contributions des provinces, donnant partout des preuves de cet esprit organisateur des Scandinaves auquel l'Angleterre, la Suède, la Norwège, le Danemark, etc., doivent leur prospérité, Olga se décida à partir pour Constantinople. Le patriarche l'instruisit et la baptisa et elle eut pour parrain l'empereur Constantin VII Porphyrogénète (955). Lorsqu'elle mourut, elle fut enterrée par un prêtre chrétien, et les larmes de sa famille et de son peuple honorèrent sa mémoire.

Sainte Olga avait jeté en Russie les germes du Christianisme. Mais le paganisme slave lutta quelque temps contre l'Evangile qui ne l'emporta que sous le règne de saint Vladimir, petit-fils d'Olga. Ce prince est le saint Charlemagne de l'Eglise russe[2]. Il était

---

1 La précieuse chronique de Nestor, découverte par Pierre-le-Grand, a été traduite en français par M. Louis Paris, 2 vol. in-8°, Paris, 1834.

2 Charlemagne, patron de l'université de Paris, a été canonisé par

aussi brave, aussi intelligent et aussi orthodoxe que le fils de Pépin, mais il avait, comme lui, des mœurs peu dignes de sa foi. Les chroniques lui donnent jusqu'à 800 concubines. Rognéda, chassée de son lit par leurs intrigues, jura de profiter pour se venger de la première occasion qui se présenterait. Elle ne tarda point à s'offrir. Vladimir étant venu la visiter dans sa retraite, près de Kief, s'endormit profondément. Sa femme levait déjà le bras pour le poignarder, lorsqu'il s'éveilla. Rognéda, se voyant perdue, reprocha avec énergie à son volage époux le meurtre de ses frères et l'abandon où il la laissait ainsi que son fils Isiaslav. Le prince, exaspéré et par sa tentative et par ses reproches, voulait la tuer de sa propre main. Mais les boyards ayant plaidé sa cause, il lui pardonna et lui donna, ainsi qu'à son fils, une principauté en apanage[1]. Rognéda y mourut vers l'an 1000. Ce trait ne vous donne-t-il pas une idée de la condition précaire des femmes et même des souveraines à une époque où la victoire du christianisme était fort incertaine? Vladimir, ainsi que votre roi Clovis, caractérise une ère de transition entre l'antique barbarie et l'aurore d'un monde nouveau. Rognéda comme Clotilde ne peut supporter la pensée de rester sans vengeance. Rappelez-vous les guerres atroces d'une Frédégonde et d'une Brunehaut, ces reines farouches que la foi

---

l'antipape Pascal III, sans que les successeurs de Pascal aient jamais réclamé. Sa fête se célèbre, en France, le 28 janvier.

1 Après la mort de Vladimir, la Russie fut partagée en 13 princi-

chrétienne n'avait pas transformées, et vous vous expliquerez les fureurs de Rognéda et les passions d'Hélène.

Lorsque Hélène Glinski, femme du grand-prince Vassili IV, fut chargée de la régence pendant la minorité d'Ivan-le-Terrible, la Russie était depuis longtemps chrétienne. Mais la sève indomptable du monde barbare fermentait encore dans les veines des Russes. Hélène, qui était d'origine étrangère, se montra défiante et cruelle comme votre Catherine de Médicis sa contemporaine. Ces reines du XVI[e] siècle, Catherine, Marie Stuart, Marie-la-Sanglante, Hélène avaient des mœurs atroces. Les conseillers d'Hélène, son oncle Michel Glinski, son favori Télennef n'étaient pas hommes à contenir ses mauvais penchants. Youri, oncle d'Ivan, soupçonné d'aspirer au pouvoir suprême, fut condamné à mourir dans un cachot. La mère du Néron de la Russie préparait le règne de son fils par des supplices raffinés. La cruauté d'Hélène empêcha ses contemporains de rendre justice à des talents et à une capacité politique que l'impartiale histoire ne saurait contester. Mais son caractère impitoyable et l'arrogance de son favori avaient excité contre elle de tels ressentiments qu'on attribua au poison sa fin prématurée.

Ivan, le digne fils d'Hélène, en adoptant définitivement le titre de tsar, déjà porté par Ivan III et en y ajoutant le titre d'autocrate, prouva aux

---

pautés, dont l'une était la Grande-Principauté, gouvernée par l'aîné de la famille de Rurik.

grands ainsi qu'aux petits que tout devait céder à sa volonté inflexible. Comme un autre prince du XVIe siècle, Henri VIII d'Angleterre, il contribua aux progrès de la civilisation; comme lui il se singularisa par des mariages multipliés; comme lui il ternit par la cruauté les dons précieux qu'il avait reçus du Ciel. Parmi les faveurs que lui avait accordées la Providence, il est impossible d'oublier la tsarine Anastasie. Anastasie, jeune fille d'une naissance obscure, qu'il épousa après son couronnement, était douée de toutes les vertus et d'une rare beauté. L'idéal de la femme chrétienne, qui apparaît dans Olga voilé encore des ombres de la barbarie, resplendit du plus pur éclat dans la charmante épouse du terrible tsar. Jamais peut-être une créature plus angélique ne ceignit le diadème. Lorsqu'elle mourut, la Russie entière, qui a conservé précieusement sa mémoire[1], la pleura comme une mère adorée. Ivan perdit en elle le bon génie qui seul pouvait le préserver du déchaînemeut de ses passions fougueuses. Huit jours après la mort d'Anastasie, comme s'il eût été pressé de l'oublier, il épousait Marie, fille d'un prince tcherkesse. Quoique Marie fut très-belle, il lui fut si peu fidèle qu'il commença à faire enlever les filles et les femmes qui avaient le malheur de lui plaire. Celles qui n'avaient pas à craindre sa brutalité étaient exposées à ses fureurs. Lorsque la tsarine mourut (1569) il feignit de croire qu'elle avait été empoisonnée et il obligea son cousin Vladimir

1 Ainsi que l'atteste la poésie populaire.

ainsi que l'épouse et les enfants de ce prince à prendre un breuvage mortel. Les femmes de la princesse furent fusillées après avoir été dépouillées de leurs vêtements. Non content d'en vouloir à leur vie, le tsar mêlait aux douleurs de l'agonie les révoltes de la pudeur outragée.

Ces atrocités semblèrent attirer sur la Russie tous les malheurs. — En 1591, les Tatars, commandés par Dvelet-Ghireï, s'emparèrent de Moscou où périrent dans les flammes 120,000 Russes, sans compter les femmes et les enfants. Le khan emmena en Crimée plus de 100,000 captifs. Au milieu du deuil universel, Ivan, insensible aux maux de l'empire, annonça qu'il allait prendre une troisième femme. Deux mille jeunes filles de toute condition rassemblées dans les provinces furent présentées au tyran. Il en choisit vingt-quatre, qui furent livrées aux sages-femmes et au médecins. Parmi les douzes qui subirent honorablement cet odieux examen il désigna pour tsarine Marfa Sabakin, fille d'un marchand de Novgorod. Eudoxie Sabouroff fut réservée au tsarévitch (héritier présomptif). Marfa étant tombée malade de honte ou de terreur, Ivan ne voulut point attendre sa guérison; mais les funérailles de la tsarine ne tardèrent point à couronner un drame qui donne une si triste idée des mœurs d'un siècle où l'Occident et l'Orient rivalisaient d'immoralité[1] et de barbarie.

---

1 Brantome fait un étrange portrait de la cour de France au XVI[e] siècle. C'est là qu'avait été élevée la catholique et voluptueuse Marie

Malgré sa dévotion superstitieuse, semblable à celle de votre Henri III, qui se délassait de ses débauches par des processions, Ivan ne se donnait pas toujours la peine de faire bénir ses mariages. Lorsqu'il prit pour quatrième femme Anna Koltovskoï, il ne se décida qu'assez tard à demander la bénédiction nuptiale. S'il fit bénir son union avec Anna Vassiltchikoff et avec Vassilissa Mélentioff, il se dispensa de toute cérémonie religieuse lorsqu'il plaça sur le trône Marie, fille de Nagoï. Il se montra à la fin disposé à prendre pour femme une Anglaise protestante, parente de la reine Elisabeth; mais la fière insulaire ne consentit jamais à se soumettre à l'examen injurieux que l'envoyé du tsar eut l'impertinence de lui proposer. La grossièreté et la cruauté formaient à la cour d'Ivan-le-Terrible[1] une alliance si étroite qu'on se demande naturellement si le christianisme existait alors en Russie. Mais cette question vient toujours à l'esprit quand on lit les annales de ce « bon vieux temps », que les préjugés rétrogrades et l'ignorance la plus absolue peuvent seuls idéaliser. La condition des femmes, pour me borner à ce qui regarde mon sujet, était si précaire et si triste, elles étaient exposées à tant d'avanies et de violences qu'il me semble impossible qu'aucune d'elles

---

Stuart, que le meurtre n'a jamais effrayée. (Voyez MIGNET, *Marie Stuart.*)

1 La cour de France elle-même était encore fort grossière au XVI[e] siècle. Tuer un cochon était la souveraine jouissance de Charles IX et ce prince dont le nom rappelle l'affreux massacre de la Saint-Barthélemy aimait à se repaître des souffrances des criminels condamnés à mort.

parle avec regret d'une époque où leurs droits les plus essentiels étaient audacieusement méconnus, aussi bien par Henri Tudor, roi d'Angleterre, que par l'impitoyable tsar de Moscou.

Avec Féodor, fils d'Ivan-le-Terrible, cessa de régner la dynastie normande. Irène, épouse du tsar, « femme illustre, dit Karamsin[1], par les qualités de son âme et sa destinée extraordinaire », était digne d'occuper le trône de la tsarine Anastasie. Elle était, comme son frère, Boris Godounoff, un des cinq conseillers du souverain, d'origine tatare. L'ambitieux Godounoff comptait beaucoup sur l'amour que sa sœur avait inspiré au tsar et sur la vénération profonde que la nation tout entière professait pour Irène. Ses adversaires, qui devinèrent ses projets, résolurent de faire répudier la tsarine, sous prétexte de stérilité, et de lui substituer la princesse Mstislavski. Le métropolitain de Moscou, Denys, entra dans leurs vues et devint même l'âme du complot. Mais l'habile Godounoff sut déjouer la conspiration et fit enfermer la princesse Mstislavski dans un couvent[2].

Loin de voir avec chagrin la tsarine privée d'enfants, Godounoff qui s'était, dit-on, débarrassé par un meurtre de Dimitri, frère de Féodor, se flattait de succéder à ce tsar valétudinaire et de fonder une nouvelle dynastie. Irène s'attristait au contraire de

---

1 *Istoriia Gosoudarstva Rossiikago* Cet ouvrage, que les Russes regardent comme classique, a été traduit en français par MM. Saint-Thomas, Jauffert et Divoff, 11 vol. in-8°.

2 Cette pénalité existe encore aujourd'hui en Russie; c'est un reste déplorable de l'absolutisme du moyen-âge.

sa stérilité. Enfin le Ciel parut combler ses vœux et ceux du peuple; elle devint grosse. Mais cette joie ne fut pas de longue durée. Elle accoucha d'une fille qui fut nommée Théodosie et qui ne vécut pas. La douce Irène, frappée au cœur, sembla devenir insensible à tous les événements de la terre. Cette indifférence eut de funestes conséquences. Godounoff se servit de son nom, aussi vénéré que celui du pieux Féodor, pour faire adopter des mesures de la plus haute gravité. La plus importante fut l'établissement du servage à une époque où l'aurore de la liberté brillait déjà en Occident. Avant le règne de Féodor les cultivateurs n'étaient pas attachés à la glèbe; ils pouvaient s'établir sur les terres des propriétaires boyards qui leur assuraient le plus d'avantages. Absorbée dans sa douleur, Irène laissait agir son frère, et lorsque le jour fut arrivé de se dévouer aux intérêts de la nation, elle se sentit sans force pour accepter le pesant fardeau d'une couronne. Après la mort de Féodor (1598), quoiqu'il eût laissé par testament le trône à Irène que Karamsin appelle « la première souveraine régnante [1] », elle résista aux supplications du clergé, des grands et du peuple, et s'enferma, sous le nom d'Alexandra, au couvent des Vierges. Quand elle mourut (1604) dans le monastère, témoin de ses austérités, Godounoff, dont elle était « l'ange gardien », versa sur sa tombe les larmes les plus amères.

---

1 Olga n'ayant gouverné que comme régente pendant la minorité de son fils.

Le peuple « qui la regardait même dans sa cellule comme la véritable mère de la patrie[1] » partagea sa douleur.

Le trône qu'Irène avait donné à son frère aveo tant d'abnégation, ne tarda point à lui être disputé. Un moine audacieux nommé Youri Otrépief, qui avait, dit Karamsin, « cherché dans l'état monastique les plaisirs d'une insouciante oisiveté », conçut le projet hardi de se faire passer pour Dimitri, frère du dernier tsar[2]. Cet imposteur qui connaissait par expérience le pouvoir extraordinaire dont disposent les ordres religieux, passa en Pologne, où les jésuites travaillaient à conquérir au « pape noir[3] » tous les pays slaves. Il abjura secrètement à Krakovie la religion orthodoxe, s'entendit avec Rangoni, nonce du pape Clément VIII, et, grâce à ses dignes protecteurs, obtint l'appui du roi Sigismond III qui donna l'ordre à Mnichek et à Vichnévetzki de rétablir sur le trône de ses pères le tsar Dimitri. Le vieux Mnichek, voïvode de Sandomir, accepta cette mission avec d'autant plus de joie que le faux Dimitri avait promis[4] d'épouser sa fille Marina, « la séduisante Marina,

---

1 Ce sont les expressions de Karamsin.

2 L'histoire de cette époque a été abordée par un écrivain français, M. Prosper MÉRIMÉE, *Episode de l'histoire de Russie : les faux Démétrius*, in-8°, 1854.

3 Nom populaire de leur général en Italie.

4 Karamsin reproduit textuellement la promesse qu'il avait signée. Il s'y nomme « Dimitri, fils d'Ivan, par la grâce de Dieu, tsarévitch de la Grande-Russie, etc. » Il garantit à Marina le libre exercice de la religion latine « laquelle, dit-il, nous avons adoptée nous-même avec la ferme résolution de l'introduire dans tout l'empire de Moscou. »

aussi ambitieuse que son père[1] », lorsqu'il aurait placé sur sa tête la couronne de Rurik. Marina possédait au plus haut degré les qualités essentielles d'une élève des jésuites, l'audace et la fourberie[2]. Tout lui semblait possible avec l'appui d'une compagnie qui avait sauvé l'Eglise romaine d'une ruine méritée. S'emparer de la couronne des tsars et en faire hommage au pape était un rêve assez brillant pour séduire la vive imagination d'une jeune Polonaise. Ce rêve parut à la veille de se réaliser. Boris Godounoff mourut sans avoir pu triompher du faux Dimitri, et son fils Féodor Borissovitch ayant été vaincu et tué par ordre d'Otrépief, le vassal de la Pologne et des jésuites entra triomphant à Moscou. A peine se crut-il maître de la situation, qu'il offrit sa main à Marina. Cette résolution fut accueillie à Krakovie avec une grande joie et célébrée en vers pindariques par le jésuite Grokhovsky. Marina, la couronne sur la tête et couverte d'un vêtement blanc, brodé en pierres précieuses, resplendissait de jeunesse et de beauté. Les cadeaux qu'elle reçut donnent une idée de la manière dont les Russes du XVII[e] siècle comprenaient la magnificence. On lui offrit une aigrette en rubis, une tasse en hyacinthe, un vaisseau, un bœuf, un pélican et un paon en or, une pendule « extraordinaire », trois pouds[3] de perles

---

1 KARAMSIN, *Histoire de Russie.*

2 Un prêtre catholique, M. GUETTÉE, connu par plusieurs savants écrits, publie une histoire des jésuites qui confirme toutes les accusations portées contre eux par les immortelles *Provinciales.*

3 Un *poud* vaut 16 kilogrammes 38 décagrammes.

fines, six cent quarante zibelines précieuses, des ballots de drap d'or, de velours, de damas et de satin.

Ces splendeurs orientales ne préservaient pas Marina de toute inquiétude; car elle versa des larmes quand il fallut se mettre en route. Son père l'accompagna avec un brillant cortége. A la frontière, elle fut reçue par le boyard Michel Nagoï, oncle prétendu de l'imposteur, et par le prince Vassili Massalsky. Les Massalsky, descendants de Rurik par saint Vladimir, avaient vu avec joie monter sur le trône un souverain qu'on regardait généralement comme le légitime héritier du héros scandinave, fondateur de l'empire des tsars. Aussi le prince dit-il au voïvode Mnichek « que les plus illustres souverains de l'Europe auraient désiré marier leurs filles à Dimitri. » Jusqu'à Viazma, Mnichek et Marina marchèrent ensemble entourés d'hommages. La jeune Polonaise voyageait dans un traîneau splendide, surmonté d'un aigle d'argent, et attelé de douze chevaux blancs; les cochers, coiffés de bonnets de renard noir, avaient des habits de drap d'or, et douze cavaliers de distinction marchaient en avant pour servir de guides.

Lorsque Marina eut fait à Moscou son entrée solennelle, les fiançailles furent célébrées avec un luxe inouï au Kremlin dans la « salle des festins. » Marina, couverte de diamants, de saphirs et de perles, portait un costume russe en velours rouge et à manches larges, ses bottines étaient de maroquin et la couronne brillait sur sa tête. L'archiprêtre de l'église de l'Assomption récita les prières. Les garçons d'honneur cou-

pèrent en morceaux des gâteaux faits avec du fromage et distribuèrent des mouchoirs brodés. On se rendit ensuite à la « salle crénelée » où deux trônes élevés étaient dressés, l'un pour Dimitri, l'autre pour la tsarine. « Illustrissime grande souveraine, *Césarine*, Marie Iourevna, dit Vassili Schouisky, par la volonté de Dieu et celle de l'invincible autocrate, *César* et Grand-Duc de toute la Russie, tu es choisie pour être son épouse; monte donc sur ton trône impérial et règne sur nous conjointement avec notre auguste souverain. » On se rendit ensuite, en marchant sur du velours et des draps étendus à l'église de l'Assomption où Marina fut couronnée, cérémonie jusqu'alors sans exemple dans les fastes de la Russie. Le trône du tsar était d'or et celui de Marina en argent. Après la liturgie (messe) on fit sortir les assistants, excepté les premiers dignitaires de l'Etat, et l'archiprêtre de l'Annonciation célébra le mariage. Lorsque les deux époux quittèrent l'église, la couronne sur la tête et se tenant par la main, le prince Mstislasky versa sur eux une partie des pièces d'argent renfermées dans un riche vase. Le reste fut jeté à la foule qui éclata en acclamations. Mais jamais cet enthousiasme de commande n'a constitué la force d'un gouvernement. La Saint-Barthélemy et les odieux massacres ordonnés par *saint* Pie V[1] avaient eu jusqu'au fond du nord un douloureux ressentiment. Le peuple de Moscou avait été très-frappé, à l'entrée de Marina, du cérémonial nécessité par le ca-

---

1 Voyez LECERF, *Du Protestantisme.*

tholicisme de l'audacieuse Polonaise. Il se souleva (17 mai 1605) comme les Parisiens en 1830 contre le protecteur des jésuites, et massacra le prétendu frère de Féodor. Les boyards arrachèrent Marina à la fureur populaire et la remirent entre les mains de son père. Toutefois Vassili V Schouiski, proclamé tsar, retint d'abord prisonniers Mnichek et sa fille, et les dépouilla de leurs richesses. Sans se laisser ébranler par les revers, Marina continua d'affirmer qu'elle était légitime tsarine de la Russie. Vassili V eut l'imprudence de se moquer des forfanteries de cette femme artificieuse. Tandis qu'elle se rendait en Pologne, avec son autorisation, elle fut délivrée par les partisans d'un nouvel imposteur. Un jésuite l'ayant mariée à ce faux Dimitri, elle joua son rôle avec tant d'art qu'elle gagna à la cause de son mari un grand nombre de Russes et de Polonais. Ses intrigues précipitèrent la chute de Vassili. Mais le roi de Pologne Sigismond ayant délaissé le protégé de la compagnie de Jésus, il prit la fuite en abandonnant Marina. Celle-ci, conservant toute son obstination, parvint à le rejoindre à Kalouga, où ils projetèrent de rétablir leurs affaires avec le secours des Turcs et des Tatars. Cette honteuse alliance entre le croissant et le jésuitisme eut le succès qu'elle méritait. Un chef nogaïs, Araslan Ouroussoff, tua l'imposteur dans une partie de chasse. Marina fut obligée de recourir à de nouvelles fourberies. Elle déclara qu'elle était grosse, mais les boyards refusèrent de prolonger cette misérable comédie. Marina s'adressa au kosak Zaroutzki en lui promettant le

titre de régent s'il assurait le trône à son fils. Mais Zaroutzki ayant été pris et empalé, la rusée Polonaise fut enfermée dans une prison où elle mourut bientôt après. C'est ainsi que la Russie échappa aux funestes influences qui ont fait de l'Autriche une Chine européenne. A l'époque où la dynastie des Romanoff débarrassait les Russes des complots du jésuitisme, les successeurs de Loyola, maîtres absolus d'un despote sans entrailles, se servaient du docile Ferdinand II pour commencer en Allemagne cette restauration catholique qui, après avoir inondé de sang le sol germanique, a, de nos jours, abouti au concordat autrichien[1].

L'influence des femmes a été encore plus grande sous les Romanoff que sous les tsars de la dynastie normande[2]. Jusqu'à présent nous les avons vues gouverner en qualité de régentes[3]. Bientôt elles vont monter sur le trône avec Catherine I^re^, Anna Ivanovna et Elisabeth Pétrovna. Le rôle joué par Sophie au commencement du règne de Pierre-le-Grand annonçait assez qu'elles allaient prendre aux affaires une part chaque jour plus considérable.

Lorsque Féodor III Alexiévitch, petit-fils de Michel Romanoff, descendit dans la tombe, Pierre I^er^, son frère et son héritier, n'ayant que dix ans, la régence fut confiée à sa mère Nathalie Narichkine.

---

1 Voyez la savante étude de M. Alfred MICHIELS, *Ferdinand II et le concordat autrichien*, dans le *Siècle* de 1857.

2 Les Varègues, de *Warg* banni, étaient un peuple normand sorti de la Norwège. Or, Rurik était un chef varègue.

3 Irène n'ayant pas voulu régner.

Ces dispositions irritèrent au plus haut degré la sœur du tsar, la princesse Sophie, obligée, ainsi que son frère Ivan[1], de céder toute l'autorité à la mère du souverain. Elle s'entendit avec tous ceux qui souffraient impatiemment la domination des Narichkine, et pour soulever les strélitz, prétoriens qui pouvaient disposer de la couronne, on répandit parmi eux le bruit qu'Ivan avait été étranglé. Les strélitz indignés coururent au palais et proclamèrent tsars Ivan V et Pierre, sous la tutelle de Sophie.

On a prétendu que les coups d'état faits par l'armée n'avaient aucun des inconvénients des révolutions populaires. L'histoire tout entière proteste contre une pareille assertion. Les soldats du prétoire n'égorgeaient-ils pas souvent ceux qu'ils avaient revêtus de la pourpre? Tacite ne disait-il pas : « Qui gardera les gardes? » Sophie, parvenue au comble de la grandeur, s'aperçut trop vite que la faveur des soldats est aussi mobile que celle du peuple. Chez les strélitz la défiance ne tarda point à succéder à l'enthousiasme. Sophie et Galitzine, son favori, comprirent qu'ils devaient se résigner à obéir ou bien désarmer le bras auquel ils devaient l'autorité. Réfugiée au couvent de Troïtza, la cour y appela Khavanskoï, chef de la redoutable milice qu'il s'agissait de dompter. Cet officier fut décapité avec son fils dans l'enceinte même du monastère, et les strélitz, d'abord révoltés de cet acte d'énergie, passèrent avec la mobilité slave de l'insurrection à l'abattement et

1 Ils étaient d'un autre lit que Pierre-le-Grand.

coururent à Troïtza portant eux-mêmes les instruments des supplices qu'ils déclaraient avoir mérités. La régente se contenta de faire mettre à mort les plus turbulents.

La régence de Sophie, qui dura sept ans, fut un véritable règne. Si elle échoua contre les Turcs, elle obtint d'importants succès contre les Polonais, qui furent obligés de signer à Moscou un traité tout à l'avantage de la Russie (1586). C'est de ce traité que date la décadence du catholicisme parmi les Slaves de l'ouest. Sophie porta le dernier coup à l'œuvre de Marina et prépara les triomphes de Catherine-la-Grande sur l'Eglise romaine. Galitzine n'était pas un courtisan vulgaire et il méritait le crédit dont il jouissait par des lumières alors fort rares parmi les princes russes. Tout porte à croire que la régente, grâce à ses talents naturels et à l'expérience de Galitzine, aurait fini par transformer la régence en souveraineté, si elle avait eu un frère capable de se résigner au second rang. Au moment où Sophie se considérait déjà comme tsarine, où elle se décernait les honneurs réservés au pouvoir suprême, Pierre lui reprocha dans une solennité religieuse ses audacieuses usurpations, puis il partit pour Troïtza où sa sœur essaya en vain de le faire arrêter au milieu des troupes accourues pour sa défense. Sophie tomba subitement du faîte des grandeurs dans une profonde désolation; après avoir, en vain, tenté de se réconcilier avec son frère, elle voulut s'enfuir en Pologne; mais on l'arrêta par les

ordres du tsar et on la confina dans un monastère, où elle mourut en 1704.

L'avènement de Pierre I[er], début de la période impériale, était, quoiqu'on en ait pu dire, une heureuse fortune pour la Russie. Il est assez de mode aujourd'hui de décrier Pierre-le-Grand et son œuvre. Des patriotes, plus zélés qu'éclairés, lui reprochent son mépris de la vieille civilisation russe. Mais cette civilisation qu'était-elle en réalité? Voici ce qu'en pense un collaborateur du *Nord*, M. Tchitchérine: « M. de Gérébtzoff aurait dû dire qu'au XV[e] siècle, dans l'évêché de Novgorod, il y avait à peine un prêtre sachant lire; qu'au XVII[e] siècle, le clergé poursuivait encore avec zèle les restes tenaces du paganisme. » D'un autre côté, les partisans de la théocratie catholique et du monachisme n'épargnent pas non plus les reproches au grand empereur. Les écrivains de cette école n'ont pas assez d'anathèmes contre ce « Pierre I[er] qui a bouleversé l'Eglise sous prétexte de la gouverner », contre « Catherine II et ses spoliations » crimes qui ont attiré sur les Romanoff le courroux de la Providence . . . romaine. « La dynastie qui a supprimé le patriarcat, a disparu . . . Et nous ne sommes pas au bout. L'iniquité n'est pas désavouée, elle n'est pas réparée, le châtiment n'est pas fini!!![1] » A quoi donc se réduisent ses iniquités? Pierre a, sans doute, comme tous les souverains de son siècle, Frédéric II et Marie-Thérèse, exagéré les droits du

---

1 Le P. GAGARIN, de la compagnie de Jésus, *La Russie sera-t-elle catholique?* p. 39.

pouvoir civil dans l'ordre spirituel, mais s'en suit-il que le Sauveur ait institué les patriarches et fondé[1] les couvents? Ce qui est « inique » c'est d'appeler « spoliations » les décrets de souverains intelligents qui ont enlevé aux moines des richesses énormes destinées à nourrir leur oisiveté et leur corruption. Pierre-le-Grand et Catherine-la-Grande, malgré leurs erreurs et leurs défauts, ont mérité les surnoms glorieux que l'histoire leur a décernés; parce qu'ils ont créé un peuple avec des éléments rebelles et barbares et continué contre les ordres monastiques la croisade commencée par Ulrich de Hutten, par Zwingli, par Luther et par Calvin, reprise par votre immortelle Constituante et par Napoléon.

Malheureusement Eudoxie Lapoukhine avait l'esprit trop étroit pour se rendre compte des gigantesques projets de Pierre. La tsarine avait un attachement superstitieux aux anciens usages russes. Aussi voyait-elle avec mécontentement les réformes du tsar. Les prêtres, qui exerçaient un grand empire sur cette intelligence débile, fortifiaient toutes ses répugnances en traitant d'impiétés les idées et les habitudes de l'Occident[2]. La dévotion de la tsarine ne rendant point, — cette contradiction est aussi commune en Orient que dans votre Eglise, — ses mœurs plus sévères, Pierre, déjà irrité de ses tendances rétrogrades, résolut de la répudier. Eudoxie,

---

1 On trouvera dans la deuxième édition de la *Vie monastique dans l'Eglise orientale* l'histoire des véritables fondateurs des monastères.

2 Par compensation, les prêtres de l'Occident n'ont pas assez d'anathèmes contre les erreurs « *schismatiques* » de l'Orient.

au lieu de conjurer le malheur qui la menaçait par une conduite plus prudente, travailla, à l'aide de tous les moyens dont elle pouvait disposer, à exciter les Russes contre les « étrangers » et contre des innovations qu'elle et ses amis ne craignaient point d'appeler « sacriléges ». Mais toutes les résistances étant venues se briser contre l'indomptable volonté du tsar, Eudoxie, plus circonspecte, s'acharna à remplir l'âme de son fils, le tsarévitch Alexis, de tous ses préjugés et de toutes ses rancunes. Elle n'y réussit que trop bien! Lorsqu'elle fut répudiée et enfermée au monastère de Souzdal (1696), le parti opposé au progrès comptait sur le fils de Pierre-le-Grand et le croyait destiné à détruire l'œuvre du réformateur.

La frivole Eudoxie ne changea guère d'habitudes dans son couvent. Elle y fut pendant neuf ans la maîtresse du général Gléboff. En Russie et en Roumanie, les nonnes n'observent pas mieux leurs vœux que dans l'Amérique du sud[1], en Italie et en Espagne[2]. Lorsque Pierre se décida à sacrifier son propre fils au triomphe de la réforme, sa colère se porta sur la tsarine répudiée, cause première des dissensions qui avaient éclaté dans la famille impériale. Ses relations avec Gléboff ayant été décou-

---

1 Sur les couvents sud-américains, consulter un très-curieux chapitre de DABADIE, *A travers l'Amérique du sud.*

2 L'existence des femmes dans les cloîtres est un sujet digne de l'attention de tous ceux qui veûlent étudier la situation que les lois et les mœurs font en Orient au sexe féminin. Il n'a pas semblé nécessaire d'insister ici sur cette question, malgré son importance, puisqu'elle a déjà été traitée dans la *Vie monastique dans l'Eglise orientale.* Seulement il est essentiel de ne pas oublier que les couleurs ont été fort adoucies.

vertes à cette époque, Eudoxie fut flagellée par deux nonnes, le général fut empalé et le confesseur de la tsarine périt sur la roue. Vous vous expliquez maintenant le peu de vénération que les moines ont pour la mémoire du terrible autocrate! L'avènement de Catherine Ire aggrava encore la position d'Eudoxie. Tolstoy fut chargé de la transporter à Schlüsselbourg et de la confiner dans un cachot. La brièveté du règne de Catherine devait rendre à Eudoxie la liberté et les prérogatives de son ancienne position.

L'influence de Catherine fut aussi salutaire que celle d'Eudoxie avait été nuisible[1]. Cette jeune Livonienne avait eu une existence fort agitée avant d'attirer l'attention de Pierre-le-Grand. On dit qu'elle avait été d'abord servante chez un pasteur luthérien. Mariée à un dragon suédois, qui disparut, elle fut prise par les Russes à Marienbourg lorsqu'ils s'emparèrent de cette ville. Pierre, qui la vit chez son favori Menschikoff, fils d'un pâtissier, fut charmé de son intelligence. Devenue sa maîtresse, elle parvint à se faire épouser en 1707. C'était l'époque des fortunes extraordinaires; car dans votre pays Louis XIV avait, quelques années auparavant (1685), pris pour femme la veuve de Scarron, devenue par sa bienveillance marquise de Maintenon (1674).

Catherine eut deux filles, Elisabeth qui devint impératrice et Anna qui épousa le duc de Hol-

---

1 L'histoire de Catherine est tellement liée à celle de Pierre Ier que, pour l'étudier, il faut consulter les biographies de Pierre. Parmi les Russes, les principales sont de Ivan GOLIKOFF, de Michel SCHTERBATOFF, de A. WISKOWATOFF, de P. SCHAPIROFF.

stein–Gottorp dont le fils, Pierre III, a fondé la dynastie régnante. Tout en regrettant de ne voir pas naître un tsarévitch capable de continuer ses réformes, Pierre-le-Grand s'attachait de plus en plus à l'obscure servante livonienne. Sa douceur inaltérable, son admirable sérénité étaient d'une grande ressource à un époux que la violence, reste déplorable des temps barbares, disposait à tous les excès. On lui pardonna donc son élévation à cause de l'influence salutaire qu'elle exerçait. Les événements ne tardèrent point à prouver que sa fermeté était aussi grande que sa mansuétude, et en sauvant le tsar et peut-être avec lui la Russie, elle légitima sa prodigieuse fortune.

Le jour même ou Pierre avait déclaré son union avec Catherine, il s'était mis en marche contre les Turcs, l'âme remplie des plus vastes plans. La couronne de Byzance brillait à ses regards dans le lointain et le génie heureux qui avait triomphé de tant d'obstacles et vaincu Charles XII, comptait sur la fortune qui l'avait, jusqu'alors, si bien secondé. Catherine prit part à l'expédition avec une ardeur chevaleresque. Heureuse de partager les fatigues et les dangers de celui qui venait de lui donner une couronne, elle marchait à cheval à la tête des troupes.

Mais cette expédition mémorable devait finir de la manière la plus triste. Le grand-vizir Baltagi-Méhémet, meilleur tacticien que Pierre et qui disposait de forces plus considérables, obligea le tsar à une retraite périlleuse et le cerna à Houche sur le Pruth (Moldavie). Un désastre pareil à celui qui, plus

tard, signala la campagne de Napoléon en Russie, semblait réservé au vainqueur de Pultawa. Pierre, cédant à un découragement peu digne de son caractère, s'était retiré dans sa tente en défendant d'y laisser pénétrer personne. Agité de ces mouvements convulsifs auxquels il était sujet, il s'abandonnait à la plus profonde tristesse lorsque la tsarine força la consigne. Catherine le décida à recourir aux négociations, quoiqu'il parut peu vraisemblable que le grand-vizir se laissa arrêter dans sa marche victorieuse. Mais l'impératrice, sachant que la patrie ne passe dans le cœur des Musulmans qu'après l'argent, fit rassembler quelques pierreries, des fourrures précieuses, l'or qu'on put trouver, afin de disposer le chef des Ottomans à bien accueillir le projet d'armistice présenté par Schérémétieff. Le traité signé à Faltchi n'imposait aux Russes d'autre concession importante que la restitution d'Azov (1711).

Pierre n'oubliait pas plus les services que les injures. Lorsqu'il s'aperçut que ses forces déclinaient, il voulut que Catherine fut couronnée avec une pompe extraordinaire et il la revêtit lui-même des insignes de la puissance souveraine. Malheureusement, la servante de Marienbourg, n'ayant plus rien à attendre du tsar, sembla oublier tout ce qu'elle lui devait. Pierre, qui lui avait donné l'exemple de l'infidélité, se vengea sur Moëns, favori de Catherine. Il l'obligea à assister au supplice de ce courtisan condamné à perdre la tête, « pour avoir trafiqué de son crédit auprès de l'impératrice. » Il faut que Catherine eût conservé un singulier ascendant sur le prince vin-

dicatif qui avait fait massacrer les strélitz, emprisonner sa sœur, flageller sa première femme et condamner son propre fils à mort, pour avoir échappé à un châtiment plus sévère. Du reste, Pierre survécut peu à Moëns. Autrement Catherine eût été exposée à voir la couronne passer sur une autre tête. Son règne, qui ne dura que trente mois, peut être regardé comme une continuation de celui du réformateur de la Russie, dont elle suivit complétement la politique.

Lorsque Pierre II, petit-fils d'Eudoxie Lapoukhine, remplaça sur le trône Catherine Ire (1727), ce prince, encore enfant, s'attrista de la cruelle situation de son aïeule. Mais Menchikoff redoutait les intrigues de la mère d'Alexis et l'antipathie qu'elle avait pour les hommes dont Pierre Ier s'était servi afin de transformer la Russie. Cependant il se décida à lui envoyer deux gentilshommes de sa famille pour lui annoncer l'avènement de Pierre Alexeiévitch et la prier de consentir au mariage du tsar avec une princesse Menchikoff. Eudoxie, frappée d'étonnement d'une résolution si peu attendue, partit pour Moscou où les grands de l'empire la reçurent avec tous les honneurs dûs à son rang. Lorsque Pierre II arriva dans la ville sainte pour se faire couronner, elle éprouva un saisissement si vif à la vue de son petit-fils qu'elle tomba évanouie. L'empereur lui rendit son ancienne position et lui assigna un revenu convenable.

Sous le règne de Pierre II, Menchikoff perdit la faveur que lui avaient accordée Pierre-le-Grand

et Catherine Ire. Mais les Dolgorouki, principaux artisans de sa ruine, éprouvèrent sous Anna Ivanovna combien les retours de la fortune sont cruels dans les Etats despotiques. Anna, fille d'Ivan V et nièce de Pierre-le-Grand, était duchesse de Courlande à la mort de Pierre II. Les grands qui l'appelèrent à lui succéder étaient fatigués du pouvoir absolu ou, si l'on veut, humiliés d'avoir subi si longtemps l'arrogance d'un parvenu tel que Menchikoff. De même qu'en 1715 la noblesse française releva un moment la tête à la mort de Louis XIV, ainsi les seigneurs russes crurent que, à l'extinction de la postérité mâle des Romanoff, l'éloignement et l'inexpérience d'Anna leur donnaient des chances d'obtenir pour l'aristocratie une part dans le gouvernement de l'empire. La fille d'Ivan V signa tout ce qu'on voulut, mais une fois en possession du trône, elle déclara « que l'empire de Russie n'ayant jamais été gouverné que par une seule personne, elle voulait jouir des mêmes prérogatives que ses ancêtres et que tous ceux qui s'opposeraient à l'exercice de sa puissance souveraine seraient punis comme coupables de haute trahison. » On a dit avec raison que la puissance illimitée dont Anna se montrait si jalouse, était destinée à un favori. Mais le favoritisme n'est particulier ni à la Russie, ni au règne des femmes. Les papes Jean XXIII et Alexandre VI avaient des favorites . . . et quelles favorites! L'immense autorité que Louis XIV revendiquait d'une manière si impérieuse, n'était-elle pas, en réalité, exercée par Madame de Montespan ou par Madame de Maintenon?

Louis XV ne laissait-il pas régner Mmes de Châteauroux, de Pompadour et Du Barry? Si la domination des favoris est impossible dans les monarchies constitutionnelles, où les luttes parlamentaires exigent des ministres de très-hautes facultés, elle est, au contraire, le résultat inévitable de l'autocratie. N'avons-nous pas vu le prince de Metternich empereur d'Autriche sous François Ier et Ferdinand Ier? Trop heureux les peuples quand les favoris ont d'autres titres que leur servilité ou des services d'une nature plus ou moins équivoque!

Biren, petit-fils d'un palefrenier courlandais, était sorti de l'obscurité grâce à la faveur de l'impératrice. Cet homme avait beaucoup d'intelligence et d'énergie, et le choix d'Anna n'avait pas été aveugle. Malheureusement il était d'une vanité folle et, furieux de la modestie de son origine, il devint le bourreau de la noblesse russe. Habile à représenter comme des traîtres les grands qui avaient voulu, à l'instigation des princes Galitzine et Dolgorouki, limiter le pouvoir de l'impératrice, il obtint de la faiblesse d'Anna, naturellement douce, l'arrêt de mort de ses ennemis. Les Dolgorouki furent surtout exposés à ses vengeances. Le prince Ivan, auquel sa femme, Nathalie Schérémétieff, donna tant de preuves de devouement, fut écartelé à Novgorod. Ce n'était là que le début de proscriptions qui, plus d'une fois, révoltèrent l'impératrice elle-même, mais qu'elle n'avait jamais le courage de refuser à son amant. Tandis que Biren décapitait les nobles, Anna les avilissait. Elle avait six bouffons, dont quatre appartenaient à la

plus haute aristocratie. Un prince Galitzine étant entré, à l'âge de quarante ans, dans l'Eglise romaine, Anna le punit de cette faiblesse d'une façon ridicule. Elle lui donna le titre de page et de bouffon, le maria avec une fille du peuple et lui fit faire des noces grotesques. Les victoires signalées des Russes sur les Polonais et les Turcs les disposaient à l'indulgence. D'ailleurs, ces fantaisies ne produisaient pas en Europe, l'impression qu'elles causeraient aujourd'hui. Sans doute, en 1740, date de la mort d'Anna, Louis-le-bien-aimé, alors soumis aux volontés de Madame de Châteauroux, conservait quelque sentiment des convenances de sa position, mais le Parc-aux-Cerfs et les rigueurs atroces exercées contre les protestants devaient bientôt rejeter dans l'ombre les faiblesses d'Anna Ivanovna, dont le favori, capable, résolu, heureux dans ses entreprises, était fort supérieur à M^mes^ de Pompadour et Du Barry qui perdirent les Bourbons. Anna, guidée par les conseils de Biren, sut tenir tête au parti théocratique, que Pierre I^er^ et Catherine I^re^ n'avaient pas découragé, et dont quelques membres rêvaient l'union avec Rome. Le zèle qu'elle mit à défendre l'indépendance religieuse de la nation, lui fera pardonner bien des fautes par l'impartiale postérité. Sans les intrigues de Biren, elle se fut même décidée, à la fin de son règne, d'après les conseils de Volynsky, à donner une constitution.

Anna, en mourant triomphante des ennemis de l'empire, avait nommé pour successeur Ivan VI, son neveu. Biren était chargé de la régence (1740). A

peine celui-ci allait-il être supplanté par la mère de l'empereur qu'une conspiration militaire éleva au pouvoir suprême Elisabeth, fille de Pierre-le-Grand (1741). La voluptueuse Elisabeth[1] ne se décida pas sans hésitation à compromettre son repos dans les hasards d'une conjuration. Cependant, lorsque le chirurgien hanovrien Lestocq, attaché à sa maison, l'eût décidée à revendiquer ses droits, elle se montra digne de sa race. Après avoir prié devant une image de la Vierge et passé le cordon de sainte Catherine, elle monta en traîneau et harangua quelques soldats ralliés par ses partisans. « Amis, leur dit-elle, vous savez de qui je suis fille, suivez-moi! » — « Nous sommes prêts, répondirent-ils, nous les tuerons tous! » La garde du palais d'hiver n'ayant fait aucune résistance, un nouveau règne commença pour la Russie[1], règne signalé par de grands succès et qui eût peut-être rappelé celui de Pierre-le-Grand, si la belle, intelligente et gracieuse impératrice, dont les soldats cueillaient tant de lauriers sur les champs de bataille, n'eût pas, dans l'administration intérieure, laissé trop de liberté à l'égoïsme des favoris. Un homme qui n'était guère disposé à la flatter a, dans un coup-d'œil sur ce règne, fait avec assez d'impartialité la part du bien et du mal.

« Elisabeth, dit Munich, aimait la magnificence et l'ordre; elle avait la passion de bâtir des églises

---

1 Le père de la littérature russe, LOMONOSOFF, qui, en 1749, a composé son éloge en latin, ne parle que de ses qualités.

2 Un écrivain russe anonyme a publié, en 1744, un *Récit historique du couronnement et du règne d'Elisabeth.*

et des palais. Elle aimait le militaire, et c'est par là que ses armées ont glorieusement combattu et vaincu les troupes de Prusse, alors tant vantées[1]. C'est elle qui a rendu la cour de Russie une des plus brillantes de l'Europe, en y introduisant la langue, le goût, la politesse et les manières françaises. Elle parut ennemie irréconciliable, et elle n'a jamais pardonné aux comtes Ostermann, Lövenvolde, Golovkine, ni au baron de Mengden, ni à moi[2], ni à mon fils. Née d'un sang voluptueux, Elisabeth était voluptueuse à l'excès. Elle était inconstante et changeait souvent de favoris. Cette faiblesse est souvent accompagnée de complaisance, aussi laissait-elle agir les personnes favorisées au gré de leurs intérêts personnels. De là un grand désordre dans les finances, et tant de particuliers enrichis dans un temps où la couronne manquait d'argent; de là des monopoles ruineux et des douanes oppressives. »

Cependant les contemporains d'Elisabeth Petrovna, qui n'avaient pas oublié les supplices ordonnés par Biren, accordèrent à la fille de Pierre le surnom de Clémente. En effet, elle fit grâce de la vie à Munich, à Golovkine, à Ostermann, à Lövenvolde et à Mengden, qui furent envoyés en Sibérie. Les femmes des condamnés partagèrent volontaire-

---

1 A la même époque, en France, — où les femmes ne règnent pas, mais gouvernent — l'administration de Madame de Pompadour livrait la France à l'Autriche et accablait la monarchie de revers et d'humiliations. — Voyez L. CARNÉ, *Le gouvernement de Madame de Pompadour*, dans la *Revue des deux mondes* du 15 janvier 1859.

2 A cause de la faveur dont ils avaient joui sous Anna.

ment leur sort. Or, quand on réfléchit à ce qu'étaient alors les rigueurs de l'exil, on ne saurait trop admirer l'héroïque énergie de ces cœurs magnanimes. Ces actes de sévérité ne rassurèrent pas l'impératrice. Tout lui donnait de l'ombrage. Elle redoutait toujours les conspirations qui sont, dans les Etats despotiques, le terrible contre-poids d'un pouvoir sans limites. Elle cherchait dans la dévotion un remède à ses terreurs et, comme Louis XV, elle faisait expier cruellement aux hétorodoxes les désordres de sa vie. Tandis que le descendant de Henri IV jetait dans les galères[1] ces protestants qui avaient défendu contre la ligue le premier des Bourbons, Elisabeth punissait cruellement ceux qui violaient les lois du carême et, par ses ordres on arrachait la langue aux blasphémateurs[2]. Mais tandis que l'héritier de Louis XIV détestait les gens de lettres et transformait la France en une puissance de second ordre, la fille de Pierre-le-Grand fondait l'Université de Moscou et l'Académie des Beaux-Arts de Pétersbourg et continuait avec le plus grand éclat les traditions conquérantes de son père. La Pologne et la Courlande obéissaient à linfluence de l'impératrice. Malgré la Suède belliqueuse, elle reculait les frontières de la Russie du côté de la Finlande. Les Ottomans humiliés tremblaient

---

1 Voyez BUNGENER, *Trois sermons sous Louis XV.*

2 Bien avant Elisabeth, Louis IX de France (le saint Louis de l'Eglise romaine), fils d'une Espagnole, la leur faisait percer avec un fer rouge. Louis XIV, qui a signé la révocation de l'édit de Nantes, avait aussi une mère espagnole. L'influence des mères se voit partout dans l'histoire.

dans les murs de Stamboul, et l'étoile même du grand Frédéric pâlissait aux champ de Kunersdorf devant celle de l'heureuse Elisabeth.

Avec la fille de Pierre Ier s'éteignit la dynastie des Romanoff (1760), comme celle des Habsbourg finit quelques années plus tard avec Marie-Thérèse (1780). Mais Catherine Ire et Elisabeth devaient trouver dans Catherine-la-Grande une héritière qui les a presque fait oublier et par l'audace de ses vices et par la hauteur de son génie.

Appelé au trône par le vœu d'Elisabeth, Pierre, duc de Holstein-Gottorp, qui avait épousé une de ses proches parentes, Sophie d'Anhalt-Zerbst, depuis nommée Catherine, était, par sa mère Anna, petit-fils de Pierre-le-Grand. Esclave des préjugés de la race germanique, Pierre III ne sut pas dissimuler son mépris pour ses sujets et son enthousiasme réellement fanatique pour les Allemands. Au moment où la Russie venait d'obtenir en Allemagne les plus éclatants succès, cette partialité révolta le sentiment national surexcité par la mémorable journée de Kunersdorf, sentiment que l'adroite Catherine ménageait de toutes les façons. Tandis que l'empereur s'efforçait de germaniser l'empire, Catherine visitait les églises, flattait le clergé orthodoxe, et adoptait, pour ne plus le quitter, le costume russe. Le jour où, confiante dans sa popularité, elle se leva pour détrôner son mari, la Russie, exaltée par sa beauté, sa grâce, sa jeunesse, sa vive intelligence, la Russie entière se leva avec elle. La postérité regrettera qu'une révolution, désirée de tous, ait été souillée par le meurtre de l'infortuné Pierre III,

et que les triomphes d'un grand règne aient commencé par un assassinat. Ces triomphes sont trop connus pour que je croie utile de vous les rappeler[1]. Si, au nom de Catherine conspirant contre Pierre, l'histoire doit unir celui de la princesse Dachkoff, on a trop oublié le touchant dévouement d'une des filles d'honneur de l'impératrice, Mlle Woronzoff, sœur de la princesse. Pendant que l'héritier des Romanoff languissait dans sa prison de Robschak, à vingt-deux verstes[2] de Pétersbourg, une voix bien connue venait chanter sous ses croisées une mélancolique romance, pareille à celles que, dit-on, faisait entendre Blondel, le ménestrel fidèle, au pied du donjon où l'astucieuse Autriche avait enfermé le héros normand, Richard-cœur-de-Lion. L'ancienne maîtresse de l'empereur, devenue dans le malheur un ange de bonté et de dévouement, pleurant sous les murs d'une prison, repose un moment l'imaginatien attristée par les scènes lugubres que la politique de Catherine ne parvint pas à dissimuler à l'Europe. Tout Russe dirait avec orgueil que ce fut l'épouse étrangère qui se souilla les mains de sang; mais qu'il se trouva parmi les filles de ces Slaves que l'orgueil germanique traite avec tant de dédain une âme reconnaissante et fidèle.

Après Catherine-la-Grande aucune femme n'a occupé le trône de toutes les Russies[3]. Je crois

1 Les biographies de Catherine II ne se comptent plus. Celles de KIRCHHOF, SCHLŒZER, TANNENBERG, FORSTER, ANDRÆ, KLEBE, TOOK, AUGUIS, KARAMSINE, sont les plus connues.

2 La verste équivaut à 1 kilom. 67 cent.

3 Quant aux femmes russes qui ont épousé des sultans et joué un rôle à Constantinople, voyez la première partie, livre VI.

pouvoir affirmer, en résumant les détails insuffisants contenus dans cette lettre que le trône des tsars a été dignement occupé par notre sexe. Les noms de sainte Olga, de Catherine Ire, d'Elisabeth Petrovna, de Catherine II resteront, à divers titres, populaires parmi les Russes. Entraînée par sa passion pour Biren, Anna sera jugée plus sévèrement. Mais prenez, — dans n'importe quel pays et quelle dynastie, — les noms de cinq princes, et demandez-vous s'il s'en est rencontré quatre qui aient fait avancer leur pays comme Olga, Elisabeth et les deux Catherines? L'histoire de Russie, pas plus que celle de l'empire d'Orient, de l'Espagne, de la Scandinavie et de l'Angleterre ne fournira d'arguments à ceux qui nous accusent d'incapacité politique. Les faiblesses d'Elisabeth Petrovna n'ont pas été plus déplorables que celles d'Henri IV, et jamais Catherine-la-Grande n'a donné au monde le spectacle que présentent les bâtards légitimés de Louis XIV, prenant place à côté des fils de la maison de Bourbon[1]. Si Elisabeth fut superstitieuse comme Louis XV, qui croyait qu'un « roi très-chrétien », sacré à Reims, finissait toujours par aller au ciel, Catherine montra une intelligence bien plus élevée que celle de Louis XIV. Elle protégea et pensionna avec une générosité sans égale, les philosophes français[2], menacés perpétuel-

---

1 Voyez le duc de SAINT-SIMON, *Mémoires*.

2 A Paris, Diderot voyait ses livres brûlés par la main du bourreau. A Pétersbourg, Catherine le recevait comme un ami, après lui avoir donné une pension et acheté 50,000 fr. sa bibliothèque dont il conserva la jouissance.

lement de la Bastille; elle lutta avec énergie contre les prétentions monacales et obligea les couvents à se résigner aux victoires de l'esprit moderne; elle encouragea les lettres qu'elle cultivait elle-même[1] avec succès; elle donna un puissant essor à l'agriculture et à l'industrie; enfin elle a brisé, dans les mains de la Pologne, cette épée du catholicisme slave toujours tournée contre les églises indépendantes de Rome[2]; elle a humilié en même temps et l'Islam et la Papauté, ces deux irréconciliables ennemis de la science et du progrès. Le règne des impératrices russes, qui commence avec sainte Olga, se termine dignement avec Catherine-la-Grande. Catherine avait les vices de son siècle, dont, malgré le titre de sainte que lui a décerné la reconnaissance de la Russie, la normande Olga était loin d'être exempte. Mais si la canonisation a fait oublier les fautes d'Olga, le surnom de Grande, mérité par tant de services, disposera la postérité à juger avec indulgence la femme supérieure qui n'a dans l'histoire des Russies qu'un nom égal au sien, — celui du vainqueur de Pultawa.

En visitant les environs de Pétersbourg, les événements dont j'ai essayé de vous donner une idée bien imparfaite, se présentaient à mon esprit. Il n'est guère de palais qui ne rappelle un souvenir, ou qui

1 Ses œuvres formeront cinq volumes, dont trois ont paru.

2 Il suffit de rappeler les cruautés commises par les jésuites contre les réformés de la Pologne et les persécutions que les souverains polonais firent subir aux kosaks, persécutions qui les obligèrent à se tourner vers la Russie.

ne porte l'attention sur une des princesses de la maison impériale. Ekaterinoff conserve le nom de Catherine I^re^; le château de Tzarskoé Célo date du règne d'Elisabeth; à Gatchina, on visite l'institut des enfants-trouvés fondé par l'impératrice Marie, mère d'Alexandre I^er^ et de Nicolas I^er^; c'est à Péterhoff que se célèbre la fête de l'impératrice; Oranienbaum appartient à la grande duchesse Hélène; Pavlovski a été légué par sa mère au grand-duc Michel et est maintenant la propriété du grand-duc Constantin, époux de la grande-duchesse Alexandra dont la beauté est célèbre.

J'ai entendu dire que la promenade d'Ekaterinoff, qui ressemble à votre Longchamp, a pour origine la fête de Catherine I^re^, si toutefois la belle Livonienne avait pris pour patronne non la sainte Catherine de l'Eglise orientale, cette belle vierge d'Alexandrie qui convertissait les philosophes, et que Maximien Daïa envoya au supplice (312); mais Catherine de Sienne, très-connue par ses visions [1] et par ses écrits mystiques et dont la fête tombe, en Occident, le 30 avril. Or, on a supposé que, le 30 avril, le 1^er^ mai (13 mai du calendrier grégorien) et les jours suivants, la route de Pétersbourg à Ekaterinoff était parcourue par les équipages qui se dirigeaient vers le palais que Pierre-le-Grand construisit à l'impératrice quand Pétersbourg sortit des marais glacés de l'Ingrie. Longchamp doit aussi

---

1 Il suffit de citer le *Dialogue entre le Père éternel et sainte Catherine*, dicté en extase en 1378.

son origine au pélerinage que les Parisiens faisaient pendant la semaine sainte à un monastère de femmes situé au-delà du bois de Boulogne.

Quoiqu'il en soit de l'origine de la promenade d'Ekaterinoff, elle offre aux étrangers une occasion curieuse d'assister à une fête de printemps, telle que la permet la rigueur du climat et de contempler les magnifiques équipages des grandes dames de la Russie. Ne vous imaginez pas qu'il s'agisse ici de ce mois de mai que vous appelez « le mois des lilas et des roses. » Sans doute, à Tiflis le mois de mai n'est point une illusion. A Odessa même, où j'ai passé quelques mois, le printemps n'est pas un mythe. Malheureusement, Pétersbourg n'est ni dans le Caucase ni aux bords de la Mer-Noire; mais dans une des régions les plus lugubres de la Russie. Aussi, au 1er (13) mai, la Néva charrie-t-elle encore des glaçons et les fossés des routes sont-ils remplis d'une neige sale qui attriste en même temps les regards et l'imagination. Pourtant, comme il faut bien que le printemps ait une place, au moins officielle, dans l'existence, le 1er mai tout change à Pétersbourg d'aspect et de costume. Les équipages, qui ont succédé aux traîneaux, sont remplis d'une foule brillante dont la toilette doit être printannière, si l'on en juge par les chapeaux des femmes. Pour moi, fille du midi, qui déjà n'admirais guère le ciel humide de votre bourbeuse Lutèce, je grelottais consciencieusement sous le soleil de mai d'Ekaterinoff, et je regrettais bien que Pierre-le-Grand n'eût point bâti sa capitale au midi de cet immense empire qui

contient le septième des terres du globe[1]. J'essayais de me consoler en regardant les toilettes et les équipages. Les voitures ressemblent à celles qui parcourent les Champs-Elysées, mais les personnes qui occupent une certaine position sociale se font traîner à quatre chevaux divisés en deux attelages. Le premier de ces attelages est sous les mains d'un cocher à la longue barbe, qui le mène avec la gravité d'un homme qui sent l'importance de ses fonctions; le second est conduit par un groom (*forreiter*) imberbe, qui occupe une haute selle sur le cheval de droite et qui, d'une voix aigue, avertit les passants distraits de faire place à ses chevaux.

Une longue ligne de maisons de campagne mène d'Ekaterinoff à Péterhoff et à Oranienbaum.

Péterhoff doit, comme Ekaterinoff, son origine à Pierre-le-Grand; mais les empereurs et les impératrices se sont plu à l'embellir depuis sa fondation. Fort inférieur à votre Versailles, Péterhoff est dans une situation beaucoup plus belle; car on y jouit d'une vue étendue qui embrasse le golfe de Finlande; Pétersbourg dans le lointain, avec ses masses de palais, ses blancs édifices, ses temples, ses colonnes, ses forêts de clochers; Kronstadt et ses murs de granit qui couvrent, comme un bouclier impénétrable, la capitale des tsars. Les jardins en terrasse descendent jusqu'aux bords des flots. C'est le jour de la fête de l'impératrice Marie-Alexandrovna[2] qu'il faut

1 Voyez SCHNITZLER, *L'empire des tsars, un septième des terres du globe*, Strasbourg, 1856.

2 Toute princesse qui entre dans la famille impériale de Russie,

visiter Péterhoff. L'impératrice appartient à une dynastie allemande, conformément à l'usage généralement suivi en Russie. C'est une garantie pour le pays. Vous savez tous ce que votre France a souffert du fanatisme ou de l'ignorance des reines choisies dans les cours catholiques du midi. L'Italienne Catherine de Médicis a ordonné la Saint-Barthélemy; la veuve d'Henri IV, née dans le même pays et dans la même famille, n'a point été étrangère à l'assassinat de ce grand roi et s'est occupée, pendant toute sa régence, à détruire son œuvre. Quant à l'usage qui oblige les impératrices et les grandes-duchesses à embrasser la religion orthodoxe, il est fondé sur une politique prévoyante. Vous avez vu dans votre histoire la funeste influence des princesses autrichiennes, dévouées à la politique rétrograde de la papauté. Anne d'Autriche a bouleversé la France, parce que le pays s'indignait d'obéir à son amant, un cardinal italien; elle a inspiré à Louis XIV cette ardeur impitoyable qui l'a décidé à ordonner les Dragonnades[1]. Figurez-vous une archiduchesse Sophie sur le trône de Russie et travaillant à Pétersbourg, comme elle le fait à Vienne, à livrer un grand empire de 70,000,000

---

doit entrer, en même temps, dans l'Eglise orthodoxe et modifier son nom. Ainsi l'impératrice, fille de Louis II, duc de Hesse, née le 28 août 1824, mariée le 28 avril 1841 au tsarévitch Alexandre, s'appelait Maximilienne-Wilhelmine-Auguste-Sophie-Marie. L'impératrice-mère, Alexandra-Féodorovna, s'appelait Frédérique-Louise-Charlotte-Wilhelmine. Madame la grande-duchesse Hélène se nommait Frédérique-Charlotte-Marie.

1 Sur les persécutions ordonnées par ce prince, voyez BUNGENER, *Un sermon sous Louis XIV*.

d'hommes aux fils de Loyola! Les Russes n'ont pas oublié les exploits de Marina, et ils ne veulent point, sous prétexte de tolérance, abandonner leur patrie aux plus intolérants des hommes, à ces moines qui font de la fraternelle religion de Jésus-Christ une émule du sanguinaire islamisme[1].

La splendeur qu'on donne à la fête de l'impératrice prouve que la Russie n'a pas oublié les souveraines qui ont tant contribué à la gloire de l'empire. Il paraît que ce jour-là 6000 voitures, 30,000 piétons et une multitude de barques quittent la capitale pour se diriger vers Péterhoff. Sans avoir pu vérifier l'exactitude de ces chiffres, je puis vous affirmer que la foule m'a paru innombrable. Une partie de cette garde dont les costumes sont réellement éblouissants, les massifs cuirassiers, qui ressemblent à de mobiles forteresses, les sveltes hussards aux uniformes de pourpre, stationnent aux environs de la résidence impériale avec le corps des cadets. Toute cette foule, marchands barbus, élégants officiers, paysannes aux pittoresques costumes, *mougiks* aux regards étonnés, grands seigneurs qui veulent jouir d'un spectacle sans égal, tous errent confondus dans les bois de Péterhoff. Plusieurs membres du corps diplomatique, — qui n'est pas invité par la famille impériale, parce que les étrangers ne sont pas admis dans son intimité, — tâchaient de nous frayer un passage à travers la multitude entassée dans les allées, où brillaient au sein

---

1 Voyez CAPO DE FEUILLIDE, *De quelques libertés avant* 1789.

des nuits près de 300,000 lampions. Au nord de la Russie, le soleil est si pâle et les illuminations tellement éblouissantes que ces nuits merveilleuses valent bien mieux que les jours, et que la nature paraît vaincue par l'homme. Dans un pays où la nation tout entière obéit, comme en Asie, à la voix, que dis-je? à un signe du prince, Péterhoff, son parc et ses eaux s'illuminent soudainement de clartés féeriques. Le génie artistique des Russes se complaît dans ces combinaisons qui étonnent les yeux et l'intelligence. La flamme semble couler avec l'onde; des fleurs fantastiques s'épanouissent en pétales rayonnants; des guirlandes de feu s'enroulent sur les berceaux comme les vignes de l'Italie; les obélisques du Nil surgissent dans les airs; des palais dignes des *Mille et une Nuits* sortent du sein des ténèbres, comme si l'héritier de Pierre et de Catherine disposait de la lampe d'Aladin. L'homme est toujours avide d'idéal. Sous ce ciel rigoureux, dans ces glaces presque éternelles, il soupire après la lumière divine l'*ἅγιον φῶς*, des pays favorisés de la Providence: il essaie donc de créer un univers factice, et d'oublier dans ces splendeurs qui passent si vite les souffrances de sa condition et la triste part que le Père commun lui a faite dans les félicités de l'existence. Mais hélas! un rayon de soleil sous les orangers toujours fleuris, un soupir de la brise dans les lauriers roses, une soirée passée sous l'éventail des palmiers aux bords riants de la Méditerranée, ne valent-ils pas mieux que toutes ces pompes qui frappent l'imagination, mais qui laissent le cœur vide et triste?

Dans l'extrême nord comme dans l'extrême midi, où une nature bienveillante n'entretient pas l'équilibre des facultés, l'intelligence rêve involontairement des fêtes sans pareilles et des voluptés insensées. En lisant certains détails de la vie de Marina, on songe à cette Cléopâtre dont l'ambition ne reculait devant aucune fourberie[1], et une autre reine du même nom, belle, ingénieuse, ardente, qui préférait la mort à une existence vulgaire, n'a-t-elle pas quelques traits de ressemblance avec la docte et voluptueuse Catherine II? Sous les glaces du pôle et sous le soleil torride qui dévore la vallée du Nil, on est surpris d'abord de trouver tellement semblables les passions de l'Orient; mais tout physiologiste qui sait combien difficilement l'âme humaine conserve son harmonie, quand elle est constamment troublée par l'influence du monde extérieur, se rendra aisément compte d'un phénomène de ce genre.

---

1 C'est cette Cléopâtre qui a fourni à Corneille le sujet de Rodogune.

---

## LETTRE II.

### L'ARISTOCRATIE ET LA COUR.

*Pétersbourg.*

On se fait généralement en Occident des idées très-fausses sur l'aristocratie russe. Certains chroniqueurs parisiens, qui visent avant tout à l'effet, ayant parlé cent fois « d'avalanches de princes russes », on se figure que ce titre est aussi commun en Russie que celui de baron en Allemagne et celui de *cavaliere* en Italie. Rien n'est moins exact. Sans doute, la tolérance du gouvernement russe en fait de qualifications aristocratiques est aussi grande que possible. Plusieurs familles géorgiennes, arméniennes, tatares et kalmoukes, des gentilshommes non titrés se font appeler princes sans que l'autorité réclame. Mais ces usurpations, qui peuvent avoir quelque succès à l'étranger, ne trompent personne en Russie. Les moins savants n'ignorent pas qu'il n'existe dans cet empire de soixante-dix millions d'âmes que *soixante-douze* maisons possédant la dignité princière de Russie et que sur ces soixante-douze maisons, *quarante et une* appartiennent seules à la dynastie normande de Rurik (862-879) qui a fondé l'empire.

Lorsque le petit-fils de Rurik, saint Vladimir, qui convertit ses sujets au christianisme, fut au lit de mort (1015), il partagea la Russie entre ses douze

fils et un neveu. De ces douze fils sont descendues, trente-neuf familles, *en ligne mâle*, *directe et légitime*.

La première, par ordre de primogéniture, est celle des princes Odoievsky qui est issue de Rurik et de Vladimir par le martyr saint Michel, prince de Tchernigoff, massacré, en 1249, par les Mongols dont il refusait d'adorer les idoles. Leur nom vient de la ville d'Odoieff dans le gouvernement de Toula.

La seconde est celle des princes Koltsoff-Massalsky qui descend également de Rurik et de saint Vladimir par saint Michel. Une des branches de cette famille, établie en Pologne, y a existé jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. Le nom de Massalsky vient de la ville de Massalsk dans le gouvernement de Kalouga.

Les princes Gortchakoff dont l'origine est la même et dont le nom vient d'un aïeul nommé Gortchak, sont représentés aujourd'hui par trois hommes distingués. L'un deux, le prince Alexandre, est ministre des affaires étrangères, l'autre président du département des affaires du royaume de Pologne et commandant de l'armée active.

Les princes Eletsky, Zvénigorodsky, Bariatinsky, Obolensky, Dolgorouky, Stcherbatoff ont la même origine. La famille Dolgorouky s'est alliée, en 1624, à la dynastie qui a remplacé la dynastie normande lorsque la princesse Marie Dolgorouky épousa Michel Romanoff. La princesse Catherine fut fiancée à Pierre II qui mourut le jour même où le mariage devait être célébré.

Les princes Viasemsky descendent d'une branche de la maison de Rurik qui a régné à Smolensk et à Viazma plus tard.

Viennent ensuite les princes Swiatopolk-Tschetwertinsky, Swiatopolk-Mirski, Drouçki, Babitscheff, Putiatine, Drouçki-Sokolinski, Drouçki-Lubecki.

Les princes Stchétininé, Zassékine[1], Sontseff-Zassékine, Shahovskoy, Mortkine, Shékonsky, Lvoff, Prosorowsky, Douloff, Krapotkine, descendent d'une branche de la maison de Rurik qui a régné à Iaroslaff.

Les princes Kozlovsky sont issus d'une branche de la maison de Rurik qui régna à Smolensk.

Les princes Stchépine de Rostoff, Kassatkine de Rostoff, Labanoff de Rostoff viennent d'une branche de la maison de Rurik qui régna à Rostoff.

Les princes Bélosselsky de Bélozersk, Vadbolsky, Schéleschpansky, Oukhtomsky, sont issus d'une branche de la maison de Rurik qui a régné à Bilozersk.

Viennent ensuite les princes Schouisky.

Les princes Gagarine et les princes Hilkoff descendent d'une branche de la maison de Rurik qui régna à Starodoub.

Les princes Volkonsky ont pour souche Ivan, fils naturel de George, prince de Torousse, qui lui-même était fils de saint Michel. Le titre de prince leur a été reconnu à la fin du XVII[e] siècle.

Les princes Repnine-Volkonsky sont issus du prince Nicolas Volkonsky qui, en épousant l'héritière des Repnine, issus de saint Michel, a reçu, en 1801, de l'empereur Alexandre l'autorisation de prendre le nom de Repnine.

Outre ces maisons, qui ont dans les veines le

---

1 Les princes Souzoff prennent rang après les princes Zassékine.

sang des héros et des saints, fondateurs de l'empire, quatre familles russes remontent au grand-duc de Lithuanie, Guédimine, souche de la dynastie polonaise des Jagellons. Ce sont les princes Havansky, Galitsyne, Kourakine et Troubetskoy[1].

Onze maisons d'origine étrangère[2] ont été investies de la dignité princière en Russie. Ce sont les princes Voroneçky, Czartorysky, Koriatowitch-Kourzewich, Sangousko, Bagratione, Dadianoff, Metchersky, Ouroussoff, Tcherkasky, Tsitsianoff et Ioussoupoff. Les princes Bagratione sont une branche des tsars de Géorgie, les Dadianoff sont issus des anciens souverains de la Mingrélie, une branche des Tcherkasky règne encore dans la grande Cabardie[3].

Avant Pierre-le-Grand, aucun tsar n'avait cru pouvoir prendre sur lui de confier à personne le titre de prince (*kniaz*), qui semblait exclusivement réservé aux anciennes familles régnantes. Mais à l'époque où le troisième successeur de Michel Romanoff monta sur le trône de Russie, la situation des descendants de Rurik avait été singulièrement transformée par les révolutions. Les princes de Moscou, appuyés par les Tatars, fortifiés par le besoin d'u-

1 Il sera question plus loin des maisons princières de Pologne et de Lithuanie.

2 Mingrélienne, géorgienne, tatare, etc. — Voyez pour l'histoire de toutes ces familles l'écrit célèbre du prince Pierre Dolgorouky, *Notice sur les principales familles de la Russie*, nouvelle édition, Berlin, 1858.

3 D'autres maisons princières d'origine étrangère sont établies sur le territoire de l'empire sans être investies de la dignité princière de Russie, telles sont les princes du Daghestan, les princes Doundoukoff-Karsakoff, les princes Eristoff, les princes Ghirey, les princes Grousinsky, etc. — Voyez prince DOLGOROUKI, *Notice*, chapitre VII.

nité qui se développait dans la nation, étaient devenus grands-ducs de Russie de nom et de fait. Ils se virent bientôt en état de contraindre les princes apanagés à échanger leurs principautés contre de riches domaines. Quant aux récalcitrants, on les dépouillait et on les jetait dans des cachots. Ivan III, surnommé le Grand (1462-1504), réunit à ses Etats tout ce qui avait échappé à la convoitise de ses prédécesseurs, en même temps qu'il enlevait à la république de Novgorod, berceau de la Russie, les libertés respectées par ses prédécesseurs[1]. Afin de priver les familles princières de ce qui leur restait d'importance politique, Ivan prit deux mesures également contraires à leurs intérêts. On créa un livre généalogique (*rodoslovnaïa kniga*) où l'on inscrivit, à côté des princes, les boyards de Moscou, tels que les Romanoff, les Schérémétieff, les Boutourline, les Soltikoff, etc. En outre, on établit que le rang politique serait réglé d'après les dignités de cour ou d'armée[2].

Lorsque le sauveur de la Russie, le prince Pojarsky[3], descendant de Rurik, eut, en refusant le trône, anéanti les dernières espérances des héritiers de la dynastie normande, le jeune boyard Michel Romanoff fut élu tsar (21 février 1613), après trois jours et trois nuits de débats orageux. Son petit-fils,

---

1 La république de Pskoff, sœur cadette de Novgorod, eut le même sort sous le règne suivant.

2 Voyez prince Pierre DOLGOROUKI, *Notice*, introduction. — L'institution fondée sur cette loi reçut le nom de *mestnitchestvo*.

3 Cette famille s'est éteinte en 1685.

Pierre I^er^, n'avait aucun intérêt à favoriser les descendants de Rurik[1]. Aussi crut-il que le meilleur moyen d'enlever à l'ancienne aristocratie une partie de son prestige était de décréter l'égalité politique de tous les gentilshommes[2] et de donner le titre de princes à des Russes de toute origine. C'est ainsi qu'un pâtissier de Moscou, Alexandre Menschikoff, fut créé *kniaz* (30 mai 1707). Un sénateur d'une bonne famille, Ladyjensky, qui descendait par les femmes des princes Romodanovsky, fut autorisé à prendre le nom et les armes de cette maison. Les Lapoukhine, inscrits au livre de velours, maison qui donna une femme (Eudoxie) à Pierre-le-Grand et une maîtresse (Anna) à Paul I^er^, furent faits princes par ce dernier, grâce à la protection d'Anna. Paul nomma aussi prince d'Italie le fameux Souvaroff, fils d'un prêtre de Moscou. Le même empereur donna le titre de prince au patriarche d'Arménie, Argoutinsky et à ses frères. Alexandre I^er^ accorda cette dignité à Nicolas Soltikoff, d'une ancienne maison, inscrite au livre de velours, et au feld-maréchal Barclay de Tolly d'une famille bourgeoise de Riga. La baronne de Liéven fut élevée à la dignité de princesse par Nicolas I^er^, qui nomma prince de Varsovie Ivan Pas-

1 Quelques familles, quoiqu'elles n'aient aucun titre, descendent aussi de Rurik. Ce sont les Yerapkine, les Rjevsky, les Tolbouzine et les Liapounoff. Deux Tatischeff ont accepté le titre de contes, N. Tatischeff, souche des comtes Tatischeff et A. Tatischeff, mort sans enfants.

2 C'est à cette époque qu'on recopia pour la dernière fois l'ancien livre généalogique qui, relié en velours rouge, a pris le nom de « livre de velours » (*barkhatnaïa kniga*).

kévitch, petit-fils d'un Petit-Russien d'origine fort obscure. Le même empereur créa aussi princes le comte Victor Kotchoubey, descendant d'un seigneur tatar; le comte Wassiltchikoff, appartenant à une branche des Tolstoy; le comte Alexandre Czernyscheff, dont la noblesse remonte au commencement du XVII$^e$ siècle; le comte Woronzoff, d'une famille qui apparaît dans l'histoire sous Elisabeth Pétrovna dont Michel Woronzoff fut l'amant et le comte Orloff[1] qui descend d'un strélitz nommé gentilhomme par Pierre I$^{er}$[2].

Je viens de vous citer plusieurs comtes élevés à la dignité de princes. Ce titre de comte est aussi une innovation. Le feld-maréchal Schérémétieff, issu d'une antique famille de boyards, fut le premier Russe qui l'ait reçu de Pierre-le-Grand (1706) et le premier baron russe fut le vice-chancelier Schafiroff (1701). Je ne parle point ici de la Pologne ni des provinces baltiques; car dans ces contrées les qualifications empruntées à la féodalité allemande remontent beaucoup plus haut. Dans les familles comtales[3] on remarque les Schérémétieff qui descendent

1 Il faut ajouter à cette liste les princes Tarkovsky (1849) et les princes Tchingis (1853).

2 Il n'est point ici question des familles qui ont reçu le titre de princes et qui sont éteintes.

3 Pour compléter la liste de ces familles, il faut citer celles dont les noms suivent : Zotoff, Apraxine, de Vier, Soltykoff, Iéfimovsky, Hendrikoff, Czernyscheff-Krouglicoff, de Fersen, Kouchéleff-Bezborodko, Kamensky, Goudovitch, branche aînée, Moussine-Pouchkine, Osten-Saken, Sievers, Pahlen, Koucheleff, Orloff-Denissoff, Koutaissoff, Wassilieff. Tatischeff, Pratassoff, Goudovitch, branches cadettes. Platoff, Benningsen, Lambsdorf, Konovnitsyne, Gourieff, Pozzo di Borgo, Toll, Oppermann, Cancrine, de Benkendorff, Essen-Stenbock-

d'André Kabyla comme les Romanoff, les Kalytcheff, les Nepluiéff, les Babarykine, les Ladyghine et les Konovnitsyne. Le boyard Théodore Schérémétieff avait épousé une cousine de Michel Romanoff et contribua à faire élire Michel tsar. Aux Tolstoy appartenait Pierre qui fut un des partisans les plus ardents de la tsarevna Sophie avant de passer du côté de Pierre Ier. Les comtes de Munich[1] descendent de Bouchard-Christophe que l'impératrice Anna éleva aux plus hautes dignités et qui fut relégué par Elisabeth vingt ans en Sibérie. Henri-Jean-Frédéric, souche des comtes Ostermann, fut nommé vice-chancelier par Catherine Ire, créé comte par Anna Ivanovna, puis exilé en Sibérie par Elisabeth. Munich et Ostermann sauvèrent l'œuvre de Pierre-le-Grand dans la période orageuse qui sépare la mort de Pierre du règne de sa fille. Celle-ci fit comtes Alexandre et Pierre Schouvaloff ainsi que Alexis Razoumovsky qui avaient été ses amants. La même dignité fut accordée par l'impératrice pour la même raison à Alexandre Boutourline d'une antique famille de boyards, inscrite au livre de velours[2].

---

Fermor, Levaschoff, Mordvinoff, Kleinmichel, Bloudoff, Korsene-Kossakovsky, Ouvaroff, Baranoff, Adlerberg, Nikitine, Rüdiger, Pérovsky, Soumarokoff. Il faut ajouter à cette liste quatre familles éteintes dans la ligne masculine. Les Golovkine, les Golovine, les Morkoff, sont comtes du saint empire: les Bouxhoevden sont comtes prussiens et les Lambert sont d'une famille d'origine française.

1 Comtes du saint empire.

2 On trouvera dans le chapitre IV du livre du prince P. DOLGOROUKI la liste des familles inscrites au livre de velours. — Le poète national Pouchkine (1799-1837) appartenait à une de ces familles.

Les deux Panine et les frères Orloff furent faits comtes par Catherine II qu'ils avaient aidée à renverser Pierre III. Le frère du célèbre Grégoire Potemkine dut son titre à la faveur dont jouissait son frère, amant de Catherine[1]. Alexis Bobrinsky, créé comte par Paul I$^{er}$, était fils naturel de Catherine et de Grégoire Orloff. Alexandre Zouboff, père du dernier favori de Catherine, obtint, à la recommandation de son fils le titre de comte du Saint-Empire. Les comtes Woronzoff-Daschkoff ont hérité du nom de la maison princière des Daschkoff, issue de Rurik, qui s'est éteinte en 1810. C'est à cette famille qu'appartenait la célèbre princesse Daschkoff, présidente de l'Académie russe de Pétersbourg. Le général Alexandre Dimitrieff-Mamonoff, et le comte Pierre Zavadovsky qui reçurent le titre de comtes de Paul, avaient été favoris de Catherine II. Les Strogonoff qui descendent d'un riche marchand de Novgorod, étaient grands vassaux de l'empire avant d'être gentilshommes. La comtesse Sophie Strogonoff née princesse Galitsine a été l'amie intime de l'empereur Alexandre et de la spirituelle impératrice Elisabeth. Le comte Rostopchine, beau-père de feu la célèbre comtesse Eudoxie Rostopchine, le même qui brûla Moscou et qui prétendait descendre de Gengis-Khan, fut fait comte par Paul I$^{er}$. Les comtes Ko-

---

1 « Il serait criminel à un Russe, dit le prince P. Dolgorouki, de ne point pardonner à Catherine sa conduite privée, en faveur du gouvernement juste, sage et légal qu'elle introduisit dans un pays où toutes les traditions de justice et de légalité se trouvaient outrageusement méconnues depuis la mort du tsar Alexis.

novnitsyne ont la même origine que les Romanoff et les Schérémétieff. A la famille des comtes Golénistcheff-Koutouzoff appartenait le fameux prince de Smolensk, Michel Golénistcheff-Koutouzoff, qui fut un des meilleurs généraux de Catherine et qui commandait en chef dans la campagne de 1812. Le général Paul Kisseleff, aujourd'hui ambassadeur à Paris, créé comte en 1839, a épousé la comtesse Sophie Potocka, appartenant à cette famille Potocki si célèbre dans les annales de la Pologne.

Si, en Russie, « les titres de prince et de comte se trouvent l'objet de l'ambition et de la plus ardente convoitise de la part des plus hauts fonctionnaires de l'empire, celui de baron n'a aucune valeur sociale, et le titre de *baron russe*[1] comporte avec lui une idée de ridicule qu'il faut attribuer surtout à l'usage de le conférer aux banquiers de la cour[2]. »

De même que Venise avait son « livre d'or », l'aristocratie russe a son « livre de velours » (*barkhatnaïa kniga*) qui remonte au tsar Ivan III. Quelques familles très-anciennes, quoiqu'elles ne soient pas princières, y sont inscrites avec les princes.

Vous pouvez maintenant apprécier, mon amie, l'exactitude de vos feuilletonistes et de vos chroniqueurs qui ont la manie de parler perpétuellement d'une noblesse dont l'histoire leur est plus inconnue que les annales du Japon. Des écrivains plus graves ne

---

1 Mais non le titre de *baron allemand* qui est ancien dans les provinces baltiques.

2 Prince P. DOLGOROUKY, *Notices : Quelques mots au sujet des barons russes.*

sont pas toujours plus exacts. Un d'entr'eux n'écrivait-il pas dans un recueil de premier ordre en parlant du *domnu* Alexandre X Ghika « *Monsieur* Alexandre Ghika? » Comme si Grégoire I^er^ Ghika (1660-1664 et 1672-1673) n'avait pas reçu de l'empereur d'Allemagne Léopold I^er^ le titre de prince du Saint-Empire romain?[1] De pareilles distractions expliquent tout ce qu'on raconte, en Occident, de vraiment étrange sur cette haute aristocratie russe, dont un écrivain très-hostile à la Russie a pu dire qu'elle est « animée d'un patriotisme ardent et capable de tous les sacrifices, — fortune et vie comprises[2]. »

L'histoire tout entière de l'empire constate que les femmes appartenant à la noblesse ont autant de résolution que d'intelligence. Deux écrivains peu suspects d'enthousiasme s'expriment ainsi :

« Les femmes de ce pays se sont fait un culte de la fidélité à leur parole, du mépris du mensonge, de la délicatesse en affaires d'argent, de l'*indépendance en politique*... En général, les femmes en Russie pensent plus que les hommes... elles ont plus d'instruction, moins de servilité, plus d'énergie de sentiment. Souvent l'héroïsme lui-même leur semble naturel et leur devient facile[3]. » — « Il n'est pas de pays où l'on donne tant à l'éducation des femmes,

---

1 Ce fait très-connu est attesté à la fois par les historiens de la Roumanie (voyez UBICINI, *Provinces roumaines*, 81) et par les recueils biographiques les plus répandus (voyez *Dictionnaire universel des contemporains*, article *Ghika*).

2 GALLET DE KULTURE, *La Sainte Russie*.

3 Marquis A. de CUSTINE, *La Russie en* 1839.

et si peu à celle des hommes. Il en résulte pour les femmes, dans la vie privée comme dans la vie sociale, un incontestable ascendant ... L'autorité, de nos jours, est échue aux femmes russes par la voie qui l'assure dans le commerce intime ... elles règnent sans conteste dans le salon du noble, dans le comptoir du marchand, dans l'*isba* (cabane) du *mougik*[1].

Cette révolution ne s'est pas accomplie sans difficultés. Sans doute on s'aperçoit par le rôle que les femmes ont joué, dans la période la plus ancienne de la Russie que les Slaves de l'est étaient naturellement disposés à leur rendre justice. Mais l'invasion musulmane n'était pas de nature à faciliter l'amélioriation de leur condition; car cette invasion était une réaction de la barbarie et des préjugés asiatiques contre le développement normal de la civilisation chrétienne. Durant cent cinquante ans (1240-1389) la Russie, moins heureuse que la Roumanie, fut esclave des sectateurs de l'islam. Cette longue servitude a laissé dans les mœurs et dans les caractères des traces[2] que le temps seul pourra effacer. L'élection de Michel Romanoff (1613) mit un terme aux invasions de la catholique Pologne qui avaient succédé aux luttes contre les tribus turco-tatares[3]. Avec les Romanoff les femmes reparaissent

---

1 GALLET DE KULTURE, *La Sainte Russie*.

2 PHILARÈTE, évêque de Riga, *Histoire de l'Eglise russe*, fait très-bien comprendre cette transformation et ses inconvénients.

3 Les travaux de Castren ont démontré que les envahisseurs de la Russie appartenaient à ce rameau de la race finno-mongole.

sur le trône. Mais les vieilles mœurs, rudes et insociables, trouvèrent longtemps un asile dans les manoirs de la noblesse provinciale. Au commencement du règne de Catherine, les seigneurs qui restaient dans leurs terres y pratiquaient l'antique hospitalité et vivaient avec leurs serfs, comme le vieux Cédric de Walter-Scott au milieu de ses Saxons. Profondément ignorants, étrangers au mouvement général de l'Europe, ils s'abandonnaient aux excès d'une humeur souvent farouche et aux fantaisies d'un sensualisme sauvage. Mais leur impétueuse franchise aurait rougi d'une souplesse qui leur eût paru peu conforme à la dignité d'un gentilhomme.

Dans la famille, ils exerçaient un despotisme tempéré par une bonhomie patriarcale. S'ils se montraient indulgents pour la grossièreté, tout acte de résistance systématique était impardonnable à leurs yeux. M. Aksakoff raconte, dans son intéressante *Chronique de famille*, que son grand-père, le redouté seigneur d'Aksakova, Stéphane Mikhaïlovitch, ayant eu à se plaindre de sa femme, Anna Vassilievna, la battit si cruellement qu'elle resta pendant une année la tête enveloppée de linges. Prascovia Ivanovna qui, par son mariage avait fait éclater cette tempête et dont Stéphan était le tuteur, ne fut pas mieux traitée par son mari Mikhaïl Maksimovitch Kourolessoff, major dans un régiment de dragons. Mikhaïl affectait pourtant de profiter des leçons de civilisation que Catherine-la-Grande donnait à son peuple : « C'était un homme d'un extérieur agréable, il parlait et écrivait avec facilité, il était insinuant et on l'accueillait par-

tout avec plaisir. » Cet homme charmant, que le vieux Stéphane, peu sensible à ses belles manières, appelait « un drôle et un vaurien », avait réellement quelques défauts. Il battait et pillait ses voisins et, sous le moindre prétexte, faisait fustiger ses domestiques de la manière la plus cruelle avec un fouet à lanière qu'il nommait gracieusement « le chat ». Sa femme, indignée d'une telle barbarie, lui ayant manifesté l'horreur qu'il lui inspirait, il l'enferma dans une cave, après l'avoir accablée de coups de bâton, et il y descendait deux fois par jour, afin de l'obliger à signer un acte de vente de ses propriétés. La malheureuse femme résista, malgré ses blessures, jusqu'au moment où son tuteur, averti de sa détresse, l'arracha des mains de son bourreau.

Un poète célèbre de notre époque a tracé un tableau de la vie aristocratique à cette époque qui n'est guère plus flatteur.

### LE VIEUX CHATEAU.

« Je les revois donc, ces lieux bien connus de moi, où la vie inutile et vide de mes aïeux se passait dans les banquets, les pompes grotesques, une sale débauche et une tyrannie mesquine, au milieu d'une foule de valets abrutis et tremblants qui enviaient le sort des chiens et des chevaux . . .

« Voici le jardin sombre, lugubre . . . Quelle est cette femme aux traits maladifs et chagrins qui s'avance dans une allée, au milieu des branches?

« Je sais pourquoi tu pleures, ô ma mère!

Celui qui a flétri tes jours . . . je le connais, hélas! Associée pour la vie à un homme grossier et ignorant, tu ne te berças jamais d'une espérance insensée; la pensée de résister à ton destin t'épouvantait. Quoique ton âme fût fière et belle, tu supportais ton malheur avec la résignation de l'esclave... et sur ton lit de mort, ta voix murmura le pardon de tout ce qu'il t'avait été donné d'endurer[1]. »

Ces scènes ne vous surprendront pas si vous vous rappelez quelles étaient encore au XVII[e] siècle, sous le règne de Louis XIV, les mœurs atroces de votre noblesse provinciale. L'évêque Fléchier, dans ses *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne* en a laissé une esquisse qu'il est impossible d'oublier. En l'étudiant on voit combien a été exact l'éloquent auteur du *Dernier des Mauprat*.

Tandis que l'aristocratie de province restait fidèle à ses vieux usages, Pétersbourg voyait quelques femmes de la noblesse obéir à des opinions bien différentes. Le type le mieux caractérisé des idées nouvelles est assurément Catherine Woronzoff, princesse Dachkoff. Née en 1744, Catherine eut pour marraine l'impératrice Elisabeth et le duc de Holstein-Gottorp (Pierre III), qu'elle devait un jour détrôner. Elevée par son oncle, le grand-chancelier de l'empire, elle montra de bonne heure un goût passionné pour l'étude. A treize ans, elle lisait déjà Bayle et Montesquieu, Voltaire et l'*Encyclopédie*. Le *Dictionnaire* de Moréri, ouvrage plus que sérieux,

1 NEKRASSOF, *Stikotvorénia*, *Le vieux château*, Moscou, 1856.

était perpétuellement dans ses mains. La politique et l'histoire avaient pour elle le plus vif intérêt. Aussi interrogeait-elle avec une sorte d'avidité les ambassadeurs, les savants et les artistes étrangers qui se pressaient dans la maison du grand-chancelier. Ces goûts, — alors très-exceptionnels, — devinrent l'occasion d'une liaison intime entre la princesse Dachkoff, dont la sœur avait gagné le cœur de Pierre III, et la jeune et docte impératrice Catherine. La princesse, qui ne comprenait point le penchant de sa sœur pour Pierre III, se dévoua bientôt aux projets de Catherine, que son brutal époux menaçait sans cesse d'enfermer dans un couvent. Afin d'arracher son amie aux périls d'une situation chaque jour plus critique, elle se mit en tête de renverser l'empereur, bien convaincue que l'impératrice, une fois régente pendant la minorité de Paul, ferait jouir la Russie de toutes les libertés préconisées par la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le comte Panine[1], son oncle, gouverneur du grand-duc, avait adopté en Suède les idées constitutionnelles. Il n'eut donc pas de peine à partager les vues de sa nièce. L'archevêque de Novgorod, mécontent des insultes que Pierre prodiguait au clergé, plusieurs personnages considérables, irrités de sa brutalité, entrèrent également dans le complot. Mais tandis que la princesse agissait auprès des grands, d'autres conspirateurs, fort indifférents à ses théories politiques, s'efforçaient de décider les soldats à l'insurrection. Grégoire Orloff,

---

1 La noblesse de cette maison commence au XVII<sup>e</sup> siècle.

amant de l'impératrice, et ses frères, travaillaient à leur manière à préparer l'avènement de Catherine II. Au moment où les conjurés s'organisaient avec une sécurité complète, un d'entr'eux, qui avait manqué de discrétion, fut arrêté. Avertie par Passek d'un incident qui pouvait tout compromettre, Madame Dachkoff, vêtue en homme, court, à minuit, rejoindre les chefs de la conspiration qui se réunissaient sur un pont de Pétersbourg. Alexis Orloff[1] se charge de porter à Catherine un billet, qui ne contenait que ces mots : « Venez, Madame, le temps presse ! » L'impératrice s'habille à la hâte, traverse la ville et se rend avec ses amis à la caserne d'Ismaïloff, où quelques soldats la saluent du titre de tsarine. La révolte s'étant étendue de caserne en caserne, Catherine se fait sacrer dans le palais, prend le costume d'un officier aux gardes avec le cordon de saint Alexandre-Nevsky, et monte à cheval avec la princesse, également en uniforme, afin d'aller passer les troupes en revue et de les décider à lutter contre l'empereur. Mais celui-ci ne fit rien pour défendre son trône et sa vie. Il fut, ainsi que Ivan VI et la princesse Tarakanoff, sacrifié à « la raison d'Etat », et Catherine put régner sans inquiétude lorsque la mort de ces trois personnes l'eût débarrassée de tous les compétiteurs.

L'impératrice récompensa splendidement les con-

1 C'est le même qui remporta depuis la victoire de Tchesmé sur les Turcs. Etant parvenu à se faire aimer à Rome de la princesse Tarakanoff, fille de l'impératrice Elisabeth, il l'épousa secrètement, la conduisit en Russie et la livra à Catherine qui la fit périr dans un cachot.

jurés. Panine, oncle de la princesse Dachkoff, fut fait comte avec une pension de 20,000 francs. Sa nièce ne voulut recevoir qu'une somme de 100,000 francs. Ses espérances étaient plus hautes. Elle s'attendait à devenir la confidente et le conseil de Catherine, comme la duchesse de Marlborough l'avait été de la reine Anne en Angleterre[1], et à lui voir réaliser ses idées personnelles. Ces idées étaient-elles réellement praticables? Etait-il possible d'organiser un gouvernement constitutionnel dans un Etat peuplé de serfs et qui n'avait pas de classe moyenne? Catherine ne parut pas le croire . . . lorsqu'elle fut devenue impératrice. Il faut avouer qu'en Prusse et en France, où existait une bourgeoisie éclairée, Frédéric-le-Grand et Louis XV n'essayèrent même pas d'entreprendre les réformes que la princesse et son oncle appelaient de tous leurs vœux. La grande faute de Catherine est de n'avoir pas, comme quelques-uns de vos princes, Louis XI, Henri IV, Louis XIII, — j'allais dire Richelieu, — Louis XVI, travaillé sérieusement au développement de cette classe intermédiaire qui fait la force et la prospérité des nations.

Le jour même de l'avènement au trône de Catherine II, Grégoire Orloff, qui devait à son tour éprouver combien la bienveillance des souverains est inconstante[2], succédait à la princesse comme

---

1 Voyez miss Agnès STRICKLAND, *The lives of the queens of England*, 1840-1851.

2 Il fut remplacé par Potemkine qui fut lui-même supplanté par Zouboff, lequel trempa plus tard dans l'assassinat de Paul I^er^.

favori officiel. L'ancienne confidente eut le bon esprit de se consoler de sa disgrâce en se consacrant entièrement à sa famille, afin de lui transmettre les lumières dont elle était justement fière. Devenue veuve à vingt ans d'un mari qu'elle adorait et qui lui laissa un grand nombre d'enfants, elle partit pour l'Occident lorsque son fils aîné eût atteint sa dixième année. Sous le nom de Madame Michalkoff, elle visita l'Allemagne, l'Angleterre et la France. Ce premier voyage fut le prélude d'une absence de huit à neuf années, nécessitée par l'éducation de son fils, qui eut pour maîtres toutes les illustrations de l'Université d'Edimbourg, que plusieurs professeurs éminents avaient rendue justement célèbre. A son retour, elle fut accueillie par Catherine avec une bienveillance qui prouvait que ses anciens services n'étaient pas tout-à-fait oubliés. L'impératrice lui fit cadeau d'un palais et d'une terre avec 2500 paysans[1], et, pleine de confiance en ses talents, elle la nomma présidente de l'Académie des Sciences et des Beaux-Arts, où tout était dans la plus déplorable confusion. Grâce à la variété de ses connaissances et à son expérience des hommes, la princesse remit l'Académie sur le meilleur pied. Assistée des académiciens, plus heureuse que votre Académie française, elle termina en trois ans le *Dictionnaire de la langue russe.* En outre, elle fit paraître des cartes de l'empire et publia, avec une auguste collaboration, un journal littéraire. Il suffit de lire la remarquable

1 Non compris les femmes qu'on ne compte point en pareil cas.

correspondance de Catherine II avec Voltaire pour s'assurer de l'importance que cette collaboration donnait au journal de la princesse. Celle-ci, qui possédait soixante villages, et des milliers de paysans, qui était aussi puissante que riche, trouvait que le titre le plus incontestable à la considération étaient le travail et la capacité personnelle. Elle montrait donc pour l'étude la même ardeur que dans sa jeunesse. Mais la fin de sa carrière ne fut pas exempte de soucis. L'impératrice devint excessivement irritable et ombrageuse dans les dernières années de sa vie. La révolution française contribua beaucoup à aigrir son caractère et, ainsi qu'Alexandre I^er^, elle parut désavouer en vieillissant les idées qu'elle avait d'abord prises sous sa protection. Le règne de Paul réservait à la princesse de plus grandes tribulations. Comme amie de Catherine, elle fut exilée près de Twer sur la route de la Sibérie; car l'empereur ne pardonnait point à ceux qui avaient détrôné son père. Cependant Paul permit à Madame Dachkoff au bout de quelques mois d'établir sa résidence dans son domaine de Troïske. La mort tragique de Paul I^er^ et l'avènement d'Alexandre rendirent à la princesse son ancienne position à la cour. Mais elle préférait à Pétersbourg et à Moscou le séjour de Troïske où elle était chérie des paysans qui, à cause de son humanité, lui pardonnaient quelques excentricités[1].

Au XIX^e^ siècle, le progrès de la civilisation de-

---

1 Voyez *Memoiren der Fürstin Daschkoff, nebst Einleitung*, von A. Herzen. Hambourg, 1857.

vait assurer à notre sexe une part d'action plus considérable sur la société russe, qu'au temps de la princesse Dachkoff. Aussi la baronne de Krüdener a-t-elle possédé une influence si grande, que son histoire est maintenant inséparable de celle de l'Europe à la fin du règne de Napoléon. On sait combien elle influait alors sur les résolutions d'Alexandre Ier, et quelle part elle prit au célèbre traité qui reçut des grandes puissances le nom de Sainte-Alliance. L'empereur Nicolas avait des opinions trop arrêtées pour que les femmes qu'il a le plus aimées aient pu modifier sensiblement une ligne de conduite, dont les conséquences ne sont maintenant un mystère pour personne, pas plus en Occident qu'en Russie. Alexandre Ier avait, au contraire, une âme mystique, un cœur impressionnable et la vive imagination d'un véritable Oriental. Entre une pareille nature et l'auteur de *Valérie* il existait trop d'affinités pour que leurs rapports ne devinssent pas intimes.

Barbe-Julie de Wietinghoff, — que M. Sainte-Beuve a nommée « une âme merveilleuse [1] », — naquit à Riga d'une famille d'origine germanique[2]. Son enfance fut rêveuse. « La solitude des mers, disait-elle, leur vaste silence ou leur orageuse activité, le vol incertain de l'alcyon, le cri mélancolique de l'oiseau qui aime nos régions glacées, la triste et

---

1 SAINTE-BEUVE, *Portraits de femmes*.

2 On sait combien la race germanique est portée au mysticisme. N'a-t-elle pas produit Bœhme, Tauler, Swedenborg, Maria Kümmrin, Stilling, la sœur Emmerich?

douce clarté de nos aurores boréales, tout nourissait les vagues et ravissantes inquiétudes de ma jeunesse. » Devenue femme de l'ambassadeur, baron de Krüdener, elle s'enivra longtemps des séductions et des plaisirs du monde. *Valérie* est, dit-on, l'histoire de ces années stérilement agitées.

Mais le genre d'existence qu'elle menait est tellement vide pour un esprit d'élite, qu'un jour ou l'autre la fatigue devait arriver. La baronne était dans cette disposition où l'âme, lassée de tourner sans cesse dans un cercle monotone, accueille avec ardeur toute pensée supérieure aux rêves laborieux d'une jeunesse ardente et irréfléchie. On dit qu'à Riga la mort subite d'un gentilhomme livonien, qui frappa vivement sa mobile imagination, acheva de la détacher des satisfactions de la terre. Des entretiens qu'elle eut avec un cordonnier morave, simple, mais enthousiaste, la confirmèrent dans ses résolutions. Partout dans l'histoire du méthodisme, en Angleterre, à Genève, à Riga, nous retrouvons les frères moraves fortifiant, conseillant, dirigeant même les fondateurs des nouvelles communautés. Ce fait, qui n'a pas été assez remarqué, est pourtant d'une grande importance; car toute doctrine conserve le cachet de son origine.

Il eût été heureux pour la baronne de n'avoir jamais eu d'autre conseiller que le modeste artisan dont « la foi était humble et vivante[1]. » Mais elle ne tarda point à écouter avec bienveillance des

---

1 EYNARD, *Madame de Krüdener*, chapitre VIII, 1805-1808.

illuminés qui remplirent son esprit de dangereuses chimères. Dans un voyage qu'elle fit en Allemagne, ses relations avec le fameux Joung-Stilling, avec le pasteur Frédéric Fontaine et avec Maria Kümmrin, paysanne extatique, augmentèrent son exaltation.

C'est ainsi, — il faut bien l'avouer, — que « Madame de Krüdener se trouva correspondre aux besoins de tant d'âmes[1], » avides de merveilleux et d'émotions religieuses. Il n'y eut chez elle, — quoiqu'on en ait dit[2], — ni calcul, ni ambition. Elle fut amenée, par des pentes insensibles, jusqu'aux dernières exagérations de l'illuminisme. Son histoire est celle de beaucoup d'âmes, non seulement au sein du christianisme, mais dans les sociétés qui paraissent le moins favorables au développement du mysticisme.

Avant l'arrivée de Madame de Krüdener à Genève, il s'était formé, en dehors de l'Eglise nationale, une petite communauté à moitié morave et à moitié méthodiste. MM. Bost, François Guers et Henri Empaytaz en étaient les chefs. Suspects à la Compagnie des pasteurs, ne trouvant aucune sympathie dans la population, ils se contentaient de gémir en voyant le calvinisme tombé dans un discrédit aussi complet. Quand Madame de Krüdener parut à Genève[3], elle se figurait que le Ciel l'avait chargée

---

1 EYNARD, *Madame de Krüdener*, chapitre IX.

2 M. PARISOT, dans la *Biographie universelle* s'est signalé parmi les adversaires de Madame de Krüdener.

3 28 juillet 1813.

d'une glorieuse mission. Un jour qu'elle en parlait à une de ses amies attachée à l'impératrice de Russie, cette amie lui répondit : « Vous voyez le peu de fruit de la mission de Madame Guyon à Genève[1]. Elle aussi s'était sentie appelée et avait cru y accomplir une grande œuvre et l'événement ne confirma point ses espérances. » — « C'est vrai, répondit la baronne, *mais il lui fut promis de grandes choses*... » — Et quelles sont donc ces choses qui lui furent promises? » — « C'est qu'un siècle plus tard, *une autre femme* accomplirait ce qu'il ne lui avait pas été donné de faire[2]. »

La petite communauté méthodiste, dirigée par M. Empaytaz, que Madame de Krüdener trouva à Genève, était alors fort découragée. Elle lui inspira une telle ardeur que, de cette époque, datent en Suisse les progrès du méthodisme.

M. Empaytaz, fatigué des luttes qu'il était obligé de soutenir contre la Vénérable Compagnie, quitta Genève et alla s'établir au Ban-de-la-Roche[3], où Madame de Krüdener le réjoignit au mois de septembre 1813. Je ne m'étendrai point sur leurs missions en Allemagne. Je tiens pourtant à citer un fait caractéristique qui montre assez à quelles illusions entraîne l'illuminisme. Dans la Forêt-Noire, les deux apôtres du mysticisme trouvèrent un vieux capucin

1 Cet épisode très-peu connu de la vie de Madame Guyon, jette une vive lumière sur l'état religieux de la Suisse romande au XVII[e] siècle.

2 Voyez Charles EYNARD, *Vie de Madame de Krüdener*, chapitre XII, 1812-1813. — L'auteur de ce curieux ouvrage est, je crois, genevois et très-favorable à Madame de Krüdener.

3 Département des Vosges, en France.

avec lequel ils s'entendaient très-bien. « Il avait quelquefois la vision béatifique, dit naïvement l'historien de Madame de Krüdener, *il voyait le ciel ouvert*, les anges et le Sauveur dont le regard d'amour le ravissait[1]. »

Cependant les événements de 1815 appelèrent Madame de Krüdener à un rôle plus sérieux. Elle eut à Paris de fréquents entretiens avec l'empereur Alexandre. On a souvent parlé de ses relations avec les princes signataires de la Sainte-Alliance et de l'impression que produisit son mysticisme enthousiaste sur le petit-fils de la sceptique Catherine. Mais rien dans son existence ne s'écartait beaucoup jusque là des habitudes ordinaires. Des femmes du caractère le plus différent, Madame de Montespan, Madame de Maintenon, Madame de Châteauroux, Madame de Pompadour avaient exercé avant elle une grande influence sur la politique des monarques absolus. Là où les institutions manquent, tout se décide au gré des passions ou même des sympathies des maîtres de la terre. La forme du nez de Cléopâtre, — c'est le grave Pascal qui l'a dit, — importe plus au destin de la terre que l'épée des légions et la diplomatie de l'artificieux Auguste[2]. Je m'empresse de constater, pour éviter toute équivoque, que le rôle joué par Madame de Krüdener après Waterloo n'avait rien de profane. Nous ne sommes plus au temps d'*Elisa*, d'*Alexis* et de *La Cabane des Lataniers!*

1 Ch. EYNARD, *Madame de Krüdener*, chapitre XIV, 1814-1815.

2 Que M. J.-J. AMPÈRE a si bien apprécié dans l'*Histoire romaine à Rome*. — Voyez la *Revue des deux mondes* de 1856.

*Valérie*, déjà convaincue qu'elle a reçu une mission du Ciel, et qu'elle peut, au besoin, faire des miracles[1], *Valérie* commence à Paris les travaux apostoliques qu'elle devait continuer en Allemagne et en Suisse.

Au lieu de trouver chez les hommes, qui étaient alors, dans les cantons, à la tête des gouvernements aristocratiques de la Confédération helvétique, la tolérance qu'on lui avait accordée à Paris[2], elle fut obligée de lutter constamment contre leur malveillance à peine déguisée. Le canton d'Argovie fut d'abord plus fidèle que les autres au principe du libre examen, mais Bâle, Berne, Lucerne, Zurich et Thurgovie traitèrent l'amie d'Alexandre comme si elle avait été l'instrument des révolutionnaires les plus dangereux de l'Europe. Madame de Krüdener supporta avec la patience et l'humilité d'une chrétienne les vexations des autorités et les persécutions de la multitude qu'on ameuta plus d'une fois contre elle et contre ses partisans.

La baronne quitta la Suisse dans l'automne de 1818, ramenée par la gendarmerie, de brigade en brigade, jusqu'aux frontières de la Russie. Vers 1822, mal vue de l'empereur Alexandre, que les révolutions italiennes avaient exaspéré contre toute tentative d'innovation, elle se retira en Crimée où elle fonda une maison de refuge pour les pécheurs et les crimi-

---

1 L'ouvrage de M. Eynard prouve jusqu'à quel point peuvent aller les illusions d'un esprit enthousiaste en matière de prodiges.

2 Son historien — qui est Suisse — donne de longs et curieux détails sur les vexations de toute espèce qu'on lui fit subir.

nels. Elle y mourut en 1824, le même jour que l'empereur.

Je vous ai déjà fait entrevoir quelles causes ont empêché l'influence de notre sexe d'être fort grande sous le règne du successeur d'Alexandre I^er^. Ce n'était pas à la cour, mais dans une espèce d'exil qu'il fallait alors chercher la femme la plus célèbre de la Russie. La comtesse Rostopchine, née Souchkoff, qui a eu pour émules, mais non pour rivales, Mesdames Panaëf et Pavloff, a cultivé avec un succès égal le roman[1] et la poésie. Mais la vocation réelle de cet esprit original est la satyre. Son beau-père, esprit caustique et patriote ardent, était gouverneur de Moscou en 1812. On lui a attribué l'incendie de la ville, résolution bien digne de cette âme fortement trempée. Un jour, il écrivit ses mémoires sur un seul feuillet. Cette pièce curieuse se termine ainsi : « Ma vie a été un mélodrame à grand spectacle. J'ai joué les héros, les tyrans, les amoureux, les pères nobles, — les valets jamais! » Le comte Zakrewski, honnête homme, mais esprit borné et rétrograde, était réservé par son funeste destin à devenir un des successeurs du comte. La comtesse Rostopchine, exilée à Moscou, n'eut pas à se louer de l'ancien ministre de l'Intérieur. Elle se vengea en poète et couvrit le gouverneur d'un ridicule indélébile. La pièce suivante qui lui est adressée vous

---

1 Parmi les romanciers on doit citer aussi Madame BAGREEF, fille du comte Spéranski. — On doit à Madame Bagreef le *Moine du Mont Athos*; les *Pèlerins russes à Jérusalem*; *Le Starower et sa fille*; *Une famille tongouse*; *les îles de la Néva*; *La vie de château en Ukraine*.

donnera une idée de la tournure d'esprit d'un des écrivains les plus incisifs de la Russie contemporaine.

« Tu n'es ni jeune, ni sot, ni sans cœur. Pourquoi donc la cité est-elle pleine de rumeurs et de tumulte? Pourquoi joues-tu le rôle d'un pacha turc? Pourquoi mettre Moscou en état de siége? Tu pouvais facilement gouverner d'après la vieille coutume, sans perdre ton temps à une besogne absurde. Nous sommes des gens tranquilles, nous ne faisons point de barricades et nous pourrissons en fidèles sujets dans notre marais. Pourquoi donc te donner tant de peine? Pourquoi tout ce tapage et ce bizarre emploi de la force? . . . Quelle loi veux-tu mettre en vigueur? . . . Quel sera le nouvel ordre de choses? Peut-être te figures-tu, dans ton ambition sans limites, pouvoir extirper le vol et détruire l'exaction? Vaine espérance! Ce zèle ardent se refroidira et se brisera comme l'acier fragile; car c'est[1] la moelle de nos os, c'est le sang de nos pauvres veines! Nous l'avons sucé avec le lait de nos mères! »

*Le Berger et les Troupeaux*[2] est une allégorie destinée à ridiculiser le système d'administration du comte.

Un riche métayer[3] possédait des troupeaux
Qui, s'ils n'étaient pas les plus beaux,
Etaient les plus nombreux qu'on eût vus de la vie.
Pour garder chacun d'eux, le maître avait commis

---

1 L'exaction.

2 La traduction citée ici est plutôt une imitation qu'une version littérale. Elle est due à un écrivain français anonyme.

3 Le tsar.

Un berger vigilant, intelligent, soumis,
Si bien que les voisins, avec un œil d'envie
(Qui dit voisin dit envieux),
Voyaient chez le richard tout marcher pour le mieux;
Et c'était vrai. Notre homme était un maître sage,
Sévère à point, prudent et circonspect,
Tenant, il fallait voir, tout le monde en respect
Dans les derniers recoins de son vaste héritage.
Puis il avait, il faut en convenir,
Un rare et singulier mérite
Pour un fermier, celui de ne choisir
Comme bergers, que des bergers d'élite.
Mais est-il ici-bas, demandez aux savants,
Y compris le soleil, — quelque splendeur sans tache?
Ce maître si prudent, qui veillait sans relâche
Sur ses moutons obéissants,
Un beau matin, Dieu sait pourquoi, vous chasse
De son plus beau troupeau, le berger, qu'il remplace,
Devinez par qui? Par un chien,
Mais un chien hargneux, bon à rien,
Un fainéant, un triste hère[1],
Que le maître lui-même avait banni naguère
Dans un coin de la cour, à la niche lié,
Et qu'il n'avait pas châtié
Par pitié.
Voilà donc le vieux chien lâché!.. Faut-il le dire?
Il court, il aboie, il déchire,
Confisque le manger, le boire et le dormir
A la pauvre gent moutonnière,
Qui, bientôt, ne sait plus que faire,
A quel saint se vouer. Où se cacher, où fuir?
— Vous marchez: Halte-là! — vous vous couchez: en route!
S'il est quelque mouton qui broute,
D'une furtive dent, à la marge des bois,
L'herbe fraîche, si tendre et si douce autrefois,

1 Le comte Zakrewsky.

La peur rend tout amer à la bête aux abois!
Plus de paix ni d'amour, plus d'agneau qui bondisse;
Le beau fleuve lui-même[1], à leur soif si propice,
Ne les voit plus venir qu'éperdus, ébaubis,
Et pourrait se grossir des larmes des brebis.
Et, cependant, le vieux chien veille
Le jour, la nuit, toujours prêtant l'oreille
Au moindre bruit; courant, grognant, grondant,
Et mordant.
Qu'arriva-t-il un jour? — La race débonnaire
(On la connaît pour telle) à la fin s'exaspère
Contre un si long supplice. Elle s'enfuit au loin,
Au fin fond des forêts pour y chercher un coin,
Un asile bien sombre, et paître
Loin du pays qui l'a vu naître.
Mais viendra le printemps, le métayer voudra
Emonder des brebis la toison trop épaisse;
Nul à sa voix ne répondra
Lorsqu'il appellera son troupeau, sa richesse...
Tous les prés sont déserts, pas un bêlement, rien!
Alors il maudira sa fatale pensée,
Mais, dût-il étrangler son chien,
Rien ne ramènera sa fortune éclipsée.

---

Or, ceci montre le danger
De donner ses troupeaux à des chiens, sans berger.
La perte du maître est certaine.
Nous pouvons tondre les brebis,
Nous pouvons dans leur peau nous tailler des habits,
Nous pouvons les bouillir, les griller par centaine;
C'est juste, c'est un droit! Mais les faire parquer,
Sous la garde d'un chien hargneux, mieux vaut les vendre.
Pour un troupeau qui fuit, il reste un chien à pendre;

---

1 La Moskwa.

Le beau commerce! Et puis chacun de se moquer
De vos façons d'agir. — Voulez-vous être sage?
A propos de troupeaux, suivez le vieil adage :
« Il faut, on le sait, bien nourrir les loups gloutons,
« Mais que ce ne soit pas aux dépens des moutons. »

---

Dans la pièce suivante, ce n'est plus un individu, mais la majorité des fonctionnaires dont l'auteur attaque l'incapacité et l'avidité :

### LES MAGASINS DE PRÉVOYANCE.

« Voulant à tout jamais préserver notre empire
« Des fléaux que sur nous attire
« La disette, ce fruit des astres incléments
« Qui font les froids hivers et les étés brûlants;
« Mandons à tous sujets, fidèles à leur prince,
« D'ériger en chaque province
« Un grand magasin général,
« Où tout prévoyant animal
« Soit tenu, dès ce jour, de déposer la dîme
« De tous ses biens, butin, dépouille opime;
« Ainsi le veut l'amour ardent,
« Que je porte à mon peuple : — aux délinquants ma dent. »
Et plus bas est écrit : « De notre antre royal,
Tel an, tel mois, tel jour; — nous Lion. » — Ce message
Fut dépêché, selon l'usage,
Dans tout le royaume animal.
Chaque chef de tribu le reçut, jusqu'à l'âne.
Quoi! l'âne un chef! — Mais oui, cela s'est vu;
Et celui-là, bien qu'il ne fût pourvu
Ni des griffes ni du courage
Qui sont, comme on le sait, l'exclusif apanage
Des animaux de qualité,
Bien qu'il fût un âne bâté,

Grâce à des protecteurs, (quel est le pauvre hère
Qui n'en a quelques uns?) se trouva dignitaire;
On le créa satrape, – tout autant.
Mons satrape d'agir; mais avec ce talent
Dont sa race est si bien lotie!
Mot pour mot du rescrit il fit dresser copie,
Puis il la collationna,
Et la signa (car il savait écrire) :
« Moi l'âne » avec parafe; et puis il la donna
A ses agents et tout alla comme de cire.
Il est au fond des bois un ravin ténébreux,
Un précipice, un vrai repaire,
Où la ronce a tressé ses remparts épineux;
Le lieu semble propice; on y pratique une aire;
De madriers épais on entoure l'endroit;
Nestor de la forêt, un chêne, au lieu de toit,
De sa ramure séculaire,
Abrite le commun trésor.
Le magasin construit, ce n'est pas tout encor;
Il lui faut des gardiens; soudain, du voisinage
On mande des souris, — sans doute sur l'adage
Qu'il faut, parmi les maux, les moindres préférer,
La taupe eut le contrôle, à charge d'insérer
Dans un registre ad hoc les dîmes déposées:
« Reçu du sire loup, la peau de deux moutons;
« Item, du sieur renard, embourse deux chapons
« Sauf une aile; — ajoutez deux livres bien pesées
« De fin duvet d'oison. — Du seigneur sanglier,
« Item, trois bois de cerf, dont un garni d'oreilles. »
Messire loup fit des merveilles
D'esprit et de bon goût: une tête, un soulier,
De quelque bûcheron relique misérable
Composèrent son lot. — Mais de quel rire aimable
Il disait, se curant les dents d'un air malin :
« Ma foi! c'est tout ce qui me reste du vilain. »
Enfin le magasin fut rempli jusqu'au faîte,
Grâce à ce noble zèle, à ce concours ardent!

Sa Majesté daigua se montrer satisfaite
Pour le bien du public d'abord, — puis il lui plut
De conférer à l'âne un brillant témoignage
De sa haute faveur. Le satrape reçut,
Prélevé sur les prés du royal pâturage,
Un majorat, un apanage,
Dignes d'un vice-roi. Le renard et le loup,
L'ours et le sanglier obtinrent, après coup,
Dés brevets de baron. La stridente cigale
Eut l'ordre de chanter jusqu'au poste éloigné
Cette fortune sans égale.
C'était l'organe désigné
Pour prôner en tout lieu la volonté royale,
Avant qu'on ne connût « l'Abeille boréale[1]. »
De ce moment le peuple fut heureux;
Combien de temps? Je ne sais. — J'ai ouï dire
Qu'un implacable hiver, au bout d'un an ou deux,
Du monarque Lion vient congeler l'empire,
Et bientôt la faim de sévir.
Mais au même moment où la gent animale
Subissait, en mourant, son atteinte fatale,
La taupe et la souris engraissaient à ravir.
Un jour, l'horreur en vint à ce point qu'on trouvât
Dans un coin de ces prés, — orgueilleux majorat,
Le squelette de l'âne; — et l'on se dit sous cape
Que l'ours n'avait pas craint de manger du satrape.

---

Les magasins de prévoyance
Sont toujours œuvres de la prudence;
Mais, dirigé par un sot animal,
Le plus grand bien se change en un grand mal.

---

1 Allusion à l'*Abeille du Nord*.

On reconnaît dans ces peintures l'esprit caustique des Pouchkine, des Lermontoff, des Gogol, des Tourgueneff et des Nékrassoff. Les Slaves de l'est excellent dans ces tableaux ce qui fait croire aux observateurs superficiels qu'il y a beaucoup d'analogie entre leurs tendances et celles de vos compatriotes. Mais Rabelais, les auteurs de la *Ménippée*, Molière, Pascal, Voltaire, Paul-Louis Courier ont, dans la satyre, un sentiment sympathique trop étranger aux Slaves orientaux. La critique n'est pour les Français qu'un moyen pour préparer l'avènement de l'idéal social ou religieux qui a séduit leur imagination. Chez les écrivains russes, au contraire, la satyre semble être un résultat définitif. Toutefois, je ne voudrais pas trop généraliser cette observation. M. Tourgueneff, par exemple, n'a point l'accent découragé de Nicolas Gogol. Il entrevoit évidemment pour son pays une politique plus élevée, plus humaine, plus évangélique que le gouvernement du dernier empereur. Peut-on reprocher à la comtesse Rostopchine ce cri de désespoir : « Nous l'avons sucé avec le lait de nos mères ! » quand Nicolas I^er^ ne promettait à la Russie d'autres réformes qu'un redoublement de rigueur contre les idées libérales de l'Occident ?

Vous n'ignorez pas, mon amie, que ce régime plaisait médiocrement aux Russes qui désiraient voir leur pays jouer un rôle dans le mouvement général de la civilisation européenne. Mais toutes les tentatives qui furent faites pour changer la marche des affaires, furent impitoyablement réprimées. Les catas-

trophes qui en résultèrent fournirent aux femmes de l'aristocratie russe plus d'une occasion de montrer leur dévouement et leur courage. La conspiration de 1825 fut, au début du règne de Nicolas, la première de ces occasions.

Le colonel Alexandre Nikolaïevitch Mouravieff, de la garde impériale, à l'âge de vingt-six ans, avait déjà pris part à trente batailles. Alexandre Ier, émerveillé de sa valeur, lui avait donné un sabre d'honneur à poignée d'or, portant cette inscription significative *za chrabosti* (pour la valeur). En 1815, il avait assisté à l'entrée des alliés dans Paris où ils avaient été amenés par l'ambition insensée de Napoléon. Ces lointaines expéditions en Occident avaient permis à Mouravieff d'étudier une organisation sociale très-supérieure à celle de son pays. Son imagination ardente et mystique le disposait à propager ses convictions. Bientôt une nombreuse société de jeunes gentilshommes se forma autour de lui et s'occupa de discuter les constitutions des états les plus civilisés. Mouravieff acquit dans ces entretiens la conviction positive que la Russie n'était pas préparée aux réformes qui avaient d'abord excité son enthousiasme. Il envoya donc sa démission de membre de l'association qu'il avait organisée, conseilla à ses amis de renoncer à leurs projets et se retira dans une de ses terres près de Moscou. Là il s'occupa d'améliorer le sort de ses pauvres paysans et se maria avec la princesse Praskovia Schahovskoy dont les ancêtres avaient régné à Novgorod et à Vladimir. Mouravieff était absorbé, dans une profonde

retraite par des études purement scientifiques, lorsque éclata la conspiration de 1825. Tous les chefs ayant été arrêtés, les uns furent envoyés au gibet, les autres, destinés aux mines de Nertschinsk[1], quelques-uns simplement exilés dans les localités sauvages de la Sibérie. Apostol Mouravieff, cousin d'Alexandre, fut pendu. On conseillait à Alexandre d'essayer de fuir. Mais il répondit qu'ayant rompu depuis huit ans avec la société dont il avait fait partie sous le règne précédent, il n'avait rien à craindre. Tandis qu'il s'endormait dans cette trompeuse sécurité, un feld-jäger arrive chez lui à sept heures du matin et lui ordonne de monter en *kibitka*, sans même lui permettre de faire ses adieux à sa femme. Mouravieff, arrivé à Pétersbourg, y fut enfermé à la citadelle où il resta huit mois au fond d'un cachot infect et ténébreux, dans l'attente du dernier supplice, auquel il se croyait destiné. Les angoisses d'une pareille captivité, pires que la mort, furent adoucies par la tendresse d'un ange consolateur. Madame Mouravieff, accourue à la capitale, obtint la permission d'écrire à son mari, à condition que leurs lettres passeraient sous les yeux du commandant de la forteresse. Heureusement pour le colonel qu'on trouva dans les papiers des conjurés la lettre dans laquelle il déclarait leurs plans inexécutables en les engageant à dissoudre leur société. On se contenta donc de l'exiler à Viluisk. Sa femme voulut l'y accompagner. Ceux des condamnés, plus à plaindre encore, qui étaient

---

1 Voyez plus loin la lettre intitulée *Les Sibériakes*.

envoyés à Nertschinsk, trouvèrent chez leurs compagnes le même esprit de dévouement. Ces traits d'abnégation héroïque produisirent une sensation profonde. On se disait tristement que la fleur de la civilisation russe était destinée à se flétrir sous un ciel glacé, puisque les femmes les plus délicates et les plus distinguées étaient décidées à s'enterrer vivantes dans les déserts de la Russie asiatique. Madame Mouravieff, peu effrayée de cette lugubre perspective, leur donnait l'exemple de la résignation. Son ardeur à partager la triste fortune de son mari fit une certaine impression dans les régions officielles. Dans le voisinage d'Irkoutsk, Mouravieff fut rejoint par un courrier qui l'autorisa à s'établir à Iakoutsk. Les exilés, après avoir dépassé Irkoutsk, continuèrent leur voyage sur les bords escarpés de la Léna. On était au cœur de l'hiver et d'un hiver de la Sibérie! Le traîneau versant à chaque instant dans la neige accumulée, on fut obligé d'aller à pied pour ne pas tomber dans le fleuve. Madame Mouravieff portait sa petite fille dans les bras. Le troisième jour après le départ d'Irkoutsk, un second courrier leur apporta l'autorisation d'habiter Verchne-Udinsk. « Le lendemain de notre arrivée, disait le colonel au célèbre astronome norwégien Hansteen, je fis une petite promenade dans l'intérieur de la ville; c'était par un beau jour d'hiver, et je ressentis une joie inexprimable de pouvoir aller où bon me semblait[1]. A

[1] Le feldjäger qui, pendant le voyage, lui avait servi d'ombre, venait de partir.

chaque coin de rue, je me retournais cependant, afin de voir si mon surveillant ne me suivait pas. Personne ne sait de quel prix inestimable est la liberté, excepté ceux qui en ont été privés quelque temps. » C'est à Verschne-Udinsk que naquit Praskovia Mouravieff qui reçut, toute petite, de l'excellent professeur que je viens de citer, des leçons de *halling*[1], lorsque M. Hansteen fit son voyage en Sibérie. Nommé, au bout d'un an, préfet de police[2] à Irkoutsk, M. Mouravieff fut mieux traité que les autres exilés; car il avait conservé sa noblesse, ses propriétés et ses décorations, tandis que les autres étaient considérés comme des paysans. Madame Mouravieff et deux de ses sœurs qui l'avaient accompagnée, apprirent le russe dans cette nouvelle résidence. Jusqu'à cette époque, l'intrépide femme s'était constamment servie de votre langue qui est celle de l'aristocratie dans l'Europe orientale depuis le golfe de Finlande jusqu'au Bosphore[3]. Elle avait étudié à fond la littérature française; mais elle ne connaissait les écrivains allemands que par le livre de Madame de Staël. Elle partageait le goût de son mari pour les sciences. Les *Lettres à une princesse d'Allemagne* par Euler étaient une de ses lectures favo-

---

1 Danse des paysans norwégiens.

2 L'exil ne rend pas incapable de toute fonction publique. Un célèbre écrivain russe, M. Hertzen, s'est trouvé dans une situation analogue. — Voyez HERTZEN, *La prison et l'exil* (1854).

3 Cela explique pourquoi les deux poètes les plus célèbres de la péninsule orientale, MM. Héliade RADULESCO et Alexandre SOUTZO ont écrit plus d'une fois en français. C'est dans cette langue qu'ont paru les *Mémoires pour servir à l'histoire de la régénération roumaine* et l'*Histoire de la révolution grecque*.

rites. Elle s'intéressa donc vivement aux recherches de M. Hansteen sur le magnétisme terrestre[1] et l'éminent professeur eut la joie d'exposer[2] en Sibérie « en plein désert », les théories les plus compliquées de la physique contemporaine. « Il existe, dit-il, une franc-maçonnerie de l'éducation qui ne saurait être interdite même en Russie, en Italie[3] et en Espagne, et dans laquelle les initiés se reconnaissent non à des signes extérieurs ou à des poignées de mains, mais à des indices inintelligibles pour les profanes. C'est cette parenté de notre choix qui porte les gens de tendances semblables à se rechercher. — C'était le sentiment si naturel qui m'attira vers la famille Mouravieff, où je me trouvai tout de suite à mon aise[4] ».

Le prince Troubetzkoy fut traité encore plus sévèrement que le colonel A. Mouravieff. Il avait été condamné aux mines de l'Oural pour quinze ans et pour le reste de sa vie à l'exil dans une des colonies lointaines de la Sibérie. La princesse n'hésita pas un moment à partager son sort. « C'est mon

---

1 Voyez HANSTEEN, *Recherches sur le magnétisme terrestre*, Christiania, 1819.

2 Le voyage de M. Hansteen dans l'ouest de la Sibérie eut lieu de 1828 à 1830.

3 Allusion à l'excommunication portée par les papes contre les franc-maçons. — Cette excommunication atteint aussi ceux qui lisent, prêtent ou vendent les écrits gallicans de Pascal, Bossuet, Descartes, Arnauld, Malebranche, etc., les ouvrages protestants, orthodoxes, etc. — Voyez l'*Index* des livres prohibés. Toute la littérature sérieuse y est excommuniée! C'est là la *Civiltà cattolica!*

4 HANSTEEN, *Reise-Erinnerungen aus Sibirien*. Deutsch von Sebald, Leipzig, 1854.

devoir, disait-elle, nulle puissance humaine n'a le droit de séparer une femme de son mari. » Pourtant le voyage était seul de nature à effrayer des personnes élevées dans tous les raffinements du luxe. En effet, les condamnés partent pour la Sibérie, en *téléga*, c'est-à-dire dans de petites charrettes découvertes et sans ressorts, qui roulent pendant des centaines de lieues sur des rondins capables de briser et les voitures et les voyageurs. Reconnaissez-vous dans des héroïnes décidées à supporter de telles fatigues ces femmes de l'Orient dont certains fabricants d'historiettes font parfois de si étranges caricatures?

Il ne faut pas confondre la princesse Troubetzkoy, dont je viens de parler, avec une autre princesse du même nom dont le mari a joué un rôle politique à la même époque : « Madame la princesse est Valaque, dit M. Vaillant, et de la famille des Ghika; elle est veuve du général prince Troubetzkoy, qui trempa dans la conjuration de Pestel, et fut fusillé[1]. »

Après le rapide coup-d'œil jeté sur l'histoire de l'aristocratie russe, considérée dans ses rapports avec l'histoire de notre sexe, je voudrais vous donner une idée de l'organisation actuelle de cette aristocratie.

La noblesse russe est héréditaire ou personnelle.

La noblesse personnelle appartient à tout individu qui est admis dans une des quatorze classes dont se compose le *tchine*. On l'obtient aussi par l'octroi de certains ordres. Vos rois vendaient les « savonnettes à vilain »; le pape, voyant qu'on n'achète plus d'indulgences, fait encore un honteux

1 *La Romanie.*

commerce de brevets d'anoblissement; les empereurs de Russie sont plus généreux . . . trop généreux peut-être; car, dans l'ordre militaire, à la huitième classe du *tchine*, — qui correspond au grade de major et dans l'ordre civil à la cinquième classe, qui correspond à la fonction de conseiller d'Etat, — la noblesse est héréditaire; c'est absolument comme si chez vous chaque officier supérieur devenait souche d'une lignée de nobles! Napoléon Ier, qui a fait tant de comtes et de barons[1], n'a jamais été aussi loin dans cette voie que le gouvernement russe. Il eût été plus simple de décréter par un *oukase* que la nation était tout entière composée de gentilshommes!

Aujourd'hui, je ne veux vous parler que de la véritable aristocratie dont l'histoire se confond avec celle du pays, et non pas de cette noblesse improvisée que le duc de Saint-Simon appelait, dans un de ses accès de misanthropie « vile bourgeoisie. »

La situation des femmes qui appartiennent à l'ancienne noblesse, s'est complétement transformée depuis le règne de Catherine-la-Grande. On pourrait même dire que la réaction a été si forte que, dans la crainte de paraître serviles, comme autrefois, elles affectent l'indépendance la plus illimitée. Elles ont aujourd'hui toute l'instruction qu'on donne en Occident aux personnes soigneusement élevées, et leur entretien rappelle souvent le temps où la France, moins absorbée par les intérêts matériels, n'avait pas laissé tomber de ses mains le sceptre de

---

1 Voyez le *Dictionnaire des girouettes*, qui prouve combien cette noblesse lui a été fidèle!

la conversation. Elles se sont même tellement façonnées aux coutumes de votre pays qu'on peut, au premier coup-d'œil, confondre une grande dame russe avec une marquise parisienne. Cependant un examen plus attentif montrera des différences là où on n'avait d'abord vu que des similitudes.

En France, la révolution était un événement trop considérable pour ne pas laisser des traces durables dans les esprits. La noblesse, contestée dans son existence même, par l'avènement de la démocratie, a renoncé, — par politique ou par peur, — aux idées qu'elle professait au XVIII$^e$ siècle. Les événements de 1830 et de 1848 ont tellement fortifié cette tendance que les femmes de l'aristocratie française affectent non plus le scepticisme, mais une crédulité absolue. Elles croient aux tables prophétiques, à l'infaillibilité du pape, à l'eau miraculeuse de la Salette[1], aux vertus de la Compagnie de Jésus et aux madones de Rimini et de Fossombrone qui roulent les yeux. Dans toutes les occasions, elles parlent avec un air de componction de leur respect pour « la religion, la famille et la propriété. » Aussi toute femme du faubourg Saint-Germain, au lieu de mépriser l'opinion des bourgeois comme on le faisait à la cour de Louis XIV et de Louis XV[2], cache-t-elle soigneusement ses faiblesses et a-t-elle recours à toute la diplomatie féminine pour conserver intacte

1 Voyez sur cette étrange comédie — *Affaire de la Salette, M^lle de Lamerlière contre MM. Délion et Cartelier*, Paris, 1857.

2 Voyez les *Mémoires de* SAINT-SIMON; — MICHELET, *Histoire de France au XVIII siècle;* — LEMONTEY, *Histoire de la Régence;* — *Journal* de l'avocat BARBIER.

la réputation à laquelle son parti attache aujourd'hui tant d'importance. A Baden ou à Ems, on use, il est vrai, de précautions moins rigoureuses, mais on prend cependant toutes les mesures possibles pour éviter « le scandale ». On affirme que c'est là l'essentiel!

Les femmes de l'aristocratie qui habitent les villes les plus importantes de la Russie, Odessa, Moscou et surtout Pétersbourg, seraient beaucoup moins effrayées de l'impression que pourrait produire sur le peuple certaine manière d'agir. L'autorité des empereurs paraît tellement inébranlable qu'on se figure être à l'abri des révolutions sociales dont la France est perpétuellement menacée. On ne juge donc pas nécessaire de s'imposer toute la réserve du faubourg Saint-Germain. En d'autres termes, si la capitale de la Russie présente aux étrangers le spectacle de la civilisation française transportée dans les marais de l'Ingrie, cette civilisation ressemble beaucoup plus aux coutumes de la France aristocratique de 1788 qu'aux habitudes des Français de 1859.

En France, la législation actuelle, en abolissant les priviléges, a démoli toutes les anciennes fortunes. Le luxe véritable n'existe donc plus que chez les banquiers ou que chez les hauts fonctionnaires qui puisent dans le budget tous les éléments de leur splendeur passagère. L'aristocratie est, par conséquent, condamnée à une existence qui doit être un perpétuel tourment pour la vanité féodale. En Russie, l'état social n'expose pas la haute noblesse à de si rudes épreuves. D'ailleurs, l'extrême inégalité qui règne entre les gentilshommes et les marchands, per-

met de se débarrasser des réclamations de ces derniers d'après la méthode pratiquée par Don Juan envers M. Dimanche. Il existe donc beaucoup de ressources pour multiplier des dépenses dont la seule pensée épouvanterait vos plus fières maisons. On n'apprendra rien à personne en disant que bien des femmes en usent volontiers et qu'elles font très-peu de cas des principes de l'économie bourgeoise. Rien n'est moins étonnant; car la prodigalité est un des défauts du peuple russe[1].

Les vieilles matrones françaises m'ont dit souvent que la vie de famille n'existait point pour l'ancienne aristocratie de leur pays, et les *Mémoires* du duc de Saint-Simon le prouvent de la manière la plus évidente. Les mêmes causes produisent à Pétersbourg les mêmes effets. L'existence d'une personne du monde y est tellement remplie, qu'on ne voit pas comment la meilleure des mères parviendrait à trouver un moment pour ses affaires et pour celles de ses enfants.

De même que les marchandes ont sans cesse les yeux tournés vers la noblesse, ainsi les femmes des classes supérieures n'ont qu'une pensée — la cour. Tout ce qu'elles font, tout ce qu'elles rêvent, tout ce qu'elles imaginent, leur luxe, leurs toilettes, leurs équipages, tout cela n'a qu'un but, — il faut qu'on en parle le soir dans le cercle intime de S. M. l'impératrice. Au théâtre, elles cherchent la loge qui est le mieux en vue de la loge impé-

---

1 *La cigale et la fourmi* de La Fontaine semblent une prophétie des relations des Russes avec la race germanique « qui n'est pas prêteuse. »

riale, — surtout si elles ont une fille à produire. Dans leurs courses du matin, elles ne songeront à visiter que les personnes bien en cour, — aux enterrements même, elles arrivent en grand deuil dès que la cour y est pour quelque chose. Mais comme en Russie, sauf de très-rares exceptions, l'entrée du palais n'est accordée qu'au grade du mari ou du père et non pas à l'illustration que donne l'antiquité de la noblesse, la même ardeur qui entraîne les classes inférieures à prendre place dans l'aristocratie, dévore celle-ci quand il est question d'arriver à ce paradis terrestre, objet de tant de vœux ardents.

Vous vous imaginez sans peine comme le temps s'y passe. L'hiver est rempli par les bals, les fêtes, les « grandes sorties[1], » les baise-mains dans la nuit des Pâques[2], les visites sans nombre qu'on se rend au milieu des froids terribles du mois de décembre, qui gêlent quelquefois sur leur siége les malheureux cochers. Les plaisirs de la mauvaise saison se ressemblent presque partout. Je me bornerai donc à mentionner les montagnes russes, récréation tout à fait nationale, propre à distraire des austérités d'un carême, qui n'est pas, en Russie,

---

1 Dans les fêtes solennelles, quand l'empereur et l'impératrice sortent de la chapelle impériale, ils adressent la parole à un certain nombre de personnes qui se trouvent sur leur passage. Les dames doivent avoir la main droite non gantée pour demander la main de l'impératrice et la baiser en s'inclinant, lorsqu'elle leur adresse la parole.

2 Toutes les dames et les demoiselles d'honneur, présentes à la cérémonie, doivent aller, à leur tour, baiser la main de l'impératrice. L'empereur embrasse tous les officiers de la garde qui lui disent le *Christos voskris* (Christ est ressuscité).

une plaisanterie comme dans les pays catholiques [1]. Les femmes se font descendre sur la pente rapide et glacée par leurs danseurs du carnaval, souvent à la lueur des torches, sans paraître redouter les rigueurs d'une bise qui pénètre jusqu'à la moelle des os, et la chance d'avoir le lendemain un œil poché ou le visage défiguré. Mais que ne souffre-t-on pas pour n'être point oubliée? Les jours de pénitence ne doivent-ils pas avoir aussi leurs plaisirs? Il reste encore une ressource, plus modeste, il est vrai, ce sont les promenades entre deux et cinq heures sur le quai de la cour, aux bords de la Néva, qui n'est plus alors qu'une route de glace.

En été, l'agitation est tout aussi grande. La cour commence par habiter Tsarskoé-Célo (village du tsar), où elle occupe le beau palais commencé par Elisabeth Pétrovna et achevé par Catherine II, pendant que les glaçons de la Néva descendent dans le golfe de Finlande. Grâce au chemin de fer, on peut l'y suivre sans perdre une heure. Tsarskoé avec ses larges rues uniformes, ses maisons blanches, peu élevées et que n'ombrage pas même la maigre verdure des bouleaux, se remplit comme par enchantement de toutes les personnes dont les maris ont quelque fonction qui leur permet d'approcher de la cour. Les jeunes femmes des hussards et des cuirassiers de la garde cantonnés à Tsarskoé multiplient

---

1 En Orient, on se prive non seulement de viande, mais de beurre, de lait, d'œufs. Peu de personnes se dispensent de ces observances, même quand elles n'y attachent pas une excessive importance.

alors leurs frais de toilette et « l'allée des soupirs », formée d'arbres séculaires qui borde le grand parc, voit, dès le matin, les blancs peignoirs glisser doucement sur un sable toujours bien ratissé, grâce aux soins du vieux général-gouverneur qui, en serviteur dévoué, boîtant et s'appuyant sur sa canne à pomme dorée, cherche sans cesse lui-même l'écorce des oranges et les petits rameaux de lilas tombés d'une main étourdie, quoique les 600 jardiniers ou surveillants, commandés par un invalide, laissent peu d'inquiétudes à son zèle.

Pendant les quelques semaines que la cour accorde à Tsarskoé, personne ne s'avise d'avoir une autre pensée que celle du palais. On assiste à la messe dans la chapelle bleue, semée d'étoiles d'argent, pour se trouver à « la sortie »; on se promène pour rencontrer la cour. Après le dîner, vers sept heures, on va ordinairement à Pavlovski dès que les équipages à la livrée impériale se sont dirigés de ce côté. On y voit beaucoup de monde établi en voiture ou sur des bancs, devant la rotonde où joue l'orchestre dirigé par Gungel.

Pavlovski a un autre caractère que Tsarskoé. La nature lui a donné ce qu'elle a refusé à la résidence impériale, des terrains accidentés, des vallons, des collines et une rivière. Des maisons aux formes variées se cachent dans des taillis touffus. Là se retirent les femmes les plus modestes et qui n'aiment point à se gêner. Quelques-unes essaient d'imiter en famille la vie patriarcale du grand-duc Constantin, possesseur actuel de Pavlovski. Si l'on ne peut pré-

tendre raisonnablement à l'honneur d'être invitée à Tsarskoé, on prend un ton goguenard en parlant des fatigues, des ennuis de ce séjour où il faut sans cesse être en représentation. On va même jusqu'à insinuer son dédain pour la messe de la cour et pour ses spectacles où « l'on étouffe de chaleur. » Cependant, le fait est, que toutes les conversations s'alimentent des médisances de Tsarskoé. « On se réunit, dit spirituellement un écrivain russe, pour dire du mal de son voisin, jusqu'à la fatigue, mais jamais jusqu'à la satiété[1]. »

De Tsarskoé-Célo, la cour va passer les deux mois les plus chauds de l'année à Péterhoff, où commence le véritable mouvement des fêtes, un étalage de luxe, de feux d'artifices, de ballets en plein air, qu'il faut avoir vu pour s'en faire une idée. Cette vie doit avoir un véritable attrait pour certains caractères. Je me rappelle, en effet, une dame de la cour, appartenant à une des plus illustres maisons de la Russie, possédant elle-même des palais où elle aurait pu vivre en reine, et qui se résignait à habiter dans la résidence impériale une espèce de cellule d'étudiant au rez-de-chaussée. — Saint-Simon cite des traits analogues; car il paraît que Louis XIV n'accordait à l'aristocratie française qu'une hospitalité assez mesquine dans le château de Versailles.

A la fin du mois d'août on retourne à Tsarskoé-Célo pour retrouver des distractions moins bruyantes dans l'intérieur du palais, les spectacles et les messes.

1 Comte SOLLOHOUB, l'*Ours*.

Je passe sous silence Krasnoé-Célo où l'on se rend pour assister aux manœuvres, et Gatschina où la cour vit en famille, pour ainsi dire, après les derniers plaisirs de Tsarskoé et avant de reprendre le grand train de la ville.

Les femmes des banquiers très-riches et les personnages de la haute aristocratie qui sont bien aises de ne pas s'astreindre aux pérégrinations de la cour, passent leur été aux îles [1]. Celles qui appartiennent à la dernière catégorie forment autour d'elles un cercle d'étrangers de distinction auxquels l'étiquette interdit de prendre part aux fêtes officielles de la belle saison. Ces reines d'un monde choisi respirent à leur aise au sein des fleurs rafraîchies par les eaux qui baignent leurs riantes demeures, et elles jouissent d'avance des compliments que leur méritera l'hiver suivant, le mal qu'elles se donnent pour distraire leur entourage, chose assez difficile; « car, dit le comte Sollohoub, à Pavlovsky on s'entretient des fêtes des îles, aux îles de celles de Pétrovsky, à Pétrovsky de celles de Pavlovsky! Mais la vérité est qu'on s'ennuie partout [2]. »

Ces îles, dont vous avez, sans doute, entendu parler, sont formées par la Néva, qui se partage en trois bras au-dessous des deux villages d'Okhta. Du bras principal s'en détachent deux autres, réunis par deux petites rivières nommées Tchernaïa Retchka et

---

1 Un des romans de Madame BAGRÉEFF-SPÉRANSKI est intitulé: *Les Îles de la Néva.*

2 Comte SOLLOHOUB, l'*Ours.*

Tarakanovka. Ces différentes artères laissent entre elles six îles, à l'ouest, le Vassilievski-Ostroff, à l'est, le Pétersbourgski-Ostroff; plus avant, du côté du nord hors des limites de la ville, le Krestovski-Ostroff et l'Aptékarski-Ostroff; enfin le Kamenni-Ostroff et le Iélaghine-Ostroff, où abondent les maisons de campagne et les jardins. Ces dernières îles sont le rendez-vous d'une foule de promeneurs venus de Pétersbourg.

Quant à moi, j'étends rarement jusque là mes excursions. Les promenades de cette grande ville suffisent à mon activité. La plus fréquentée est la perspective d'Alexandre Newsky, qui rappelle votre boulevard des Italiens. Je dois citer encore le Quai-Anglais et le Jardin d'été. Le Jardin d'été est, comme les Tuileries, le paradis des petites filles et de leurs bonnes. Les arbres y sont magnifiques, les avenues prolongées, les fleurs choisies et les gazons entretenus avec le plus grand soin. Les discussions des petites filles, toutes vêtues à la française, m'intéressent vivement. Comme beaucoup d'entr'elles ont des bonnes françaises ou anglaises, rien n'est plus curieux que ces conversations polyglottes.

Les femmes du « peuple noir » (*tchornoï norod*), c'est ainsi qu'on nomme ici le bas-peuple, que M. de Voltaire appelait « la canaille » n'ont, au contraire, rien d'agréable. Elles sont laides et sales. Ici, l'éducation des classes inférieures est trop négligée pour que les femmes de cette condition aient un vif sentiment de leur dignité personnelle. Vous pourriez me répondre que l'instruction est aussi fort rare en

France dans le peuple. Ce déplorable état ne cessera que lorsqu'on établira l'instruction gratuite et obligatoire. Il en est ainsi aux Etats-Unis et dans plusieurs cantons de la Suisse[1]. Quant à ceux qui accuseraient une pareille loi d'être trop démocratique et même socialiste, il suffirait de leur citer l'exemple de la Prusse, état fort peu républicain. Aussi quelle différence entre les basses classes de cet état et le *tchornoï norod* ou vos paysans bretons![2]

---

1 Voyez un curieux article de M. Auguste LAUGEL, *Des principes de l'éducation populaire dans la société américaine*, — dans la *Revue des deux mondes* du 15 mai 1859.

2 Voyez Napoléon ROUSSEL, *Les nations catholiques et les nations protestantes*, Paris 1854. — Ouvrage plein de faits et de documents du plus haut intérêt.

## LETTRE III.

### LA NOBLESSE DE PROVINCE.

*Moscou.*

Avant Pierre-le-Grand, Moscou était la ville des kniazes (princes) et des boyards. Lorsque l'aristocratie allait passer dans ses terres la belle saison, si courte dans ces contrées, c'est-à-dire environ quatre mois, la population moscovite diminuait de 100,000 âmes. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Une partie de la noblesse, — celle que l'on nommait autrefois, dans votre pays, noblesse de cour, — s'est établie à Pétersbourg. Le reste s'est dispersé dans les divers gouvernements. Cependant l'ancienne ville des tsars est restée la résidence favorite d'une aristocratie riche et relativement indépendante. Quoiqu'on dise bien souvent que le pouvoir absolu des empereurs a supprimé toute puissance rivale[1], il faut pourtant avouer que si la noblesse n'est pas, comme en Angleterre, la principale puissance de l'Etat, elle possède d'immenses richesses et des prérogatives de toute espèce. Plus de la moitié des terres cultivées de l'empire lui appartient, plus de 24,000,000 de serfs, hommes et

---

1 La haute aristocratie partageait autrefois avec les tsars le gouvernement de l'Etat. — Voyez GEREBTZOFF, *Essai sur l'histoire de la civilisation en Russie*, Paris, 1858.

femmes, relèvent immédiatement de son autorité. Mais comme elle n'a point d'esprit de corps, aucune éducation politique, son influence, constamment minée par les *tchninovnikis* (employés), est loin d'être en rapport avec les moyens d'action dont elle dispose.

Vous comprendrez sans peine, ma chère amie, que les femmes qui appartiennent à l'aristocratie de Moscou, aient des idées assez différentes de celles qui dominent à Pétersbourg. La noblesse de cour, dont les rapports avec les étrangers sont constants et souvent intimes, est plus portée vers les opinions et les habitudes occidentales. Son patriotisme n'est ni étroit, ni farouche. A Moscou, les traditions exclusives de l'ancien slavisme sont mieux conservées, et l'orthodoxie a quelque chose de plus âpre. Moscou est le centre du vieux parti russe, un parti dont les tendances politiques et religieuses sont assez analogues à celles que Charles X a essayé de faire triompher dans votre pays[1]. En général, les dames russes montrent beaucoup de respect pour les pratiques du culte; mais à Moscou ce respect n'est pas exempt d'exagération. La princesse **, qui voulait bien me conduire dans les principaux sanctuaires de la ville sainte des Russes, faisait devant les saintes images de telles prosternations qu'elle compromettait sans scrupule son élégante toilette. Au monastère de Troïtza, le couvent le plus célèbre de la Russie, les femmes du plus haut rang m'ont paru

1 En Allemagne, la *Gazette de la croix* représente des idées analogues.

animées de la même ardeur religieuse que les paysannes. En France, rien de pareil. Les personnes, appartenant à la classe supérieure qui sont restées fidèles aux habitudes du catholicisme, s'en acquittent, surtout les hommes, avec timidité et avec une sorte de mystère, que vous appelez « respect humain. » Ici, un brillant officier, — après vous avoir débité quelque tirade voltairienne, ou répété une poésie sceptique de Henri Heine, — fait autant de signes de croix et de prosternations que le dernier des *mougiks* (paysans). La religion est une partie de la consigne militaire; c'est une loi de l'Etat, comme le respect de la propriété et l'obéissance au souverain[1]. Il faut ajouter que cette égalité devant les ordonnances de l'Eglise, a quelques avantages. Dans vos églises parisiennes, il est impossible de découvrir la place des pauvres. Ici est le prie-Dieu en velours de la duchesse de ***, là une place est réservée à la marquise de ***. Les parias sont, dans la maison

1 Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le *Code pénal russe*, mis en vigueur le 1er mai 1846, surtout les articles 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204. L'article 205 donnera une idée de cette législation. « Celui qui, dans des réunions publiques, entamera des discussions inconvenantes sur la différence des religions, sera condamné, selon la gravité des circonstances, à une réprimande sévère du tribunal, à une amende de 5 à 10 roubles, ou à une arrestation de 1 à 3 jours. » — Il est étonnant que l'auteur catholique de la *Législation russe au point de vue de la liberté de conscience*, Paris, 1858, se plaigne des lois empruntées textuellement aux ordonnances des papes et des conciles romains. Les hommes qui ont canonisé Pie V, brûlé Jean Huss, Jérôme de Prague, etc., et couvert l'Europe de bûchers, n'ont guère le droit de parler emphatiquement de la *liberté de conscience!* La même réflexion s'applique fort bien à l'écrivain russe catholique qui a publié les *Etudes religieuses et politiques sur la Russie*, Paris, 1858 et au P. GAGARIN, de la Compagnie de Jésus, qui a écrit la *Russie sera-t-elle catholique?* Paris, 1856.

de l'Eternel, ceux que Bossuet a tant exaltés dans son fameux et, à ce qu'il paraît, inutile discours sur la *Dignité des pauvres.* A Moscou, pas plus que dans le reste de la Russie, je n'ai vu cet étrange scandale. Le serf coudoie le prince; la mendiante, la grande dame; la riche marchande, la plus humble servante. Il n'y a ni places fixes ni chaises, chacun se tient debout, sans que le gentilhomme essaie jamais de prendre le pas sur le roturier. C'est là un souvenir du génie primitif de l'Eglise orientale, génie si propice aux deshérités de la fortune[1]. Mais qu'on s'en souvienne, cette église des premiers âges avait horreur de la contrainte en matière de religion[2].

Malheureusement, les traditions libérales du christianisme évangélique sont trop souvent méconnues ici dans les rapports des nobles avec les serfs. Toutefois, j'ai pu constater l'exactitude de ce vers de votre grand Corneille :

> La générosité suit la belle naissance.

Les seigneurs d'une condition élevée rougiraient généralement d'oublier avec leurs paysans les règles de l'humanité. Il en est de même de leurs femmes. J'en ai même trouvé qui étaient pleines de sollicitude pour le bien-être de leurs paysans. Mais dans les familles des parvenus, dans ces familles qui, grâce

---

1 Voyez dans MARTIN-DOISY, *Histoire de la Charité*, 1848, les textes les plus frappants d'Origène de Saint-Jean-Chrysostome, etc.

2 Ceux qui en douteraient trouveront les plus éclatants témoignages de la tolérançe des anciens docteurs orientaux dans le chanoine LLORENTE, *Histoire critique de l'Inquisition en Espagne*, traduction française, Paris, 1817-1818 et dans l'écrit de l'évêque DUVOISIN *sur la Tolérance*.

au *tchine*, constituent une aristocratie bâtarde, le luxe, le besoin de briller, si vif chez les Slaves, les habitudes rapaces, contractées dans l'administration, étouffent aisément la voix de la conscience et de la raison. Si la véritable aristocratie a de meilleurs sentiments, elle ne parvient pas, hélas, à les communiquer aux intendants qui la représentent ordinairement; car aucune noblesse n'est moins portée vers la vie des champs que les gentilshommes russes. Il est vrai qu'ailleurs, en Angleterre par exemple, la douceur du climat, la proximité des châteaux, la facilité des communications rendent ce genre d'existence très-agréable, même aux femmes. Mais « un gouvernement » russe est souvent grand comme un royaume de l'Allemagne, et dans quelques-uns on trouverait à peine dix à vingt maisons dont la fréquentation ait un véritable intérêt; encore faut-il, pour y parvenir, franchir d'énormes distances et traverser d'abominables chemins! Ces diverses causes expliquent pourquoi les gentilshommes riches ont toujours préféré le séjour des villes. Ceux qui briguaient les faveurs de la cour, vivaient à Pétersbourg, les frondeurs à Moscou, d'où ils allaient, une ou deux fois pendant l'été, passer quelque temps dans leurs terres. Aujourd'hui le développement de l'industrie manufacturière[1], que la Russie doit à la noblesse, et l'intérêt que l'Europe, affamée par une déplorable agriculture[2], attache aux questions d'é-

1 La guerre d'Orient, en rendant les mers impraticables, a fort activé ce développement.

2 Quelques pays font exception, par exemple l'Angleterre et l'E-

conomie rurale, disposent les nobles à devenir moins exclusifs dans leur goût pour la ville. Cependant la noblesse qui vit aux champs est, en règle générale, la plus pauvre, la plus ignorante et la plus rétrograde. Tandis que les maris exploitent plus ou moins durement leurs serfs ou courent après les places que confèrent les élections de la noblesse provinciale, les femmes essaient d'imiter péniblement le luxe et les manières des personnes qui vivent à Pétersbourg, efforts qui, la plupart du temps, les appauvrissent sans les rendre moins ridicules.

Rien ne saurait donner idée, chère amie, de la monotonie de leur existence. Permettez-moi de vous raconter brièvement la manière dont j'ai passé une dixaine de jours avec la princesse ** dans la terre de son amie, Véra Iacovna. Véra est petite de taille, assez forte, mais elle a une belle figure encadrée de cheveux noirs. Elle se lève à neuf heures, passe sur ses habits de nuit une robe d'indienne, d'une propreté équivoque, se coiffe d'un bonnet de percale destiné à cacher les mèches non lissées de ses cheveux dont les bandeaux sont tressés avec des cordonnets pour les faire onduler plus tard, et se place à la fenêtre, ouverte ou non, pour prendre son thé. Elle y reste jusqu'à midi et, pendant ce temps, les bonnes lui amènent un instant ses enfants qu'elle a l'habitude de gronder très-régulièrement et de renvoyer tout en pleurs. C'est là ce

---

cosse. — Voyez Léonce DE LAVERGNE, *Essai sur l'Economie rurale en Angleterre, etc.*, Paris, 1854.

qu'elle appelle « faire leur éducation ». A midi, elle met une crinoline, une robe à volants, se coiffe « à la dernière mode » et va d'un air excessivement ennuyé faire une courte et lente promenade sous les ombrages de son jardin. Elle rentre bientôt pour jouer aux cartes, soit avec son mari, soit avec quelques *tchinovnikis* invités par celui-ci. Le jeu dure jusqu'à deux heures, tandis que le *samovar*[1], placé à côté sur une table permet de prendre de temps en temps de copieuses tasses de thé. A deux heures, on dîne; après le dîner on se remet aux cartes. A six heures, on se dirige péniblement vers un bois voisin; mais la plupart du temps on s'arrête sur la grande route pour voir passer les voitures, ou bien on reste assis sur un banc au bord de l'étang. A sept heures, on revient prendre le thé avec les enfants qu'on envoie se coucher le plus vite possible, après leur avoir dit à chacun quelque mot grossier en signe de caresse et avoir fait trois fois sur chacun le signe de la croix[2]. A huit heures, les cartes reparaissent, ces malheureuses cartes qui jouent un rôle si grand et souvent si déplorable dans la vie des Russes. Véra Iacovna se retire ordinairement à onze heures, et laisse son mari continuer sa partie jusqu'à la fin de la nuit. Il est inutile d'ajouter que jamais la maîtresse de la maison n'a aucun souci du ménage, ni de la cuisine, ni des enfants, dont les bonnes et les nourrices sont exclusivement chargées.

---

1 Bouilloire à thé, pourvue d'un foyer et d'une cheminée.
2 La bénédiction des Russes.

Aussi voit-on la terreur peinte sur leur figure toutes les fois qu'on les appelle chez *mamacha*. Le seul ouvrage auquel je l'aie vue toucher, est une tapisserie à laquelle elle fait quelques points entre dix heures et midi. Mais ce qui vous surprendra surtout, c'est d'apprendre que le mari s'occupe de la cuisine comme de l'écurie, de la laiterie, comme de l'administration des biens, de la blanchisseuse comme des jardiniers. Et cette habitude ne lui est pas particulière; car elle est en usage dans tout le pays et même dans les villes. Le gouvernement du mari est donc en théorie — si non toujours en fait — autocratique comme celui de l'empire. C'est un souvenir des anciens temps.

L'autocratie est tellement dans les mœurs de la nation qu'un peintre singulièrement habile des mœurs de son pays, M. Ivan Tourguenief n'a pas craint de mettre en scène dans son meilleur ouvrage[1] une dame de province, une certaine M^me^ Hélène Nicolaevna Losniakof, qui gouverne ses gens à coups d'*oukases*, qui ajoute à chaque *prikas* (ordonnance): — « pour être exécuté dans la rigueur, Eléna Losniakoff. » Comme tous les souverains absolus, elle ne sait rien de ce qui se passe chez elle et elle est le jouet de subalternes serviles et rampants. Cette *barynia*[2] fait regretter au petit monde qu'elle gouverne l'autorité d'un seigneur. « Rien n'est bon pour un *bârine*, dit un de ses commis : C'est ceci qui est mauvais, c'est çà

---

1 *Zapitski Okhotnika*, *Mémoires d'un chasseur*.
2 Dame propriétaire d'une terre.

qui ne lui plaît pas. Vous lui donnez un verre d'eau, vous lui présentez un plat : « Ah! cette eau sent mauvais! ah! cet oiseau ou ce poisson est infecte! » Vous l'emportez, vous restez un moment derrière la porte et vous rapportez simplement la sauce, le rôti ou le verre d'eau. « Ah! c'est cela, cette sauce-ci est bonne, cette sauce-là ne pue pas... » Et les dames, ah! les dames, c'est encore bien autre chose; et les demoiselles.... celles-là, c'est à un point!...[1] » M^{lle} Tatiana Vacilievna se charge de justifier cette assertion peu bienveillante pour les demoiselles. Cette vieille fille prude condamne ses serfs à un célibat perpétuel : « Dieu me préserve de souffrir cela, s'écrie-t-elle, quand ils demandent à se marier; moi je suis demoiselle et je vis; je reste fille ... Et qu'est ce que c'est donc? et sont-ils gâtés, et qu'est-ce qu'ils veulent encore?[2] » La « demoiselle verte », ainsi que Maria Illinichna et son aimable parente Katérina Karpovna, sont encore plus intolérables et plus despotes. Katérina Karpovna est « une petite vieille au teint bilieux, clignotant des deux yeux avec un mouvement aussi rapide que la flèche coureuse de la pendule, qui bat soixante fois à la minute. » Maria Illinichna, « étendue sur un merveilleux fauteuil mécanique », est flanquée d'une demoiselle de compagnie « à cils et à sourcils blancs, à bouche de travers, vêtue d'une robe montante et verte comme un pré. » Ces charmantes personnes s'acharnent contre un de leurs voisins, un

---

1 Voyez TOURGUENIEF, *Zapitski Okhotnika* — le Comptoir.
2 TOURGUENIEF, *Zapitski Okhotnika* — Lvoff.

gentilhomme nommé Peotre Pétrovitch Karataëff qui, épris d'une des serves de Maria Illinichna, ne se soucie pas d'épouser la « demoiselle verte. » — « De quelles fantaisies, s'écrie tristement Karataëf, ne sont pas capables ces opulentes dames campagnardes qui s'ennuient dans leur manoir![1] »

Véra Iacovna, mon hôtesse, n'avait pas, heureusement, « de fantaisies »; mais elle « s'ennuyait » aussi d'une manière prodigieuse. Déchirer son prochain était sa seule distraction. Malgré la lourdeur de son intelligence, on retrouvait chez elle la causticité traditionnelle des Slaves. En déchirant son prochain, elle semblait sortir de sa torpeur et renaître à la vie! Connaissances, amis, parents... parents surtout! rien n'échappait à ses critiques. Si la médisance — je ne parle point de la calomnie — est partout la principale distraction des provinciales, et surtout des provinciales dévotes[2], figurez-vous quelle ressource elle doit fournir dans certains gouvernements semi-asiatiques de la Russie, où l'on ne s'intéresse ni à la littérature, comme en Allemagne, ni à la politique comme en Angleterre, ni aux arts comme en Italie. D'ailleurs, la médisance est l'esprit des ignorants et des sots. Il ne faut pas beaucoup de ressources d'imagination pour amuser ses voisines en leur disant du mal de tout ce qui leur est supérieur par l'éducation, les lumières ou le rang. Pour réussir dans cette tâche aisée, la méchanceté

---

1 TOURGUENIEFF, *Zapitski Okhotnika* — Karataëf.
2 Voyez BALZAC, *Scènes de la vie de province*.

suffit. Or, l'être le plus disgracié de la nature est toujours assez bien pourvu de ce côté, et quoiqu'en ait dit J.-J. Rousseau, les moins civilisés ne sont pas les meilleurs, bien au contraire! Aussi, de même que la liberté, sincèrement et loyalement pratiquée, est le meilleur remède aux inconvénients de la démocratie, la civilisation est le moyen le plus efficace de diminuer chez les hommes la passion de se mettre en morceaux, reste dégoûtant de l'anthropophagie des temps barbares.

J'ai donc la conviction que, maintenant qu'on laisse aux gentilshommes russes la liberté de leurs mouvements et que les provinciaux, même fort arriérés, commencent à voyager dans les contrées les plus avancées de l'Occident, les travers dont j'ai essayé de tracer une esquisse[1] deviendront chaque jour plus rares. Les femmes russes ont un prodigieux talent pour s'assimiler les habitudes étrangères. Celles qui ne pourront visiter ni l'Allemagne ni la France, trouveront dans les nouvelles voies de communication, qui s'établissent heureusement dans tout l'empire, de faciles moyens de se mettre en rapport avec Pétersbourg et avec Moscou. De ces rapports plus fréquents naîtra chez elles le désir d'une imitation plus intelligente des coutumes adoptées par

1 Ce sujet était fait pour tenter les plus habiles écrivains de la Russie. Aussi, même après M. Ivan Tourguenief, a-t-il été traité d'une manière remarquable par l'auteur des *Goubernskie otcherki* (*Esquisses de la vie de province*). Ces esquisses publiées sous le pseudonyme de TCHÉDRINE ont été imprimées d'abord dans le *Messager russe* et ont été réunies depuis en trois volumes, à Moscou.

la haute aristocratie. Qu'elles s'attachent surtout à introduire dans leurs familles, non pas le luxe, mais les lumières; qu'elles apprennent à aimer et à estimer leur condition et non à la considérer comme un pis aller. Elles peuvent ainsi rendre à leur pays un service immense en lui préparant une noblesse rurale, active, laborieuse, disposée à donner aux paysans l'exemple du travail et du progrès, telle, en un mot, que celle qui fait la force et la grandeur de l'Angleterre.

---

## LETTRE IV.

### LE TCHINE.

*Orel*, gouvernement d'Orel.

La province dont je vous ai entretenue dans ma dernière lettre, est la terre promise des employés; parce que la concussion y est beaucoup plus facile que dans le voisinage de l'autorité centrale. Si à Pétersbourg, sous les yeux des chefs de l'administration, tant d'abus sont encore possibles, que doit-il arriver dans les gouvernements reculés d'un empire beaucoup plus vaste que celui des césars, où le *tchinovnik*, éloigné de toute surveillance, n'a à redouter aucune publicité? Aussi les employés jouent-ils le principal rôle dans les *Goubernskie otcherki* de M. Tchédrine, ce peintre habile de la vie provinciale.

Il n'est plus question ici des héritiers de ces boyards qui partageaient autrefois l'autorité avec les tsars comme législateurs suprêmes de l'empire. Il s'agit de fonctionnaires destinés par Pierre I^er^ à remplacer une aristocratie peu docile[1] et qui, devant tout au gouvernement, sont prêts à tout faire pour lui. Cette plaie[2] n'est point particulière à la

---

1 Au temps de Pierre, le *tchine* comprenait seize classes.

2 C'est l'expression même dont se sert un collaborateur du *Nord*,

Russie. On connaît la flexibilité de la bureaucratie germanique. Dans votre pays les Bourbons ont aussi substitué à l'ancienne noblesse des employés dépendants que Saint-Simon n'a pas épargnés. Cette classe, qu'il ne faut pas confondre avec une bourgeoisie active et honorable, — telle que la classe moyenne de l'Angleterre ou de la France contemporaine, — ne s'est jamais dévouée à personne, ni au peuple, ni au souverain. Elle a servi tour à tour les principes les plus contradictoires, aujourd'hui dévote et demain voltairienne, tantôt absolutiste et tantôt constitutionnelle, mais toujours impitoyable pour les vaincus, toujours rampante vis-à-vis des vainqueurs. Pierre-le-Grand eût été beaucoup mieux inspiré en appelant, comme les rois de la Grande-Bretagne, la véritable aristocratie à concourir à son œuvre de régénération. On ne s'appuie que sur ce qui résiste[1].

Quand il s'agit de décrire les mœurs des employés, personne ne fait mieux que les écrivains russes. Gogol leur a donné l'exemple, et MM. Nékrassoff, Tchédrine et Lvoff ont été de dignes continuateurs de Gogol. Dans une des *Esquisses de la vie de province*[2] intitulée *Récit du temps passé*, M. Tchédrine (Soltikoff), met en scène un ancien employé

---

M. TCHITCHÉRINE : « Que dire, s'écrie-t-il, de la vénalité des fonctionnaires, cette plaie antique, mais toujours saignante ? »

1 Depuis la promulgation de la *Magna Charta* sous Jean-sans-Terre (1215), les barons anglais ont pris part au gouvernement de leur pays.

2 *Goubernskie otcherki.*

qui raconte lui-même, sans nulle vergogne, les bons tours que l'on jouait autrefois dans l'administration.

« Non, ce n'est plus maintenant comme autrefois : jadis on était plus simple et tout n'en allait que mieux. J'ai servi en qualité d'assesseur dans un tribunal de district ; je recevais trois cents roubles-assignats d'appointements ; j'étais chargé d'une nombreuse famille, et pourtant je ne vivais pas plus mal que d'autres. Autrefois on savait qu'un *tchinovnik* doit boire et manger, et l'on nous donnait une place qui pouvait nous nourrir. Pourquoi cela? Parce qu'on était simple en tout, et que l'autorité était indulgente : voilà tout.

« Il m'est arrivé en ma vie bien des aventures ; je vous le dis, et des aventures vraiment curieuses. Notre gouvernement est un des plus reculés de la Russie ; il s'y trouve peu de noblesse [1] et nous y vivions comme en pays de Cocagne. Une fois par an on allait au chef-lieu du gouvernement pour porter des cadeaux à ceux que Dieu nous avait donnés comme bienfaiteurs, et l'on n'avait plus à s'inquiéter de rien. On n'entendait jamais dire que quelqu'un eût été mis en jugement, ou qu'on allait faire une révision, ainsi que cela se pratique maintenant. Tout allait comme sur des roulettes. »

La pièce de Gogol, intitulée l'*Inspecteur*, est une curieuse peinture de ces temps regrettés. Personne n'avait mieux étudié que le célèbre auteur des *Ames*

---

1 Cette réflexion montre quels services la noblesse pourrait rendre en défendant les classes inférieures contre les menées des employés.

*mortes* la hiérarchie administrative. Tout en insistant énergiquement sur son orgueil et sur sa vénalité, il ne fait point assez comprendre que ces deux défauts sont la conséquence nécessaire d'une organisation essentiellement vicieuse.

En effet, les employés du plus haut grade ont dans l'Etat une position beaucoup plus élevée que dans l'opinion : Les « Excellences » (*Prévoskhoditelstvo*) et même « les Archi-Excellences » (*Vysokoprevoskhoditelstvo*) constituent une aristocratie improvisée, dont l'ancienne noblesse fait un cas médiocre et pour laquelle les classes inférieures elles-mêmes n'ont qu'un respect purement extérieur.

Les femmes ont, en Russie, beaucoup de finesse, et telle personne à laquelle le grade de son mari ouvre l'entrée de la cour voit avec un suprême dépit se fermer devant elle bien des salons où le *tchine* ne fait pas la moindre impression. C'est ainsi qu'en France telle obscure bourgeoise peut avoir pour mari « Son Excellence M. le Président du Conseil d'Etat » ou tout autre dignitaire de l'Empire et ne pouvoir, cependant, franchir l'enceinte si bien défendue du faubourg Saint-Germain[1]. Il ne reste alors qu'une consolation à la femme d'un fonctionnaire russe qui éprouve le même chagrin, c'est de tâcher

1 Il ne faut pas voir dans ce passage l'approbation des tendances exclusives de l'aristocratie française. Toute noblesse qui veut échapper à la décadence, doit se recruter perpétuellement, comme la noblesse anglaise, dans la bourgeoisie. Toutefois, cette admission ne doit pas avoir pour raison un *tchine* quelconque; mais des talents hors ligne ou des services éminents. Certes, l'aristocratie anglaise a eu mille fois raison d'admettre dans ses rangs des hommes tels que les lords Brougham et Macaulay.

par un luxe plus ou moins bien entendu, par la richesse des équipages, les galons de ses laquais, la profusion des fleurs dans ses appartements, etc., d'écraser celles qui n'apprécient pas comme elles le devraient la compagnie des élues du *tchine*, et de relever par le faux éclat d'une opulence apparente une condition que les idées aristocratiques s'obstinent à rabaisser.

Cette situation étant donnée, il n'est pas difficile d'en déduire les conséquences. Dans les grands centres de la Russie, la vie est plus chère qu'à Londres. Les appointements des fonctionnaires, civils et militaires, sont fort loin d'être considérables. Qu'on se figure à quel embarras doit être exposé un pauvre employé, manquant d'argent, ayant à satisfaire cet amour-propre personnel si prononcé chez les Slaves, et, qui plus est, les prétentions de sa moitié. En Allemagne, la bureaucratie essentiellement bourgeoise, ne peut pas même avoir la pensée de rivaliser avec l'aristocratie. Sa probité n'est donc exposée qu'à des tentations dont on peut triompher sans beaucoup d'énergie. Il n'en est pas ainsi en Russie. Pour qu'un employé reste fidèle aux inspirations de sa conscience, il faut que son cœur soit garni d'un « triple airain » comme celui du premier navigateur dont parle Horace.

M. Nekrassoff, poète éminent, a peint avec une verve incontestable la situation de l'employé aux prises avec la vanité d'une femme. Cette pièce est intitulée *Macha*.

« Le jour s'est éteint dans les rues de la capi-

tale; la jeune femme repose paisiblement; seul son laborieux époux, aux traits pâlis, ne dort pas... Un autre soin l'occupe. Demain il sera en mesure de montrer à Macha une brillante toilette. Elle ne lui donnera point de réponse; elle le remerciera seulement d'un de ses regards enivrants! Il l'adore et veut être payé de retour. D'autres parures suivront. Et pourtant la vie est chère dans ces murs!

« Il existe bien un moyen fort simple de s'enrichir, la caisse du gouvernement est là... Mais notre fonctionnaire avait été gâté, dès l'enfance, par les doctrines funestes qu'on lui avait enseignées. C'était un homme de la nouvelle génération; il tenait à l'honneur par-dessus tout et considérait même tout revenant-bon comme un vol, le *libéral!* Il aurait bien voulu vivre avec plus de simplicité; mais Macha n'entendait pas raison[1]. »

La pièce spirituelle de M. Lvoff qui a eu un immense succès à Pétersbourg, jette un jour très-vif sur la condition des femmes des *tchinovnikis* et sur les tentations qui attendent leurs maris. L'un des deux principaux personnages d'*Il y a des honnêtes gens dans le monde*[2] est un prodigue nommé Licitsky, employé dans un ministère, qui a hérité de l'auteur de ses jours, concussionnaire décidé, de cinq cents paysans. Mais le proverbe « à père avare enfant prodigue » est plus vrai en Russie que partout ailleurs. Licitsky est à la merci des usuriers et des

---

1 NEKRASSOFF. *Stikotvorénia*, Moscou, 1856. — Macha.
2 *Svitae bez dobrykh lioudei.*

passions : « Il se réveille à une heure de l'après-midi, dit son valet de chambre, il se nettoie les ongles, lisse ses favoris, ordonne de préparer son trotteur gris, puis sort pour faire ses visites. Il faut, dit-il, entretenir des relations, sans relations on ne peut rien faire. De là, il va se promener sur la perspective de Newski, il entre chez Dominique[1], vis-à-vis de l'église de Kazan. » N'ayez pas peur qu'il aille voir si l'on a blanchi les murs de son département. « A quoi bon, dit-il, aller au département? Je rencontrerai mon directeur en soirée, nous ferons ensemble une partie de préférence[2]. » Cependant, il existe des circonstances où le travail devient une nécessité. Alors notre homme fait venir « du département » quatre ou cinq des plus pauvres employés, qu'il installe chez lui et qu'il traite splendidement. Quand ils ont bien mangé, il les met en besogne. « Vous, dit-il, écrivez ceci; vous, cela; et vous, monsieur, copiez, pour que tout soit fini en même temps. »

Plus occupé de ses plaisirs que de ses devoirs, Licitsky a jeté ses vues sur Olga Andréevna. Une espèce de sorcière, qui lui prête de l'argent à 100 pour 100 par mois, prétend servir ses amours. Elle se charge de porter à Olga des cadeaux qu'elle garde toujours pour elle, sans même dire un mot des projets de Licitsky à la jeune femme. Celle-ci est l'épouse dévouée d'un employé nommé Volkoff, qui s'est marié par amour et qui lutte avec courage

---

1 Café-restaurant.

2 Jeu de cartes très-usité en Russie.

et probité contre la misère. Le pauvre ménage, avec vingt roubles par mois, se trouve souvent dans les plus cruels embarras. Les maladies, les enfants, les crises financières, les exposent aux plus rudes tentations, tentations d'autant plus fortes que beaucoup de gens se rient des scrupules de Volkoff. Sur ces entrefaites arrive à Pétersbourg un certain Frisauf Semenof Ivantchikoff, inquiété par le chef de son gouvernement, et qui vient acheter des protecteurs. Le récit qu'il fait de son affaire à Licitsky montre assez à quels dangers la vénalité des employés de province expose les femmes privées de protection : « Personnellement, monsieur, je n'aurais aucune affaire; mais il y avait chez nous un *pametschik* (propriétaire terrien), nommé Jarikoff, homme jeune et spirituel, qui n'était pas mal, ce me semble, de sa personne . . . Il possédait huit cents âmes, ce qui n'est pas une bagatelle ! Il passa à-peu-près cinq années dans un régiment et quitta le service avec le grade de cornette . . . Il arriva dans sa terre, organisa une meute . . . un orchestre . . . il forma un chœur de ses paysannes . . . Tout cela était charmant; chacune d'elles avait sa chambre séparée; leur seule occupation était d'amuser les hôtes, et quand le soir le maître allait se coucher, l'une d'elles venait chanter devant lui . . . pour l'endormir. Enfin, monsieur, notre homme aurait pu vivre ainsi comme Osman-pacha . . . Eh bien! non, monsieur, malgré cette existence dorée, il lui fallait autre chose.

Licitsky. — « Ah! vous avez dit le mot : une existence dorée.

Ivantchikoff. — « Or il y avait, Monsieur, dans le voisinage, à la distance de deux *verstes*[1] à-peu-près, une petite ferme et une maisonnette où demeurait la veuve d'un capitaine avec sa fille, un véritable bijou. Un jour il la voit... il va chez ces dames, une fois, deux fois... il parle d'amour... la jeune personne s'enflamme... et la mère, que voulez-vous? c'était une vieille imbécile!... et voilà comment le charmant bijou se laissa prendre. La mère se fâche, elle crie tout haut qu'elle obligera le *pametschik* à épouser sa fille; mais celui-ci lui donne un millier de roubles; il la fait boire pendant une semaine, deux semaines, et la chose en reste là. Trois mois après, monsieur, il part pour la foire... de là il va à Moscou, se promène à la suite des Bohémiens[2]... Il s'amuse ainsi pendant trois mois, et dans cet intervalle, par malheur, on change le régiment de notre district... Il nous arrive une foule d'officiers jeunes, brillants, étourdis. L'un d'eux, qui avait à peine le duvet au menton, rencontre la fille du capitaine. On le sait, la jeunesse attire la jeunesse; nos deux jeunes gens s'éprennent si bien l'un de l'autre, que rien ne peut plus les séparer. On parle de mariage; la fille ne cache pas à l'officier ce qui s'est passé; il ne se rebute pas, enfin l'aventure se répand dans le district. Mais lui, monsieur, le sultan turc, le voilà qui revient... Or, il y avait parmi nous un *pametschik*, un fin matois, qui

1 Une verste équivaut à-peu-près à un kilomètre.

2 Les officiers ne dédaignent pas la société de ces *Tsigans*, musiciens nomades.

lui dit en riant : « J'ai l'honneur de vous féliciter, M. Jarikoff, au sujet du mariage de Mademoiselle M**.» Celui-ci, à peine arrivé chez lui, crie à tue-tête : « Qu'on envoie chercher la fille du capitaine! » Puis il se met à boire, il avale les verres l'un après l'autre . . . On part . . . On amène la jeune fille : « Comment, c'est ainsi! s'écrie-t-il ». — « Eh bien! qu'y a-t-il, répond-elle. Qu'était-ce que votre amour? Vous avez abusé de ma jeunesse, et puis vous m'avez abandonnée; celui-ci est un honnête homme, qui m'aime réellement . . . » Comme elle disait cette parole, monsieur, il saisit ce qu'il trouve sous la main . . .

Licitsky. — « Que dites-vous? est-ce possible?

Ivantchikoff — prenant une prise. — « Non, monsieur, l'affaire s'est terminée autrement : Le matin, on a trouvé la malheureuse sur le chemin qui conduit à la ferme . . . »

Grâce à son argent le *pametschik* est trouvé blanc comme neige. Mais la veuve du capitaine continue, même après la mort de ce scélérat, de poursuivre les fonctionnaires qui n'ont pas rempli leur devoir. Trois gouverneurs se succèdent. Enfin, il en arrive un qui apprend de quelle façon s'est conduit dans cette afffaire « le secrétaire du gouvernement », Ivantchikoff. « Comment, dit-il, peut-on souffrir au service cette canaille? » Celui-ci qui trouve « qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat », se voit exposé « à voir la foire de Makarieff[1]. » Licitsky, devenu son protec-

1 Ville sur la route de Sibérie.

teur moyennant finance, lui apprend que le dossier de son affaire, qui contient les preuves de sa culpabilité, a été confié par lui à l'employé Volkoff pour être examiné. Ivantchikoff, décidé à le tirer de ses mains, pénètre dans un intérieur où règnent le dénûment et la maladie, où femme et enfants sont livrés aux plus douloureuses privations. La tâche du tentateur semble d'autant plus facile qu'il s'attend à voir Madame Volkoff devenir son auxiliaire.

« J'ai connu votre père, monsieur, dit Ivantchikoff : je me souviens même de votre aïeul : C'était un homme d'un cœur excellent que monsieur votre père! Il regardait comme une fête de tirer quelqu'un d'une mauvaise affaire. Il n'y a qu'un malheur . . . (il prend une prise).

Volkoff. — « Lequel, monsieur?

Ivantchikoff. — « C'est qu'il ne vous a rien laissé: à voir votre logement, monsieur, vous ne vivez pas dans l'opulence.

Volkoff. — « Mon père a laissé une bonne renommée; il m'a légué un nom honorable : c'est quelque chose.

Ivantchikoff. — « Tout cela est bel et bon, monsieur, mais il vaudrait encore mieux que vous ne fussiez pas dans le besoin. Vous avez, je le vois, une charmante femme; avez-vous aussi des enfants?

Volkoff. — « J'en ai deux : et ensuite?

Ivantchikoff. — « Mais il vaudrait bien mieux que votre femme ne fût pas obligée de préparer le *samovar* : elle a les mains si blanches, si délicates... »

Après ces adroites insinuations, Ivantchikoff se décide à aborder « l'affaire sérieuse », l'assassinat de Maria Gravilovna, la fille du capitaine Louzdaltsoff. Volkoff jette alors un coup-d'œil sur le dossier qu'il est chargé d'examiner : « Oui, oui, dit-il, c'est cela même, quelqu'un qui porte votre nom, Ivantchikoff... Il était *ispravnik* (chef de la police du district); ce serait justice, vraiment, de noyer un pareil misérable.

Ivantchikoff, se précipitant à genoux : — « Pitié pour lui! c'est mon frère, monsieur, mon propre frère!...

Volkoff se lève, sa femme en fait autant. — « De grâce! que faites-vous? à genoux, un noble! n'êtes-vous pas honteux?

Ivantchikoff. — « Monsieur, c'est mon frère, c'est pour lui que je prie... Il n'y a pas de honte à cela. Madame, intercédez pour moi!

Volkoff le relevant. — « Calmez-vous; asseyez-vous, je vous prie. Parlons de sang-froid. Olga, apporte de l'eau.

Ivantchikoff. Il boit et baise les mains de Madame Volkoff. — « Mes bienfaiteurs! de grâce! Epargnez-moi la route de Kasan[1]!

Volkoff. — « Ah! mon Dieu! comme vous m'avez effrayé!... mais voyons; jugez vous-même; que puis-je faire, moi, simple employé de chancellerie?

Ivantchikoff. — « Ah! monsieur, monsieur, c'est mon propre frère! c'est bien triste, cela fend le cœur! Mais, monsieur, oserai-je vous prier de venir sur le

---

1 La route de Sibérie.

pas de la porte écouter un mot? ... Pour quelques paroles seulement, monsieur ... devant madame, je suis un peu gêné. » (Madame Volkoff se lève.)

Volkoff à Olga. — « Reste, mon amie, (à Ivantchikoff) je n'ai aucun secret pour elle; vous pouvez parler.

Ivantchikoff à part. — Soit, une femme n'est pas un témoin. — « Alexandre Pétrovitch, dix mille roubles n'est-ce point une somme? »

Le refus que fait Volkoff « d'escamoter l'affaire » attire sur lui et sur sa femme des tribulations de toute espèce. On opère une saisie chez lui, parce qu'il est hors d'état de payer ses dettes, et Madame Volkoff est obsédée des propositions de Licitsky qui veut profiter de l'occasion pour acheter ses faveurs. Volkoff indigné le provoque; mais Licitsky refuse de se battre en alléguant « la différence du rang. » Non seulement on ne sait pas gré au malheureux employé de sa probité, mais Ivantchikoff lui ayant volé le dossier, on l'accuse de l'avoir fait disparaître pour des motifs personnels, et ce n'est que par un concours de circonstances romanesques que ce dossier se retrouve et que la vertu triomphe ... dans la comédie[1].

Beaucoup d'écrivains étrangers, en parlant des vices que je viens de signaler dans la hierarchie administrative qui gouverne l'empire des tsars, les ont attribués exclusivement au caractère russe. Cette

---

1 On retrouve la même verve caustique dans une autre pièce de M. LVOFF, *Le Préjugé* ou *Ce n'est pas la place qui relève l'homme, mais l'homme qui relève la place.*

appréciation paraîtra très-sévère à tous ceux qui ont étudié l'histoire universelle. Comment pourrait-on rendre les Romains responsables de la corruption des affranchis qui peuplaient la cour des césars? A-t-on jamais dit que vos compatriotes fussent naturellement serviles, fourbes et voleurs? Pourtant tous les documents du XVII^e et du XVIII^e siècles, les Mémoires de Saint-Simon comme ceux de l'avocat Barbier prouvent de la manière la plus éclatante que l'administration n'était, avant 1789, qu'un abominable pillage, organisé sur la plus vaste échelle [1]. Ne nous hâtons pas trop de déclarer les nations incurables et d'affirmer qu'elles sont condamnées sans appel par la Providence à croupir dans les sept péchés capitaux. Les anciens Slaves qui ont, — pendant onze siècles — tenu si haut le libre étendard de Novgorod-la-Grande n'étaient pas, assurément, une race abjecte et vile. Qui oserait affirmer que leurs fils sont incapables d'une véritable régénération? Des institutions plus conformes à leurs tendances et à leurs traditions produiraient d'autres hommes. Y a-t-il eu jamais un peuple plus rampant, plus méprisable que les Anglais sous les premiers Tudors? Jamais nation a-t-elle poussé plus loin l'idolâtrie du pouvoir despotique que vos ancêtres sous Louis XIV? N'adorait-on pas alors les plus honteuses fantaisies des princes? D'autres idées et d'autres lois ont transformé la Grande-Bretagne comme votre glorieuse patrie,

---

1 Fouquet, surintendant des finances sous Louis XIV, put dépenser *dix-huit millions* à sa terre de Vaux. Qui ne connaît les scandaleuses fortunes des Fermiers-généraux?

et des mœurs plus dignes ont succédé aux vieux abus.

J'ai parlé d'*idées* et de *mœurs*. C'est, en effet, par là que toute réforme sérieuse doit commencer. En Russie, les employés et leurs femmes ne se sont point aperçus qu'en se montrant tellement avides de considération, ils sont devenus la risée de ceux qu'ils veulent éblouir. Si les hommes s'étaient attachés à servir loyalement leur patrie, personne n'aurait pu voir avec chagrin s'élever dans l'empire une classe moyenne, énergique et honnête, dont l'Etat a bien plus besoin que d'une fausse aristocratie. Si les femmes, au lieu de s'absorber dans de puériles vanités, avaient travaillé à élever pour le pays une génération intelligente et consciencieuse, qui aurait pu leur refuser son estime et son admiration? La vanité est un très-mauvais guide. Elle préfère à la ligne droite ces obscurs chemins de traverse où le pied trébuche tôt ou tard dans la fange. Mais si avancé qu'on soit dans ces tristes sentiers, il est toujours temps de rebrousser chemin. Le désespoir n'appartient qu'aux esprits faibles et aux cœurs sans virilité. Les âmes résolues profitent même de leurs erreurs et de leurs fautes pour faire de nouveaux progrès dans la justice et dans la vérité. Je veux donc espérer que le morceau remarquable que je vais vous citer appartiendra bientôt à l'histoire ancienne.

Le poète suppose que la femme d'un fonctionnaire veut endormir son fils:

« Dors, vaurien, pendant que tu es inoffensif! — Do, l'enfant, do.

« La lune couleur de cuivre répand mystérieusement sa lumière sur ton berceau! — Ce n'est pas une histoire en l'air que je veux te dire. — Je vais chanter la vérité! — Toi, continue à reposer les yeux clos. — Do, l'enfant, do.

« Une bonne nouvelle s'est propagée dans la province. — Ton père, coupable de tant de méfaits, vient enfin d'être cité en justice; — mais ton père, coquin consommé, saura se tirer d'affaire. — Dors, vaurien, pendant que tu es honnête! — Do, l'enfant, do.

« En grandissant, tu apprendras à apprécier le monde chrétien; — tu acheteras un habit de scribe et tu prendras la plume. — Tu diras avec hypocrisie : « Je suis honnête, je suis pour la justice. » — Dors, ton sort est assuré. — Do, l'enfant, do.

« Tu auras l'apparence d'un grave fonctionnaire et tu seras coquin dans l'âme. — Après t'avoir reconduit jusqu'à ma porte, je ferai un geste de mépris. — Tu apprendras à courber le dos avec grâce ... — Dors, vaurien, pendant que tu es innocent. — Do, l'enfant, do.

« Quoique doux et craintif comme un agneau et borné comme lui, — tu sauras arriver en rampant à une excellente place sans te laisser prendre en faute. — Dors, pendant que tu ne sais pas voler. — Do, l'enfant, do.

« Tu feras l'emplète d'une maison à plusieurs étages; — tu atteindras un haut grade et deviendras

tout-à-coup un grand seigneur, un noble russe! — Tu vivras longtemps et finiras ton existence en paix. — Dors, mon beau fonctionnaire. — Do, l'enfant, do[1]. »

L'avenir des filles est-il moins inquiétant que celui des garçons? Un milieu où la vénalité exerce tant d'influence ne semble guère propice au développement des qualités sans lesquelles il est impossible à une femme d'accomplir sa mission. Aussi le gouvernement s'est-il justement préoccupé de l'éducation des jeunes personnes qui, nées dans ce milieu, se trouvent, en perdant leurs parents, plus exposées peut-être que d'autres aux dangers inséparables de leur âge. Un établissement considérable est chargé de leur ouvrir un asile et de les y préparer à rendre à l'Etat des services de la plus haute importance.

Le *Coup-d'œil général sur la maison impériale d'éducation* à Moscou[2] me permettra de vous donner une idée aussi exacte que possible de cet intéressant établissement. Il ne s'ouvrait d'abord qu'aux enfants trouvés. Mais au temps de Paul I^er^, qui avait nommé l'impératrice directrice suprême de l'institution, le plan primitif fut notablement modifié. L'empereur Nicolas le transforma tout-à-fait en y donnant accès aux jeunes orphelines dont les parents ont rendu à l'empire des services civils ou militaires et qui justifient de l'impossibilité où elles se trouvent de pourvoir, par elles-mêmes, à leur édu-

---

1 NEKRASSOFF, *Stikotvorénia*, — Moscou, 1856. — Chant du berceau.

2 Moscou, 1856, imp. d'Alexandre Semen.

cation. Une seule condition est mise à leur admission dans l'institut, c'est qu'elles se consacrent pendant six ans au service de l'Etat dans l'instruction publique. L'orphelinat ne compte pas moins de 800 élèves. La protection accordée par la maison à ses pupilles est aussi éclairée que prévoyante : « Cette protection, dit le *Coup-d'œil*, reste acquise aux jeunes débutantes pendant les six années de service qu'elles doivent à la couronne. Outre un trousseau fourni à la sortie, elles ont droit, au bout des six ans, à une gratification sur la caisse de la maison; enfin, sont-elles sans place, la maison, comme une tendre mère, leur ouvre toujours ses bras, les loge et les défraie de tout. »

Les études sont organisées de manière à pouvoir répondre à toutes les exigences de l'enseignement public. A leur entrée, les élèves font d'abord partie du cours préparatoire, où se révèlent leur capacité et leurs aptitudes particulières; puis elles sont réparties, selon ces aptitudes, dans les trois divisons qui composent le cours général. La première division est consacrée à l'enseignement supérieur des sciences, des lettres et des arts; c'est là que se préparent les gouvernantes-candidates, auxquelles l'Université délivre un diplôme constatant leur compétence dans toutes les parties de l'éducation; la deuxième division forme les simples maîtresses, pourvues, à leur sortie, d'une attestation du gymnase; la troisième, enfin, est destinée aux jeunes filles qui se vouent à l'enseignement primaire. Des cours de danse, de dessin, de musique, de broderie, de

couture, complètent l'organisation de cette section importante qui possède, en outre, une belle bibliothèque et des cabinets de physique et de minéralogie.

C'est en effet une étrange idée d'exclure, comme on le fait encore généralement, les femmes des études scientifiques. En Amérique, le seul pays où l'instruction soit vraiment universelle et populaire, de pareils préjugés n'existent plus. On s'y rappelle que la Suisse n'a jamais produit un philosophe qui égale Madame de Staël, que Madame du Châtelet s'est placée, au XVIII^e^ siècle, parmi vos plus habiles physiciens. Aussi, à Boston, les filles ont-elles leur école supérieure (*girl's high and normal school*) qui, fondée en 1852, a déjà obtenu de grands succès. En 1859, elle avait 174 élèves. La première année on y enseigne l'arithmétique, la géométrie, la grammaire, l'histoire naturelle, les synonymes, la rhétorique, la composition anglaise, l'histoire, le latin, le dessin, la musique vocale; — la deuxième année, l'algèbre, la philosophie morale, le français, la rhétorique, la physiologie, l'histoire; — la troisième année, la géométrie, l'histoire, la philosophie, l'astronomie, la chimie, la géographie physique. Vous voyez que les Anglo-Saxons tiennent peu de compte des *Femmes savantes* de Molière, ce fidèle représentant de l'esprit latin toujours porté à l'ironie[1]! L'Américain, très-peu sensible à ce genre d'épigram-

---

1 Même chez le tendre Racine qui a fait les *Plaideurs* et chez l'austère Corneille qui a écrit le *Menteur!*

mes, n'est nullement humilié d'avoir une femme plus « savante » que lui. Il trouve, au contraire, tout naturel de réserver au « sexe fort » le souci des affaires vulgaires et pénibles, afin de laisser à sa compagne le soin de développer son intelligence. Aujourd'hui, un des meilleurs astronomes des Etats-Unis est une femme, miss Mitchell. Le grand inconvénient de ce système d'éducation est, qu'il sera difficile d'obliger des femmes qui auront quelque notion des lois de la nature, de croire aux capucins volants et aux madones qui roulent les yeux.

---

## LETTRE V.

### LA BOURGEOISIE.

*Odessa.*

On appelle en Occident « bourgeoisie » une classe qui possède des droits étendus et une influence considérable. Elle a existé, il est vrai, en Russie au temps où florissait Novgorod, dont la domination s'étendait de la Lithuanie aux monts Ourals, du Lac-Blanc et du lac de Rostof jusqu'à la Mer-Glaciale. Dans les murs de la ville se pressaient 400,000 habitants, à une époque où les capitales de l'Europe avaient une enceinte fort étroite. « Qui oserait s'attaquer à Dieu et à Novgorod-la-Grande? » disait-on alors[1]. Après quatre siècles de succès, la république mit à la tête de ses troupes trois chefs normands ou scandinaves, Rurik, Sinaf et Trouvor (862). Depuis le IX[e] siècle, les chefs militaires tendirent toujours à prendre plus d'importance. Mais les bourgeois défendirent longtemps leurs antiques coutumes. Il suffit de citer le nom de la célèbre Martha de Novgorod pour donner une idée de leur énergie. L'autorité réelle était dans les mains des *posadniks*, élus par l'assemblée populaire, ainsi que l'archevêque

---

1 Voyez dans GÉREBTZOFF, *Essai sur l'histoire de la civilisation en Russie*, I, ch. III, le tableau curieux de l'organisation et des ressources de Novgorod.

et tous les membres du clergé. Ivan III, après plusieurs victoires remportées sur la ville (1470-1475), transforma ces institutions. Ivan-le-Terrible, qui le premier prit le titre de tsar, acheva cette œuvre de destruction en faisant un affreux massacre des citoyens de Novgorod (1570). Il est à regretter qu'au lieu de recourir à de pareilles violences, les chefs de l'Etat n'aient pas travaillé, comme les rois de l'Occident, à concilier les priviléges de la bourgeoisie avec les droits qu'ils revendiquaient pour le pouvoir central[1]. Cette grave erreur sera bien difficile à réparer!

Aujourd'hui tous ces souvenirs sont plus effacés en Russie que chez vous la mémoire des communes du moyen-âge. A peine se rappelle-t-on qu'un petit bourgeois de Nijni-Novgorod, Cosme Minine, a sauvé son pays. Il n'existe plus d'autre classe moyenne dans l'empire que la « bourgeoisie » organisée par Catherine II. « Bourgeois » signifie littéralement « habitant de la ville », et la bourgeoisie se compose des hommes libres et d'anciens nobles des provinces polonaises qui n'ont pu fournir de preuves de leur noblesse; des marchands, qui forment les trois classes de la « guilde »; des habitants des villes; des artisans appartenant aux maîtrises; des étrangers qui ont élu domicile en Russie; enfin des ouvriers serfs, inscrits sur les registres d'une cité[2].

---

1 Voyez Aug. THIERRY, *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du tiers-état*, Paris, 1853.

2 Une des héroïnes de M. Tourguenieff, Arina Timoféevna, est

De ces diverses catégories d'individus, les négociants sont incontestablement la plus importante. Les Occidentaux apprendront avec surprise qu'ils comptent dans leurs rangs plusieurs milliers de serfs. Sur environ quarante mille marchands, il y a plus de cinq mille serfs, que leurs seigneurs autorisent à faire le négoce. Ils peuvent devenir millionnaires, sans posséder pourtant le bien qui vaut tous les autres, — la liberté.

Parmi les marchands libres, ceux de la troisième et dernière catégorie, qui n'est autorisée à faire le commerce qu'à l'intérieur, ne sont guère plus considérés que les serfs et sont exposés, comme eux, à subir la peine du bâton. Ils n'ont pas, du moins, suspendue sur leur tête, une épée de Damoclès qui menace toutes leurs joies. Les habitudes des commerçants sont généralement très-simples. Plus indépendants que les paysans, ils sont aussi privés de toute intervention dans les affaires de l'Etat qui, néanmoins, ne dédaigne pas de recevoir d'eux de grandes sommes toutes les fois que le pays est en danger. Ils vivent comme les anciens Slaves de la vie de famille et ont conservé généralement l'ancien costume russe avec la barbe. Leur économie, leur aptitude au négoce, leur activité infatigable[1] leur permettent d'accumuler d'im-

---

devenue bourgeoise par l'affranchissement, son mari, le meunier Savéli, l'ayant rachetée pour l'épouser.

[1] Et aussi leur peu de scrupule, ainsi que l'atteste, dans les colonnes du *Nord*, M. TCHITCHÉRINE : « Que dire de la fraude commerciale dont on se plaint depuis des siècles? » Le archives de la crimi-

menses richesses, tandis que la noblesse se ruine en prodigalités fastueuses. Leurs femmes qui se distinguent par un embonpoint remarquable ont, grâce à leur existence sédentaire, une peau éclatante de blancheur. Elles jouissent comme elles peuvent de leur opulence en menant une vie oisive[1] et en étalant sur leur personne les fourrures les plus coûteuses et les plus riches bijoux, tout en se contentant dans leur intérieur de *kvass*[2] et de *chtchi*[3]. On reconnaît, du premier coup-d'œil, dans ce besoin de briller, la passion qui agite toutes les classes de la nation. Malgré leurs habitudes parcimonieuses, les marchandes ne désirent rien plus ardemment que d'introduire leurs filles dans l'aristocratie par un mariage, fut-il détestable à tous les points de vue. Mais hélas! il faut souvent se contenter du *tchinovnik* (employé).

A l'entrée de la belle saison, aux fêtes de la Pentecôte, les familles des négociants se réunissent dans le jardin d'été de Pétersbourg. C'est là qu'on amène leurs filles quand elles sont en âge d'être mariées. Si vous les aviez vues, ma chère amie! Rangées le long des allées devant leurs parents et parées comme des châsses, elles réservent leurs plus doux regards aux seigneurs qui viennent les toiser

nalité établissent qu'il se commet plus de délits dans la classe des bourgeois que dans les autres.

1 Leur plus grande occupation est de mâcher la graine du tournesol des jardins.

2 Boisson vulgaire des Russes, aigrelette et rafraîchissante.

3 Soupe aux choux aigres.

dédaigneusement avec la mine dont ils examinent un cheval. Presque toujours enfermées, elles ne doivent pas perdre l'occasion de trouver là un mari, soit parmi les gentilshommes blasés et ruinés, soit parmi les jeunes marchands. Dans ce dernier cas, il leur restera la ressource de se faire accepter un jour, à l'aide de grosses sommes arrachées à leur économie par leur vanité, dans quelque société de bienfaisance où elles rencontreront quelquefois de grandes dames. Mais c'est là une ressource désespérée; car elles tiennent par-dessus tout à un mari de bonne maison. Le plus prodigue, le plus mal famé, le plus idiot est accepté avec un étrange enthousiasme quand il daigne apporter un titre en échange des roubles[1] devenus nécessaires pour redorer son écusson. La noblesse française appelait cette opération financière « mettre du fumier sur ses terres ». Le fumier, c'est la fille qu'on épouse! En Russie, ces alliances sont encore assez rares, à cause de la séparation des classes et de la facilité qu'ont les gentilshommes qui portent un nom connu d'en soutenir l'éclat, même dans une situation de fortune très-peu satisfaisante. Aux bords de la Néva et de la Moskva, l'aristocratie n'est pas un vain mot. Dans un pays où subsiste encore l'organisation sociale du moyen-âge, le sentiment de l'égalité, que j'ai constaté chez les Grecs et chez les Serbes, ne serait compris de personne. Il y a, en Russie comme dans l'Inde, des prêtres, des guerriers, des

1 Le rouble d'argent vaut 4 francs.

marchands et des serfs[1]. Que dis-je? L'empire des tsars est bien plus riche! Entre la bourgeoisie et la noblesse s'échelonne la hiérarchie des employés, pareille à l'échelle de Jaçob dont une extrémité reposait sur la terre tandis que l'autre se perdait dans les cieux.

---

1 La « commune slave », qui inspire tant d'enthousiasme à certains écrivains russes, lesquels vont jusqu'à prétendre que l'Occident doit envier à leur pays cette forme du communisme primitif (voyez GEREBTZOFF, I, ch. XV), est aussi une imitation de l'organisation communale d'une partie des villages hindous, organisation qui remonte jusqu'à l'arrivée des Aryas dans la péninsule. (Voyez le comte Edouard DE WARREN, *L'Inde anglaise avant et après l'insurrection de* 1857, troisième édition, Paris, 1858, II[e] partie, ch. III.) — On ne voit pas trop pourquoi la Russie s'attacherait obstinément à des institutions surannées qui ont endormi les populations asiatiques dans une éternelle enfance.

## LETTRE VI.

### LES PAYSANNES.

*Massalsk, gouvernement de Kalouga.*

Pour bien comprendre le peuple russe — et par ce mot j'entends, non plus telle ou telle classe, mais l'ensemble même de la nation, — il faut se rendre un compte exact de ses origines. Les trois grandes races qui occupent la partie la plus considérable de l'Europe, les Latins [1], les Germains [2] et les Slaves [3] sont à peu près égales en nombre [4], c'est-à-dire que chacune d'elles compte de 80 à 90 millions d'âmes. Mais il est aussi difficile de trouver des Slaves qui n'aient pas dans les veines un sang étranger qu'il est malaisé de rencontrer un Latin qui ne participe pas plus ou moins à la race des barbares [5]. Lorsque les Russes se sont établis sur le sol qu'ils habitent aujourd'hui, il était occupé par des tribus dont les débris subsistent encore. Depuis

---

1 Ou Romans, comprenant les Italiens, les Gallo-Latins (Français, Savoisiens, Belges et Suisses), les Roumains, les Espagnols, les Portugais, les Sud-Américains et les Mexicains.

2 Divisés en trois branches principales, Allemands, Scandinaves et Anglo-Saxons de l'Angleterre et des Etats-Unis.

3 Divisés en Slaves de l'ouest, du sud-est et en Lettons.

4 Les Latins sont les plus spirituels; les Germains les plus savants; les Slaves les plus jeunes. La jeunesse est un grand avantage.

5 En Europe, Celtes, Daces ou Germains, en Amérique, tribus indigènes.

cette époque, les invasions asiatiques sont venues modifier encore le fonds primitif. Aussi, au sud de la Russie, l'élément turco-tatar entre-t-il pour une forte proportion dans la population; au nord, l'élément finnois est, en réalité, prédominant.

Ces faits incontestables expliquent la différence de caractère qu'il est aisé de remarquer entre les paysans des diverses parties de la Russie. Dans une contrée de cette étendue, il faut se défier des généralisations précipitées. De même que chez vous le Provençal, le Basque, le Normand, le Breton, l'Alsacien[1], etc., ne se ressemblent guère, ainsi les Grands-Russes, les Petits-Russes, etc., ont des tendances tout-à-fait particulières. Les Grands-Russes s'élèvent à 34 ou 36 millions[2], tandis que les Petits-Russes ne dépassent pas 6 millions[3]. Ces deux groupes ont une physionomie bien différente. A Kieff, en traversant la Russie pour venir à Pétersbourg, j'ai eu plus d'une occasion d'examiner les femmes de la Petite-Russie. Elles ont quelque chose de lent et de calme dans les mouvements, un caractère rêveur et assez mélancolique. L'habitant de la Grande-Russie est, au contraire, éveillé, inconstant et moqueur. Leurs femmes n'ont, généralement, point de taille et sont disposées à l'embonpoint; les plus jo-

---

1 Ce sont presque autant de nations. Marseille a été fondée par les Hellènes, le Breton descend des Celtes, le Normand des Scandinaves, l'Alsacien des Allemands. Quant au Basque, on ne sait pas même s'il appartient à la race indo-européenne.

2 Dans dix-neuf gouvernements.

3 Dans quatre gouvernements, Kieff, Tchernigoff, Pultava et Slobodis d'Ukraine.

lies vivent dans le gouvernement de Iaroslaff. Les hommes de la Russie-Blanche[1] ont un extérieur moins avantageux que ceux de la Grande-Russie, qui sont, en général, bien faits. On dirait que les Russes-Blancs sont un peuple abâtardi. Leurs femmes sont petites, faibles et peu fécondes.

Quant au costume, il ne varie pas autant que vous seriez tentée de l'imaginer en tenant compte uniquement de la prodigieuse étendue du pays, les populations primitives étant excessivement attachées à leurs anciens usages. J'ai trouvé en Allemagne presque autant de modes que de districts. Or, dans la Grande-Russie, qui est beaucoup plus vaste que l'Allemagne entière, l'habillement des hommes ne subit que quelques modifications dans la coiffure. Quoique les femmes fassent naturellement plus de concessions à la fantaisie, ces concessions n'affectent pas les parties essentielles de leurs vêtements. Par-dessus une robe en laine, en coton ou en soie, longue et étroite, à manches très-courtes et de couleur voyante, nommée *sarafanne*, elles attachent un lourd tablier qui étrangle le sein et qui en altère la forme. En hiver, elles portent une pelisse, nommée *doucheigreka*, dépassant à peine les hanches, qui prend la taille et qui est plissée par le bas comme un éventail. Seule la coiffure est d'une incontestable élégance. Le *kakoschnik* se compose d'un

---

1 Les gouvernements de la Russie-Blanche sont Smolensk, Mohileff et Vitebsk. — La Russie-Rouge correspond en partie à la Gallicie occupée par l'Autriche. — La Russie-Noire aux gouvernements de Grodno, Minsk, etc.

bonnet en velours ou en soie, brodé d'or ou de perles et formant autour de la tête comme une auréole. Cette coiffure fait partie de l'habillement de cour et elle pare le front de l'impératrice comme celui de la plus humble paysanne. Dans certains cantons le costume est beaucoup plus beau que celui qu'on porte généralement. Ainsi, sur les bords du lac Ladoga, le plus grand de l'Europe, on voit, les jours de fête, les jeunes filles en robes de drap d'or, avec un *kakochnik* orné de pierreries, d'où tombe un voile brodé de paillettes d'or qui descend jusque sur les talons.

La condition des paysannes ne varie guère plus que leur vêtement. Vous savez qu'elles sont, sauf celles qui appartiennent aux familles, relativement très-peu nombreuses, de cultivateurs libres, attachées à la glèbe. Quarante millions de Russes vivent dans le servage. En vous rappelant, chère amie, quelle était la situation de l'Europe occidentale au XII[e] siècle, vous aurez une idée à peu près exacte de l'organisation sociale imposée à l'empire des tsars par Boris Godounof (1598-1605), ce prince à moitié tatar par le sang et par le caractère. Chose étrange! Le plus puissant Etat autocratique du continent européen et la grande démocratie américaine se sont entendus jusqu'à présent pour conserver l'esclavage[1]. L'abus de la force a produit des résultats analogues à la Nouvelle-Orléans et à Moscou, et les deux pays

1 On sait que l'empereur Alexandre II a décrété, en principe, l'abolition du servage. Aux Etats-Unis ce n'est pas le servage, mais bien l'esclavage qui subsiste et qui ne semble nullement ébranlé.

qui ne sont plus séparés que par le golfe de Géorgie, et qui se disputeront peut-être un jour la domination du monde, sont exposés par les mêmes causes aux mêmes dangers. Telle est la loi de l'histoire. Toute violation des préceptes de la justice devient, tôt ou tard, pour les peuples une cause d'inextricables difficultés. Combien de maux n'ont pas souffert les serfs de l'Occident! MM. Leymarie et Bonnemère ont écrit leur martyrologue. « La France du moyen-âge, dit Châteaubriand, était une monarchie sans peuple où tout était esclave ou serf. »

Je n'ignore pas que le servage, considéré comme institution économique, a trouvé des gens pour le regretter et de zélés apologistes même dans la patrie de Mirabeau. Mais aucune considération de ce genre ne décidera les empereurs de Russie à éterniser un ordre de choses qui rend impossible le développement religieux et moral de l'être humain[1]. Madame Beecher-Stowe a eu raison d'insister sur ce point de vue dans sa polémique contre les nombreux partisans que la servitude compte parmi les républicains des Etats-Unis. Si elle avait pu étudier les serfs de la Russie, cet examen lui aurait fourni de nouveaux

---

1 Quoique le gouvernement doive évidemment s'occuper sans relâche de l'abolition du servage, c'est aussi une rigoureuse obligation pour lui de prendre, comme l'ont fait les rois de la libérale Angleterre, toutes les précautions pour que cette indispensable mesure ne devienne jamais et sous aucun prétexte une cause de ruine pour les classes supérieures. Ce devoir est même plus impérieux pour lui, l'aristocratie russe personnifiant, jusqu'à présent, la civilisation nationale. Alexandre Ier a bien su émanciper les serfs des provinces baltiques sans ruiner la noblesse.

arguments. Je sais bien que le propriétaire est intéressé à leur assurer une situation matérielle tolérable et qu'ils échappent ainsi aux souffrances du prolétariat occidental[1]. Mais dans une société chrétienne « l'homme ne vit pas seulement de pain ». Il a besoin avant tout que son foyer soit un sanctuaire inviolable, que l'honneur de sa femme et de sa fille, que sa dignité personnelle soient à l'abri des caprices et des passions d'un maître. Or, en est-il ainsi aux Etats-Unis et en Russie? Toute garantie sérieuse est évidemment ôtée aux individus absorbés par ce communisme primitif qui enlève aux membres de la commune russe leur personnalité[2]. « Dieu est trop haut, le tsar est trop loin, » disent mélancoliquement les paysans. En effet, aucune loi, aucune surveillance n'empêchera dans un Etat très-vaste les propriétaires de serfs, surtout les parvenus, — dont la dureté est partout proverbiale, — de les considérer comme le congrès de Vienne considérait les nations en 1815, et de les traiter en conséquence. Qu'il existe en Russie des seigneurs, et en Amérique des planteurs, incapables de manquer, même envers une esclave, aux préceptes de la plus stricte délicatesse, je n'ai aucune envie de le contester. Les plus mauvaises institutions ne par-

1 Les *Mystères de Paris* d'Eugène Sue contiennent beaucoup d'observations exactes sur l'état des prolétaires gâtées par d'insoutenables théories fouriéristes.

2 Dans la famille slave ancienne, comme dans toutes les familles primitives, le père ou l'ancien (*starosta*) était seul maître et propriétaire. La commune russe, gouvernée par son *starosta* et par son *mire* (conseil communal), n'est qu'un développement de la famille patriarcale.

viennent pas toujours à gâter les natures d'élite. Malheureusement le seigneur est souvent comme l'empereur un être invisible, et ses représentants durs pour les vieilles femmes, font trop souvent acheter chèrement aux plus jeunes l'honneur de leur protection. M. Nekrassoff le fait aisément comprendre.

« La mère Nénila vient demander au *bourmistre*[1] Vlass quelques poutres pour bâtir une *isba*[2]. Il lui répond : « Je n'en ai point; tu n'en auras pas! » Le maître va revenir, pense la vieille, il prononcera. Le maître verra que l'*isba* est vieille, et il me fera donner du bois.

« Un voisin, homme rapace, arrache aux paysans un morceau de terre et des meilleurs. Le maître va revenir; les arpenteurs riront jaune, se disent les paysans. Il suffira d'un mot du maître pour qu'on nous restitue notre bonne terre.

« Un cultivateur libre s'éprend de Natacha; mais l'intendant, homme sans entrailles, refuse de consentir à ce mariage. — « Attendons, Ignacha, le maître va venir, » dit Natacha à son amant. Bref, petits et grands, pour la moindre contestation répétaient en chœur : — « Le maître va revenir, il nous donnera raison. »

« La vieille Nénila est morte; le morceau de terre rend au voisin cent gerbes pour une. Le cul-

1 Ce mot est une altération de l'allemand *Bürgermeister*. — M. Ivan Tourguenieff nous montre dans *Zapiski okhotnika* — le *Bourmistre*, — comment « un des gentilshommes les plus civilisés » se sert « d'un bourmistre forte tête. »

2 Cabane.

tivateur libre a été trouvé de taille pour porter le fusil, et Natacha elle-même ne pense plus au mariage... Mais le maître n'est pas là, il est toujours absent.

« Enfin, un beau jour une pesante voiture à quatre roues et attelée de six chevaux à la file apparaît sur le chemin qui mène au village. Au milieu se dresse une bière de chêne; dans cette bière était le maître et derrière s'avançait son héritier. On enterra l'ancien maître, et le nouveau, après avoir essuyé ses larmes, monta dans l'équipage et repartit pour Pétersbourg[1]. »

Je ne m'attacherai point à vous peindre dans ces détails la vie des femmes attachées à la glèbe. Un seul fait la caractérise. Une jeune fille, une femme mariée et même enceinte *peuvent être battues* comme l'homme le plus robuste[2]. Des écrivains russes ont, de nos jours, jeté une vive lumière sur les souffrances qu'entraîne une pareille situation. Leur patriotisme ne peut les rendre suspects à personne. Les *Tablettes d'un chasseur* de M. Ivan Tourguenieff[3] et les romans villageois de M. Grigorovitch[4], *Bobyl* (le vagabond), *le Village*, *la Vallée de Smédova*, *Antone*

---

1 NEKRASSOF, *Stikotvorénia*, Moscou, 1856. Le village abandonné.

2 Or, M. Ivan Tourguenieff, — *Zapitski okhotnika*, Le Bourmistre, — dit de Sophron Javovlitch, le bourmistre : « Ce n'est pas un homme, c'est un chien... il a la rage de battre, voyez-vous ... c'est une bête féroce. »

3 Moscou, 1852.

4 M. Nicolas GRIGOROVITCH, qui s'est montré un peintre si habile de la vie populaire, n'a pas décrit avec moins de bonheur la petite bourgeoisie dans *Svistoulkine*.

*Gorémyka* (Antoine Souffre-douleur), *le Maître de chapelle Souslikoff*, ouvrages qui ont obtenu un succès légitime, ne peuvent être considérés comme des œuvres déclamatoires. Les auteurs de ces remarquables écrits ne sont ni des philosophes, ni des politiques. Mais en peignant avec exactitude les mœurs rustiques de la Russie, ils ont montré que la vie de famille, telle que le christianisme l'a comprise, est incompatible avec une organisation sociale qui oblige de sacrifier dans toutes les occasions les faibles et les petits aux riches et aux puissants.

Il suffit de vivre quelque temps en Russie pour se convaincre que MM. Tourguenieff et Grigorovitch n'ont pas usé de couleurs rembrunies. On ne trouve pas, en effet, chez les paysannes russes ce sentiment de la dignité de la femme qu'on admire chez les Slaves du sud. Quand on les a vues, dans leurs étuves, la veille d'une noce, mangeant, buvant de l'eau-de-vie et chantant en se fouettant les unes les autres avec des verges, sans se préoccuper le moins du monde d'une nudité digne des sauvages, on se fait sans peine une idée exacte du peu d'élévation de leur caractère et des étranges lacunes de leur éducation morale.

Aussi le serf russe paraît-il faire très-peu de cas de sa compagne. Un paysan très-intelligent, surnommé, à cause de sa pénétration, khor (putois), s'exprime ainsi sur le compte des femmes « qu'il méprisait du plus profond de son âme » dans une des spirituelles nouvelles de M. Tourguenieff : « Les femmes, ça crie et ça pleure, ça a besoin de se prendre

aux cheveux, si un homme met la main là-dedans, il ne la retire pas nette et il a versé de l'huile sur le feu[1]. » Les paysannes elles-mêmes semblent reconnaître la nécessité d'un gouvernement rude; car, dans une chanson populaire, une belle-mère dit à son gendre : « Quel fils es-tu pour moi? quel chef de famille seras-tu, toi qui a une jeune femme et ne la bats jamais? »

Leur cœur ne m'a pas semblé non plus bien tendre. Une jeune poitrinaire que j'avais soignée pendant quelques mois, succomba un matin dans mes bras. Personne ne s'en émut dans la pauvre *isba*. Lorsque je revins le soir jeter quelques roses blanches sur le cadavre d'Evdotia, je trouvai la famille prenant son repas et jasant au milieu des chiens et des chats, sans avoir l'air de se rappeler que le drap, étendu sur le sol à leur côtés, cachait une fille et une sœur. L'insensibilité est la conséquence naturelle de la servitude[2]. Un poète russe a montré avec bonheur comment même dans un cœur de mère les considérations mesquines, inséparables d'une vie dégradée par une dépendance excessive, se mêlent aux regrets les plus sincères.

« Mon pauvre fils est mort, Cassianovna[3], il est mort et couché dans la terre.

---

1 TOURGUENIEFF, *Zapitski okhotnika*, Moscou, 1852, Khor et Kalinytch.

2 L'habitude de la servitude faisant de l'insensibilité une seconde nature. Voilà pourquoi, dans une nouvelle de M. Tourguenieff, *Les deux seigneurs de village*, un serf prend parti pour le seigneur qui l'a fait battre.

3 C'est une *baba* (femme de village), qui s'adresse à une de ses amies. Les paysans emploient volontiers ce mot dans un sens ironique.

« Comment a-t-il pu succomber? Il était si intrépide! Quarante ours avaient été soulevés par sa fourche . . . il a manqué celui-là! Cependant il était grand, sa main était de fer, sa poitrine résonnait comme de l'airain . . . Il est mort, Cassianovna, mais l'ours est mort aussi! . . . Nous lui avons enlevé la peau, au maudit; nous l'avons vendue. L'argent, dix-sept roubles, nous l'avons donné pour l'âme de mon pauvre Savouchka; que Dieu en aie pitié! La bonne Maria Romanovna a payé le service . . . Il est mort, ma colombe! à peine ai-je eu la force de regagner ma maison.

« Le vent secoue notre pauvre *isba* du bon Dieu, notre grange est en ruine . . . . Il aurait pris sa hache, le mal peut être réparé. Il aurait tranquillisé sa pauvre mère . . . Il est mort, Cassianovna, il est mort, ma bien-aimée. Veux-tu sa hache? Je la vends. Qui dorlotera maintenant la vieille délaissée, la mendiante? Pendant les pluies de l'automne, pendant les gelées de l'hiver, qui me ramassera du bois? Lorsque ma pelisse chaude sera usée, qui m'en donnera une autre? Il est mort, Cassianovna, il est mort, ma colombe! Son fusil sera perdu! Le monde, ma chérie, n'est plus rien pour moi! Je me couche souvent dans ma chambrette, je me couvre de nos filets, comme d'un linceul . . . Mais non! la mort ne vient pas . . . J'erre de tous côtés, j'ennuie tout le monde de mes plaintes . . . Il est mort, Cassianovna, il est mort, ma chérie! Ah! si ce n'était pas un péché! Mais ça viendra bien! . . . Je souffrirai encore, avec la grâce de Dieu, tout l'hiver; mais je ne foulerai

pas l'herbe nouvelle! Bientôt notre chaumière sera tout ébranlée, notre champ restera sans labour. Maria Romanovna[1] va partir pour la ville. Je n'ai pas assez de force pour aller mendier . . . Il est mort, Cassianovna, il est mort ma chérie, et je le suivrai bientôt![2] »

Les femmes des mougiks n'ont pas même cette beauté naïve qui caractérise certaines populations slaves. On remarque sans doute parmi elles de jolis visages. Ainsi, j'ai vu dans le gouvernement de Iaroslaff des paysannes aux cheveux dorés, au teint d'albâtre, à la peau fine et rosée, aux yeux d'un azur pâle, pleins d'une douceur languissante. Mais ce sont là des exceptions. Les bains de vapeur, l'intolérable rigueur des hivers, leur costume aussi gênant que disgracieux, déforment si complétement leurs corps que, même très-jeunes[3], elles sont dénuées du charme le plus vulgaire. Aussi M. Nekrassoff a-t-il cru devoir constater dans une de ses *poésies* qu'elles ne parviennent pas à exciter, dans le cœur de leurs amants, un enthousiasme qui puisse les préserver de la funeste passion des nations septentrionales, — l'ivrognerie.

---

1 On aura remarqué l'emploi que font les Russes du nom de baptême de la personne uni à celui du père. On les emploie ensemble toutes les fois qu'on veut faire honneur à celui à qui on s'adresse ou dont on parle. Leur suppression serait regardée comme un mauvais procédé.

2 NEKRASSOFF, *Stikotvorénia*. Au village. Moscou, 1856.

3 La jolie coiffure nationale, qui irait si bien aux jeunes filles, le kakochnik, n'est porté que par les femmes mariées. Celles-ci, quand elles sortent sans *kakochnik*, assujettissent leur chevelure avec un bandeau qui se nomme *kika*.

« J'étais amoureux de la fille du voisin, la jolie Stéphanida. Je l'a demandai à son père — le vieux et sa fille me trouvaient à leur gré; mais il paraît qu'un autre gars se prosterna devant notre *starosta*[1]; quelque temps après je le vis passer avec ma belle pour aller à l'église. Le cœur n'est pas de pierre: Je m'élançai par la fenêtre comme un forcené : « Attends, me dis-je, je saurais bien te rejoindre! » Et pour me donner du courage, j'allai au cabaret pour boire un coup. J'y trouvai le frère Pétrouka; il me régala; je ne voulus pas rester son obligé . . . Je me sentis le cœur soulagé; je m'endormis en embrassant Pétrouka, et le lendemain je laissai là mon idée de vengeance[2]. »

On comprend la facilité avec laquelle ce serf se console en voyant danser les paysannes russes. Leur morne impassibilité rappellerait l'expression spirituelle d'un écrivain français : « Le Russe est un Oriental glacé, » si le danseur, excité par les sons de la *balalaïka*[3] ou de l'accordéon, ne s'abandonnait à toutes les fantaisies d'une chorégraphie fort peu modeste, en poussant de temps en temps un cri sauvage au centre de la ronde qui tourne lentement et chante des airs doux et mélancoliques, que j'aimais à entendre à distance le soir, par une de ces nuits sereines et claires que le nord seul connaît et qui remplissent le cœur d'une vague tristesse.

1 Maire.

2 Nicolas NÉKRASSOFF, *Stikotvorénia*. L'eau-de-vie, Moscou, 1856.

3 Sorte de guitare à long manche. — M. P. DE JULVÉCOURT a donné ce nom à son recueil de chants populaires russes, Paris, 1837.

Deux choses ont le privilége de passionner le paysan russe. Ce n'est ni son champ, ni sa femme, qui ne lui appartiennent pas assez pour qu'il y attache son cœur; mais l'eau-de-vie et la danse qui semble l'enivrer autant que la boisson, le font sortir de sa torpeur. Le « thé froid » est tellement apprécié en Russie, surtout dans les *isbas*, que l'impôt sur cette boisson rapporte au fisc plus de cinquante millions de roubles (200 millions de francs).

Le paysan, déjà si pauvre, achève de se ruiner par cette funeste manie qui ne tarde point à l'abrutir[1]. Le *sapoï*, véritable fureur bachique, est une affreuse infirmité, inconnue au-delà des frontières russes. Ces excès permettent à très-peu de paysannes de songer à l'embellissement de leur demeure. Presque toutes les maisons des serfs sont faites avec des poutres superposées et noircies par le temps. Elles n'ont qu'un étage et des fenêtres étroites. Pour s'éclairer dans l'éternelle nuit qui y règne en hiver, on allume une *loutchine*[2] et les jours de grande solennité, une chandelle qu'on fixe dans un morceau de pain durci. Quelquefois, au-dessus de la principale pièce de l'habitation, se trouve une petite chambre avec un balcon, nommée *tarema*, où couchent ces jeunes filles que la servitude expose, hélas! aux plus cruels affronts.

Le mobilier des paysannes russes est plus que

---

1 Des sociétés de tempérance commencent à s'établir. Il n'est pas de pays où elles puissent rendre plus de services.

2 Fragment de sapin ou de pin qui remplace la chandelle.

modeste. Des bancs de bois qui longent les murs servent à la fois de siéges et de lits. Dans les *isbas* noires (*isbas* qui n'ont pas de cheminée), la suie s'attache à la grande table qui est le principal ornement de cette indigente habitation. Quelques jattes de misérable apparence garnissent seules les planches collées aux murs sous le plafond. Pressées les unes contre les autres, les maisons qui forment les villages semblent disposées à brûler ensemble plutôt que de se séparer. Rien au dehors ne trouble le silence, si ce n'est le grincement rauque de la longue bascule du puits, le bruit d'un chariot ou la voix sonore d'un conducteur qui excite son cheval.

Un poète paysan, Slépouchkine, dans une pièce intitulée l'*Isba*, a peint l'intérieur d'une famille de paysans modèles. Ce tableau, quoique idéalisé, — c'est le droit de la poésie, — contient quelques curieux détails :

« Amis, je veux vous parler de la vie paisible du village; je vais vous dire comment une honnête famille passe sa vie dans les champs. La pauvre cabane qu'elle habite est couverte en chaume; ses murs sont percés de deux fenêtres étroites; tout y est simple. Près de la porte est une image devant laquelle brûle, suivant l'usage, une bougie de cire jaune[1]; plus loin, une grande table de chêne, ordinairement dégarnie, à moins qu'il ne s'y trouve un

1 Le peuple russe est naturellement religieux; mais son christianisme est presque toujours mêlé de traditions slaves. — Voyez *la Vie monastique dans l'Eglise orientale*, deuxième édition. Genève, Cherbuliez.

puisoir en érable rempli de bonne bière. Le long du mur règne un banc de bois; quelques tabourets complètent l'ameublement. Les pelisses sont suspendues en bon ordre, et les pots entourés d'écorce qui remplissent les étagères sont propres et bien tenus. Dans le coin est un grand four; c'est là qu'en hiver, après le travail, toute la famille passe la nuit et dort comme dans le meilleur lit. Un enfant repose paisiblement dans son berceau suspendu à une longue perche, et sa mère veille auprès de lui en filant. Le grand-père est assis sur le four; il y tresse avec les enfants des souliers de nattes et chante une joyeuse chanson du vieux temps. Les filles sont sur des bancs; elles filent. Les femmes, placées à leurs métiers, tissent des étoffes rayées ou du drap. Au milieu d'elles se tient la grand'mère; elle s'adresse à toute la famille et dit : « Que devons-nous conserver soigneusement et qu'est-ce qui nous est le plus utile? » Chacun médite en silence; on n'entend plus que le bruit des navettes et des fuseaux. La bonne vieille reprend la parole : « Voilà, dit-elle, en montrant le four; sans lui, nous ne pourrions vivre. Il nous réchauffe dans les froids rigoureux; il prépare le pain de la famille, console le vieillard et égaie les petits enfants. La fumée même qu'il répand nous est salutaire. Voyez-la sortir en tourbillons épais le matin quand on le chauffe; elle sèche les murs de l'*isba*. Le four nous donne la santé, il nous donne le courage et le repos. »

Malheureusement dans ces *isbas*, que le poète décrit avec tant de complaisance, l'autorité pater-

nelle et maritale se transforme en pouvoir absolu, et la femme est trop méprisée[1] pour revendiquer ses droits les plus essentiels[2]. Quand elle est jeune et qu'elle a l'instinct de ruse slave assez développé, elle s'affranchit de ce despotisme en affectant une maladie quelconque qui impressionne l'imagination superstitieuse de son entourage. Elle aura des convulsions toutes les fois qu'elle tiendra absolument à faire sa volonté. On en trouve même qui disent ou qui croient que le malin esprit les tourmente et leur fait faire toutes sortes d'extravagances[3].

Les femmes de ces paysans français, dont Vauban, Fénelon et La Bruyère traçaient, sous le règne du « grand roi », un portrait vraiment hideux[4], étaient infiniment plus malheureuses; car ces graves écrivains les peignent comme une espèce d'animaux qui n'avaient d'humain que le visage. Les races les mieux

---

1 « Les *babas* sont une espèce si bête! » dit Khor, et il raconte avec quelle sottise elles se laissent duper par les *aigles* (pourvoyeurs des papeteries). — « Pour quelques sous une *baba* livre à l'aigle non seulement toutes les guenilles mises au rebut dans l'*isba*, mais parfois la chemise de son mari et sa propre jupe. » — Ivan TOURGUENIEFF, *Zapitski okhotnika* — Khor et Kalinytch.

2 Un collaborateur du *Nord* insiste avec raison sur une des plus étranges conséquences de l'omnipotence paternelle : « Que dire, s'écrie M. de TCHITCHERINE, de cet usage répandu jusqu'à nos jours parmi les paysans, usage qui consistait à marier un fils enfant à une jeune fille adulte pour faire de la femme la concubine du beau-père? »

3 Des scènes de ce genre sont fréquentes dans les pays catholiques. Récemment la Savoie en a vu de pareilles. — Qui ne connaît la possession des religieuses de Loudun? — Voyez AUBIN, *Les diables de Loudun*, Amsterdam, 1716, et le catholique P. TRANQUILLE, *Véritable relation des justes procédures, observées au fait de la possession des Ursulines de Loudun et au procès de M. Urbain Grandier!!* Paris, 1634.

4 Voyez BONNEMÈRE, *Histoire des paysans.*

douées se dégradent, dans certaines conditions, avec une effrayante rapidité. Qui reconnaîtrait dans les *Lazzaroni* du roi de Naples les fils de la Grande-Grèce et dans les sordides mendiants qui pullulent dans la ville éternelle, afin d'imiter le B. Benoît Labre[1], les descendants des vainqueurs du monde? Mais des lois équitables et libérales peuvent aussi réparer, du moins en partie, les maux causés par la violence et par le despotisme. Les serfs de l'Angleterre, si abrutis au XV^e^ siècle, sont aujourd'hui la race la plus virile du monde. Grâce à leur indomptable énergie, la reine Victoria se fait obéir de deux cents millions d'hommes dispersés dans les cinq parties du monde, de Malte à Sidney et de Gibraltar aux sommets de l'Himalaya. Certaines observations que fournit l'histoire des sectes russes prouvent également que les paysans peuvent comprendre un idéal de moralité assez élevé.

On remarque en Russie ce qu'on a constaté parmi les serfs du moyen-âge. Le défaut de liberté dans l'ordre politique dispose les imaginations en faveur des communautés religieuses qui font profession d'une certaine indépendance. Leur popularité devient d'autant plus grande qu'elles affectent les allures des sociétés secrètes. Aussi de toutes les contrées appartenant à l'Eglise orientale, la Russie est-elle le pays qui compte le plus de sectes[2] dont les

---

1 Voyez MARCONI, *Vita del venerabile Labre*, Rome, 1783.

2 Il est assez difficile d'en déterminer le chiffre. Les calculs les plus modérés le portent à 5,000,000.

idées s'écartent plus ou moins du symbole officiel. Ces sectes se divisent en deux catégories, la première comprend celles qui sont d'origine nationale, la seconde celles qui proviennent d'éléments étrangers.

Les premières ont fait surtout des progrès dans la classe des paysans de la Grande-Russie et parmi les kosaks. Le caractère essentiel de cette école est un attachement aux anciennes traditions de la Russie, instinct, du reste, facile à comprendre; car l'empire ne comptait autrefois dans son sein que des hommes libres. Ces dissidents n'ont aussi aucun goût pour les mœurs faciles que l'imitation des Allemands — c'est le nom qu'ils donnent à tous les étrangers — a, disent-ils, introduites en Russie. On trouve dans leurs familles des habitudes aussi sévères que le permet la condition des serfs. « Les sectaires nationaux[1], dit un écrivain russe, ont parmi le peuple une haute réputation de vertu; cette réputation, on doit l'avouer, n'est pas usurpée. Généralement, le sectaire est honnête dans ses relations et rigoureux observateur de ses devoirs, d'une piété sincère et de très-bonne foi. Leurs mœurs sont remarquablement pures, surtout comparativement à celles du peuple orthodoxe; ils sont sobres, sévères pour eux-mêmes et les leurs. Tous les sectaires savent lire et écrire; les saintes Ecritures leur sont familières...

1 Les uns continuent d'avoir des prêtres et ils appartiennent à la classe nommée *popofschina*, les autres ont renoncé au sacerdoce et appartiennent à la classe appelée *bes popofschina*. Cette dernière est la plus considérable.

L'intérieur des familles n'est pas moins remarquable par l'ordre, la propreté, — relative du reste, — le respect des jeunes gens pour les personnes plus âgées et pour les droits de la paternité[1] ».

Ces rigides théories exercent nécessairement une immense influence sur les compagnes et sur les filles des dissidents. Madame Bagréef-Spéranski a, dans le portrait d'une *prosvirnitsa* (fabricante de pains bénis) fait comprendre très-clairement la nature de cette influence. Elevée dans un couvent de *raskolniks*[2], puis mariée et enfin veuve. Nastasia vit dans une grande retraite, consacre à la méditation une partie de son temps, donne des avis aux malades, console les affligés, et passe les soirées à tourner dans ses doigts les grains de son chapelet. L'esprit slave est loin d'être hostile aux tendances mystiques. En Russie, le Voltairianisme français, plus tard les doctrines de Hegel ont pu exercer une grande action sur les classes supérieures, sans que les masses, — qui n'ont pas un goût très-vif pour les étrangers et pour leurs idées, — renonçassent à leurs antiques opinions. L'étranger est toujours pour le paysan russe « un Allemand, » et un Allemand, pour lui, n'est jamais « un chrétien. »

Vous ne croirez pas, ma chère amie, qu'il m'a fallu plusieurs semaines de séjour à la campagne et une grande assuidité au service du dimanche, avant de faire comprendre à ces bonnes gens que, tout en

1 *Etudes religieuses et politiques sur la Russie*, pag. 303-304, Paris, 1858.
2 Ou schismatiques qui se nomment eux-mêmes *starovertsi*, vieux croyants.

employant ordinairement la langue française, je pouvais professer la même religion qu'eux. Mais ma femme de chambre et toutes les personnes qui m'accompagnaient ne purent parvenir à vaincre leur méfiance. Il n'arrivait jamais quelque catastrophe dans les champs sans qu'ils n'attribuassent tous leurs malheurs « à ces païens d'Allemands. »

Le danger qui menace perpétuellement les sectes est le fanatisme, et le trait que je viens de vous raconter prouve assez qu'en Russie les multitudes y sont fort exposées. Les dissidents les plus fanatiques appartiennent aux sectes d'origine étrangère[1], qui ressemblent beaucoup aux anciens Gnostiques. La plus importante de ces sectes est celle des *Doukhobortzi* (lutteurs spirituels), d'où sont sortis les *Chlysty* (flagellants), les *Skoptzy* (eunuques) et les *Morelstschyky* (qui s'immolent partiellement ou en entier).

Les flagellants se sont montrés dans votre Eglise bien avant d'être connus en Orient. Ils apparaissent au XI^e^ siècle, le siècle de Grégoire VII. En 1268, ils formaient une véritable secte dont le chef était un dominicain nommé Reinier. Le roi Henri III s'enrôla dans cet ordre avec sa cour et il n'y a pas un siècle qu'on en trouvait encore dans les provinces méridionales de votre pays[2]. En Russie, les *Chlysty*

---

1 Voyez dans les *Etudes religieuses et politiques sur la Russie*, p. 271-273, les raisons qui militent en faveur de l'origine étrangère du Gnosticisme russe.

2 Voyez J. BOILEAU, *Histoire des Flagellants*, Paris, 1701. — Ce livre, écrit par un membre du clergé catholique, frère du poète, contient des faits réellement extraordinaires.

n'ont jamais trouvé la même faveur qu'à Paris. Ils sont, au contraire, assez mal vus et leur moralité est fort équivoque. Il paraît que les femmes ont toujours joué dans cette secte un rôle important, sinon honorable. Les Flagellants qui furent arrêtés à Moscou, en 1840, affirmèrent que leur doctrine, venue d'Adam[1], avait été mise par écrit au temps du tsar Alexis Mikaïlovitch par la fameuse Marfa Possadnitza de Novgorod. Quoiqu'ils se marient officiellement, ils pratiquent la communauté des femmes. On leur reproche aussi de mettre cette doctrine en pratique dans une de leurs fêtes qu'ils nomment « péché de la chute[2]. »

Entre cette communauté et les *Skoptzy*, secte fondée par un paysan du gouvernement d'Orel, nommé André Sélivanoff[3], existent les rapports les plus intimes. On peut même regarder la communauté des *Skoptzy* comme le plus haut degré d'initiation de cette école[4]. J'ai entendu dire que, pendant la nuit qui précède le premier jour de Pâques, les *Chlysty* et les *Skoptzy* se réunissent pour célé-

---

1 Parmi les anciens Gnostiques on trouve une secte d'Adamites.

2 Un romancier allemand, M. HACKLÄNDER, dans un livre intitulé *Boutique et Comptoir*, a accusé certains sectaires de son pays des mêmes désordres. Quoiqu'il ne faille admettre d'aussi graves accusations qu'avec beaucoup de réserve, on doit dire que les sectes qui affectent le mystère des sociétés secrètes, s'exposent, comme les jésuites, à tous les soupçons.

3 Quoique traité rigoureusement sous l'empereur Paul, Sélivanoff se fit de nombreux adeptes parmi les classes supérieures. Beaucoup de personnes nobles se firent même admettre dans sa secte.

4 D'autres prétendent, au contraire, que les *Skoptzy* sont une réaction contre l'immoralité des *Chlysty*.

brer une affreuse cérémonie en l'honneur de la Vierge[1]. Durant la liturgie (messe), une jeune fille de quinze ans est placée dans une cuve remplie d'eau tiède. Lorsqu'elle y est assise, on lui met dans la main gauche l'image du Saint-Esprit[2], et des vieilles femmes lui amputent le sein gauche, qu'on dépose dans un plat et dont les morceaux sont distribués aux assistants. Après cette horrible communion, la victime est placée sur un autel, et la communauté danse autour d'elle en chantant :

Po pliassachom
Po gorachom
Na Sionskoniou gorou[3].

La cérémonie[4] se termine par une de ces orgies dont les femmes gnostiques ne rougissaient pas plus que les hommes. Quant à l'héroïne qui a joué le principal rôle dans ce drame étrange, elle est considérée comme une espèce de sainte. Malheureusement une mort précoce l'enlève presque toujours à la vénération de ses coréligionnaires.

---

1 La mère de Dieu qu'ils nomment Akoulina Ivanovna, est l'impératrice Elisabeth, mère vierge du faux Pierre III Sélivanoff, enfermé dans un couvent en 1820.

2 Les *Skoptzy* comme les *Chlysty* n'ont pas, sur les personnes de la Trinité, les idées orthodoxes. Ils n'admettent pas la divinité de Christ qui, par la métamorphose, passe d'un individu à l'autre.

3 Dansons — Et sautons — Sur la montagne de Sion.

4 Un professeur de l'Université de Pétersbourg, chargé par le gouvernement de l'empereur Nicolas de faire un rapport sur les sectateurs, rapport qui n'a été imprimé qu'à un très-petit nombre d'exemplaires, ne parle pas de cette cérémonie.

Les *Skoptzy*, dont le prosélytisme est ardent et qui se sont répandus jusqu'en Bessarabie, sont considérés comme des disciples d'Origène qui prit à la lettre un passage de l'Evangile regardé, à tort ou à raison, comme favorable au célibat[1]. Une grande partie des marchands d'objets en or ou en argent, et surtout les changeurs de Pétersbourg, de Moscou, d'Odessa, de Riga, etc., appartiennent à cette secte. Dans certains gouvernements, par exemple dans celui d'Orel, des villages entiers sont affiliés aux *Skoptzy*. Dans ces villages, ils ont modifié la rigidité de leurs principes et l'on trouve dans les *isbas* des femmes et des enfants. Les *Skoptzy* de ce pays ne se mutilent qu'après être devenus pères, et ils vivent avec leurs compagnes dans la meilleure intelligence, même lorsque leur famille continue de s'augmenter.

Les *Morelstschyky* sont encore plus fanatiques. Chez eux, comme chez les disciples du Brahmanisme, les immolations volontaires sont fréquentes. Ils appellent ces sacrifices horribles « baptême de feu. »

Ces excès ne sont nullement imputables aux doctrines orthodoxes; car rien de pareil n'existe en Grèce, en Serbie, en Valaquie, etc. Ils tiennent à une situation sociale particulière. La France du XVIII[e] siècle n'a-t-elle pas vu les mêmes abus se produire dans son sein? Les convulsionnaires qui ont étonné tout Paris[2], ces filles qui se livraient volontairement

---

1 Madame la comtesse de GASPARIN a soutenu la négative. — Voyez *Des corporations monastiques dans le protestantisme.*

2 Un conseiller au Parlament de cette ville, Carré de Montgeron,

aux plus étranges tortures et même au supplice de la croix; ces moines et ces prêtres qui mêlaient la débauche avec la plus furieuse exaltation[1], différaient-ils beaucoup des *Flagellants* et des *Skoptzy* de la Russie? Il n'est pas nécessaire, comme M. le marquis Eudes de Mirville[2], de recourir au diable pour expliquer ces phénomènes dont la cause est aujourd'hui bien connue[3].

Les doctrines sociales des gnostiques russes qui combinent un mysticisme exalté avec des négations hardies, ne sont pas moins téméraires que leurs théories religieuses. On les accuse[4] de nier la légitimité du mariage et de regarder comme un droit la communauté des femmes.

Je ne vous arrêterai pas plus longtemps sur ce sujet compliqué que Philarète, archevêque de Riga, a traité dans son *Histoire de l'Eglise russe*[5]. Je crois en avoir dit assez pour vous faire comprendre l'influence que les idées des sectaires exercent sur la condition des femmes. Tandis que parmi les *Sta-*

---

publia, à cette époque, le très-curieux ouvrage intitulé : *La vérité des miracles de M. Pâris*, 3 vol. in-4°, 1737-1748.

1 Voyez comte Agénor de GASPARIN, *Des tables tournantes*, 1854.

2 *Des esprits et de leurs manifestations fluidiques.*

3 Docteur HECQUET, *Le naturalisme des convulsions*, 1733; — A. BERSOT, *Mesmer et le Magnétisme animal*, 1853.

4 La rareté des documents authentiques interdit les affirmations absolues. Outre le rapport cité précédemment il existe une description des pratiques mystérieuses des sectaires, rédigée en 1834 par l'archimandrite du couvent de Solovetsk, pour l'empereur Nicolas.

5 En russe, T. IV, p. 220. — L'ouvrage français intitulé le *Raskol*, écrit par une Russe, et les *Etudes religieuses et politiques sur la Russie*, par un catholique russe, contiennent aussi beaucoup de détails.

*rovertzy* on trouve chez elles plus d'intelligence, d'esprit d'ordre, de propreté et de vigilance que chez les autres paysannes; parmi les sectes illuminées, un faux mysticisme abaisse leur caractère au niveau d'un communisme pareil à celui qu'on a reproché aux anciens Gnostiques. Entre le rigorisme des « vieux croyants » et la licence des illuminés, la liberté religieuse rétablira un jour l'équilibre qui n'existe pas aujourd'hui dans les imaginations enthousiastes. Le fanatisme surexcité par de maladroites persécutions, — persécutions que l'esprit de l'Evangile condamne, — finira par s'éteindre quand la discussion pacifique aura succédé aux rigueurs de la loi [1].

Dans certaines parties de l'empire l'abolition du servage a préparé les paysans à mieux comprendre le génie essentiellement raisonnable de l'Eglise orientale primitive. Déjà, — vous aurez peut-être quelque peine à le croire, — les cultivateurs [2] de la Sibérie jouissent d'une certaine liberté dans l'ordre religieux et social. Ils peuvent s'adonner au commerce ou à l'industrie, posséder des meubles et des immeubles, s'établir dans les villes, choisir dans leurs rangs les

---

1 Ce vœu était récemment formulé par le *Nord* et tout Russe intelligent ne saurait manquer de s'y associer.

2 Plusieurs catégories de cultivateurs peuvent, dans la Russie européenne, être compris parmi les paysans libres. Tels sont les *odnovortsy* et les *pavloniky*. L'*odnovoretz* est, à proprement parler, le petit propriétaire qui n'était ni serf, ni affranchi, quoique le mot *odnovoretz* signifie affranchi, ni noble d'épée, ni seigneur terrien. M. Tourguenieff a peint très-heureusement un ménage de cette classe, Ovcianikof et sa femme Tatiane Illinichna. — Voyez *Zap. Okh.* — *l'Odnovoretz*.

chefs auxquels ils obéissent, et prendre en matière de religion la ligne qui leur convient. Un jour ou l'autre, il en sera de même dans la Russie européenne. M. Grigorovitch a essayé dans les *Pécheurs* de montrer les dangers auxquels seront alors exposés les paysans[1]. La vie des ateliers est évidemment le principal. Quoique le progrès industriel de ces derniers temps ait été fort utile à la Russie, il a développé parmi les travailleurs employés dans les usines les deux passions favorites du peuple russe — le luxe et l'ignorance. Ces ouvriers des manufactures se mettent à boire avec une sorte des frénésie sauvage et contractent avec ce vice odieux les habitudes les plus funestes. Ai-je besoin de dire que de pareils penchants menacent les femmes des classes inférieures de tribulations de toute espèce?

---

1 En peignant les périls qui menacent maintenant les paysans déjà libres.

## LETTRE VII.

### LES SIBÉRIAKES.

*Pétersbourg.*

Un artiste distingué, M. Atkinson, qui a parcouru la Sibérie, m'a donné les détails les plus curieux sur le genre de vie que mènent les Russes dans l'Asie septentrionale. Depuis mon retour ici j'ai eu plus d'une occasion de savoir exactement ce qui s'y passe.

Je vous disais dans ma dernière lettre, ma chère amie, que ce mot Sibérie ne doit plus éveiller dans l'esprit toutes les pensées lugubres qu'il faisait naître autrefois. Sans doute, les bords de la Mer-Glaciale sont une des plus affreuses régions de la terre. Mais depuis que la Russie s'est prodigieusement arrondie aux dépens du Turkestan et de la Chine, les immenses provinces connues sous le nom de Sibérie, comprennent des régions égales, sinon supérieures, à beaucoup de gouvernements de la Russie européenne. Tandis que les Occidentaux se figuraient que les Russes étaient absorbés par la guerre d'Orient et par ses suites, le général Mouravieff, gouverneur de la Sibérie orientale, aujourd'hui comte Amoursky, s'emparait sur la rive droite de l'Amour de toute la Mandchourie jusqu'au 45e degré de latitude. Enfin, près de l'embouchure de ce même

fleuve, il a pris possession de l'île de Saghalien, qui est moins large, mais aussi longue que la Grande-Bretagne, et dont la rive méridionale touche presque au Japon, le pays le plus florissant de l'Asie.

Du côté du Turkestan[1], les progrès des Russes n'ont pas été moins rapides. En 1846, ils se sont établis sur la rive septentrionale de la mer d'Aral. Le 20 mars 1854, après une expédition heureuse du général Pérowski, un traité réduisait en vasselage la grande cité de Khiva, qui n'a pas moins de 315,000 habitants. Après avoir subjugué Khiva, les généraux russes, retournant vers l'Est, fortifièrent Pervosk, sur le Sir-Deria, et y mirent une garnison. Khokand, situé sur la même rivière, fut soumis en 1857. Cette dernière conquête assujettit définitivement la grande horde des Kirghises. La même année, la nation kalmouke des Khalkas, qui compte 4,000,000 d'âmes, rompait ses liens avec la Chine et reconnaissait la suzeraineté de l'empereur de Russie.

Vous comprenez maintenant, mon amie, combien de provinces peu semblables sont comprises sous cette qualification vague de Sibérie ou Russie asiatique. La populeuse Khiva, Khokand, qui est fier de ses 400 mosquées, ne ressemblent guère aux arides *toundras* des bords de la Mer-Glaciale!

Mais sans sortir du pays, connu autrefois sous

1 Qu'on nomme généralement, en Occident, Tatarie *indépendante!* — Ce mot est employé bizarrement par les Occidentaux. C'est ainsi que le pape est souverain temporel pour être *indépendant*, tandis que cette souveraineté le met perpétuellement et même nécessairement sous la garde de troupes étrangères.

le nom de Sibérie, la condition des Russes qui y sont établis est loin d'être aussi mauvaise qu'on se l'imagine. La Sibérie, grâce à son étendue et à son éloignement du centre de l'empire, échappe aux inconvénients inséparables de tout gouvernement absolu. En outre, le servage y est complétement inconnu, c'est-à-dire qu'il est délivré de la plaie jusqu'à présent incurable faite par le tsar Boris Godounoff à la Russie européenne. Diverses causes ont contribué à y propager la civilisation. Les Sibériakes descendent en majorité des Kosaks, des Russes et des Suédois qui, depuis la conquête, ont été exilés par les tsars ou qui sont venus s'établir dans le pays. En 1580, 5 à 600 Kosaks, commandés par l'intrépide Yermak et aidés de 2 à 300 Allemands, Lithuaniens et Tatars, réussirent à soumettre l'Asie septentrionale au sceptre de la Russie. Cet événement mémorable s'accomplit sous le règne d'Ivan-le-Terrible. Pierre-le-Grand comprit très-bien le parti que l'empire pouvait tirer des mines inépuisables de cette contrée. La Sibérie lui servit aussi à satisfaire sa haine contre les Suédois. Mais les énergiques Scandinaves, qu'il avait cru ensevelir dans cette région sauvage, ne se laissèrent point abattre par l'infortune. Se rappelant que leurs ancêtres avaient autrefois contribué puissamment à civiliser les Russes, ils rendirent aux Sibériakes des services de toute espèce. En 1713, ils fondèrent à Tobolsk une école où l'on enseignait les sciences, le latin, l'allemand et le français. Kotzebue y vit jouer ses pièces en 1801 et il ne fut pas médiocrement surpris d'entendre

parler de Corneille et de Schiller au bord de la Mer-Glaciale. Les descendants des Kosaks et des Russes forment aujourd'hui avec les fils des Suédois la population mêlée, à laquelle on donne plus particulièrement le nom de Sibériakes ou de Russo-Sibériens. Quant aux indigènes, Vogouls, Iakoutes, Tongouses[1], Buriates, Samoïèdes, Kamtschadales, etc., ils appartiennent à la race finno-mongole, dont je vous parlerai plus tard.

Tous ceux qui ont visité la Sibérie, s'accordent à donner la meilleure idée des Sibériakes. Cette population est bien supérieure aux Russes européens. Les voyageurs ont été étonnés de trouver dans les plus misérables huttes des mains soigneusement lavées et des pieds aussi blancs que la neige de ces contrées glacées. L'activité, la bonne humeur, le sentiment de la dignité humaine se rencontrent plus fréquemment dans ces déserts que dans la Russie d'Europe. Rien n'est plus facile à comprendre ; car les familles qui ont joué le rôle le plus important dans l'Empire, ont fourni beaucoup de leurs habitants à ces forêts marécageuses que Dante semble avoir devinées :

> Questa palude, che 'l gran puzzo spira,
> Cinge d'intorno la città dolente.

Sous Pierre II, Mentchikoff y expia sa rapide élévation, et les lauriers de Pultawa ne l'empêchèrent pas d'y mourir. Sous Anna Ivanovna, le prince Ivan Dolgorouki y fut relégué avec toute sa famille et ne

---

1 Voyez Madame BAGRÉEF-SPÉRANSKI. *Une famille tongouse.*

revint que pour être écartelé sur la roue, à Novgorod. Biren, favori d'Anna, — qui lui avait conseillé ces atrocités comme seul moyen de consolider le pouvoir absolu, — remplaça les Dolgorouki en Sibérie. Münich, son rival, Münich, le vainqueur des Polonais et des Turcs, y fut envoyé quand on rappela Biren. Je vous ai déjà dit comment la conspiration de 1825 fournit à ces solitudes des représentants des maisons les plus civilisées de la Russie. Les femmes des proscrits montrèrent toutes le même courage. Xavier de Maistre [1] et madame Cottin [2] avaient déjà célébré le dévouement de Praskovia Lopouloff. Puisse un historien digne d'elles raconter l'héroïsme de Madame Mouravieff et de ses magnanimes compagnes! Leur intrépidité mériterait de servir de modèles aux générations énervées de notre temps si pressées de se précipiter du côté des vainqueurs. Lorsqu'un proscrit a franchi l'Oural, il est mort civilement, sa femme est libre de se remarier et de reprendre sa dot. Aucune des nobles femmes dont les maris étaient frappés par Nicolas I[er], ne profita de cette loi sacrilége. Elles demandèrent même à partager les souffrances de leurs époux. Madame de Mouravieff, qui fait songer à la Gauloise Eponine, était destinée à perdre deux de ses fils sous un ciel complice des rigueurs politiques! Encore devait-elle se féliciter de ne pas voir sa famille enterrée dans les mines de l'Oural.

Là descendent les *katorschniki* dont la vie est

---

1 Voyez *La jeune Sibérienne*, 1817.

2 Voyez *Elisabeth ou les exilés en Sibérie*.

pire que la mort. Ceux qui sont relégués dans les mines d'argent de Nertsching, sur la frontière chinoise, au fond de la Sibérie orientale dont les rochers ont la couleur du feu et où les ruisseaux murmurent dans les prés jaunes comme l'ambre ou rouges comme le sang, sont considérés comme plus à plaindre encore que les prisonniers des montagnes ouraliennes. Les exilés qu'on n'ensevelit pas dans ces sépulcres, sont divisés en deux catégories. Les premiers, nommés *loschannyje na raboto*, sont, ainsi que les condamnés français envoyés à Cayenne, astreints, pour un temps plus ou moins long, à un travail forcé. Les autres, la classe des *loslannyje na poselyne*, sont traités en colons, comme la plupart de ceux qui ont défriché la Sibérie. Presque tous les paysans sont des fils de ces proscrits dont le souvenir se retrouve partout en Russie.

Un jour que je visitais ici l'atelier de l'habile peintre dont je vous ai parlé, qui revenait de la Sibérie méridionale avec des albums pleins de magnifiques aquarelles, une de mes connaissances qui m'avait suivie, s'arrêta en face d'un de ces tableaux dont j'admirais l'aspect fantastique et sauvage. Tout-à-coup elle me prit les mains et fondit en larmes: « Mon frère est là! » me dit-elle. L'âme remplie des plus vives émotions, nous gardâmes un silence aussi profond que celui qui règne dans ces mornes solitudes dont nous contemplions l'image.

Un autre jour, j'allais dans une terre aux environs de Moscou. Le soir, à une station du chemin de fer, je découvre dans un coin, presque endormie,

la princesse V*** qui m'avait connue dans mon enfance. Elle est fort âgée et je l'aurais crue incapable d'entreprendre la moindre course. « Où allez-vous, princesse, » lui dis-je avec surprise. — « En Sibérie, répondit-elle simplement, afin de revoir un être qui m'est bien cher. » — Comme ce mot *Sibérie* sonnait tristement à mon oreille!

Ainsi que dans la Guyane française les criminels sont mêlés avec les condamnés politiques. Mais les premiers sont toujours traités avec mépris par les Sibériakes, tandis qu'ils accueillent avec la plus grande cordialité ceux dont l'unique crime est d'avoir eu d'autres idées que les chefs de l'Etat. Combien de pays de l'Europe où l'on chercherait en vain une pareille indépendance! Un des écrivains les plus éminents de la France contemporaine, n'a-t-il pas dit comme Brennus : « Les vaincus ont toujours tort? »

Quelles que soient les souffrances d'un exil en Sibérie, le gouvernement des empereurs de Russie vous paraîtra clément si vous le comparez avec la barbare rigueur de certains princes absolus de l'Occident. Les proscrits espagnols au temps de Philippe II[1], les victimes de *saint* Pie V[2] et des Dragonnades[3], les hérétiques brûlés à petit feu dans des statues de plâtre par les inquisiteurs espagnols[4],

---

1 Voyez le savant ouvrage de M. ROSSEW-SAINT-HILAIRE, professeur à la Sorbonne, *Histoire d'Espagne depuis les premiers temps historiques jusqu'à la mort de Ferdinand VII*, nouvelle édition, 1846-1856.

2 Voyez LECERF, *Du Protestantisme.*

3 Voyez LEMONTEY, *Histoire de l'établissement monarchique de Louis XIV.*

4 Voyez le chanoine LLORENTE, *Histoire critique de l'Inquisition*

eussent été trop heureux de fuir leurs catholiques bourreaux jusqu'aux extrémités du monde. Les épreuves imposées aux exilés russes par un climat impitoyable ne sont pas restées stériles, pas plus que le châtiment infligé à ceux qui s'étaient rendus coupables de délits contre les personnes ou les propriétés[1]. Depuis le règne de Pierre-le-Grand, la civilisation a fait d'étonnants progrès dans ces contrées vouées sous les khans indigènes à une barbarie séculaire. Le luxe des riches Sibériakes étonne aujourd'hui les étrangers. Dans une région que les Occidentaux croient encore tout-à-fait barbare, les femmes des fonctionnaires et des négociants sont vêtues des plus riches étoffes tissées dans vos manufactures de Lyon. Les soirées et les bals sont aussi organisés avec une élégance remarquable. Malheureusement le jeu, — cette funeste passion du peuple russe, — s'est implantée parmi les Sibériakes. Les femmes jouent comme les hommes et quelquefois avec plus d'ardeur. « J'ai vu, dit M. Atkinson, une mère de douze enfants qui, chaque jour, à moins qu'elle ne soit malade, passe cinq ou six heures à tenir des cartes, oubliant complétement alors et les affaires de sa maison, et son mari et sa famille. J'en ai vu une autre qui joue presque tout le jour et souvent la nuit. Elle a, dans sa fatale habitude, son temps

---

*d'Espagne*, trad. française. — Llorente avait été secrétaire de l'inquisition.

1 On sait que les Anglais ont adopté aussi le principe de la transportation et en ont obtenu de remarquables résultats. — Voyez J. DE LA PÉLAGERIE, *Histoire de Botany-Bay*, Paris, 1836.

réglé comme le négociant le plus ponctuel. Dès le matin, les cartes sont rangées sur la table. Si personne ne se présente pour faire sa partie, elle s'en va chez une amie, puis chez une autre jusqu'à l'heure du dîner. Après dîner elle fait une sieste de deux heures, puis elle se relève pour tenter de nouveau la fortune. Un jour, elle apprend qu'un habile joueur vient d'arriver à Ekaterinebourg. Aussitôt elle engage une partie avec lui, partie qui se prolonge jusque dans la nuit, et cette fois-là elle gagne nne somme considérable. Le lendemain elle recommence, et perd tout. Elle prie alors son heureux adversaire de vouloir bien lui accorder la revanche. Dans les vingt-quatre heures, elle doit recevoir par la poste son revenu d'un semestre. La somme si désirée lui est, en effet, remise; elle court en toute hâte rejoindre celui qui l'a déjà si cruellement appauvrie, et, à la fin de la soirée, elle rentrait chez elle sans un denier. »

M. Atkinson cite une Sibériake du même district, nommée Anna Pétrovna, dont les goûts étaient bien différents. Cette Anna, véritable amazone, est restée dans le célibat afin de mener plus à l'aise l'existence de Nemrod. Issue d'une famille de chasseurs, elle a rêvé, dès sa jeunesse, des exploits pareils à ceux de votre Gérard. Elle manie le fusil et la carabine comme un montagnard de la Suisse primitive et elle a délivré le pays d'un grand nombre de loups et d'ours. Vous savez quels dangers présente la chasse des ours dont la ruse égale la force. Anna les regarde, à cause de cela, comme les adver-

saires les plus dignes de sa valeur. Un soir, un de ses frères racontait devant elle qu'il avait vu un ours d'une taille énorme. Le lendemain matin, elle quittait sa chambre à la dérobée, sellait son cheval, prenait son fusil et se dirigeait du côté où la bête avait été rencontrée. Après plusieurs heures de recherches, elle découvre le monstrueux quadrupède couché dans l'herbe. A son approche, il se lève et marche vers elle. Mais sans lui laisser le temps d'avancer, elle le frappe d'une balle à la tête et rapporte triomphalement sa fourrure.

On ne doit pas s'attendre à trouver chez les paysans le même luxe que chez les fonctionnaires ou chez les marchands. Mais partout règne la propreté, si rare dans la Russie européenne, partout le caractère slave reprend quelques-unes de ses primitives tendances trop souvent comprimées dans le reste de l'empire. Le docte astronome Hansteen, qui a bien étudié ce peuple, admira sa beauté, sa vigueur, sa cordialité. « Les Sibériens, dit-il, ont la réputation d'être les plus beaux sujets de la Russie, et pour ma part, je trouve que c'est parfaitement vrai. C'est une race bonne, pleine de bon sens, et d'une santé de fer, n'ayant pas l'ombre de la cupidité juive qui distingue le paysan russe européen et se montrant, au contraire, l'hospitalité incarnée[1]. »

Les femmes ne sont pas plus douillettes que leurs maris. Elles vont, l'hiver comme l'été, le haut

---

1 L'introduction du lavage de l'or a déjà développé d'autres instincts dans une population qui avait su, jusqu'à nos jours, se soustraire à la maladie du siècle, l'*auri sacra fames*.

du corps couvert seulement d'une chemise, avec un léger jupon de toile et les pieds nus. Pour une course rapide, elles se contentent de ce costume. Si elles doivent rester dehors quelque temps, elles mettent une jaquette de peau et se chaussent de souliers. « Elles rayonnent de propreté! » dit avec enthousiasme le célèbre professeur de Christiania[1], étonné de ne voir parmi les Sibériakes « que des peaux blanches et des visages frais ». Chaque cabane, — merveille qui paraîtra incompréhensible dans votre pays, où les familles des paysans semblent ignorer l'usage de l'eau, — chaque cabane possède une « chambre de bain », qui est souvent mise en contribution. Comme il est difficile, dans un climat aussi froid, d'inonder les appartements et les escaliers, ainsi qu'on le fait en Hollande, les ménagères ont imaginé de les ratisser avec de grands couteaux. Aussi sont-ils d'une propreté exquise.

Chez les Sibériakes, il y a très-peu de rapports entre les hommes et les femmes. Les mœurs orientales et la rigueur du climat qui emprisonnent les habitants sous leur toit la plus grande partie de l'année, expliquent ces habitudes. Aussi, quand un Sibériake veut se marier, est-il obligé de s'adresser à une espèce de diplomate en jupon, nommée en russe *svacha*. C'est presque toujours une vieille femme

---

1 Une traduction allemande de son livre a paru à Leipzig en 1854, sous le titre de *Reise-Erinnerungen aus Sibirien*. — En 1757, Madame Colban en a publié une version française : *Souvenirs d'un voyage en Sibérie*, traduit du norwégien.

qui pénètre partout, qui porte dans les maisons un œil curieux, qui connaît les filles et les veuves et la situation des fortunes. Le jeune homme lui expose ses vues, il lui fait le portrait d'une femme selon son cœur. Après une sérieuse méditation, la matrone lui désigne la personne sur laquelle il doit porter ses regards. Elle-même se dirige vers la maison de la fille et emploie toutes les ressources de son éloquence à mettre en relief les qualités de son client. Si celui-ci possède un service à thé, il a beaucoup de chances d'être accepté; car le Sibériake, comme le Russe européen, a pour le thé une vraie passion. Quand les choses sont à ce point, la *svacha* ménage une entrevue (*smotrénie*), dans laquelle elle fait les frais de la conversation. Se convient-on, une seconde rencontre (*svidanie*) est suivie presque immédiatement d'une troisième (*rukobitie*). Si la jeune fille est décidée, elle donne alors la main à la *svacha* ou à son fiancé. Le quatrième acte se nomme « soirée virginale » (*devitschnik*). On prend le thé, on danse au son du violon ou de la *balalaïka*, et les compagnes de la fille défont ses nattes de cheveux et les lui rejettent sur le sommet de la tête. Elle ne peut les natter de nouveau qu'après son mariage, afin de les enfermer sous un chaperon.

Ces préliminaires compliqués se terminent par une cérémonie d'un caractère plus grave. On sait quelle est la dévotion des Orientaux pour les images des saints. Elle est tellement enracinée parmi les Russes qu'ils considèrent comme des païens ceux qui n'ont pas d'*obras* dans chaque appartement de

leur maison. Le jour de la célébration de leur mariage, les fiancés sibériakes se rendent chez leurs parents pour recevoir d'eux l'image. On va d'abord dans la maison du jeune homme, puis dans celle de la fille, où l'*obras* est placée sur une table, avec un cierge allumé et un pain rond sur lequel est posée une salière pleine de sel. Un tapis est étendu à terre. La fiancée entre dans la chambre, accompagnée de sa mère. Elle s'avance sur le tapis avec une majestueuse lenteur et fait trois fois la génuflexion (*pokorno*) devant la sainte image. Le père s'avance alors, il prend l'*obras* et fait avec elle une croix sur la tête de sa fille pour la bénir. Il recommence la même cérémonie avec le pain et la salière. Enfin la fiancée se prosterne aussi trois fois devant son père et devant sa mère.

Un Anglais, M. Hill, l'auteur des *Travels in Siberia*, a été étonné de voir les jeunes filles de la Sibérie manifester avec une singulière naïveté le désir d'épouser des popes. Il en est de même dans la Russie européenne et dans toute l'Eglise orientale. On sait que les anciens docteurs étaient hostiles aux secondes noces. On les interdit encore aux prêtres veufs. Or, se dit-on, un homme qui, en perdant sa femme, perd en même temps l'espoir de la remplacer jamais, doit avoir pour elle les soins les plus tendres. Les diacres qui n'ont pas encore reçu l'ordination sacerdotale et qui sont obligés de se marier auparavant, sont donc exposés à tous les assauts que peut livrer la coquetterie.

M. Hansteen a été encore plus surpris que M. Hill en assistant, à Tobolsk, au baptême d'une Juive de

vingt ans. Les Orientaux confèrent ce sacrement par immersion, comme dans les premiers siècles du christianisme. Cette cérémonie, dangereuse pour les enfants, est scabreuse quand il s'agit d'une prosélyte « aux grands yeux noirs. » — « Pour supporter la cérémonie jusqu'au bout, dit l'astronome norvégien, dans l'état où la pauvre femme se trouvait, il me semblait qu'une nature de cheval aurait à peine suffi. Elle fut réellement plongée et submergée tout entière, nous dirent nos dames qui s'étaient placées de façon à ne rien perdre; mais comment elle en sortit, si ce fut avec ou sans vêtements, si elle plongea elle-même ou si les popes furent obligés de lui enfoncer la tête sous l'eau, je n'osai le demander à Madame Hirsch et à son amie, pensant qu'il leur serait peu agréable de me donner de tels détails. »

---

## LETTRE VIII.

### LES KOSAKES.

*Kieff.*

On a trop souvent parlé en France des Kosaks et de leurs mœurs pour qu'il semble bien utile de vous en entretenir longuement. Malheureusement tout ce qu'on en dit à Paris est un tissu de contes.

D'abord rien n'est moins exact que de considérer le Kosak comme le type complet du peuple russe. Je vous ai déjà parlé, mon amie, des mélanges bien prononcés que les Slaves du nord avaient subis. Mais les Grands-Russes et les Petits-Russes, comparés aux Kosaks, devraient paraître des Slaves pur-sang! En effet, les populations connues généralement sous le nom de Kosakes sont issues d'un mélange de Scythes, de Huns, de Mongols, de Turcs et de Slaves. Aussi, si je les place parmi les populations russes, c'est plutôt pour me conformer à l'usage le plus général, qu'à cause de leur origine.

J'ajouterai qu'il n'est pas plus exact de considérer les Kosaks comme les instruments les plus dociles du pouvoir absolu. Toute leur histoire proteste contre une pareille théorie. Le savant géographe Malte-Brun, en parlant de cette nation[1], ne

---

1 *Précis de la Géographie universelle*, 1820-1827.

craignait pas de la nommer « libre et fière ». Elle a, en effet, longtemps obligé[1] les chefs de l'empire à lui laisser une indépendance très-singulière dans un Etat autocratique.

Quelqu'un a dit avec raison : « on ne s'appuie que sur ce qui résiste. » Aussi la Russie n'a-t-elle commencé à faire des progrès dans les steppes qu'à l'époque où les Petits-Russes, population d'un caractère relativement indépendant, ont reconnu l'autorité des tsars et où les Kosaks ont accepté leur alliance. Tant que les guerriers nomades prenaient parti tantôt pour les Tatars et tantôt pour les Polonais, la nationalité russe n'était pas encore réellement constituée. Elle ne l'a même été définitivement qu'après la conquête de la Podolie et de la Volhynie, par laquelle la Russie a repris son bien à la Pologne. En effet, ces provinces étaient habitées par des Petits-Russes, hostiles, en grande majorité, à l'Eglise romaine et fatigués des persécutions atroces qu'elle leur faisait subir. Les seigneurs polonais, quoique établis depuis longtemps dans ces contrées, y étaient souverainement impopulaires. L'intolérance de la Pologne lui a été plus nuisible que ses divisions[2]. Sans les vexations auxquelles les Kosaks, attachés encore plus que les Petits-Russes à l'Eglise orthodoxe, étaient constamment exposés, peut-être n'auraient-ils jamais abandonné l'étendard de l'aigle blanc.

1 Leurs insurrections les ont rendus souvent redoutables. C'est ainsi que les Kosaks de la Mer-Noire ont essayé de se rendre indépendants sous l'empereur Nicolas, 1828-29.

2 Un savant écrivain polonais, KRASINSKI, l'a constaté dans son *Histoire religieuse des peuples slaves*.

*Kosak* signifie en langue tatare « un homme armé ». Cette définition est très-exacte; car les Kosaks étaient des espèces de républiques guerrières, formées depuis un temps immémorial par des troupes d'aventuriers entre le Don et le Dnieper[1]. L'invasion mongole du XIII[e] siècle fit refluer dans les steppes une quantité d'habitants des villes et des villages qui fuyaient les hordes de Batou-Khan. Au XV[e] siècle la prise de Kieff par les Lithuaniens augmenta les émigrations qui portaient dans ces vastes solitudes avec l'usage de langue russe les croyances de l'Eglise orthodoxe. Les Kosaks construisirent des bourgs et même des villes. L'hiver, ils vivaient avec leurs femmes et leurs enfants; l'été, ils se dispersaient dans les steppes sans limites qui s'ouvraient devant eux.

« O mes steppes, s'écrie un poète slave, vous êtes trop beaux pour être décrits. » Les Occidentaux se les représentent à tort comme des plaines incultes et désertes[2]. Tel n'est point leur aspect général. Dans la Russie méridionale, ils ressemblent plutôt à ces savanes aux herbes hautes et touffues, mais privées d'arbres, que Fenimore Cooper a si bien peintes dans la *Prairie*. Des masses de bluets aux nuances azurées, rouges et violettes émaillent le terrain. Le trèfle dresse ses pompons blancs et le genêt sa pyramide de fleurs jaunes au milieu des

---

1 Voyez BODENSTEDT, *Die poet'sche Ukraine*, Stuttgart, 1845. — Introduction.

2 Le steppe de la Russie européenne est si peu désert, que M. de Brinken lui donne une population de 5,980,000 âmes.

graminées verdoyantes, qui atteignent à la hauteur de cinq ou six pieds[1]. Mille bruits les animent dans la belle saison, hélas, trop passagère! Des insectes innombrables fourmillent dans les hautes herbes. La mouette (*tchaïka*) se balance languissamment dans l'azur du ciel. L'épervier plane immobile dans l'atmosphère, en fouettant l'air du bout de ses ailes. Le soir, la gerboise à la robe mouchetée se lève en sifflant sur ses pattes de derrière. Au printemps, les cygnes sauvages s'envolent vers le nord. En été, des centaines de charriots traversent les steppes, et la nuit la flamme brille autour de ces lourds véhicules, munis d'un coq qui sert d'horloge. Souvent le son des cors, la voix des chasseurs, les aboiements des chiens retentissent dans ces espaces immenses, remplis du bourdonnement des grillons[2], où les petits chevaux de l'Ukraine, aussi rapides[3] que celui qui entraînait Mazeppa, disparaissent dans un océan de verdure dorée :

Ils vont dans les vallons, comme un orage ils passent,
Comme des ouragans qui, dans les monts, s'entassent,
Comme un globe de feu.
Puis ne sont déjà plus qu'un point noir dans la brume,
Puis s'effacent dans l'air comme un flocon d'écume
Au vaste océan bleu.

En Roumanie le steppe a plus d'attrait encore,

---

1 KOHL, *Reisen in Süd-Russland*, se montre émerveillé de cette végétation.

2 Rien ne survit à un hiver de 17 à 22 degrès centigrades; précédé d'un court été qui rend la plaine totalement aride quand la pluie manque.

3 Ils font de 15 à 22 kilomètres à l'heure.

quand, sous un pavillon de branchages dressé en un instant au milieu de la solitude, on prête l'oreille aux accords de la *cobsa* (mandoline) et qu'on voit à l'horizon le ciel rosé se confondre avec les eaux brillantes d'un vaste marais qui se perd dans les roseaux. Plus loin, tous les bruits s'éteignent dans le désert. C'est là que va pleurer le poète quand son âme est trop pleine!

Les Kosaks ne comprendraient point cette tristesse suprême qui inspira à Lamartine les *Novissima verba.* Un jour de bataille est pour eux un jour de fête, et combattre est leur vie. Ils ont fait aux infidèles, Turcs ou Tatars, une guerre acharnée qui contribua efficacement à refouler dans son domaine la barbarie asiatique.

Les Polonais furent d'abord heureux de se servir de cette intrépide et infatigable avant-garde contre les soldats du Croissant, alors que les mères répétaient à leurs enfants cette ballade héroïque et sauvage:

« Sur la haute montagne brillent des feux nombreux, des feux sinistres. Dors, mon enfant.

« Autour de ces feux sinistres sont assis les méchants Tatars. Dors, mon enfant.

« Ils sont assis là et partagent les dépouilles de ton père. Dors, mon enfant.

« Réveille-toi, lève-toi, mon enfant. Prends l'épée damasquinée suspendue à la muraille.

« Avec cette épée, frappe, frappe les Tatars et leurs enfants et déchire-les en morceaux[1]. »

---

[1] Il paraît que les cruautés des Tatars avaient inspiré la même

Mais le fanatisme polonais ne tarda point à leur conseiller les mesures les plus désastreuses. Ils défendirent aux Kosaks les incursions contre les Turcs, s'introduisirent dans leur pays, s'emparèrent de tous les emplois, et forcèrent le clergé justement indigné à reconnaître l'infaillibilité du pape. Les Kosaks n'étaient pas faits pour une pareille abjection. Ils entreprirent sans hésitation contre la Pologne des guerres qui devaient être funestes à ce royaume.

Tandis que cette lutte durait encore, des troupes nombreuses abandonnèrent les rives orientales du Dnieper pour s'établir dans les steppes inhabités; mais fertiles[1], de la Russie méridionale. Telle est l'origine des Kosaks des Slobodes ou de l'Ukraine russe[2]. L'émigration accrut aussi le nombre des Zaporogues[3], — c'est le nom qu'on donnait aux Kosaks établis à l'embouchure du Dnieper, pour protéger les frontières du midi contre les attaques des Tatars. La constitution adoptée par les Zaporogues était singulière. Le célibat leur était imposé pendant leurs réunions militaires. Ils étaient donc obligés de tenir leurs femmes éloignées de la *setch*. La *setch*

---

haine aux Roumains. Voyez la curieuse ballade intitulée *Le Roumain Groué Grozovan*.

1 Il faut bien distinguer les steppes à herbage, qui sont fertiles, des steppes salins qui sont restés stériles, quoique couverts de plantes grasses et toujours vertes. — Voyez HOMMAIRE DE HELL, *Les steppes de la Mer-Caspienne*, etc., Paris, 1843-45.

2 Un docte écrivain allemand, M. BODENSTEDT, a révélé à l'Occident les inspirations originales de ce pays dans l'*Ukraine poétique*, Stuttgart, 1845.

3 De *za*, au-delà, et *porog*, cataracte.

était divisée en trente-huit quartiers ou *kouréni*. Chaque *kouren* avait son *ataman* (hetman). Les *kouréni* assemblés élisaient le chef supérieur ou *kotchevoï-ataman*.

L'été, les Zaporogues abandonnaient la *setch*, qui restait sous la garde de quelques « chevaliers » (ils aimaient à se donner ce nom), et se dispersaient dans les villages voisins. Ils pouvaient alors se livrer à la vie de famille autant que le permettait leur caractère remuant. Les chansons populaires (*douma*) que recitaient autrefois dans l'Ukraine les vieillards à la longue barbe en s'accompagnant de la *bandoura*[1], aideront à jeter un coup-d'œil sur l'habitation d'une dame zaporogue que servaient respectueusement des filles chargées de *momites*[2].

Tout respirait la propreté dans cet intérieur. Le plancher et les murs étaient revêtus d'une couche de terre glaise brillante et peinte. Des sabres, des filets, une arquebuse, une poire à poudre, étaient suspendus autour de la chambre. Des vitres épaisses et rondes n'y laissaient pénétrer qu'un jour douteux. Dans les coins, on voyait sur des dressoirs des cruches d'argile, des bouteilles en verre de couleur sombre et des coupes d'argent ciselé. Des bancs de bois de bouleau faisaient le tour de l'appartement. Une table immense était placée dans un angle sous les saintes images. Un grand poêle, divisé en compartiments et couvert de briques bariolées, occupait l'angle opposé.

---

1 Guitare plus grande que la *balalaïka*.
2 Ducats d'or percés et pendus en guise d'ornement.

Malheureusement, de tous les objets qui remplissaient la maison d'un Zaporogue, sa femme était ce qui l'intéressait le moins. Il lui préférait ses « frères » (compagnons d'armes), ses chevaux, ses armes et surtout son existence aventureuse. Des coups et des injures, tel était le lot de l'épouse. Habitué à passer sa vie à la *setch* ou à la guerre, le mari trouvait le foyer domestique le plus triste des séjours, et sa moitié devait supporter toutes les conséquences de son humeur. A peine ses enfants grandissaient-ils, qu'elle les voyait chausser les bottes rouges à talons d'argent, passer l'immense pantalon des Kosaks, ceindre leurs reins d'un cordon, endosser le casaquin de drap couleur de pourpre, et couvrir leur tête d'un bonnet d'astracan noir, terminé par une calotte dorée. Elle les bénissait, la mort dans l'âme, leur pendait au cou quelque image de saint en métal, leur recommandait de défendre « en chevaliers » la « bonne religion » (l'Eglise orthodoxe) et les voyait partir pour la *setch*, en songeant que peut-être leur tête serait bientôt envoyée à Constantinople ou que les Polonais la feraient promener dans les foires avec leurs mains coupées, lugubre holocauste offert au pape de Rome!

Pierre-le-Grand et Catherine II ont anéanti la république des Zaporogues. Toutefois leurs descendants subsistent encore sous un autre nom. En effet, Catherine céda, en 1792, aux Zaporogues, qui s'étaient distingués contre les Turcs, une vaste étendue de pays. Les Kosaks de la Mer-Noire, — c'est ainsi qu'on les appelle aujourd'hui, — occupent la rive

droite du Kouban depuis les côtes de la Mer-Noire et de la Mer-d'Azof jusqu'à l'affluent de la Laba. Ce territoire, coupé de marais, offre un sol propice à la culture et d'excellents fourrages. Aussi les Kosaks ont-ils assez vite oublié l'humeur vagabonde de leurs pères. Leurs familles cultivent volontiers leurs champs et supportent les rudes travaux que leur impose l'inclémence des saisons; car, en été, le soleil dessèche les pâturages et en hiver des pluies torrentielles amènent des débordements et interrompent souvent toute communication entre les *stanitzas* (villages). Les femmes souffrent plus que les hommes de cette laborieuse existence. En effet, tandis que ceux-ci semblent robustes, ont des traits réguliers et une belle physionomie, leurs compagnes, d'une chétive apparence, flétries avant l'âge par un travail acharné, hâlées par le soleil, vêtues sans goût, donnent une triste idée de la condition de notre sexe chez les Kosaks de la Mer-Noire. Encore ont-elles à craindre que les rapaces montagnards d'au-delà du Kouban, que leurs belliqueux époux sont chargés de surveiller, ne profitent d'un moment favorable pour les enlever avec leurs enfants.

La seconde branche principale des Kosaks est celle du Don qui occupe le territoire situé entre les gouvernements de Saratoff et d'Astrakhan, la Mer-d'Azof et le gouvernement d'Ekaterinoslaf. Ce territoire forme deux parties très-distinctes. La première est composée de plaines fertilisées par une multitude de rivières. La seconde, qui commence à la rive gauche du Don et qui s'étend jusqu'aux frontières

du Caucase, est un steppe monotone où bondissent de nombreux troupeaux.

La vie de ce peuple, que vous avez probablement entendu bien des fois décrier, est essentiellement patriarcale. L'Anglais Clarke, qui les visitait il y a un demi-siècle, en parle avec beaucoup de sympathie. Un de vos compatriotes, très-hostile à tout ce qui est russe, Hommaire de Hell, est encore plus explicite que Clarke : « Quelle idée, dit-il[1], se fait-on encore en France de ces bons Kosaks, si inoffensifs et si hospitaliers! »

Comme la plupart des hommes valides sont enlevés aux *stanitzas* par le service militaire, les femmes sont obligées de déployer une prodigieuse activité. Excellentes ménagères, elles comprennent les avantages de l'ordre, et leurs maisons ont un aspect riant qu'on chercherait en vain dans la Grande-Russie. Le climat, passant de l'extrême froid à une chaleur intolérable, on est obligé d'avoir une habitation pour l'hiver et l'autre pour l'été. Dans la première, qui est en terre, la mère de famille réunit ses enfants autour d'un vaste poêle. La seconde ressemble aux chalets suisses; car elle est en bois, avec une petite galerie circulaire; mais le toit a une forme orientale, il est aplati et on y dort pendant la saison brûlante. Comme on peut alors attendre quelques voyageurs, une jolie chambre, tapissée en

---

1 HOMMAIRE DE HELL, *Les steppes de la Mer-Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale*, 1843-45, 2 vol. in-8°, Paris et Strasbourg.

papiers peints, ornée d'images et de trophées d'armes, leur est soigneusement réservée.

Les saintes images et les armes résument toute la vie du Kosak, aussi attaché à la foi orthodoxe qu'à ses occupations guerrières. Mais les devoirs du soldat laissent peu de loisirs au père de famille obligé d'aller au loin pour servir son pays. Heureusement que la femme qu'il laisse à son foyer est aussi capable d'administrer un domaine que de gouverner une maison. Labourer, semer, récolter, soigner le bétail, tous ces rudes travaux ne lui font pas oublier les enfants, le vieux père arrivé, comme le dit Homère, « au seuil de la vieillesse pesante, » l'aïeule infirme qui a autant besoin de consolations que d'appui. Quand le mauvais temps l'enchaîne auprès du poêle, elle fabrique des bas, de la toile et même du drap. Toute pensée de coquetterie n'est pas étrangère à ces actives matrones. Quoique leur taille soit plus ramassée que celle des hommes, elles ont presque toutes le teint assez beau, des yeux noirs, grands et expressifs et des traits agréables. Dans les jours de fête, leurs robes qui sont en soie ou en coton et qui descendent à la cheville, sont boutonnées jusqu'aux hanches qu'entoure une élégante ceinture agraffée. Sous cette robe, elles portent de larges pantalons et souvent des bottes jaunes. Les femmes mariées couvrent leur tête d'un bonnet orné d'or et de perles, que les filles remplacent par un mouchoir, d'où leurs cheveux noirs s'échappent en boucles qui tombent sur leurs épaules.

Dans le steppe qui sépare le Volga[1] de l'Oural, les Kosaks ouraliens, colonie qui vient des rives du Don, occupent une longue et étroite bande de terrains sablonneux et marécageux le long de l'Oural. Les Kosaks de ce pays vivent dans une véritable aisance. La *soroka* ou bonnet de leurs femmes est ornée de perles fines et d'un mouchoir de soie persane. Enrichis par le commerce et surtout par la pêche, ils tiennent à avoir des habitations commodes et propres.

La nation russe, qu'on se figure souvent comme essentiellement militaire, est portée vers le négoce par un instinct irrésistible. La passion qu'elle a pour la pêche n'est pas moins énergique, quand elle n'est point modifiée par les habitudes de la civilisation. Si l'on veut savoir ce qu'elle était chez les Russes primitifs, il faut se transporter aux bords de l'Oural « qui a un fond d'or et une surface d'argent ». C'est lui qui abreuve, nourrit, habille et chausse le Kosak. Aussi, quand il passe auprès du fleuve, il le considère avec amour comme un chasseur passionné les perdrix qui s'envolent. Parle-t-on de pêche et de poisson, ses sourcils s'agitent, son front rayonne et ses yeux gris lancent des éclairs. La pêche est pour lui la préoccupation de toutes les saisons.

Au printemps, quand la débacle de l'Oural commence, lorsque les grues, les canards et les oies

---

1 Sur les rives de ce fleuve, le plus grand de l'Europe, se trouve la chaîne de collines nommée *Dewitschnia-Goru* (montagne de la Vierge). C'est là que vécut, dans une caverne, une jeune fille, devenue chef de brigands.

sauvages se dirigent vers le nord, les Kosaks raccommodent leurs filets et réparent leur *boudarka* (barque). En été, sous la présidence de l'hetman de la pêche, ils accourent au fleuve avec leur chariot, leur barque, leurs filets et un Kirghis, vêtu de peaux de renards, qui remplit les fonctions de domestique. Tous se rangent en ligne sur le sable de la rive, attendant avec une fiévreuse impatience le coup de canon qui doit donner le signal du départ. A la pêche d'automne, les marchands de Moscou et de Saratoff arrivent les poches garnies de roubles. Sur l'Oural se pressent, d'un bord à l'autre, des milliers de *boudarkas* que ces marchands suivent d'un regard avide. L'hiver, la besogne est bien plus rude. Le fleuve est gelé, et il faut casser la glace, épaisse d'un demi-mètre, pour atteindre le butin. Ces obstacles ne font que redoubler l'ardeur du Kosak.

A la maison, une tenue calme et même compassée succède à cet enthousiasme. Le sévère *raskolnik* se garde bien de « causer quelque plaisir au diable. » Point de contes, point de chansons, point de danses, surtout point de tabac. En campagne, ce rigorisme s'adoucit. « Les mères, » — c'est le nom qu'on donne à tout le sexe féminin, — ne sont-elles pas obligées de prier pour le pauvre Kosak et d'expier ses faiblesses? Tandis qu'elles restent paisiblement au coin de leur feu, n'est-il pas juste qu'elles aient de la vertu et de la piété pour toute la famille?

En général, le Kosak ouralien abandonne volontiers aux femmes tout ce qui regarde l'instruction,

l'éducation, la religion. Elles sont chargées de maintenir les traditions au foyer domestique, d'inculquer les principes de la vertu aux enfants et aux jeunes filles. On peut, il est vrai, s'en rapporter à leur zèle, qui dépasse même parfois la limite raisonnable. Aussi elles se fâcheraient sérieusement si un de leurs fils déliait ou perdait l'étroite ceinture d'argent natté qui doit distinguer, dans l'autre monde, les orthodoxes des Tatars infidèles. M. Lacordaire n'a-t-il pas dit que les Français porteraient en paradis « le signe » de la grande nation qui a donné aux papes leur territoire et sauvé tant de fois « la sainte Eglise romaine? » Quant aux carêmes, les matrones les font observer avec une grande rigueur. On doit renoncer alors à l'agneau rôti et au *kaïmak* (lait bouilli). Pendant six mois on se contente de gruau et de choucroûte. Aux bords de l'Oural comme dans toutes les parties de la Russie occupées par les Kosaks, les femmes se montrent fort attachées aux coutumes hospitalières de la vieille Russie. Elles considèrent comme « un péché mortel » d'accepter même un *kopek* pour les mets qu'elles offrent à l'étranger. Mais cette bienveillance a ses nuances. Un « menton rasé » ne leur plaît pas mieux que les Tatars. Cette antipathie pour les « museaux pelés » prouve que les répugnances pour les coutumes de l'Occident ont conservé une partie de leur force.

Les Kosaks de la Ligne sont restés, plus que ceux de la Mer-Noire et du Don, fidèles à la vocation de leurs pères, la lutte contre l'islamisme. On ne les envoie point à des distances considérables

de leurs foyers et ils doivent, le long du Kouban et du Térek, contenir les montagnards indomptés du Caucase. Cette tâche obscure et périlleuse devrait leur attirer les sympathies du monde civilisé. Pourtant j'ai entendu presque toujours en France vanter Chamyl de la manière la plus outrée[1]. Si le guerrier musulman, dont je ne veux point contester l'héroïque bravoure, et ses fanatiques *murides* méritent tant d'éloges, pourquoi la France est-elle si reconnaissante des services des Bedeau, des Changarnier, des Cavaignac et des Lamoricière? Pourquoi les esprits les plus éclairés ont-ils applaudi aux défaites des Hindous? Si les succès des Français dans le nord de l'Afrique, si les triomphes de l'Angleterre dans l'Asie méridionale sont regardés avec raison comme les conquêtes de la civilisation et du christianisme sur le monde barbare, il me semble qu'on devrait être plus juste pour les intrépides soldats qui ouvrent le Caucase à l'Europe et renversent une des plus formidables barrières qui la séparent de l'Asie. Je comprends très-bien que si la Russie attaquait les Roumains ou les Hellènes, populations qui étaient civilisées et chrétiennes bien des siècles avant les Slaves, l'Europe tout entière se soulevât comme un seul homme pour repousser des entreprises qui seraient un attentat contre le génie même de la civisation. Mais les pillards farouches et sans loi des gorges caucasiennes ne sont pas dignes, malgré leur

1 Le drame de M. MEURICE, *Chamyl*, joué en 1854, est un modèle de ce système d'idéalisation.

courage vraiment exceptionnel, de l'intérêt qu'on leur a témoigné plus d'une fois sur les bords de la Seine et de la Tamise.

Les Kosaks de la Ligne consacrent presque toute leur vie à lutter contre ces rudes montagnards. De vingt ans à soixante, ils sont tous soldats. Tandis qu'une moitié est employée au service actif, l'autre reste au village pour cultiver les champs, ou plutôt pour se reposer; car ils laissent à leurs femmes un labeur qui ne leur sourit guère. Passionnés pour la guerre, occupés constamment de leurs armes, de leurs chevaux, du récit de leurs combats contre les infidèles, l'agriculture les intéresse si peu que leurs compagnes ne portent pas dans le travail des champs la même ardeur que les femmes des Kosaks du Don. Aussi sont-ils exposés à souffrir de la disette. Il est facile de comprendre cette incurie quand on songe que la vie de ces populations est une lutte perpétuelle. Les *stanitzas* ressemblent à des camps retranchés, entourés d'une palissade et d'un rempart en terre. Les femmes et les jeunes filles qui vivent à l'abri de ces faibles forteresses sont perpétuellement exposées à être enlevées et promenées comme un vil bétail sur les marchés de l'Asie; car le mahométan du Caucase, qui vend sa sœur ou sa maîtresse, fait encore la guerre comme on la faisait en Europe au siècle d'Attila! J'ai entendu raconter à des généraux russes d'admirables épisodes de ces guerres acharnées. En général, les militaires qui regardent les Kosaks de la Mer-Noire comme de mauvais soldats, parlent des Kosaks du Don avec estime et des Ko-

saks de la Ligne avec admiration. Il n'a manqué à ces derniers qu'un historien pour que l'Europe vît en eux de véritables héros. En 1774, à l'époque où l'islamisme était encore une puissance redoutée, une de leurs *stanitzas* tint tête à l'armée du khan de Crimée et la mit en déroute. En 1788, 20,000 Circassiens essayèrent en vain de s'emparer d'un de ces villages et les intrépides soldats de la montagne reculèrent devant une simple palissade. Catherine-la-Grande apprit avec admiration et avec une joie facile à comprendre. que les femmes avaient combattu au premier rang. L'impératrice voulut faire une pension à ces héroïnes dont un des poètes les plus célèbres de la Russie, Lermontoff, qui connaissait si bien ces contrées où il a vécu pendant son exil, a merveilleusement compris le caractère dévoué. Le poète du Caucase a été heureusement inspiré en mettant ce chant dans la bouche d'une jeune mère qui, derrière le frêle rempart de la *stanitza*, berce son fils nouveau-né.

« Dors, petit, repose en paix, dors, mon enfant, endors-toi! Du haut des cieux, la lune regarde paisiblement dans ton berceau. Je te chanterai une chanson, si tu fermes les yeux; je te conterai une belle histoire. Allons, endors-toi, mon enfant.

« Là où le Térek, à travers les rocs, roule en mugissant dans la vallée, le Tchetchen est à l'affût, accroupi à terre, aiguisant son poignard. Ton père cependant a vieilli dans la vie des combats, et le Ciel est avec lui... Endors-toi, mon enfant.

« Toi aussi, — ce jour-là viendra, — toi aussi

tu partiras pour la guerre. Un fusil à la main, tu monteras à cheval, tu t'en iras loin de la hutte de ta mère. Je te broderai moi-même une belle housse avec de la soie bigarrée . . . Endors-toi, trésor de mes yeux, endors-toi, mon cher enfant!

« Tu seras un hardi cavalier, un vrai Kosak du fond du cœur . . . Ah! quand je te verrai partir, quand tu me feras un dernier signe d'adieu, que de larmes amères je verserai! quelle tristesse m'accablera! . . . Allons, il faut fermer les yeux, endors-toi, cher enfant!

« Alors, dans le sommeil ou la veille, le matin ou le soir, sans cesse je penserai à toi . . . Je n'aurai d'autre consolation que de prier. Je dirai : Où est-il maintenant? Que fait-il? . . . Dors, tu es encore sans souci dans ton berceau . . . Dors, ô mon enfant!

« Je te donnerai une sainte image pour t'accompagner sur ta route. Quand tu prieras Dieu, tu la mettras devant toi. Dans les pays lointains, au milieu de la bataille, tu penseras toujours à ta mère... Dors, petit, repose en paix, endors-toi, endors-toi, mon enfant! »

Le temps n'est pas fort éloigné où d'autres femmes que celles qui vivent sur les rives du Kouban et du Térek auraient pu endormir leurs enfants à l'aide de pareils chants. Les premiers villages russes établis dans l'intérieur des steppes ont été souvent ravagés, et ceux de leurs habitants que les barbares avaient épargnés, vendus en Chine ou dans la Boukharie.

Baschkirs, Kalmouks et Kirghis rivalisaient d'ardeur contre les Chrétiens.

Dans une de ces expéditions, les Kirghis s'étant emparés du village de Mortoff, sur le grand Irghis, emmenèrent parmi leurs prisonniers trois sœurs, dont la plus jeune avait quatorze ans. On leur lia solidement les mains et on commença à les entraîner à travers les plaines sans limites dans la direction de la Chine, où leurs maîtres voulaient les vendre. Le voyage durait depuis plusieurs mois, lorsque la moins âgée de ces filles puisa dans son désespoir même une énergie surhumaine. Un jour que les Kirghis, après avoir célébré une de leurs fêtes, dormaient sous leurs tentes dans une profonde ivresse, elle s'approcha du foyer où elle brûla ses liens, puis, ayant détaché ses sœurs, elle les engagea à s'enfuir. Mais une pareille entreprise leur parut chimérique : « Comment, disaient-elles, s'aventurer à pied, sans guide, sans provisions, sans armes dans les steppes incommensurables? Le moindre danger ne serait-il pas d'y mourir de faim? » Mais ces objections, quoique spécieuses, n'effrayèrent point l'intrépide jeune fille. « Au lieu de me consumer de chagrin parmi ces sauvages, répondit-elle, j'aime mieux périr loin d'eux dans le désert. Je veux tenter même l'impossible pour revoir ma patrie bien-aimée et ma mère chérie. » Après avoir parlé ainsi, elle fit ses adieux à ses sœurs, et se mit en route dans la direction de l'ouest. Elle ne marchait que la nuit afin de ne pas tomber dans les mains des maraudeurs, et le jour, elle se cachait dans les hautes herbes.

Après avoir éprouvé des souffrances de toute espèce, elle gagna les bords de l'Oural. Les premières tentatives qu'elle fit pour passer cette grande rivière dans un canot de roseaux faillirent lui coûter la vie. Un second essai ayant mieux réussi, elle gagna l'autre rive où elle fut reçue par une famille kosake avec la plus cordiale hospitalité. Mais elle n'avait pas atteint le terme de son pèlerinage. Le vaste steppe qui s'étend entre l'Oural et le grand Irghis, était rempli de nomades qu'il fallait éviter. Elle se remit en route et, grâce aux ténèbres et aux étoiles, qui lui servaient de guides, elle parvint à revoir son pays où elle mourut, en 1840, à l'âge de soixante-dix ans.

FIN DU LIVRE PREMIER.

## LIVRE II.

# LES SLAVES DE L'OUEST.

---

### LETTRE PREMIÈRE.

#### LES REINES DE POLOGNE.

*Pétersbourg.*

La grande famille slave ou letto-slave se divise en trois rameaux. Je vous ai déjà parlé des Slaves du sud-est[1]. Les Slaves de l'ouest se composent des Lekhs ou Polonais, des Tchèques que vous appelez Bohémiens et des Wends de la Lusace[2]. Le groupe lettique ou lithuanien comprend les Lithuaniens et les Lettes des provinces baltiques[3], dont l'idiome a gardé, presque sans altération, le moule du sanscrit.

---

1 Voyez dans le tome premier les Bulgares, les Serbes, les Tsernagortses, les Dalmates ou les Slaves du sud et dans ce volume les Russes ou les Slaves de l'est. — C'est à tort qu'on comprend souvent l'idiome des Albanais ou Chkipetars parmi les langues slaves. Quoique cet idiome se soit emparé d'une quantité assez notable de mots slaves et grecs, il paraît se rattacher, plus immédiatement que le grec lui-même, à la langue pélasgique, souche du grec et du latin. Hellènes, Latins et Albanais forment donc le groupe pélasgique de la famille indo-européenne.

2 Le polabe qui a disparu, était un dialecte des langues slaves de l'ouest.

3 Le borussien ou ancien prussien était un dialecte lettique.

Au VI[e] et au VII[e] siècles, la contrée qu'on nomme maintenant Pologne fut envahie par des tribus dont l'histoire est intimement liée à celle de l'empire des tsars[1]. J'ai autrefois visité Krakovie où moururent Vanda et Hedwige, les deux populaires héroïnes de ce pays; où furent couronnées Marie de Gonzague et Marie d'Arquien. Quoique Krakovie ait été violemment enlevée aux Slaves de l'ouest par un coup de main des empereurs d'Autriche, on est bien placé dans une ville qui fut la capitale du royaume jusqu'à Sigismond III (1587-1632) pour étudier des populations qui occupent aujourd'hui une si grande place dans les immenses Etats des héritiers de Rurik.

Le tombeau de la célèbre Vanda[2] est un des monuments qui attirèrent d'abord mon attention dans une ville si riche en reliques du passé et où la beauté du paysage ajoute encore à l'intérêt des traditions. En venant par la route de Varsovie on n'aperçoit qu'une verdoyante vallée, couverte d'arbres fruitiers, que la Vistule fertilise. A l'horizon s'étendent les lignes bleues des chaînes de montagnes qui se déroulent de la Mer-Noire aux rives du Danube. Au milieu de cette opulente vallée, aux bords de ces belles eaux, s'élèvent les flèches gothiques et les murs noircis de la cité sainte des Polonais[3].

---

1 Voyez KARAMSIN, *Istoriia Gosoudartsva Rossiikago*, Pétersbourg, 1821.

2 Les historiens de cette époque semi-mythique mettent le règne de Vanda en 540.

3 Les rois y furent couronnés jusqu'en 1764.

Les contrées habitées par les Slaves de l'ouest étaient encore attristées par l'image des scènes lugubres dont elles avaient été le théâtre. Vous n'avez pas perdu, sans doute, le souvenir d'un discours prononcé à la chambre des pairs par un orateur catholique, M. le comte de Montalembert, qui racontait à ses nobles collègues les massacres ordonnés dans la Russie-Rouge (Galicie ou Lodomirie) par l'empereur apostolique. Le général L. de Benedek fut chargé de pacifier cette contrée qui supportait impatiemment le joug des Autrichiens. Conformément à la politique traditionnelle de l'Autriche[1], les autorités impériales lâchèrent contre la noblesse et la bourgeoisie la plus vile populace, et l'on vit le gouvernement qui s'intitule « conservateur par excellence », payer au poids de l'or la tête des gentilshommes slaves. Ce n'était pas assez. Au mépris de ces traités de 1815 que l'Autriche invoque sans cesse, la république de Krakovie fut incorporée à l'Autriche[2]. Ce gouvernement n'est pas moins hostile aux Slaves qu'aux Latins. Car s'il a enlevé à ceux-ci la Transylvanie, la Temesana[3], la Bukovine et le royaume Lombardo-vénitien, il fait peser un joug de fer, béni

---

1 Voyez Alfred MICHIELS, *Histoire secrète de l'Autriche, d'après des documents authentiques*, Paris, Dentu, 1859.

2 Elle a été bombardée en 1848, comme Prague, Pesth, Milan, Venise et Vienne. Les capitales de l'Autriche, qu'elles soient habitées par des Slaves, des Magyars, des Italiens ou des Allemands, aiment, à ce qu'il paraît, également leurs doux maîtres.

3 Banat de Temeswar.

par les jésuites, sur les Tchèques[1], sur la Russie-Rouge et sur une partie des Slaves du sud.

Combien de fois, en songeant à ces iniquités qui finiront par lasser la colère du Ciel, n'ai-je pas évoqué à Mogila[2] l'ombre de l'héroïque Vanda, qui renversa dans la poussière les étendards de Rithiger! La fille de Krakus était, disent les chroniques, aussi belle que les anges; son courage était égal à sa beauté. Rithiger, prince allemand, qui avait entendu parler de ses charmes avec admiration, lui envoya une députation pour la demander en mariage. « Jamais, répondit fièrement l'intrépide vierge slave, jamais je ne me marierai; je tiens le sceptre de mon père, et je le conserverai seule; j'aime mieux être souveraine que la femme d'un souverain. » Rithiger furieux lui déclara la guerre. Vanda, après avoir convoqué ses soldats, s'avança avec résolution sur le champ de bataille; mais les Allemands, vaincus par le prestige de son courage et de sa beauté, refusèrent de combattre contre elle et abandonnèrent leur prince qui se tua de désespoir. Vanda rentra triomphante à Krakovie qui fut, jusqu'à la décadence de la Pologne, la tête et le cœur du royaume. Effrayée de l'inconstance des destins que les païens redoutaient sans cesse, ou plutôt craignant d'attirer sur son pays la colère de nouveau prétendants, Vanda offrit aux dieux un sacrifice solennel, et quand

1 Voyez dans KRASINSKI, *Histoire religieuse des peuples slaves*, l'histoire de la *conversion* des Bohémiens par l'Autriche.

2 Village près de Krakovie.

la cérémonie fut achevée, après avoir comblé de présents ses fidèles serviteurs, elle se précipita dans la Vistule.

A un mille de Krakovie, le château de Lobzow rappelle des temps plus glorieux encore pour la Pologne que ceux de la reine Vanda. Lobzow a été bâti par Kasimir-le-Grand, « le roi des paysans. » La dynastie des Piast avait fait monter le christianisme sur le trône. Les Tchèques de la Bohême avaient été convertis par deux moines grecs, saint Constantin-le-Philosophe[1], et saint Méthodius[2]. Dombrowka, princesse de cet Etat slave, devint, en épousant Miéczyslas I$^{er}$, l'apôtre de la Pologne. Miéczyslas renversa les idôles et donna l'exemple à ses sujets en recevant le baptême des mains de Bohovid qui avait béni son mariage à Gnèzne en 965. Mais ce fut seulement sous Boleslas-le-Grand que le triomphe du christianisme fut assuré[3]. Malheureusement, sa belle-fille, une Allemande, la reine Rixa, fille du comte Palatin du Rhin, et femme de Miéczyslas II, faillit compromettre son œuvre. Rixa détestait et méprisait les Slaves[4] qui lui rendaient sa haine et son

---

1 Constantin, surnommé l'apôtre des Slaves, qu'on nomme en Occident Cyrille, est l'inventeur des lettres cyrilliques. Il avait été envoyé aux Slaves par saint Ignace, patriarche de Constantinople.

2 Voyez KRASINSKI, *Histoire religieuse des peuples slaves.*

3 Aussi dans le monument de la cathédrale de Posen, sculpté par le célèbre Rauch, a-t-on réuni ces deux princes à côté de la croix.

4 Une autre Allemande, en suivant un système différent, est devenue une des gloires populaires de la Russie. Mais Catherine II était une intelligence hors ligne, que le protestantisme avait élevée au-dessus des préjugés de race et de religion.

dédain. Devenue régente (1034), sous le règne de son fils Kasimir, et ne parvenant pas à dominer une turbulente noblesse cantonnée dans ses châteaux, Rixa s'enfuit secrètement en emportant d'immenses richesses et en emmenant avec elle le jeune roi. Privée de tout gouvernement, la Pologne fut ravagée par les Tchèques qui dévastèrent Krakovie. Les paysans, poussés à bout par l'introduction des abus de la féodalité germanique, s'insurgèrent contre les seigneurs; les idolâtres se ruèrent sur les chrétiens, et, dans leur horreur des habitudes allemandes, les Polonais reprirent quelque enthousiasme pour les vieilles divinités nationales. Plus d'une fois vous verrez d'aussi tristes scènes se reproduire dans l'histoire de la Pologne. Vanda, Hedwige, Barbe Radzivill, reines essentiellement indigènes, ont montré autant de lumières que de patriotisme. Les princesses venues de l'étranger, telles que Bona Sforza, Marie de Gonzague et Marie d'Arquien, esclaves des idées austro-romaines, ont été les mauvais génies de ce pays, et ont fini par ruiner la nationalité polonaise par leurs intrigues ou leur rapacité.

*Saint* Grégoire VII acheva l'œuvre de Rixa. Boleslas II, fils de Kasimir I$^{er}$, ayant osé résister au turbulent pontife[1], l'évêque de Krakovie, Stanislas, souleva contre Boleslas la colère d'une multitude ignorante. « Dans cette lutte, dit un de vos écri-

1 L'Eglise romaine célèbre sa fête le 25 mai. — Pour établir sa sainteté, on cite l'ouvrage allemand de Voigt. Etrange apologie! En effet, Voigt prouve que Grégoire a consacré sa vie au triomphe d'une idée qu'il déclare manichéenne — le célibat.

vains catholiques, où un sujet[1] perdit la vie et le roi la couronne, le bon droit était du côté de l'autorité royale[2]. » Mais le « bon droit » était une médiocre ressource dans ce « siècle de fer. » L'anathème lancé par Grégoire VII sur la Pologne ébranla tous les liens sociaux. Le régicide y fut ouvertement prêché par un clergé fanatique, et l'anarchie leva partout la tête. Le partage de la Pologne entre les divers membres de la famille de Piast[3] mit le comble aux maux du pays. Cependant Vladislas Lokiétek et Kasimir-le-Grand, les deux derniers princes de cette dynastie, parvinrent à faire sortir le royaume de ses ruines. Ils le laissèrent même dans une certaine prospérité.

En visitant le château de Lobzow, bâti par Kasimir-le-Grand, et séjour favori de ce prince, il est difficile qu'on n'entende point parler d'Esther. Les cendres de cette belle Juive, reposent, dit-on, dans le jardin. Je ne pouvais m'expliquer comment Krakovie semblait peuplé d'Israélites, devenus si nombreux dans ce pays qu'on nommait la Pologne « le paradis des Juifs. » Il paraît que la célèbre Esther obtint pour ses compatriotes de si grands priviléges qu'on les vit arriver de toutes les parties de l'Europe. L'influence des femmes fut immense sous un

---

1 Stanislas, devenu un saint national pour la Pologne. Avant leur sacre les rois de Pologne étaient obligés d'aller en pélerinage à Skalka, où avait été tué Stanislas en 1079, éternisant ainsi leur défaite et le triomphe de l'ambition papale.

2 N. de SALVANDY, *Histoire de Jean Sobieski.*

3 Cette période de partage va de 1139 à 1333.

roi qui, comme la plupart de vos Bourbons de la branche aînée, ne savait rien refuser à ses maîtresses[1] et qui transforma Lobzow en une espèce de Capoue. Plus tard, Sigismond III, le roi des jésuites, fit du château l'asile des courtisanes. Aussi catholique que Louis XIV et Louis XV, il se croyait, ainsi qu'eux[2], dispensé par la « pureté de sa foi » des obligations imposées au vulgaire des chrétiens.

Le palais de Krakovie, rebâti par Kasimir-le-Grand et dévasté de nos jours par les Autrichiens, brilla d'une splendeur particulière lorsque ce prince y célébra les noces de sa petite-fille Elisabeth avec l'empereur des Allemands, Charles IV. « Ce fut un spectacle unique jusqu'alors, » dit un de vos compatriotes[3]. En effet, Krakovie réunit dans ses murs un grand nombre de hauts personnages, le roi de Danemark, Waldemar; le roi de Hongrie, Louis; le roi de Cypre, Pierre; et une quantité de princes, de magnats et d'évêques. La jeune impératrice reçut en dot de son grand-père 100,000 florins en or, somme énorme pour le XIV$^e$ siècle. Les vingt jours qui suivirent le mariage furent consacrés à des fêtes, dans lesquelles le roi n'épargna aucune dépense. Les places publiques étaient garnies de longues rangées de tonnes remplies de vin, de bière, d'eau-de-vie et de miel, et des gradins chargés de comestibles

---

1 M. Capefigue, écrivain catholique et conservateur, s'est fait, dans ces derniers temps, le champion de ces maîtresses.

2 Voyez BUNGENER, *Un sermon sous Louis XIV*, Genève, 1844; — *Trois sermons sous Louis XV*, Paris, 1849.

3 SOLIGNAC, *Histoire de Pologne*.

témoignaient de la sollicitude du « roi des paysans » pour le peuple. Non content de ces largesses, Kasimir lui fit distribuer d'innombrables sacs de farine.

Avec Kasimir cessa de régner la dynastie des Piast. Louis, roi de Hongrie, fils d'Elisabeth, sœur de Kasimir, fut préféré aux héritiers plus directs des Piast[1]. Ce prince, que les Magyars appellent le Grand, ne rendit aucun service à la Pologne. En incorporant la Russie-Rouge à la Hongrie, il a fourni aux empereurs apostoliques un prétexte pour la revendiquer en 1772. Sa fille cadette, Hedwige, petite-nièce de Kasimir-le-Grand, se montra, au contraire, digne du choix de la nation qui l'appella à un trône qu'aucun prince n'a occupé plus glorieusement. Mais des complications tout-à-fait romanesques l'empêchèrent quelque temps de se consacrer au peuple qui l'avait élue. Elle aimait Guillaume, duc d'Autriche, que le roi, son père, avait désigné pour son fiancé. Cependant l'intérêt du pays lui commandait de renoncer à son amour. La Pologne se défiait avec raison du caractère envahissant et peu scrupuleux des princes autrichiens. En outre, Jagellon, grand-duc de Lithuanie, province alors fort étendue, offrait de réunir ses Etats au royaume de Pologne et d'embrasser le christianisme avec ses sujets, si la reine consentait à l'épouser. La proposition de Ja-

1 Ce n'est pas le seul fait analogue dans l'histoire des Slaves. En Russie, en 1613, le prince Pojarski, descendant de Rurik et libérateur du pays, ayant refusé de monter sur le trône des tsars, un simple boyard, Michel Romanoff, fut préféré aux princes issus de Rurik et dont les familles subsistent en partie.

gellon excita un tel enthousiasme que les Polonais ne comprirent même pas les hésitations d'Hedwige. Ils placèrent des gardes autour du château afin d'empêcher les entrevues de la reine avec son amant. Mais le rusé Autrichien échappait à la vigilance des Krakoviens qui faisaient de vains efforts pour découvrir sa retraite. La reine, exaspérée par toutes ces mesures, arracha un jour la hache d'un de ses gardes et s'ouvrit un passage au milieu d'eux afin de revoir une dernière fois celui qu'elle aimait. Mais elle finit par comprendre, grâce aux exhortations de la noblesse et du clergé, qu'elle ne pouvait se refuser à un mariage qui donnerait un peuple entier au christianisme et une vaste province à la Pologne. Le grand-duc de Lithuanie, baptisé à Krakovie[1], reçut le nom de Wladislas et devint la souche de la dynastie des Jagellons.

A peine les deux Etats étaient-ils réunis que la pieuse princesse, empressée de recueillir le fruit de ses sacrifices, alla avec son mari en Lithuanie pour y faire adopter la foi chrétienne. Hedwige se conduisit, dans ce pays encore barbare, en véritable apôtre[2]. Loin de recourir aux mesures atroces employées par son Eglise, par Charlemagne comme par les chevaliers teutoniques, pour la conversion

---

1 L'oncle de Jagellon, Narimound, fils de Guédimine, régna à Pinsk, puis à la grande Novgorod. Il embrassa la religion orthodoxe et c'est de lui que sont descendus les princes russes Havansky, Kourakine et Galitsyne.

2 On voit aussi sainte Olga parcourir les provinces russes pour y prêcher l'Evangile. (Voyez N. GEREBTZOFF, *Civilisation en Russie*, I, chap. I[er].)

des infidèles, elle n'employa que la douceur et la persuasion. On vit avec admiration la belle souveraine, à peine sortie de l'adolescence, parcourir la Lithuanie et distribuer à un peuple encore couvert de la dépouille des bêtes sauvages, du linge et des vêtements, et prêcher l'Evangile par une mansuétude digne de l'âge d'or du christianisme.

Aussi intrépide que charitable, Hedwige savait au besoin manier avec énergie l'épée de la belliqueuse Vanda[1]. Tandis que Wladislas repoussait une attaque dirigée contre la Lithuanie par le grand-maître de l'ordre teutonique, Conrad Wallenrod[2], les Magyars envahissaient la Russie-Rouge. La reine, qui avait à peine dix-huit ans, leva des troupes, se mit à leur tête, battit l'armée ennemie à Przemysl (1390), emporta plusieurs places d'assaut et les chassa de la province.

Quand les agitations d'une époque tourmentée lui permettaient de s'occuper de soins plus pacifiques, elle favorisait avec ardeur les lettres et les sciences, convaincue qu'aucun progrès n'est possible pour un peuple sans une instruction solide. C'est pour elle qu'on traduisit la Bible en langue polonaise. Entre autres fondations, on doit citer la création d'un collége à Prague[3] pour les Polonais et les

1 Sainte Olga fait aussi la guerre aux Drevliens pour venger Igor. (Voyez KARAMSIN, *Istoriia Gosoudarstva Rossiikago*.)

2 Le même qui a inspiré à Adam Mickiewicz le poème de *Conrad Wallenrod*, Pétersbourg, 1828.

3 De nos jours on a vu renaître avec éclat la littérature tchèque, jusqu'alors étouffée par le germanisme exclusif de l'Autriche. M. SCHAFARIK s'est signalé par ses écrits, en slave ou en allemand, sur cette

Lithuaniens. L'Université de Krakovie, foyer de lumières[1], reçut aussi de la reine des dons considérables, des encouragements de toute espèce et obtint par son intervention les développements les plus importants dans son enseignement.

La Pologne attendait avec impatience un fils de cette excellente reine. Déjà Jagellon voulait charger les plus habiles ouvriers de faire un berceau en or, orné de riches pierreries. « Depuis longtemps, répondit la modeste Hedwige, j'ai renoncé à ces vanités peu dignes de l'Evangile; Dieu a bien voulu m'accorder le bonheur d'être mère, je lui en rends grâce; mais une humilité chrétienne lui sera plus agréable que tous ces signes de luxe et d'orgueil[2]. »

Les espérances de la Pologne ne devaient pas être exaucées. La reine accoucha d'une fille qui ne vécut que trois jours, et une semaine plus tard, Hedwige elle-même rendait le dernier soupir, à l'âge de vingt-huit ans. Le prince païen qu'elle avait amené au christianisme eut, après elle, d'autres épouses; mais il ne parvint jamais à oublier celle qu'il con-

---

littérature. — Voyez entre autres publications *Die ältesten Denkmäler der böhmischen Sprache*, Prague, 1851.

1 Cette université lutta plus tard glorieusement contre les jésuites, promoteurs des persécutions, qui voulaient s'emparer d'elle.

2 La poésie russe nous montre aussi deux types de l'idéal de l'épouse et de la mère sur le trône, dans Iaroslavna (*Expédition d'Igor*) et dans Eudoxie, femme de Dimitri Donskoï (*Défaite de Mamaï*). — Iaroslavna appartient encore au paganisme slave, elle invoque le « glorieux Dnieper », tandis que Eudoxie prie « le Dieu tout clairvoyant » de veiller sur Dimitri.

sidérait comme son ange gardien[1]. Il la pleura toute sa vie et il expira en prononçant le nom d'Hedwige[2].

Malgré son amour pour la reine, Wladislas, jaloux à l'excès, avait plus d'une fois tourmenté sa compagne de ses soupçons et de ses reproches. Un trait rapporté par l'historien Dlugosz[3] vous donnera une idée des habitudes étranges de cette époque. Hedwige, perpétuellement diffamée auprès de son mari par un courtisan nommé Gniéwosz et fatiguée de ses calomnies, demanda à se justifier devant un tribunal impartial. L'affaire fut donc déférée aux juges de Wislica. Iasko de Tenczyn parut devant les magistrats comme champion de la reine et avec lui douze chevaliers, armés de pied en cap, qui déclarèrent être disposés à défendre jusqu'à la mort la réputation de la princesse[4]. Quand ils eurent jeté leur gant en signe de défi, Gniéwosz, au lieu de soutenir ses calomnies, perdit contenance et demanda pardon. Le tribunal, indigné, le « condamna, dit le naïf historien, à aboyer *judiciairement*, sous un banc, comme un chien[5]. »

---

1 Hedwige régna avec lui depuis 1386. Elle avait été appelée au trône en 1382, mais elle n'en prit possession qu'en 1384.

2 Il ne faut pas confondre Hedwige avec une duchesse de Silésie qui mourut en 1243 et que Rome a canonisée en 1266.

3 Jean Dlugosz, plusieurs fois cité dans ce livre, naquit en 1415 et rendit d'immenses services à la littérature historique de la Pologne. Son histoire de ce pays, écrite en latin, n'a été imprimée qu'en 1711-12.

4 Les Russes avaient aussi adopté le jugement de Dieu, ainsi que le constate le code du grand-prince Iaroslav (XIe siècle), nommé le *Droit russe* (*Rouskaïa Pravda*).

5 Sub scamno judicialiter latrare ut canis.

La dynastie des Jagellons, dont Wladislas fut le fondateur, s'éteignit avec Sigismond I^er^ et Sigismond II[1]. Un bon génie avait présidé aux origines de cette dynastie, une étrangère, bien peu digne du nom de Bona, devait en attrister les derniers temps. L'influence des femmes, jusqu'à présent trop peu étudiée par les historiens, n'en a pas été moins considérable, non seulement en Pologne, mais en Russie, en France, en Autriche, où elle a été tantôt singulièrement utile, et tantôt souverainement malfaisante, ainsi que l'attestent les noms de sainte Olga et de Jeanne Darc, comme ceux de Madame de Pompadour et de l'archiduchesse Sophie[2]. L'histoire de Bona, mise en regard de celle de la reine Hedwige, est une nouvelle preuve d'une vérité que constate l'histoire de tous les peuples. Il est étrange qu'en présence de tels faits, l'éducation de notre sexe soit encore livrée dans une partie de l'Europe occidentale à des mains indignes ou suspectes[3].

Bona doit être considérée comme un funeste présent que la maison d'Autriche fit à la Pologne. Sigismond I^er^, après la défaite des Russes à Orsza, semblait n'avoir plus d'ennemis à redouter. Aussi ne se défiait-il nullement de l'empereur Maximilien I^er^,

1 Nommé ordinairement Sigismond-Auguste.

2 Cette princesse, mère de l'empereur François-Joseph, est le véritable auteur du concordat austro-romain et des mesures qui ont fait descendre si bas l'Autriche de Marie-Thérèse et de Joseph II. Mais Marie-Thérèse chassait les jésuites et Joseph II tenait en bride l'esprit clérical!

3 Voyez MICHELET, *Du prêtre, de la femme, de la famille*, Paris, 1845.

qui profita de sa bonne foi pour lui faire épouser Bona Sforza, fille du duc de Modène, Jean Galeazzi et d'Isabelle d'Aragon. Aussi astucieuse que belle, Bona, à peine arrivée en Pologne, acquit sur un prince esclave de ses passions un empire dont elle fit le plus triste usage. Elle commença par éloigner de la cour les patriotes les plus dévoués et les plus purs. Disposant, grâce aux usages de la Pologne qui obligeaient le roi à accorder les charges aux prières de la reine[1], de moyens nombreux de corruption, elle travailla à diviser la noblesse, déjà trop portée à se déchirer[2]. Elle brouilla si bien le roi avec les gentilshommes, que l'aristocratie refusa de défendre la Podolie envahie, en 1537, par le *domnu*[3] de Valaquie, Radu VIII. Les nobles, convoqués pour combattre, se constituèrent en *rokosz* (insurrection). Ce fut le premier exemple de ces associations anarchiques composées de masses armées et turbulentes, qui se métamorphosaient en assemblées législatives et qui furent plus funestes à la Pologne que ses plus redoutables ennemis. Le mal alla toujours grandissant depuis cette époque. Les gentilshommes opulents se mirent à flatter les empereurs d'Allemagne pour en obtenir des titres de comtes et de barons. Fiers de ces titres, inconnus

1 Ceux qui en étaient pourvus lui faisaient présent d'une ou deux années de revenue. — Voyez LE LABOUREUR, *Traité du royaume de Pologne.*

2 Voyez le tableau d'une diète polonaise par Passek, extrait de ses *Mémoires* dans les œuvres d'A. LÈBRE, Paris et Lausanne, 1856.

3 Le *domnu* le plus célèbre parmi les Slaves de l'Est est Vlad-le-Diable. — Voyez GÉREBTZOFF, *Civilisation en Russie*, I, ch. XVII.

aux anciens Slaves[1], ils devinrent pour les paysans de leurs terres d'impitoyables tyrans, ils s'arrogèrent sur les cultivateurs, transformés en serfs[2], le droit de vie et de mort et c'est ainsi qu'ils préparèrent ces luttes des différentes classes dans lesquelles les nationalités les plus vivaces finissent toujours par succomber[3].

Sigismond, comme s'il eût prévu les dangers que l'avenir réservait au royaume, était personnellement disposé à s'attacher les Kosaks par tous les moyens possibles. Race mêlée, les Kosaks n'avaient primitivement manifesté aucun penchant pour les Russes et ils se montrèrent d'abord les auxiliaires dévoués des Polonais. Ils ne se révoltèrent que lorsque les magnats voulurent plus tard leur ravir leurs biens et, ce qui leur paraissait plus précieux encore, leur indépendance religieuse[4]. Sans doute, au temps de Sigismond, la réforme qui renaissait des cendres du martyr de Constance ne permettait pas aux rois de Pologne de s'occuper encore de la *conversion* des Kosaks. Mais les plus zélés serviteurs du roi lui faisaient voir la nécessité de les organiser de façon à pouvoir tirer parti d'une force militaire aussi considérable. Bona avait d'autres idées, et son

1 Voyez prince P. DOLGOROUKI, *Notice sur les principales familles de la Russie*, p. 9. — En Russie, Menschikoff et Golovine reçurent les premiers le titre de comtes de l'empereur Léopold Ier (1702 et 1701).

2 En Russie, le servage fut aussi une institution nouvelle, postérieure à la période mongole, l'esprit asiatique ayant profondément modifié les idées et les mœurs.

3 Voyez RULHIÈRE, *Histoire de l'anarchie de Pologne*, *Paris*, 1807-1809.

4 Voyez KRASINSKI, *Histoire religieuse des peuples slaves*, trad. française, Paris, 1853.

influence pernicieuse rendit inutile le zèle d'Ostafi Daszhiéwicz.

Sous Sigismond II, la perfide Italienne eut recours au meurtre pour maintenir une autorité qui lui permettait d'entasser dans ses coffres les richesses de la Pologne. Elle avait passé sa jeunesse dans des intrigues galantes; avec l'âge, l'avarice succéda aux passions qui l'avaient d'abord absorbée. Elle trafiquait des évêchés[1] comme des charges civiles et militaires. Aussi, à l'avènement de Sigismond II, ne pouvait-elle se résigner à renoncer à tant d'avantages. La beauté vraiment exceptionnelle et les qualités de la jeune reine Barbe Radziwill ajoutaient à ses regrets les tourments de l'envie. Elle sut faire partager sa colère à la noblesse, sottement indignée de voir une fille du pays monter sur le trône de Vanda et d'Hedwige. Les seigneurs, l'archevêque-primat en tête, demandèrent le divorce à grands cris. En effet, quoique les Polonais aient trop souvent renoncé aux libertés religieuses de la race slave, il est pourtant une question sur laquelle ils étaient restés en désaccord complet avec l'Eglise romaine. Ce fait n'est pas aussi extraordinaire que pourraient le croire les libres-penseurs français qui font, de nos jours, de malheureux efforts pour défendre l'indissolubilité du mariage. Les Latins catholiques sont si bien pénétrés, dès l'enfance, des idées

---

1 « Prêtre, dit un jour Bona à l'évêque de Krakovie, Zebrzydowski, toi qui as acheté l'évêché . . . » — « Je l'ai acheté, répondit avec effronterie le prélat, parce qu'il était à vendre ! »

de la papauté, que les philosophes eux-mêmes se font fréquemment les patrons des utopies jésuitiques. Il me suffit de citer l'auteur de la *Liberté*, M. Jules Simon, autrefois professeur à la Sorbonne, dont les écrits ont toujours été inspirés par des idées libérales et qui, pourtant, s'est prononcé avec ardeur pour le mariage indissoluble[1]. Or, ces messieurs ne semblent même pas soupçonner que plusieurs Pères de l'Eglise ont, en Occident, professé des idées moins étroites. Saint Augustin, l'apôtre du fatalisme et de l'intolérance a, sur ce sujet, comme sur tant d'autres, mis un terme aux variations[2] des Eglises occidentales[3]. Toutefois, même après l'évêque d'Hippone, Charlemagne, patron de l'Université de Paris, Charlemagne, l'idéal du prince catholique, l'épée de la papauté, ne se préoccupa jamais des théories d'Augustin[4]. Les Polonais, enfants souvent indociles de l'Eglise romaine[5], firent comme Charlemagne; ils ne tinrent pas plus de compte des décisions des papes sur l'indissolubilité du lien conjugal[6],

---

1 Voyez aussi MICHELET, L'*Amour*. — Ce livre est nne application faite par un libre-penseur de toutes les idées catholiques à la question du mariage. — M. E. Montégut l'a constaté dans la *Revue des deux mondes* avec une rare sagacité.

2 Aussi nombreuses et plus graves que celles des Réformés! — Voyez GUIZOT, *La civilisation en France.* — Le célèbre auteur prouve que l'Eglise d'Occident a enseigné tour à tour le matérialisme et le spiritualisme.

3 Voyez BOUILLET, *Dict. des sciences*, art. *Divorce.* — L'auteur, dont le *Dict. d'histoire* a été approuvé par Pie IX, n'est pas suspect d'*hérésie !*

4 Voyez les *Questions historiques* de M. LENORMANT, professeur au collége de France.

5 Voyez KRASINSKI, *Histoire religieuse des peuples slaves* — Pologne.

6 Dans les derniers temps du royaume de Pologne (1830), nous

que le célèbre réformateur slave Jean Huss, le martyr de Constance, ne tenait compte des oracles *infaillibles* de Jean XXII. C'est ainsi que l'esprit d'une race, naturellement peu disposée à subir l'autocratie religieuse, se fit jour tant de fois en Pologne, comme en Bohême. Mais on peut abuser des principes les plus raisonnables. En demandant à Sigismond de se séparer de Barbe, le primat et l'aristocratie n'agissaient ainsi que pour satisfaire leur humeur turbulente. Aussi le roi crut-il avec raison devoir leur résister. Sa fermeté finit par triompher de l'opposition, et les nobles consentirent au couronnement de Barbe qui eut lieu à Krakovie avec une magnificence extraordinaire. Six mois après, la vindicative Bona la faisait empoisonner. La jeune reine était si belle et si douce qu'elle fut pleurée de la nation entière, et lorsque Bona, objet de la haine et du mépris de toute la Pologne, retourna en Italie, d'unanimes malédictions y suivirent cette digne compatriote de Catherine de Médicis. Elle s'en consola en emportant dans la Pouille d'immenses richesses, vingt-quatre charriots à six chevaux chacun, chargés d'or, d'argent et de choses précieuses. Mais son favori, le Napolitain Papagoda, aussi perfide qu'elle, s'en délivra en 1559, après lui avoir fait signer un testament qu'il avait rédigé lui-même.

Après la mort de Sigismond II, le dernier descendant mâle des Jagellons, la couronne devint élec-

---

voyons encore la chambre des nonces (députés) soutenir contre Rome, appuyée par Nicolas I[er], la législation si raisonnable du Code Napoléon sur le divorce.

tive. Le parti autrichien voulait la donner à l'empereur Maximilien II; mais le parti national l'emporta et fit nommer Anna, sœur du dernier roi, en lui choisissant pour époux le *domnu* de Transylvanie[1], Etienne Batori (1575). Lorsque Batori monta sur le trône, l'esprit des Slaves, instinctivement indépendant en matière religieuse, avait réveillé en Pologne les traditions toujours vivantes du grand réformateur tchèque[2], Jean Huss, qui fut, dans l'Europe orientale, l'apôtre et le martyr de la régénération religieuse[3]. Les Vaudois et les Hussites avaient trouvé tant de sympathies en Pologne, que la réforme germanique du XVIe siècle y conquit bien vite la partie éclairée de la nation. Le duc de Lithuanie, Nicolas Radzivill, favorisa énergiquement les protestants. Sigismond II accepta la dédicace d'une traduction de la Bible faite d'après la version de Luther, et sous son règne il se trouva un moment où l'on ne comptait plus que cinq catholiques parmi les membres laïques du sénat. Le clergé lui-même ne résista pas à l'entraînement général. Jean Korab Laski, prévôt du chapitre de Gnèzne, devint un prédicateur zélé de la réformation, ainsi que Stanislas Oksza Orzechowski, cha-

---

1 Cette province avait secoué, en 1526, le joug de la maison d'Autriche. Elle resta indépendante jusqu'à Michel II Abaffi. Léopold Ier la soumit alors à la domination autrichienne (1699).

2 Les Vaudois, venus de Lyon, avaient été bien accueillis en Pologne au XIIe siècle. Lyon était une Eglise vraiment orientale, fondée par des Hellènes, et dont le Grec, saint Irénée, fut l'oracle. C'est dans ces églises, héritières comme celle de Bohême, de l'esprit de l'Orient que la papauté trouva, bien avant Luther, d'invincibles adversaires. Voyez la *Suisse allemande*.

3 Voyez la *Suisse allemande*, T. I.

noine de Przemysl, surnommé le Démosthène de la Pologne[1]. Etienne Batori, gagné par les jésuites, donna le signal d'une réaction qui devait être aussi funeste à l'indépendance politique[2] de la Pologne qu'au progrès des lumières parmi les Slaves de l'ouest[3]. En 1579, il établit les fils de Loyola à Wilna. Sigismond III Wasa, le François-Joseph de la Pologne; les deux époux de Marie de Gonzague, Wladislas IV Wasa et Jean-Kasimir Wasa[4]; Marie d'Arquien, femme de Jean III Sobieski, devaient anéantir ce qui restait dans le royaume de tendances libérales et d'indépendance religieuse. Si les jésuites échouèrent en Russie avec Marina et le faux Dimitri, la Pologne leur réservait bien des triomphes et des compensations.

Elève de la Compagnie de Jésus, Sigismond III Wasa précipita le royaume dans un abîme de maux. De son règne demi-séculaire date la décadence de la Pologne. Egalement acharné contre les réformés et contre les orthodoxes, le digne protecteur du faux Dimitri a mérité d'être comparé au catholique Philippe II, qui transforma l'Espagne en un cachot monacal et qui fit d'un Etat si florissant au temps des

---

1 On trouvera d'intéressants détails sur un sujet qu'il n'est pas possible d'approfondir ici dans l'important ouvrage de M. KRASINSKI.

2 Le protestantisme eût été, comme en Prusse, une forte barrière contre les empereurs apostoliques.

3 En dehors de tout système théologique, il est impossible de ne pas admettre la grande supériorité du protestantisme sur le catholicisme quand il s'agit de la diffusion de l'instruction. — Voyez Charles VILLERS, *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*, couronné par l'Institut de France en 1803.

4 La dynastie étrangère des Wasa exerça la plus fâcheuse influence.

Maures une puissance de second ordre. Il ne semble pas que la reine Marie de Gonzague ait rien tenté pour engager les deux successeurs de Sigismond III à suivre une meilleure politique. Louis XIV était Espagnol par sa mère, et sa cour, où elle avait été élevée, était une mauvaise école de tolérance[1]. Elle contribua, plus qu'aucune souveraine, à détacher la nation des vieilles coutumes slaves, sans introduire en Pologne l'esprit viril du gallicanisme français. Déjà à la mort de la reine Anna, femme d'Etienne Batori[2], les habitudes germaniques avaient remplacé à la cour les usages nationaux. Le germanisme, dans ce qu'il avait de moins intelligent, fit de grands progrès sous Sigismond III Wasa[3]. Louise-Marie de Gonzague fit prédominer les usages de la France. Le *castellan* de Léopol, Maximilien Fredo, protestait en vain contre ces engouements contradictoires. En vain, il s'écriait : « que la Pologne ne pouvait se maintenir que par ses lois nationales ; que les lois nouvelles, étrangères, étant peu appropriées au pays, au climat et aux hommes, renversaient les bases de l'édifice politique[4]. » La noblesse, vive et mobile, s'inquiétait fort peu de pareils conseils. Lorsque le roi Wla-

---

1 Voyez l'excellent livre de M. WEISS, *Histoire des réfugiés protestants*, Paris, 1853.

2 Le récit de ses funérailles qu'on trouve dans les *Mémoires de Gaëtani* donnera une idée de la splendeur qu'on déployait dans ces circonstances. Etienne Batori suivit le convoi jusqu'à Krakovie.

3 Il ne s'agit ici que d'un faux germanisme, le germanisme bâtard de Munich et de Vienne et non du germanisme philosophique de Berlin et de Leipzig. Cette distinction est essentielle.

4 M. FREDO, *Fragmenta*.

dislas IV Wasa était devenu éperdûment amoureux du portrait de Marie-Louise de Gonzague, deux ambassades avaient été envoyées à Paris pour obtenir sa main. Les gentilshommes polonais trouvèrent l'occasion heureuse pour lutter de splendeur avec la noblesse française et rapportèrent de Versailles un enthousiasme qui n'a pas diminué pour les coutumes de votre pays.

La seconde ambassade, à la tête de laquelle étaient l'évêque de Warmie et le palatin de Posnanie, fut tellement brillante que je renonce à vous en décrire toutes les merveilles.

La curiosité traditionnelle des Parisiens trouva là une heureuse occasion de s'exercer. La foule admirait les *haïdouks* au *zupan*[1] et au manteau couleur de pourpre ou d'émeraude, les gentilshommes à l'air martial, dont les uns étaient habillés de satin jaune et de velours cramoisi, et dont les autres portaient des dolmans de satin gris et des manteaux de velours vert. Mais ces costumes paraissaient mesquins à côté des vêtements des principaux seigneurs. Ainsi le palatin de Posnanie avait une casaque de brocard d'or, constellée de pierres précieuses et de diamants, ainsi que son cimeterre. Les étriers de son cheval étaient ornés de saphirs d'un bleu admirable. Le coursier lui-même, couvert de toile d'or, avait des fers du même métal. Une partie des chevaux du cortége étaient ferrés en argent, plusieurs étaient peints en rouge. Quant aux carrosses, partout l'ar-

1 Sorte de jupon de drap.

gent massif y avait pris la place du fer. Votre noblesse fut émerveillée d'un pareil luxe, tout en constatant, pour se consoler, chez les ambassadeurs, « quelques vestiges de l'ancienne rudesse des Scythes[1] » qui combattirent autrefois sous les étendards victorieux de la reine Thomyris.

Marie de Gonzague et « l'ambassadrice extraordinaire, » Madame de Guébriant, veuve du maréchal de ce nom, se proposaient bien de faire disparaître ces « quelques vestiges ». La réception qui leur fut faite en Pologne était de nature à les remplir d'espérances. « Les Scythes[2] » déployèrent une pompe extraordinaire.

A Dantzig[3], on offrit à la reine un banquet, où l'on voulut lui donner en même temps une idée de la magnificence polonaise et des habitudes nationales (février 1646). Sur sa table s'élevaient trois pyramides en sucre peint et doré, décorés de figures historiques et des aigles[4] de Pologne et de Man-

---

1 Madame de MOTTEVILLE, *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*, 1723.

2 Les anciens nommaient Scythes tous les peuples de l'Europe orientale étrangers à la civilisation. — Les Scythes gynécocratumènes obéissaient à une femme. Thomyris, reine des Massagètes, ou grands Gètes, peuplade dont le nom se retrouve au bord du Danube, vainquit Cyrus, le conquérant de l'Asie occidentale et lui fit couper la tête. Tel est du moins le récit d'Hérodote. Quoiqu'il en soit, l'existence des amazones dans l'Europe orientale ne saurait être contestée.

3 Dantzig fait aujourd'hui partie de la Prusse propre, appartenant au royaume de Prusse.

4 Dans un dîner donné par le tsar Alexis, à l'occasion de la naissance de Pierre Ier, on voit aussi au dessert des aigles, mais formant des figures colossales, en sucre. On remarque aussi d'autres représen-

toue[1]. Dès que Marie fut assise, l'écuyer tranchant, George Radziéiowski, lui présenta une serviette. Il avait devant lui une pile d'assiettes en vermeil pour changer à tous les plats[2], sur lesquels il passait, avant de les poser, un morceau de pain qu'il portait à sa bouche, et qu'il jetait ensuite dans une corbeille d'argent. Ces mets, fort épicés[3], étaient apportés par cinquante gentilshommes des premières familles du royaume. Le grand échanson, François Ossolinski, touchait de ses lèvres le verre de la reine, avant de le lui offrir. Les gentilshommes, tous fils de sénateurs ou de palatins, qui se tenaient autour de la table, portèrent un toast à leur souveraine en fléchissant le genou avant de boire. La reine, après avoir, de son côté, vidé son verre en l'honneur du roi, but à la santé des prélats et des sénateurs, ses convives. Le dessert prouva surabondamment qu'en Pologne comme en Russie le talent des cuisiniers brillait principalement dans cette circonstance, surtout aux yeux des Occidentaux qui rendaient si peu de justice aux combinaisons culinaires des Slaves, que dans le repas que je vous décris, mon amie, deux perdrix cuites à la fran-

---

tations, également en sucre et d'un volume considérable, de légumes, d'animaux, d'hommes et même de villes. — Voyez GÉREBTZOFF, *Civil. en Russie*, I, 395.

1 Marie-Louise était fille de Charles de Gonzague, duc de Mantoue et de Nevers.

2 En Russie, on servait aux souverains soixante ou soixante-dix plats.

3 A cette époque, la cuisine russe était aussi préparée à des sauces piquantes, à l'ail et à l'oignon.

çaise se trouvèrent seules du goût de la reine. Mais le dessert était tellement abondant qu'il pouvait être considéré comme un véritable festin. Cent coupes de vermeil étaient remplies de confitures et de sucre candi de toutes sortes[1]. Le luxe des Slaves de l'est était encore plus grand peut-être. L'archevêque Arsène, qui accompagna à Moscou le patriarche de Constantinople, Jérémie, vers la fin du XVI[e] siècle[2], en parlait en ces termes : « Je ne sais comment décrire les richesses de cette cour. Figure-toi de superbes armoires remplies de plats, de coupes et d'autres vases en argent avec des bords et des ornements en or, et contenant les liqueurs les plus précieuses. Dans le grand nombre des vases d'or, de formes et de dimensions différentes et d'un prix inimaginable, il s'en trouve que vingt personnes peuvent à peine soulever. Le service de table représente toutes sortes d'animaux et d'oiseaux, tels que des lions, des ours, des chevaux, des lièvres, des cerfs, des poules, des paons avec des ailes en or, des grues, des cigognes, des canards, des oies, des pélicans, des autruches, des pigeons, des faisans, des perdrix et des tourterelles. Parmi ces objets, un rhinocéros immense mérite une attention particulière. »

1 Au dîner du tsar Alexis paraissent trente plats de sucre candi représentant des légumes ; deux clochers de sucre candi, l'un blanc, l'autre rouge.

2 A la même époque (1598), un trait du tsar Boris Godounoff donne une idée de la richesse des Slaves de l'est. Boris, campé à Serpoukhoff, traitait chaque jour 10,000 convives, et tout le service se faisait avec de la vaisselle d'argent.

A Varsovie, la réception faite à la reine Marie fut d'une magnificence orientale. En tête du cortége marchaient cinquante Kosaks à cheval du prince Janus Radziwill; puis s'avançaient cent Kosaks de Lauckoronski, aux couleurs ponceau et bleu céleste; cent Kosaks du chancelier de Lithuanie, Albert Radziwill; cent Kosaks du maréchal Opalinski, en casques et en cuirasses, et couverts de larges manteaux; trois cents gardes royaux, en uniforme rouge doublé de jaune. Le reste de la cavalerie entourait à distance huit cents gardes royaux aux uniformes blancs et huit cents trente *haïdouks* aux couleurs de leurs maîtres. Venait ensuite une compagnie de hussards aux cuirasses éblouissantes, armés de lances, et qui portaient sur les épaules des peaux de tigres et de léopards. La reine fut reçue à un quart de lieue de Varsovie où l'on avait élevé trois tentes en tapis de Perse[1]. Elle monta dans un carrosse couvert de drap bleu, doublé d'une étoffe argentée et traîné par six chevaux blancs[2]. Quand le cortége arriva à la ville, il trouva à l'entrée cinquante-deux jeunes filles vêtues en satin bleu aux lisérés d'or. Le roi, qui l'attendait à la cathédrale, portait un costume français d'une étoffe d'argent et un chapeau de castor, entouré d'un gros cordon en diamants et orné d'une riche agrafe soutenant des plumes. Les

---

1 La ballade roumaine, intitulée *Groué Grozovan*, nous montre le khan de Crimée sous une tente de châles de Perse.

2 Ce carrosse ressemble beaucoup à celui que le tsar Boris Godounoff offrit au prince de Danemark. — Voyez GÉREBTZOFF, *Civilisation en Russie*, I. ch. XVI.

[illegible] jours [illegible] virent, la souveraine fut occupée à recevoir les présents de Wladislas, des princes, des sénateurs et des nonces, dont on a évalué la valeur à 400,000 thalers. Il faut avouer que « les Scythes » donnaient aux Occidentaux une haute idée de leur générosité [1].

Les festins, malgré la splendeur qu'on y étalait, ne charmaient nullement les gentilshommes de Paris. « Jamais, dit un de vos compatriotes en parlant du premier repas que la suite de la reine fit en Pologne, jamais tableau des noces de Cana ne me parut mieux représenté; car les plats et les mets étaient toujours au même état. Sur les pâtés, dont la plupart étaient dorés, il y avait des figures au naturel avec plumes ou poil de la bête dont ils étaient [2] ». Mais « le safran, le bon nombre d'épices et de sel que les cuisiniers avaient libéralement prodigué, produisirent chez les Français une tempérance merveilleuse, tandis que les Polonais s'en donnaient à cœur joie. »

Malheureusement, la jeune Marie qui avait un autre amour dans le cœur, ne montra à ses sujets qu'un caractère hautain et peu sympathique, surtout sous le règne de Jean-Kasimir, qu'elle épousa après la mort de son frère Wladislas. Jean-Kasimir Wasa avait été jésuite; mais le pape, comme représentant de Dieu [3], le releva de ses vœux et l'autorisa à

---

1 Voyez LE LABOUREUR, *Relation du voyage de la reine de Pologne.*

2 LE LABOUREUR, *Relation*, etc.

3 Voyez Edmond ABOUT, *Question romaine.*

épouser sa belle-sœur. Sous le règne de ce prince, une révolution mémorable éclata parmi les Kosaks, que ses deux prédécesseurs s'étaient déjà obstinés à *convertir* et qu'ils avaient persécutés de mille manières [1]. En vain les Kosaks avaient essayé d'obtenir justice. Le parti des jésuites la leur avait refusée obstinément, ou, pour mieux dire, il avait répondu dans toutes les occasions comme il l'a fait dans les Pays-Bas, en Allemagne et en France, par d'atroces supplices qu'il était difficile que les Kosaks oubliassent. On en trouvera le récit dans l'archevêque Koninski [2]. Il suffit de citer un épisode du temps de Wladislas IV, la mort tragique du vaillant *hetman* Osternitza et de ses compagnons, surtout ce qui regarde les femmes. « S'étant donc emparés [3] du *hetman* et de trente-sept personnes de sa suite, aux approches de Varsovie, ils leur firent mettre pied à terre deux à deux . . . Les femmes et les enfants de ces malheureux les accompagnaient, espérant exciter la pitié de leurs persécuteurs; mais ce ne fut qu'un nouvel aliment à l'infernale vengeance de leurs ennemis. Après quelques jours de prison et sans aucun jugement ni procès, on les mena au supplice qui fut unique dans son genre par une cruauté et une barbarie, que la postérité se refusera même à croire, vu que jamais le plus sauvage Japonais ne saurait

1 L'auteur catholique des *Etudes sur la Russie* nomme la conduite de Sigismond III « une barbare agression. »

2 *Chronique de la Petite-Russie.*

3 Par trahison.

l'inventer, et que le spectacle en serait horrible même pour une bête féroce. La procession s'ouvrait par le clergé, puis suivaient les infortunées victimes que des prêtres engageaient à la conversion pour le salut de leurs âmes. Mais eux, sans répondre, priaient le Seigneur comme ils avaient appris de leurs pères[1]. La place publique était encombrée de peuple, de troupes et de bourreaux. Le *hetman* Osternitza, le général Sourmilo, les colonels Nedrygalo, Bouiane et Rynditch furent écartelés et, après qu'on leur eût arraché les bras et les pieds, on tirait les muscles sur la roue jusqu'au dernier soupir. Trois colonels et deux officiers inférieurs furent empalés et élevés sur des poteaux; douze autres officiers subalternes furent cloués sur des planches goudronnées et brûlés à petit feu; sept porte-étendards furent déchirés et défigurés avec des fourches imitant des pattes d'ours; enfin neuf anciens eurent la tête tranchée. Les femmes et les enfants, ayant vu le commencement de l'exécution firent éclater leurs sanglots et leurs cris désespérés, mais tous furent bientôt forcés de se taire; après avoir tranché le sein aux femmes, on les hachait en pièces; on frappait les malheureux pères au visage avec le corps de leurs enfants à la mamelle, et les autres furent brûlés vifs sur des brasiers et des grilles ardentes. » Je n'en finirais pas si je voulais emprunter aux historiens de cette époque, même aux écrivains polonais, mille traits de

---

1 M. Edmond ABOUT, *Question romaine*, la tolérance, — déclare que même aujourd'hui ce fait seul est « crime » aux yeux de Rome.

ce genre. « On exhumait et on insultait même aux restes des morts, » dit le célèbre Lelewel[1]. Mais la nation des Kosaks est trop fière pour être impunément bravée. Ce peuple intrépide, qui avait versé son sang le plus précieux à Chocim pour la défense de la Pologne, fut saisi d'une juste colère. Le roi jésuite Jean-Kasimir, ne comprenant pas quels dangers courait la Pologne, ne parvint point à le calmer. Aussi un « héros », le « grand » Bogdan[2] Chmelnitzki n'eut-il pas de peine à les décider à offrir leurs services à la Russie (8 janvier 1654). Ils conservèrent sous la domination russe d'implacables mais légitimes[3] ressentiments, et ils attendirent avec impatience le jour de la vengeance que les fautes des rois de Pologne, lancés dans une voie funeste, devaient rendre inévitable[4].

Tandis que Jean-Kasimir se brouillait avec les Kosaks, la reine, de son côté, irritait par des vexations de toute espèce le grand-maréchal, George Lubomirski, qui s'était illustré sur les champs de bataille. La guerre civile fut le résultat des intrigues

---

1 *Considérations sur l'état politique de l'ancienne Pologne et sur l'histoire de son peuple.*

2 Ce sont les expressions dont se sert l'auteur des *Etudes relig. et polit. sur la Russie*, Paris, 1858.

3 L'auteur très-catholique des *Etudes relig. sur la Russie* en convient : « Ainsi, dit-il, *après un demi-siècle de tyrannie*, la Petite-Russie se voyait délivrée d'un joug *intolérable*... » Ce joug était « un vasselage asservissant et les persécutions religieuses. »

4 Les écrivains les plus distingués de la Pologne et de la Lithuanie ont blâmé avec une généreuse loyauté ces persécutions catholiques. Voyez MICKIEWICZ, *Les Slaves*, III, 40 ; LELEWEL, *Considérations sur l'état politique de l'ancienne Pologne*, Paris, 1844.

de Marie. Il ne fallait pas être prophète pour approuver cette déclaration, faite en 1661 par le roi devant les représentants de la nation : « Le Moscovite nous arrachera la Russie et la Lithuanie; — le Brandenbourgeois s'emparera de la Prusse et de Posen; — et l'Autriche prendra Krakovie et la Petite-Pologne. » Cet oracle s'est promptement réalisé, et les Autrichiens, — quoiqu'on en ait dit, — n'ont pas eu la plus mauvaise part des dépouilles de la Pologne. En effet, sans compter la république de Krakovie[1], récemment absorbée, la Russie-Rouge (Galicie) contient près de cinq millions de Slaves!

Aucune reine n'était mieux préparée par l'égoïsme et la vanité que Marie d'Arquien, femme du successeur de Jean-Kasimir, Jean III Sobieski, à servir d'instrument à la politique des empereurs apostoliques. Couronnée à Krakovie en 1676, Marie-Kasimire fit autant de mal à son pays adoptif que Marie de Gonzague. Louis XIV ayant blessé son orgueil, elle jura de se venger et parvint à vaincre les vives répugnances du roi qui refusait de s'allier avec l'Autriche. Le nonce du pape, Pallavicini, aida fortement la reine en berçant Sobieski du vain espoir de marier son fils Jacques avec l'archiduchesse Marie-Antoinette. L'intrépide monarque, dupé par la diplomatie austro-romaine[2], épuisa le pays pour sauver

---

1 Krakovie faisait partie de la Petite-Pologne.

2 Innocent XI, l'année qui suivit la délivrance de Vienne, envoya à la reine en signe de satisfaction l'espèce d'amulette qu'on nomme « rose d'or ». Cette rose, bénite par le pape, était garnie de pierres précieuses et valait 1500 ducats.

des mains de la Turquie « le dur césar de Vienne[1], » sans avoir pris aucune précaution pour rendre un si grand service profitable à la Pologne, pour laquelle les Autrichiens étaient devenus plus redoutables que les Turcs. Le 13 septembre 1683, il écrivait à la reine : « Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée Mariette, Dieu soit béni à jamais! Il a donné la victoire à notre nation; il lui a donné un triomphe tel que les siècles passés n'en virent jamais de semblable. » Mais le désenchantement prit bientôt dans l'âme du héros la place de l'enthousiasme. L'Autriche, comme elle en a l'habitude, « étonna le monde par son ingratitude. » L'empereur Léopold Ier laissa manquer de tout l'armée qui l'avait délivré des Turcs et des Magyars[2] et qui fut décimée par la disette dans de mauvais cantonnements. Le crédule Sobieski se laissa pourtant, quelques années après, engager dans une expédition contre la Bukovine par ces mêmes Autrichiens qui s'étaient joués de sa bonne foi et qui eurent l'audace de lui promettre la Moldavie. Ce honteux marché porta malheur au roi de Pologne qui, après avoir fait en Bukovine deux campagnes désastreuses, essaya en vain de reconquérir l'affection de son peuple. On savait trop que la reine, dévouée à l'Autriche, ne lui permettait pas d'écouter les inspirations de son patriotisme. Sapiéha ne craignit pas de dire

1 Expression des chants populaires du Montenegro (Tsernagora).

2 La Hongrie, irritée des mesures tyranniques de l'empereur, combattait avec les Turcs.

dans la diète de 1689 « que le vainqueur des Turcs était esclave de sa femme. » Malgré ces salutaires avertissements, malgré l'énergique résistance de l'ambassadeur français, Jean III se décida à obéir aux exhortations de Marie-Kasimire en essayant une troisième expédition en Moldavie; mais l'empereur ayant eu soin de n'envoyer aucun des secours promis, la terre roumaine dévora l'armée polonaise (1691).

Cent ans ne s'étaient pas écoulés[1], que trois Allemands, Frédéric-le-Grand, Joseph II et Catherine-la-Grande se partageaient la Pologne. Assurément, s'il existait en Europe un souverain qui n'eût pas le droit de mettre sa signature au bas de ce traité, c'était le successeur du prince qui avait dû le salut de Vienne à l'armée de Jean III Sobieski. Mais l'ingratitude de la maison de Lorraine ne justifie pas la conduite des reines qui devinrent, dans leur patrie adoptive, les instruments de la politique austro-romaine, encore menaçante aujourd'hui pour les libertés du continent[2], et qui firent plus pour la ruine de la Pologne que les armées de Catherine II et de Frédéric-Guillaume II[3]. Cependant les Slaves ne pren-

1 Le premier partage est de 1773.

2 Le *Quaterly Review* disait cette année même avec découragement, en terminant un article consacré aux quatre derniers papes : « Ils ont réussi à étendre le pouvoir du saint-siége, à propager les doctrines ultramontaines, et à faire pénétrer *des opinions extrêmes* jusqu'au sein des classes élevées de l'Europe catholique. Que ce fait soit contraire au progrès réel du christianisme, nous n'en doutons pas. Quand viendra le jour inévitable d'une réaction funeste à Rome elle-même? — nous n'osons le prédire. »

3 Une invasion prussienne prépara le second partage de 1793. — Le troisième eut lieu en 1795.

dront point la responsabilité de la conduite égoïste tenue par des princesses qui n'appartenaient pas à leur race. Ils opposeront toujours avec un juste orgueil aux noms de l'Italienne Bona et de la Française Marie-Kasimire les souvenirs glorieux des règnes de Vanda et d'Hedwige[1]. Ces souvenirs prouvent une fois de plus, ce me semble, que les femmes de l'Orient sont capables de s'élever jusqu'aux dévouements les plus dignes de l'admiration de la postérité.

---

1 Un écrivain polonais, M. Casimir VOYCICKI a consacré des esquisses historiques aux femmes de son pays, *Niewinsty Polskie Zarys historyczny*, Varsovie, 1845, in-8°.

## LETTRE II.

### L'ARISTOCRATIE POLONAISE.

*Pétersbourg.*

On trouve à chaque pas à Krakovie, à côté des monuments érigés par les rois, quelque trace des grandeurs passées de l'aristocratie polonaise, la plus puissante de l'Europe orientale[1]. Dans l'histoire de la Pologne et de la Lithuanie, les noms des princes Czartoryski[2], Radziwill, Massalsky[3], Sapiéha, Schouiski, Sangousko, Oginski, Pouzina, Droucki-Lubecki, Cztetwertinski-Sviatopolk, Giédroyc, Lubomirski, Mirski, Iablonovski, Woronecki, Zaionczek, etc.,[4] tiennent une place plus ou moins considérable selon la va-

---

1 Primitivement chez les Slaves de l'est les boyards prenaient aussi une grande part au gouvernement. Il suffit de citer la formule qui précédait les lois promulguées dans la période des tsars : « Le tsar a proposé, les boyards ont décidé, le patriarche a béni. » — Avant cette période, les princes apanagés d'Odoieff, de Massalsk, d'Eletz, etc., gouvernaient également avec le concours fort indépendant de leurs boyards.

2 En donnant les noms des princes russes, issus de Rurik, on a suivi, comme le prince Dolgorouki, l'*ordre de primogéniture ;* ici il n'y a aucune espèce de classement.

3 Branche de la famille russe qui a existé en Pologne jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle. Voyez P. DOLGOROUKI, *Notice*, p. 18.

4 Plusieurs familles princières sont en voie de s'éteindre, comme les Zaionczek, ou éteintes, comme la branche polonaise des Massalsky, les Schéniatew, les Korécki, les Pouloubinski, les Sbarajski, les Wisniowiecki, les Porecki, les Pinski, les Sloucki, les Bielski, les Ijélanski, les Mstislawski, les Kochirski, les Kowelski. — Voyez P. DOLGOROUKI, *Notice*, chap. VI, maisons princières de Pologne et de Lithuanie.

leur personnelle de leurs représentants; mais le corps redouté, auquel ils appartenaient, vit sans cesse grandir son importance jusqu'au moment où l'excès des prétentions féodales rendit le gouvernement à-peu-près impossible. Si, en Russie, les abus du principe aristocratique produisirent l'autocratie, en Pologne, ils menèrent la nation à l'anarchie.

Dans l'origine, les tendances générales des peuples slaves ne faisaient prévoir rien de pareil. L'ancienne Pologne, comme la Russie avant le règne de Rurik et la fondation de la dynastie normande, ne connaissait aucune distinction de castes. Mais au XVe siècle la féodalité germanique avait déjà jeté de profondes racines dans le pays. Les goûts agricoles de l'aristocratie favorisèrent l'extension de son autorité parmi les paysans : « La noblesse polonaise, disait un historien de cette époque, avide de gloire, méprise les dangers et la mort. Elle est prodigue, même au-dessus de ses revenus. Fidèle au souverain, elle aime à s'occuper de la culture des champs et des troupeaux[1]. Humaine pour les étrangers, elle surpasse toutes les autres nations en hospitalité, prévenance et bienfaisance, — mais elle est dure pour ses paysans[2]. »

---

1 La noblesse russe, beaucoup plus amie des villes, n'eut jamais à la campagne que des habitations d'une apparence modeste. Les maisons des plus grands seigneurs ne différaient des maisons ordinaires que par les dimensions des appartements.

2 Jean DLUGOSZ, *Historiæ polonicæ libri* XIII. — La prodigalité et l'hospitalité se retrouvent également chez la noblesse parmi les Slaves de l'est.

Etablis dans leurs manoirs[1], les magnats s'y façonnèrent insensiblement aux habitudes féodales des pays germaniques et finirent par avoir une cour pareille à celle de Krakovie[2]. Lorsque le vice-chancelier de Lithuanie, prince Léon Sapiéha, fut chargé par son souverain d'aller au devant de Marie de Gonzague jusqu'aux frontières du royaume, il était suivi de quatre mille gentilshommes à cheval, attachés à sa personne et faisant partie de son entourage. Votre compatriote, Le Laboureur, secrétaire de Madame de Guébriant, affirme que la cour du maréchal Stanislas Lubomirski se composait, en temps de paix, de six mille serviteurs et soldats, et de neuf mille en temps de guerre. Le droit que la noblesse s'arrogea d'élire les rois, après la mort du dernier des Jagellons, avait fait croire à chaque magnat qu'il était l'égal du chef de l'Etat, et les gentilshommes qui vivaient dans son castel se figuraient que les intérêts de leur patron devaient leur importer beaucoup plus que leurs devoirs envers la commune patrie. Les demoiselles nobles avaient aussi leur rôle dans cette organisation compliquée dont une Polonaise du XVIIIe siècle, Françoise Krasinska, nous a laissé un tableau très-curieux[3].

La cour que Françoise a spirituellement décrite[4]

---

1 Le défi que se firent à Wilna les Massalsky, les Sapihéa et les Sluska, prouve assez jusqu'à quel point l'aristocratie de ces contrées aimait les habitations magnifiques.

2 Voyez L. GOLEMBIOWSKI, *Domy i Dwory*.

3 *Journal* de Françoise KRASINSKA, année 1759.

4 M. GÉREBTZOFF, *Civilisation en Russie*, I, chap. XVI. parle

se composait de *dworzanin* (courtisans) et de gens de la suite (*platny*). Les premiers servaient « par honneur » et les autres étaient « gagés. » Mais tous étaient gentilshommes, portaient le sabre au côté et pouvaient voter dans les diètes, « chose à considérer. » Outre les courtisans, il y avait dans le château six demoiselles de familles nobles, confiées à la surveillance d'une gouvernante française qu'on nommait « Madame. » Ces demoiselles, ainsi que les *dworzanin*, et trois courtisans gagés, le chapelain, le médecin et le secrétaire, mangeaient à la table du châtelain. « Les courtisans qui dînent à la nôtre, dit Françoise Krasinska, ont certainement beaucoup d'honneur, mais guère de profit; ils puisent bien dans les mêmes plats que nous, mais ils ne mangent pas la même chose. Le cuisinier arrange pyramidalement le rôti; au sommet, il place la volaille et le gibier, dessous il met le bœuf et le porc, triste pâture pour les courtisans, aussi on appelle le bout de la table où ils se placent le bout gris (*szary konséc*). »

Les courtisans gagés étaient soumis à une police sévère que le *marzalek* (maître d'hôtel) exerçait à coups de martinet. Le père de Françoise parlait

---

aussi des « cours » des boyards. Mais il est essentiel de remarquer que la boyarie ne constituait pas une noblesse héréditaire. (Voyez GÉREBTZOFF, I, chap. XII). Les descendants des princes ou familles généalogiques avaient seuls le privilége de l'hérédité. En somme, la Russie fut d'abord républicaine à Novgorod avant l'arrivée de Rurik; aristocratique sous les grands-princes et les princes apanagés; monarchie absolue quand les tsars eurent concentré tous les pouvoirs dans leurs mains.

volontiers des corrections multipliées qu'il avait reçues dans sa jeunesse, et sa fille croyait naïvement que c'était à cause de ce régime impitoyable qu'il « était si bon »[1]. — « Dernièrement, dit la noble Polonaise, un gentilhomme est venu présenter sa jeune femme à mes parents. Il avait fait partie autrefois de notre cour. — Mon cœur, dit-il à sa femme devant nous, si je suis un bon mari, si je suis un bon père, rends-en grâce d'abord à M. le *staroste* et ensuite au maître d'hôtel : le premier ne m'épargnait pas les réprimandes, et le second ne m'épargnait pas les coups de martinet. » — Cette manière de former un bon mari est assez originale[2].

Le rôle de la châtelaine était très-compliqué au milieu de cette foule. Françoise ignorait même le nombre « des cuisiniers, des *haïdouks*[3], des kosaks, des garçons et des filles de service ». On servait tous les jours cinq tables, et deux *szafarz* (distributeurs) étaient occupés du matin au soir à donner tout ce qui était nécessaire pour la cuisine. Je vous ai dit, mon amie, qu'en Russie les maris se chargent de tout ce qui regarde le ménage[4]. Mais en Po-

---

1 La foi en la puissance de pareils moyens est générale chez les Letto-Slaves.

2 Il paraît que chez les Russes on la croyait aussi fort utile pour donner aux femmes un caractère satisfaisant. En effet, dans la corbeille d'une mariée on mettait « un petit fouet en soie comme signe du pouvoir du mari sur la femme !! » (GÉREBTZOFF, I, ch. XVI.)

3 D'où vient le mot français heiduque.

4 C'est un souvenir de l'ancien régime asiatique qui annulait complétement la femme chez les Slaves de l'est. « Dans l'ancienne société russe, dit un apologiste de cette société, la soumission de la femme au mari était *sans bornes*.... La vie des femmes était d'autant plus casa-

logne l'influence occidentale modifia promptement les vieilles traditions de l'Asie. Une châtelaine polonaise agissait en véritable maîtresse de maison. Non-seulement elle devait garder les clefs des armoires qui contenaient les liqueurs, les épiceries, les confitures, mais elle présidait souvent « à la distribution des comestibles » [1]. Aussi Françoise Krasinska nomme-t-elle avec raison ces attributions un « gouvernement » [2].

L'usage des fous était universel au moyen-âge. En Pologne, ils étaient encore plus à la mode qu'en Russie [3] et l'histoire a conservé plusieurs réparties de Stanczyk, fou de Sigismond I[er]. Les seigneurs, qui ne voulaient le céder en rien aux chefs de l'Etat, entretenaient aussi des fous dans leurs châteaux. Le « petit Matthias » s'acquittait à merveille de cette fonction au château de Maleszow. « Matthias, disait Françoise Krasinska, est soi-disant stupide et dépourvu de raison ; cependant il juge de tout avec une rectitude et une sûreté parfaite ; ses bons mots sont impayables. Aucun des courtisans n'a autant

nière qu'elles appartenaient à des classes plus élevées. Dans la classe des serviteurs de l'Etat, quand le maître de la maison voulait faire un honneur particulier à un de ses convives, il faisait entrer à la fin du repas ses femmes et ses filles, et les femmes présentaient une coupe de liqueur au convive choisi, ou à chacun des assistants. » (GÉREBTZOFF, *Civil. en Russie*, I, ch. XVI.)

1 *Journal* de Françoise KRASINSKA.

2 « M. le staroste offrit à Mme la starostine un trousseau de clefs, et dès le lendemain elle prit possession de son gouvernement. »

3 « Les princes régnants, les tsars, les boyards avaient à leurs cours des fous très-spirituels. » (GÉREBTZOFF, *Civil.* I, ch. XVI.)

de priviléges que lui; lui seul a le droit de dire la vérité sans la farder.» Le nom de «petit Matthias» ferait croire que ce personnage était à la fois «fou» et «nain»; car la noblesse polonaise avait l'habitude d'avoir des nains dans son entourage, et le célèbre Krasowski, qui avait été amené dans votre pays et «donné» à Catherine de Médicis, contribua plus que personne à faire élire roi de Pologne Henri de Valois[1]. Les naines étaient aussi estimées que les nains. Sigismond III avait à sa cour huit nains et huit naines. Sur le bas-relief qui orne le tombeau de Cécile, première femme de Wladislas IV, cette princesse est suivie d'une naine. Dans une visite qu'il fit au maréchal Kazanowski, Le Laboureur fut aussi frappé de la physionomie de ces avortons que des richesses du palais: «Ce qui me surprit plus que ces merveilles, dit-il, ce fut de voir des naines extraordinairement petites, qui étaient debout comme en sentinelle pour garder deux petits chiens qui n'étaient pas moins nains en leur espèce, car ils étaient de la taille des souris, et tous deux reposaient dans un panier blanc un peu plus grand que la main, sur un oreiller de satin parfumé, d'où ils sortirent pour aboyer au bruit de notre entrée, puis retournèrent au moindre signe d'une de ces naines. Celle-là était mariée; et on me fit voir son mari, qui n'est

---

1 Voyez les *Mémoires* du cardinal COMMENDONI, ce personnage si funeste à la Pologne, qui la décida à adopter les décrets de ce concile de Trente dont un moine catholique, Fra Paolo SARPI, a si bien écrit l'étrange histoire. — Voyez aussi BUNGENER, *Histoire du concile de Trente.* Paris 1847.

guère plus grand; mais il est moins accompli de taille pour être un peu plus gros [1]. »

Le comte Bronicki, beau-frère du roi Stanislas-Auguste, possédait un nain qu'on mettait dans une tourte en sucre. Placé sur la table dans cette prison singulière, il jouait du violon et il en sortait pour distribuer des fleurs aux dames. Vous avez pu voir à Paris le dernier représentant de cette race disgraciée. Il était attaché à la maison du prince Czartoryski qu'il avait suivi en France après l'insurrection de 1831.

Les chasses, les festins, les jeux de cartes, les parties de traîneaux étaient les principales distractions des châteaux. La noblesse polonaise était passionnée pour la chasse qui lui semblait une image de la guerre. Le comte Stecki, mort en 1831, avait toujours chez lui au moins 300 hommes, dont l'unique occupation était de l'accompagner dans ses chasses, qui duraient plus de six semaines. Les anciens châtelains étaient encore plus prodigues quand il s'agissait de satisfaire un goût qui dégénérait aisément en manie chez les Polonais comme chez les Russes. Toute chasse se terminait par un banquet [2]. Les festins ne coûtaient pas moins que les chasses [3].

---

1 Jean LE LABOUREUR, *Histoire et relation du voyage de la reine de Pologne*, Paris 1648. in-4.

2 Les chasses des seigneurs russes étaient aussi accompagnées de banquets, de danses et de bouffonneries.

3 Les seigneurs russes tenaient aussi à offrir à leurs convives beaucoup de mets, 30 ou 40; aux dîners de cour ce chiffre atteignait 150 à 200; on l'a même vu s'élever jusqu'à 500.

« Un dîner donné par un sénateur ou tout autre dignitaire polonais, écrivait Beauplan sous le règne de Sigismond III, coûte soixante à soixante et dix mille livres » [1]. Quand les seigneurs russes donnaient des fêtes, ils tâchaient aussi de se distinguer par la quantité et le prix des plats offerts à leurs convives. Dans les repas solennels les magnats buvaient à verres pleins à la santé des dames, du clergé, de l'armée et de la magistrature. Ces toasts trop répétés à la *prosperitas publica*, à la *salus publica*, causaient aux mères de famille bien des inquiétudes. L'ivrognerie, vice incurable des pays froids, envahit les hautes classes au temps des deux Augustes.

Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre. Stanislas-Auguste Poniatowski se vantait d'avoir guéri le royaume de cette honteuse habitude. On dit qu'un jour, après avoir bu « à la prospérité de la nation », il ajouta : « Quel que soit le dire de la postérité sur Stanislas-Auguste, il lui restera toujours le mérite d'avoir chassé de la Pologne l'ivrognerie saxonne ! »

Le jeu, qui est aussi une des plus funestes passions des Slaves de l'est [2] n'était pas moins nuisible que l'ivrognerie à la stabilité des grandes maisons. De tous les jeux, le plus fatal fut le

1 BEAUPLAN, *Descriptio Ukrainæ*.

2 En Russie, dans la période des tsars, on jouait de préférence aux échecs et aux dames et très-peu aux cartes. Il en fut de même en Pologne jusqu'en 1740.

*pharaon* qui, joué avec des cartes françaises [1], fit fureur à la fin du dernier siècle. Il avait accès partout dans les réunions de famille, dans les bals de la haute société et même à la cour. Souvent en une nuit un gentilhomme ruinait sa femme et ses enfants.

Le *kulig*, partie de traîneaux, était une distraction fort en vogue dans ces plaines immenses que la neige couvre quelquefois durant des mois entiers. Hommes et femmes prenaient une part très-active à un amusement qui passionnait tout le pays. On se réunissait ordinairement chez un chef désigné pour diriger le *kulig*, que la musique accompagnait toujours. Parvenu le soir à sa destination, il était reçu avec l'hospitalité slave par le châtelain heureux d'accueillir sous son toit une société joyeuse et distinguée. Après quelques jours de danses et de festins, on emmenait avec soi ses hôtes et l'on partait pour un autre manoir. De cette façon, le cortége allait toujours s'augmentant de jolies femmes, d'alertes cavaliers et de brillants traîneaux. Ces trains de plaisir duraient souvent un mois [2]. Le *kulig* d'aujourd'hui n'offre plus qu'une image bien imparfaite de ces fêtes splendides. En Russie, les courses en traîneau sont encore une des distractions les plus populaires du carnaval. Les jeunes gens font la plus

---

1 Les personnages des anciennes cartes portaient des costumes polonais et guerriers.

2 Le secrétaire de Marie-Kasimire, femme de Jean III Sobieski, a laissé une description du splendide *kulig* qui partit de Varsovie le 20 janvier 1695.

élégante toilette à leurs chevaux et invitent les femmes et les jeunes filles à se promener au galop.

Les magnats, si prodigues dans toutes les circonstances, profitaient des mariages pour étaler leur luxe héréditaire. Quelquefois le roi assistait à ces fêtes; dans le cas contraire, il se faisait presque toujours représenter par un gentilhomme chargé de porter des présents aux mariés. Dans la petite noblesse, on n'épargnait non plus aucune dépense.

Au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle (1659), quand Jean Zamoyski épousa la marquise d'Arquien, à peine le fiancé fut-il arrivé à Varsovie que les présents et les cérémonies commencèrent. Le premier jour, Zamoyski offrit à la marquise, en présence du roi et de la reine, une bague en diamants, et le second une couronne également en diamants. Le troisième jour la fiancée invita ses amies à l'accompagner au bain [1]. On avait dressé dans un salon une vaste baignoire en marbre, placée sur une estrade où l'on montait au moyen de six marches; des tuyaux en argent versaient dans la baignoire des eaux parfumées. Quand elle eut pris son bain, la marquise trouva dans une pièce voisine une magnifique toilette ornée de perles [2], et lorsqu'elle s'en fut parée,

---

1 Le bain de la fiancée aidée par ses compagnes et du fiancé accompagné de ses amis, n'avait pas moins de solennité chez les Slaves de l'est. (V. GÉREBTZOFF, *Civil. en Russie*. I., ch. XVI).

2 Chez les Slaves de l'est, l'usage des perles était déjà populaire dans la période des tsars. « Une femme occupée des plus rudes travaux, quand elle allait à l'église le dimanche, mettait sa coiffure de perles fines, unique trésor de sa famille, passant de génération en génération et conservant toujours sa forme historiquement primitive. » (GÉREBTZOFF, *Civil. en Russie*, I., ch. XVI.)

douze pages la conduisirent à la lueur des torches allumées dans les appartements de Zamoyski où l'attendaient un magnifique déjeûner et un concert. Le cortége des noces répondait à ces débuts. Il était ouvert par cent *haïdouks* et fermé par vingt magnats qui entouraient Zamoyski à cheval, vêtu d'un *zupan* bordé de zibeline, et dont le bonnet étincelait, ainsi que la garde de son épée, de perles et de pierres précieuses. Le harnais de son cheval avait seul une valeur immense.

Lorsque quelques années plus tard (1661) Stanislas Potocki épousa à Lançuta la fille du grand-maréchal George Lubomirski, douze canons tirèrent pendant plusieurs jours des salves d'artillerie. Jour et nuit, douze cents soldats et six cents Hongrois montèrent la garde sur les parapets du château ; six cents fantassins firent le service de table, et plus de quinze cents personnes apportèrent de riches présents à la mariée et furent traitées pendant trois jours par le maréchal.

Au milieu du XVIII siècle, le luxe était déjà moins grand [1]. Cependant les noces étaient encore fort solennelles. Vous en jugerez d'après le tableau tracé par Françoise Krasinska, ce peintre intelligent de la vie aristocratique à cette époque (1759). Fran-

1 Un habitant du pays de Krakovie établit en 1828 l'échelle décroissante de ce luxe : Les noces de son trisaïeul durèrent 8 jours et on y vida 10 tonneaux de vin ; celles de son bisaïeul 5 jours, on but 9 tonneaux ; celles de son aïeul 3 jours, on vida un tonneau ; celles de son père 24 heures, on but 100 bouteilles ; les siennes une soirée, on n'y but que du vin de champagne en petite quantité ; celles de son fils ne coûtèrent que quelques tasses de thé.

çoise raconte le mariage de sa sœur Barbe avec le *staroste*[1] Michel Swidzinski, fils du palatin de Braçlaw :

« Les fiançailles ont été célébrées hier. Le dîner a été servi à l'heure ordinaire.... Quand après le dîner les gens de service se furent retirés, le palatin, aidé de son neveu l'abbé Vincent[2], amena M. le *staroste* devant mes parents qui étaient assis sur un sopha. Le palatin adressa à mon père un discours, en lui demandant la main de Barbe pour son fils. Après quoi, il plaça sur un plateau soutenu par l'abbé Vincent, une bague enrichie de diamants, qui lui venait de ses ancêtres. L'abbé prononça aussi un discours ; mais il y mêla tant de latin qu'il m'a été impossible de le comprendre. Mon père répondit d'une manière favorable aux deux discours, et ma mère, en y joignant quelques paroles, plaça sur le plateau une bague garnie de superbes diamants, avec la miniature d'Auguste II, que son père avait reçue de ce monarque.

« Barbe, viens auprès de moi », dit alors mon père ; mais la pauvre enfant était si confuse[3], si tremblante, qu'elle pouvait à peine marcher ; je

---

1 Ce mot n'a pas le même sens qu'en Russie. — On nommait starosties en Pologne de grandes propriétés territoriales.

2 Comme en Angleterre, la haute aristocratie entrait en foule dans le clergé, afin de ne pas laisser sortir de ses mains les biens ecclésiastiques qui formaient les DEUX TIERS des terres du royaume. (Voyez BOUILLET, *Diction. univers. d'hist.*, art. *Pologne.*)

3 Chez les Slaves de l'est, toute fiancée « qui se respectait » était obligée de pleurer et de se lamenter. (Voyez GÉREBTZOFF I, chap. XVI.)

ne comprends pas comment elle a pu faire ces trois ou quatre pas; enfin elle s'est mise près de mon père, et l'abbé Vincent a donné la bénédiction nuptiale [1] en latin. Un des anneaux a été remis à M. le *staroste* et l'autre à ma sœur; c'est son fiancé qui l'a placé au petit doigt de sa main gauche, appelé *cordial* (*serdeczny*); ensuite le fiancé a baisé la main de Barbe, et celle-ci lui a, à son tour, offert sa bague; mais elle était si émue qu'elle ne put la faire entrer au bout de son doigt. M. le *staroste* lui a baisé la main encore une fois, après quoi il s'est jeté aux pieds de mon père et de ma mère, en jurant de se consacrer au bonheur de leur fille chérie. Mon père a rempli une grande coupe de vin de Hongrie; il a porté le toast des nouveaux époux, et tous les assistants ont bu à la ronde dans la même coupe. »

Après les fiançailles on s'occupe des invitations et spécialement de celles qui sont adressées au roi, aux princes, ses fils, au primat et aux principaux sénateurs. Malgré l'importance de ces affaires, on n'oublie pas une chasse, considérée comme partie essentielle des cérémonies nuptiales.

« Ce matin toute notre cour est allée à la chasse, pour ne pas manquer au vieil usage qui dit que cela

---

1 Françoise paraît confondre la bénédiction des fiançailles avec la bénédiction nuptiale. « Les fiançailles solennelles, dit M. Bouillet. avaient autrefois lieu en France par écrit, en présence d'un officier de l'état civil et de quatre témoins et avec la bénédiction d'un prêtre. » (Voyez BOUILLET, *Dict. univers. des sciences*, art. *Fiançailles*.) — « La bénédiction des fiancés n'était qu'une préparation à la bénédiction nuptiale » (*Ibid.*, art. *Bénédiction*.)

porte bonheur aux mariés ; et, avant la chasse, la fiancée était obligée autrefois de montrer le bas de sa jambe aux chasseurs. Dieu merci, cette dernière coutume n'existe plus ! »

La grande préoccupation de la mère de famille dans ces moments sérieux était le trousseau de sa fille. Françoise énumère soigneusement tout ce que ses parents donnaient à sa sœur : « les lits, deux caisses [1] remplies de matelats, des oreillers, des tapis, un coffre d'argenterie et mille autres choses. Les lits sont en fer et d'un très-beau travail ; les rideaux sont en damas bleu et retenus aux quatre coins par des bouquets de plumes d'autruche, panachés bleus et blancs »[2].

Enfin le jour solennel arrive. La veille, les invités font leur entrée, une entrée « magnifique » au château de Maleszow, tandis que le canon retentit et que la mousqueterie fait « un feu coulant ». M. Krasinski, « la tête découverte, » attend sur le pont-levis « M. le représentant du roi » qui pénètre dans le manoir au milieu d'une haie composée de la cour et des invités, empressés de le saluer profondément et de crier *vivat!* L'acte du mariage est ensuite dressé en présence des témoins et d'un grand con-

---

1 Chez les Slaves de l'est « la dot mobilière » était aussi emballée dans « des bahuts expressément faits pour cela ». (GÉREBTZOFF, *Civilisation en Russie*, I, ch. XVI.)

2 En Russie « le luxe se manifestait aussi » dans les lits qui « indépendamment d'une masse de coussins, avaient des rideaux de différentes étoffes, ornés de franges et quelquefois brodés. » (GÉREBTZOFF, I, ch. XVI.)

cours de monde. Les cadeaux faits à la mariée sont « superbes » : « M. le *staroste* lui a offert trois rangs de perles d'Orient et des boucles d'oreilles en diamants, avec leurs girandoles ; le palatin, son père, une grande croix en diamants, une aigrette et un diadème ; son frère, le colonel, toujours aimable et plein de galanterie, a donné à Barbe une montre et une charmante chaîne venant de Paris. M. l'abbé Vincent lui a fait un présent bien digne de lui ; il lui a offert plusieurs reliques ; — enfin on la comble ! »

Le jour du mariage, après que les fiancés se furent confessés, eurent communié à l'église de Lissow, et reçu devant l'autel la bénédiction du curé, on déjeûna au château, et on s'occupa de la grande affaire, la toilette de mademoiselle Barbe.

Douze dames, sans compter la mère, y présidaient [1]. C'était, en effet, une tâche compliquée. Il fallait que la mariée fût à son avantage et qu'on observât cette foule de superstitions qui pullulent sur le sol catholique. La fiancée mit une robe à queue, de satin blanc avec des raies moirées, garnie d'une blonde de Brabant « brodée en argent » [2]. Elle portait au côté un bouquet de romarin qui contenait un

---

1 Chez les Russes les compagnes de la promise se rassemblaient chez elle une heure avant la cérémonie de l'église pour s'occuper de la toilette. (Voyez GÉREBTZOFF, I, ch. XVI.) Il n'est pas inutile de faire remarquer une fois pour toutes que ce chapitre se rapporte à la période des tsars.

2 On trouvera dans le livre de M. Gérebtzoff la description de la toilette d'une dame russe au temps des tsars.

ducat frappé le jour de sa naissance, un morceau de pain et un peu de sel. Dans un pays où le luxe, le jeu, de folles prodigalités pouvaient détruire les plus grandes fortunes, on tenait singulièrement à cette précaution, car « lorsqu'on l'observe, on ne manque jamais des objets de première nécessité. » « On a encore, ajoute Françoise Krasinska, une autre précaution symbolique : on ajoute un petit morceau de sucre, pour adoucir les peines du mariage. » Outre le bouquet placé au côté, la fiancée avait encore sur la tête un autre petit bouquet des mêmes fleurs[1] retenu par une agrafe en or, sur laquelle étaient écrites en vers la date de sa naissance et les félicitations qu'elle reçut à cette occasion. Madame Krasinska ne voulait ajouter aucun bijou à cette toilette. « Celle qui porte des bijoux le jour de ses noces, disait-elle, pleurera des larmes amères tous les jours de sa vie. »

Barbe Krasinska fut reçue dans le salon par douze jeunes filles habillées de blanc et par douze « chevaliers ». Elle entra, soutenue par deux dames, et « M. le staroste » lui prit la main pour la conduire aux pieds de M. Krasinski et de Madame Krasinska qui lui donnèrent leur bénédiction[2]. Après qu'ils

---

1 Ordinairement cette couronne de romarin placée sur la tête était tressée autour d'une branche bénite. Probablement il faut voir là encore « quelque précaution *symbolique*. »

2 Usage qui se retrouve chez les Slaves de l'est. Avant d'aller à l'église, « le marié et la mariée se prosternaient devant l'image que le père tenait en main, et recevaient la bénédiction à genoux, après quoi ils faisaient la même chose devant la mère et devant tous ceux qui les bénissaient ». (GÉREBTZOFF, I, ch. XVI.)

eurent fait le tour du salon et écouté les souhaits de chacun, on se dirigea vers la chapelle du château. « L'abbé Vincent se tenait debout devant l'autel. Le ministre Borek, représentant du roi, et Kochanowski, représentant du duc de Kourlande, offrirent la main à Barbe, et M. le *staroste* offrit la main à mademoiselle Malachowska, fille du palatin, et à moi. Mes parents, le reste de la famille et nos hôtes marchaient deux à deux. Le silence était si profond qu'on entendait le frôlement des robes de soie. Des cierges en grande quantité brûlaient autour de l'autel, et un riche tapis, brodé d'or et d'argent, en recouvrait les marches; deux prie-dieu en velours rouge, l'un brodé aux armes des Krasinski, l'autre aux armes des Swidzinski, étaient destinés aux époux.

« Ils se mirent à genoux; les demoiselles étaient à droite et les cavaliers à gauche; moi je soutenais un plateau d'or sur lequel étaient les deux anneaux nuptiaux; mon père et ma mère se tenaient debout derrière Barbe et M. le palatin derrière son fils.

« Après l'échange des anneaux, les mariés se sont jetés aux pieds de mon père et de ma mère pour leur demander de nouveau leur bénédiction; et à un signal du maître des cérémonies, les musiciens et les chanteurs italiens, arrivés exprès, se mirent à jouer et à chanter, tandis qu'en dehors nos dragons tiraient des coups de carabine et de canon.

« Quand ce bruit cessa et qu'il fut possible de s'entendre, mon père adressa aux mariés un discours fort attendrissant, qu'il termina en bénissant ses en-

fants ; puis vinrent de toutes parts les félicitations, et l'on rentra dans le salon, où l'on ne tarda point à venir annoncer que le dîner était servi. »

Je n'en finirais pas si je voulais faire passer sous vos yeux tous les curieux détails du festin que rapporte la consciencieuse Françoise : « la pyramide de sucre de quatre pieds, qui représentait le temple de l'hymen, et à laquelle un confiseur français avait travaillé pendant quatre semaines », — les toasts innombrables « à la république[1], au roi, au duc de Kourlande, aux dames, etc., » enfin le dernier toast, porté par le père à la prospérité des nouveaux mariés « dans une coupe en or, enrichie de pierreries, qui avait la forme d'un corbeau[2] et qui venait par succession *des anciens romains de la famille des Corvins* »[3]. Cette coupe historique qui contenait une grande bouteille « fit le tour de la table, et sa vertu était telle, qu'elle parvint à faire boire encore une centaine de bouteilles de vieux vin ; après le coup de grâce, chacun quitta la table comme il put »[4].

En comparant les habitudes de la noblesse polonaise et celles de la noblesse russe, il n'est pas difficile de constater bien des goûts communs aux

---

1 La Pologne était en effet plutôt une république aristocratique qu'un royaume.

2 Dans les armes de J. Hunyad on voyait un corbeau tenant dans son bec un anneau.

3 L'origine roumaine du célèbre Jean Hunyad (surnommé Corvinus ou Corvin) n'était pas, on le voit par ce curieux passage, contestée en Pologne.

4 *Journal* de Françoise KRASINSKA.

Slaves de l'ouest et aux Slaves de l'est. La passion de la chasse était la même. Ils se plaisaient également à conserver dans leurs garde-meubles [1] des objets précieux en or et en argent. Les uns et les autres aimaient les riches équipages [2], les étoffes éblouissantes [3] et les pierres précieuses [4]. Dans les festins solennels ils étalaient une splendide vaisselle. Mais les Polonais dont les rapports avec l'Occident étaient plus anciens et plus fréquents se débarrassèrent les premiers d'un grand nombre d'usages asiatiques. En Russie, au contraire, jusqu'à la régence de Sophie [5] on vit se maintenir même la séquestration des femmes d'une condition élevée [6]. Dans les classes supérieures le promis et la promise ne se voyaient jamais avant le mariage [7]. Une fois ma-

1 Nommés par les Russes *tchoulane.*

2 Une ordonnance du tsar Féodor (1682) est dirigée contre le luxe des équipages.

3 En Russie, les *kaftanes* de cérémonie étaient en velours ou en damas, même en brocart d'or.

4 On voit encore au musée national de Moscou de riches colliers portés par les tsars et les princes.

5 Un écrivain russe de ce temps a publié de curieux mémoires sur cette régence.

6 Dans le peuple, les femmes, grâce à leurs traveaux, échappent partout à la séquestration. En Russie, les marchandes prenaient aussi part aux festins de la maison et aux fêtes publiques.

7 Dans le « bon vieux temps » de la Russie, les usages grossiers et indécents étaient inséparables du mariage. Telles sont les scènes révoltantes racontées par M. GÉREBTZOFF, I, 410, admirateur des *siècles de foi*, siècles où l'on jeûnait deux cents jours par an (GÉREBTZOFF, II, 170), où l'on ne mangeait « ni veaux, ni lièvres, ni pigeons, encore moins des écrevisses », mais où les droits les plus sacrés du bon sens, de la pudeur la plus vulgaire et de l'humanité étaient sans scrupule foulés aux pieds. (Voyez dans KARAMSINE, le règne d'Ivan-le-Ter-

riées, « la soumission des femmes était sans bornes[1] ». Les femmes et les filles des souverains étaient assujetties à une réclusion exceptionnelle. Le peuple ne les voyait jamais. Cette sévérité digne des Turcs ne diminua qu'à la fin de la période des tsars. Encore fut-on choqué de voir sous Alexis la mère de Pierre I^er^ faire un pélerinage au monastère de Saint-Serge en voiture découverte[2]. La princesse Sophie, femme énergique et très-intelligente[3], contribua beaucoup à la décadence des traditions surannées du moyen-âge ; car elle recevait tout le monde, travaillait avec les ministres et haranguait même le peuple. Aujourd'hui les coutumes occidentales ont subjugué les classes supérieures de la Russie, comme elles avaient conquis d'abord l'aristocratie polonaise. L'habitude de parler le français, devenue après le grec et le latin la langue du monde civilisé, d'étudier constamment votre littérature, de se préoccuper de vos opinions, n'est pas moins prononcée à Pétersbourg et à Moscou qu'à Varsovie et à Krakovie. Pour

---

rible). Pour mon compte, je suis de l'opinion d'un des plus célèbres grands-princes de la Russie, Vladimir Monomaque : « O mes enfants, louez Dieu, mais aimez aussi les hommes. *Ce n'est pas le jeûne, ni la vie monastique qui vous sauveront*, mais la CHARITÉ. » (Testament de Vladimir, écrit en 1125.)

1 GÉREBTZOFF, *Civil. en Russie*, 412.

2 Il s'en faut que tous les préjugés de cette époque soient discrédités. La maternité est encore regardée comme une souillure. « Une femme en couches est considérée en Russie comme se trouvant momentanément dans un état *d'impureté*. » (GÉREBTZOFF, I, ch. XVI.)

3 Les conseils de Galitzine ne lui furent pas inutiles. Ce premier ministre, « le prince Basile surnommé le grand Galitzine, fut l'un des plus grands hommes que la Russie ait produits. » (DOLGOROUKI, *Notice*, ch. I.)

un observateur superficiel, une comtesse polonaise ou une grande dame russe diffère très-peu d'une Française de la même condition. Mais l'esprit de race résistera toujours à une assimilation complète, et entre une Slave et une Gauloise subsisteront, quoiqu'on fasse, des différences indélébiles. Cependant l'identité des idées religieuses peut faire croire à Paris qu'il existe entre vos compatriotes et les Polonaises plus de sympathies qu'entre les Françaises et les Russes. Mais cette identité n'est pas aussi réelle qu'on le suppose généralement. La noblesse polonaise a conservé beaucoup plus de penchant au protestantisme que la vôtre ; même après les atroces persécutions dont M. Krasinski a écrit l'histoire [1], on trouve encore en Pologne 442,000 réformés. — La Pologne n'est pas, du reste, le seul pays slave qui ait conservé un foyer actif de protestantisme [2]. — En outre, depuis trente ans bien des Polonais sont rentrés dans l'Eglise orientale. Un écrivain « approuvé par le Saint-Siége » avoue que « le nombre des Grecs-unis répandus en Russie et en Pologne a beaucoup diminué » [3]. Sans porter jusqu'à cinq mil-

---

1 *Histoire religieuse des peuples slaves* — Pologne.

2 Chez les Slovaques de la Hongrie septentrionale, on compte 800 mille réformés sur 1,953,000 ; — chez les Tchèques de la Bohême et de la Moravie 144,000 sur 4,270,000 ; — il en reste aussi chez les Carinthiens et ils forment l'immense majorité des Wends ou Lusaciens. Voyez la statistique des trois églises d'après Szaffarich dans KRASINSKI.

3 BOUILLET, *Dict. univers. d'hist.*, art. *Eglise grecque unie*. — Il est vrai que M. Bouillet attribue ce résultat « aux efforts du gouvernement ». Mais M. GÉREBTZOFF, *Civil. en Russie*, II, ch. VI, a rétabli les faits de la manière la plus nette, en prouvant que l'initiative de ce mouvement n'est point du tout venu de l'autorité. Il va même jusqu'à affir-

lions[1], le chiffre des Uniates qui ont renoncé au pape, ainsi que le fait un catholique très-peu exact[2], on peut affirmer sans crainte d'être démenti, que Rome a perdu et perdra encore beaucoup de terrain parmi les Slaves de l'ouest, car un seul moment de liberté religieuse a réveillé parmi les Tchèques l'esprit de Jean Huss étouffé par l'Autriche[3]. L'expérience a appris à ces peuples, ainsi que le constate un docte historien polonais, que le catholicisme ne peut rien pour la liberté[4] d'une nation. Qu'il me soit permis de recommander les judicieuses réflexions de M. Krasinski aux écrivains occidentaux qui conseillent le catholicisme aux Roumains comme un moyen de défendre leur nationalité contre les envahissements de leurs voisins. L'histoire de la Pologne est la meilleure réponse à ces bienveillants conseillers. Est-ce par hasard la papauté[5] qui imposera aux empereurs

---

mer qu'en Occident les catholiques ont été dupes de prétendus martyrs et surtout d'une fausse nonne nommée Makrena qui a exploité effrontément leur crédulité traditionnelle.

1 L'auteur anglais de l'*Eglise grecque* dit que seulement « dans la Petite-Russie 2,000,000 d'Uniates ont été reçus de nouveau dans l'Eglise d'Orient ».

2 *Cinq millions de Polonais forcés d'abjurer leur foi religieuse.* Paris, 1847.

3 Voyez KRASINSKI, *Hist. relig.* — Bohême.

4 M. Krasinski, pour établir l'incompatibilité du catholicisme et de la liberté, traduit en entier dans les pièces justificatives de son remarquable ouvrage la fameuse encyclique du pape Grégoire XVI contre les doctrines libérales.

5 Cette papauté qui a été jugée avec une légitime sévérité dans un ouvrage sur les derniers papes par M. Alexandre GAVAZZI, qui a été autrefois un des plus célèbres prédicateurs de l'Italie.

apostoliques la restitution de la Transylvanie, de la Bukovine et de la Temesana, enlevées aux Roumains par les bourreaux [1] de la noblesse galicienne?

---

1 Que ceux qui trouveraient ce mot trop fort n'oublient pas ce passage d'une récente publication allemande : « Il y a douze ans, la noblesse de Galicie était massacrée par les paysans *à l'instigation* de la bureaucratie autrichienne. » — *L'Agitation allemande*, Berlin 1859.

## LETTRE III.

### LES PAYSANNES POLONAISES.

*Pétersbourg.*

Le célèbre historien du XV^e^ siècle peignait ainsi les paysans de sa patrie : « Le peuple des campagnes est porté à l'usage immodéré des boissons et aux querelles ; mais il est zélé au travail le plus pénible et patient à supporter la faim, le froid, ou toute autre incommodité [1]. Crédule pour les récits fabuleux, il aime les contes [2]. Il est hardi jusqu'à l'audace et possède un esprit naturel. Les habitations sont mal tenues » [3]. Ce portrait est encore assez ressemblant, l'oppression [4] qu'une aristocratie exclusive a fait peser sur les cultivateurs ayant constamment paralysé tout progrès dans les campagnes polonaises. Cependant une ère de réforme a commencé pour eux quelque temps avant votre grande révolution de 1789. L'esclavage proprement dit n'existe

---

1 M. Gérebtzoff signale aussi comme les principales qualités de ses compatriotes « la résignation et la piété ». (*Civilisation en Russie*, II, ch. XII — art. IV.)

2 Ce goût existe aussi chez les Slaves de l'est. — Voyez SAKHAROFF, *Narrations du peuple russe.* On trouve dans cette œuvre considérable les contes, les proverbes, les chansons, la mythologie, tout ce qui regarde la vie populaire.

3 DLUGOSZ, *Historiæ polonicæ libri* XIII.

4 Le roi Kasimir-le-Grand se servait de mots plus énergiques, « cruautés » et « exactions ». — Voyez DLUGOSZ.

plus dans le « royaume de Pologne »[1], ni dans le « duché de Posen », ni dans le « royaume de Galicie ». Mais ses conséquences ont été incontestablement funestes. Ces paysans qui au temps de Dlugosz étaient encore « zélés au travail le plus pénible » — « imitant l'exemple de leurs seigneurs, devinrent indolents, ennemis de tout métier, de toute industrie, et ne cultivèrent un sol fertile, qui récompensait amplement la fatigue la plus légère, qu'autant qu'il fallait pour ne point mourir de faim. Sachant que lorsqu'ils n'avaient plus rien, leurs seigneurs étaient obligés de les nourrir, ce qui arrivait pendant plusieurs mois de l'année, ils se laissaient aller doucement à tous les rêves de la vie oisive »[2]. C'est

---

1 Avant l'insurrection de 1830—1831, ce mot royaume avait une grande portée. Il n'indiquait pas sans doute un état indépendant, mais il impliquait de grands avantages et une constitution promulguée par Alexandre Ier le 24 décembre 1815. Cette constitution reconnaissait un pouvoir législatif composé de deux chambres, le sénat et les nonces ou députés ; elle garantissait la liberté de la presse, la liberté individuelle, l'indépendance de la magistrature, la responsabilité des ministres, le vote de l'impôt, une armée nationale de 35,000 hommes. Nicolas Ier jura l'observation de cette charte, comme roi de Pologne, le 25 décembre 1825. Une fois la dernière insurrection vaincue, il révoqua toutes ses concessions par l'*oukase* du 26 février 1832. Cet acte déclarait « la Pologne partie intégrante de l'empire, ses habitants ne devant former à l'avenir avec les Russes qu'une seule et même nation. » Le caractère du dernier empereur ne lui permettait pas d'user avec modération de la victoire, ni la nature de son esprit de prévoir les inconvénients des actes précipités. Quel Russe le louera maintenant d'avoir contribué à anéantir au profit de l'Autriche la constitution magyare ? N'eût-il pas aussi agi plus habilement en respectant en Pologne, même après d'éclatantes victoires, une organisation politique conforme aux habitudes séculaires des populations ? D'ailleurs, dans aucun Etat, la centralisation absolue dont l'empereur Nicolas a été le partisan dévoué ne saurait assurer le bien-être des provinces.

2 SPAZIER, *Histoire de la révolution polonaise de* 1830.

ainsi qu'ils s'exposaient « par la malpropreté la plus révoltante et la plus crasse ignorance[1] » à la risée de leurs voisins occidentaux. Mais ces moqueries, assaisonnées de remontrances trop souvent pédantesques, jointes au souvenir de la part que les Allemands ont prise deux fois au partage de la Pologne, les ont rendus fort impopulaires parmi ces paysans slaves. Ils ont autant de penchant pour la France que d'antipathie pour l'Allemagne : « Tu es un Allemand ! » est dans leur bouche une véritable injure, et quand ils racontent quelque apparition du diable, ils ont soin de l'habiller à l'allemande et de le faire parler en langue germanique. Ces traits prouvent assez que, malgré les rapports fréquents de la Pologne avec l'Europe centrale, malgré l'union avec Rome qui l'a séparée des Orientaux, la masse de la nation polonaise est restée profondément slave et qu'elle a, en somme, les qualités et les défauts de cette race[2], si différente en tant de points des Latins et des Germains. Dans aucune partie de l'empire des tsars, pas plus en Pologne qu'à Pétersbourg ou à Moscou, vous ne trouvez ces mythiques « Français du nord » dont on a si souvent parlé. Physiquement et moralement, le Slave polonais ou russe et le Gallo-latin sont deux types de l'espèce humaine dont la diversité frappe le regard le moins attentif.

---

1 SPAZIER, *Histoire de la révolution polonaise de* 1830.

2 M. GÉREBTZOFF pense que ces défauts sont chez les Slaves de l'est « la ruse, le manque de persévérance, l'indolence et la convoitise. » (*La civil. en Russie*, II, chap. XII, art. 4). Toutefois il croit qu'il faut les attribuer à l'influence mongole.

De tous les paysans qui cultivent le sol de la Pologne, le campagnard des environs de Krakovie est le mieux nourri, le plus riche, le plus sobre et le moins ignorant. En le prenant pour représentant de la classe à laquelle il appartient, on est donc assuré de n'être pas injuste pour elle. Les femmes de cette contrée entretiennent avec soin leurs maisons qu'un verger entoure ordinairement. Quand l'habitation du Krakovien renferme une jeune fille, un petit jardin, planté de fleurs, est toujours disposé devant sa fenêtre. Comme toutes les Slaves, les Polonaises de ce pays ont pour le chant le goût le plus décidé : « Partout, dit un célèbre écrivain de cette race [1], partout où se trouve une femme slave, on est sûr d'entendre chanter : montagnes et vallées, fermes et pâturages, jardins et vignobles, tout retentit des accents de sa voix [2]; elle chante ses peines, elle chante ses plaisirs, et la naissance de son enfant et la souffrance de son cœur. Souvent la fille du peuple, après une pénible journée, allége par des chansons le poids de ses fatigues; elle revient lentement à sa demeure sous les lueurs du crépuscule, et elle chante pendant la route. Ce ne sont pas des traditions confuses ou des légendes mythologiques qu'elle répète, mais de véritables poèmes qui ne ressemblent en rien aux poèmes des autres nations de l'Europe. La délicatesse, la ten-

---

1 M. SCHAFARICK est un Slovaque de la Hongrie septentrionale.

2 Aussi, pour les Slaves de l'est, le taciturne Allemand est-il le « muet » par excellence. Ce titre de muet est même son nom populaire.

dresse, la pureté, le pathétique sont les caractères spéciaux de cette muse. »

Mais ces chants n'ont point, parmi toutes les fractions de la race slave un caractère uniforme. Les *Daïnos* de la Lithuanie rappellent la riante vallée de Kowno qui fut leur berceau. Dans les fertiles contrées de Krakovie, de Posen, de Gnezne, plus méridionales encore, leur accent est vif et gai[1]. Dans la Petite-Russie « un nuage de tristesse enveloppe les touchantes idylles (les *dumki*, rêveries) de l'Ukraine[2], » ce champ de bataille où tant de fois les Slaves de l'ouest et les Slaves orientaux se disputèrent l'empire. En général, les chants populaires de la Russie sont remarquables par leur plaintive mélancolie[3]; mais cette mélancolie n'est pas dénuée de grâce. Quand il s'agit de peindre les femmes, ils ont volontiers recours à des comparaisons d'un caractère primitif. La jeune fille ressemble au cygne argenté, ses larmes sont pareilles aux perles de la rosée. La nature elle-même s'associe aux modifications de son existence. L'arc-en-ciel, qui se trouve sur une maison, n'annonce-t-il pas qu'il y a une fiancée?

---

1 Il existe plusieurs collections des chants populaires composés parmi les Slaves de l'ouest. On a recueilli même ceux du plus petit peuple de ce rameau, les Wends. (*Volkslieder der Wenden*, 1 vol. in-4°.)

2 A. SOWINSKI, *Coup-d'œil historique sur la musique religieuse et populaire de la Pologne.*

3 Un Kosak, KIRCHA DANILOVITCH, fit le premier recueil de ces chansons. Une collection beaucoup plus importante est due à un savant antiquaire, M. SAKHAROFF, déjà cité à propos des contes. On annonce un recueil encore plus complet, formé par feu KIRICKSKY, recueil qui contient, dit-on, plus de deux mille chants.

L'amour, qui joue un si grand rôle dans les œuvres des poètes du peuple, prend ici une physionomie attristée; mais le dévouement qu'il inspire à ces âmes rêveuses brave le tombeau et même l'enfer.

« Le nuage cache le beau soleil, le nuage sombre voile la lumière. La jeune fille est pensive et triste. Personne ne connaît le motif de son chagrin. Ses parents même l'ignorent, ainsi que sa sœur, la blanche colombe.

« Oh! dis-moi, pauvre douce jeune fille, ne peux-tu calmer ta douleur? ne peux-tu oublier celui que tu aimes, ni le jour, ni la nuit, ni le matin, ni le soir?

« Et la jeune fille répond avec mélancolie : « J'oublierai celui que j'aime quand mes pieds ne me porteront plus, quand mes blanches mains retomberont sans mouvement, quand mon regard s'éteindra, quand on me mettra sur le cœur la planche du cercueil. »

Un brave jeune homme, après avoir parcouru l'Ukraine, arrive chez le roi de Lithuanie.

« Le roi éprouve de l'amitié pour lui, il l'accueille avec générosité, le comble de bontés, et la fille du roi ne peut assez admirer la beauté de l'étranger. »

Mais l'imprudent voyageur, s'étant mis à boire, laisse échapper des « paroles trop hardies » et ses compagnons, « qui étaient méchants, » vont dire au prince :

« Eh! notre père, le terrible roi, tu ne sais pas

ce qui se passe; tu n'en as aucune idée; ta fille est l'amante de l'étranger! »

Le roi, furieux, fait jeter l'indiscret amant dans « une sombre prison, » puis il le condamne à mourir sur un gibet:

« Le jeune homme a mis le pied sur le premier degré et a dit: « Adieu, mon père et ma mère! » Il s'avance sur le second: « Adieu, tous mes parents et mes aïeux! » Il monte le troisième: « Adieu, belle princesse, lumière de mes yeux! »

« De loin, la fille du roi a entendu sa voix; elle court dans sa demeure élevée, elle prend ses clefs d'or, ouvre sa caisse d'argent, saisit deux couteaux damasquinés, et les plonge dans sa blanche poitrine.

« Le jeune homme flotte accroché au gibet, et la jeune fille expire sous le couteau. Son père arrive. A peine a-t-il levé les yeux, qu'il a vu sa fille morte, et il frappe de ses mains la table de chêne, et il dit: « Lumière de mes yeux, ma chère fille, pourquoi ne m'as-tu pas avoué que tu aimais cet étranger? Je l'aurais aimé aussi et j'aurais protégé sa vie.

« Puis il crie de nouveau à haute voix: Me reste-t-il encore des serviteurs fidèles? Envoyez-moi deux bourreaux impitoyables, et qu'ils tranchent la vie à ceux qui ont dénoncé ma fille. »

Après quelques luttes, le moine renonce au paradis, comme la jeune princesse renonce à la vie, pour obéir à la voix de l'amour.

« Eloigne-toi, ô la bien-aimée de mon cœur,

éloigne-toi de la cellule du pauvre moine qui se désole d'être enchaîné par un vœu qu'il ne peut rompre. Ote-moi, ô ma chérie, ôte-moi le capuchon et ce noir manteau. Pose ta blanche petite main sur mon cœur; sens, comme il bat avec force, comme, à chaque pulsation, mon sang bouillonne. Essuie les larmes amères qui coulent de mes yeux, prends pitié de ma douleur. Je renonce au pardon de mes fautes pourvu que tu m'aimes, ô toi que j'aime tant! »

La voix des mères est aussi mélancolique que celle des vierges. La loi impitoyable du recrutement[1] leur arrache surtout des cris de désespoir[2].

« O vous, mes enfants, mes enfants chéris, je vous aime également. Voyez mes doigts : quand on en blesse un, j'en souffre également dans tout le corps. Il en est de même de mes enfants, mon cœur tremble pour vous tous; mais toi, mon ami, toi qui as eu le sort, pourquoi es-tu si malheureux? Mieux vaudrait que tu ne fusses pas né, que je ne t'eusse pas nourri de mon sein; mieux vaudrait t'avoir écrasé à ta naissance. Quand je t'aurais emporté dans les flancs du mont escarpé, et couvert d'un flot de sable jaune, cela ne m'eût pas causé une pareille douleur. Dorénavant, pauvre mère, je chanterai comme le coucou. Que de peines te sont

---

1 Pierre-le-Grand avait fixé à vingt-cinq ans la durée du service militaire, si le soldat se conduisait d'une manière irréprochable. Cette loi est encore très-rigide. On ne peut obtenir un congé qu'après dix et quinze ans passés sous les drapeaux.

2 Les souffrances sans nombre, causées par les armées permanentes, ont été admirablement décrites par le comte A. DE VIGNY, *Servitude et grandeur militaires*. — Cette question a, depuis, été approfondie par M. Patrice LARROQUE.

réservées, ô mon ami! tu es tout jeune et peu robuste; tu éprouveras les rigueurs du froid, tu donneras à ton père et à ta mère le nom de Tatars. Lorsque viendra une de ces grandes fêtes que nous nous plaisons à célébrer, mes enfants seront à mes côtés; toi seul, mon bien-aimé, tu n'y seras pas. Ecris-moi; mais ne te sers ni de plume, ni d'encre; écris ta lettre avec tes pleurs, mets-y le sceau de ta douleur profonde. Le beau printemps viendra, tes camarades iront dans les prairies verdoyantes; ils seront gais et bruyants, et moi, pauvre femme, je regarderai dans la large rue, je verrai tous tes camarades, et je verserai de chaudes larmes.[1] »

Aux bords de la Vistule, la poésie n'a pas cet accent mélancolique. Un ciel plus clément exerce toujours une grande influence sur l'imagination et dispose à supporter avec une certaine insouciance les épreuves de la vie. Les Krakoviennes trouvaient une occasion d'exercer leur goût pour la musique lorsqu'elles célébraient leur fête annuelle (*czomber babski*). Ce jour là, elles se rassemblaient en foule sur la place du marché, où elles arrivaient divisées en compagnies. Un chef, élu par elles, présidait à la cérémonie. Bientôt, à un signal donné, commençaient les danses que les chants accompagnaient toujours. Les refrains de saint Grégoire n'épargnaient pas l'évêque de Krakovie. Ces satyres étaient, chez

1 Les collections de chants russes, faites au XVIII[e] siècle, sont celles de TSCHOULKOFF (Pétersbourg, 1770-74, 4 vol. in-8°); — de NO-RIKOFF (Moscou, 1780); de LVOFF (1799); de DIMITRIEFF (Moscou, 1796), etc.

un peuple redevenu catholique, un souvenir de ce protestantisme instinctif, que les Slaves de l'ouest ont si intrépidement défendu au temps de Jérôme de Prague, de Jean Huss et de Stanislas Orzeckowski, le « Démosthène de la Pologne[1]. »

La *krakoviak* était naturellement, dans cette circonstance, dansée avec un enthousiasme tout patriotique. La *krakoviak* est une des danses nationales de la Pologne. La *mazurek* a la même vogue dans les chaumières que dans les salons; mais la *krakoviak*, abandonnée par les classes supérieures, est restée éminemment populaire. Elle se danse, non en tournoyant comme dans la valse, mais en rond, par plusieurs couples qui se suivent en chantant. Parfois, les paroles improvisées sont satyriques et forment deux strophes dont la première est un tableau expliqué par la seconde. D'autres fois, le couple chantant fait une station devant les musiciens, et là le jeune homme invente des couplets relatifs à la fête ou consacrés à l'éloge de celle qu'il aime.

La poésie qui préside aux amours joue aussi un grand rôle dans les noces.

Lorsqu'un jeune Krakovien est décidé à se marier, il confie sa résolution à un de ses parents ou à quelque ami d'un certain âge[2] qu'on désigne par

---

1 Chez les Wends de la Lusace, peuple du même rameau, sur plus de 130,000 âmes, on ne compte pas 10,000 catholiques.

2 Chez les Polonais, comme chez les Russes et les Roumains, ce grand acte de la vie sociale comprend deux scènes. — 1° la demande en mariage, 2° les noces. Voyez VOINESCO, *Une demande en mariage*, dans la *Revue de l'Orient*, XV, 173-78 — et *Cérémonies nuptiales dans la Moldavie et la Valachie*, trad. par M. Meldola dans la *Revue du Nord*, 2° série, IV, 264-271.

le nom de *staroste*[1]. Ce négociateur se charge de présenter le jeune homme à la famille de la fille, de vanter avec la faconde que les Slaves possèdent au plus haut degré les qualités et les charmes de la bien-aimée, et si les prétentions du garçon sont agréées, de célébrer des espèces de fiançailles en liant les mains des futurs époux dans un mouchoir qui contient plusieurs pièces de monnaie.

Une fois les bans[2] publiés à l'église, on s'occupe des noces. La toilette de la fiancée inaugure ce grand jour. Assise sur une huche, elle est livrée aux mains des filles d'honneur qui ornent ses cheveux de rubans et de fleurs. Durant ces préparatifs, les hommes qui y assistent chantent, le verre à la main, des airs appropriés à la circonstance. La bière, l'eau-de-vie et le houblon ne sont pas oubliés dans ces chants populaires, dont les expressions équivoques paraissent fort amuser les assistants. Mais souvent l'obscurité est le plus grand défaut de ces refrains. C'est ainsi que le chant du *chmiel* (houblon), si répandu en Pologne, ne semble pas se rapporter bien directement aux fêtes nuptiales :

« Houblon, n'as-tu pas eu de mère, que tu as poussé aussi gentil ?

---

1 Ce *staroste* correspond aux « demandeurs en mariage », *svates*, de la Russie qui arrivaient avec « un beau coq en main, comme un signe de leur demande. » (GÉREBTZOFF, I, chap. XVI).

2 Dans les pays catholiques qui n'ont pas subi l'influence de la révolution de 1789, le clergé s'est emparé de tous les actes relatifs au mariage, — acte si important de la vie sociale. — Ainsi il s'est réservé le monopole de la publication des promesses de mariage. — Voyez BOUILLET, *Dict. universel des sciences*, article *Ban*.

Houblon, n'as-tu pas eu de père que tu as poussé comme un pin?
Houblon, n'as-tu pas eu de sœur, que tu as poussé aussi aigu?
Houblon, n'as-tu pas eu de frère, que tu as poussé en trois ans?
O houblon, houblon pas cuit, assez. O bouche de vieille femme non échaudée[1]. »

La toilette terminée, la jeune fille se jette aux pieds de ses parents qu'elle couvre de baisers et de pleurs. Lorsqu'ils lui ont donné leur bénédiction, elle prend place sur un char attelé de quatre chevaux[2], au milieu de ses filles d'honneur et des musiciens. Le *staroste* et les garçons d'honneur s'avancent à cheval à côté du char, tenant d'une main un fouet en cuir et de l'autre un drapeau[3]. Lorsque les époux reviennent dans la chaumière, les parents leur offrent le pain et le sel[4], symboles de la richesse du foyer domestique, et le père répand sur leur

1 Peut-être le *Houblon* doit-il être interprété comme une des boutades ironiques familières aux Slaves. Dans cette hypothèse, le houblon, fils de la bonne nature, meilleure à ses enfants que nos pères et nos mères, plus bienveillante que nos frères et nos sœurs, grandit avec grâce et avec rapidité, tandis que le descendant d'Adam naît dans les larmes et végète plusieurs années dans les douleurs misérables de l'enfance.

2 En Russie « on allait à l'église dans des équipages couverts de draperies et de brocart et traînés par des chevaux dont les crinières et les harnais étaient garnis de rubans et de clochettes. » (GÉREBTZOFF, I, chap. XVI.)

3 C'est la suite de gala ou *poïezde* des Russes.

4 Chez les Russes, avant le départ pour l'église, « les femmes bénissaient (les fiancées) avec du pain et du sel contenu dans des salières d'argent » et les hommes avec les images. (GÉREBTZOFF, I, ch. XVI.)

tête des grains d'orge[1], qui figurent l'abondance, qu'on leur souhaite, des produits de l'agriculture. Après un discours du *staroste* sur les droits et les devoirs des époux, on se met à table et la fête se termine par les danses nationales; la *polonaise*, que dansent d'abord les gens âgés, puis la *krakoviak* et la *mazurek*.

C'est au milieu de ces divertissements que commence la cérémonie du chapeau (*oczepiny*). Une matrone coupe la tresse de la mariée et lui met sur la tête un bonnet en forme de chaperon, tandis que les jeunes filles font entendre le chant suivant, qui n'est pas beaucoup plus clair[2] que le *chmiel* :

« Qu'est-ce qui se tord autour de l'arbre? — C'est le serpent. — Ma mère, mon mari me bat! Viens, viens! plains-moi et fais-moi cadeau de quelque chose de bon.

« La mère est arrivée et a examiné l'ordre. — Bats, mon gendre; bats, instruits, c'est pour ton propre bien.

« Qu'est-ce qui se tord autour de l'arbre? — C'est le serpent. — Mon père, mon mari me bat! Viens, etc.

« Le père est arrivé, etc.

---

1 En Russie, « il était d'usage de jeter sur eux quelques poignées de houblon en signe que leur vie se passât gaiement. » (GÉREBTZOFF, I, chap. XVI.)

2 A moins qu'on ne veuille le considérer comme une mise en scène des discordes conjugales, excitées par le serpent qui a trompé la première femme et dans lesquelles interviennent successivement la mère, le père, le frère. Ce dernier est mieux disposé en faveur de sa sœur.

« Qu'est-ce qui se tord autour de l'arbre? — C'est le serpent. — Mon frère, mon mari me bat! Viens, etc.

« Le frère est arrivé, il a examiné l'ordre. Le beau-frère voudrait bien fuir; mais il ne sait de quel côté, si c'est par la porte ou par la fenêtre; partout on se tient avec des sabres. — « Ah! mon beau-frère ne bats pas ma sœur; car, autrement, je te battrai avec un bâton aigu! »

Ce triste tableau, qui termine un jour de noces, n'est-il pas une peinture trop vraie de cette Pologne anarchique, famille vaillante mais indisciplinée de Slaves turbulents, toujours armée de sabres, même dans les festins, même au pied des autels[1] du « prince de la paix » et dont les diètes, grâce au *liberum veto*, cette suprême formule de la discorde[2], se transformèrent tant de fois en champs de bataille?

Chez les Slaves orientaux, la poésie intervient, aussi fréquemment qu'en Pologne, dans les noces populaires. Lorsque le mariage est décidé et que le fiancé s'est mis à table, la fiancée lui offre à boire et ses compagnes chantent:

« Nous avons assisté, jeunes filles, à un festin chez notre amie chérie. Ce n'est pas l'hydromel[3] que nous avons bu, ce n'est pas le vin vert[4], ce

1 A l'Evangile, les gentilshommes dégaînaient à moitié leurs sabres afin de montrer que leurs épées étaient au service de celui qui a dit: « Qui se sert de l'épée, périra par l'épée! »

2 Voyez X. GODEBSKI, *Pologne pittoresque*.

3 Les boissons les plus anciennes en Russie sont l'hydromel, la bière (*olowl*) et le *kvass*. L'eau-de-vie est connue depuis 1398.

4 L'eau-de-vie.

sont les pleurs de notre amie. Ce n'est pas pour cent roubles, pour mille roubles, que nous l'avons vendue; non, c'est pour une coupe de vin: Nous ne l'avons pas fiancée à un prince, à un seigneur, mais à un beau et fort garçon, qui a des cheveux blonds, un visage fier et qui fait des saluts respectueux. »

Le fiancé se dirige vers la fiancée que ses compagnes environnent en s'efforçant de la cacher. Cependant il lui enlève le mouchoir qu'elle tient à la main et il lui en donne un autre. On entonne alors un chant en l'honneur du père et de la mère :

« C'était la fête de la naissance de la Vierge. On sonna trois fois la cloche dans la maison du brave paysan; trois fois son cœur a palpité de joie; la première fois, parce qu'il lui est né un fils; la seconde fois, parce que son fils a été bien élevé; la troisième fois parce que son mariage est béni. »

Les jeunes filles ayant pris un chariot et un cheval s'en vont chanter dans le village :

« Dans les prairies, les prairies verdoyantes, sur une herbe tendre, le bon paysan faisait paître ses chevaux vigoureux. Leurs pieds sont liés avec de la soie, leurs crinières sont ornées de perles fines. Pourquoi ne boivent-ils pas l'eau de la source? Pourquoi ne mangent-ils pas le tendre gazon? Pourquoi restent-ils immobiles? Ils ont pressenti quelque malheur[1]; ils ont prévu qu'ils allaient faire un long voyage. »

---

[1] On a constaté dans le tome premier cette intimité de l'homme avec la nature dans les poésies populaires des Slaves du sud.

Pendant ce temps-là la jeune fille adresse à ses parents des plaintes simulées :

« O mon père bien-aimé et vous, ma vénérable mère, que veulent dire ces préparatifs? Il est venu ici des hôtes non-invités, non-attendus. Ils ont dit qu'ils voulaient m'emmener. J'ai senti mes genoux fléchir, ma tête s'est penchée, et mon cœur a palpité d'épouvante. Pourquoi, mon père, êtes-vous fâché contre moi? Pourquoi avez-vous écouté la voix des étrangers? »

Lorsque ses amies reviennent, elle se met à chanter :

« O mes compagnes chéries, vous vous êtes gaîment promenées dans la large rue, et moi, pauvre fille, j'ai renoncé à mes promenades! Mes blonds cheveux ne seront plus tressés comme autrefois[1]; ma robe ne sera plus si brillante. Ma liberté de jeune fille n'existe plus. La tendresse de ma mère me fait défaut. Le beau printemps reviendra; vous irez dans le pré vert; vous cueillerez des fleurs, vous tresserez des couronnes pour vos têtes charmantes; vous irez chanter avec gaîté et en chœur dans large rue, et moi, pauvre femme, je chanterai mon chant plaintif. »

On croit en Pologne parmi les paysans que celui des deux époux qui se réveille le premier dans la nuit des noces mourra avant l'autre. Ce trait vous donne une idée des superstitions sans nombre qui

---

1 La tresse des jeunes filles est partagée en deux quand les filles d'honneur font la toilette de la mariée.

règnent dans cette contrée. J'en ai trouvé plus d'une trace à Krakovie. La bibliothèque de l'Université conserve le manuscrit du fameux sorcier Twardowski[1]. On prétend que, persécuté à cause de ses connaissances magiques, il se réfugia en Allemagne, où Gœthe l'a rendu populaire sous le nom de D^r^ Faust. Twardowski faisait ses expériences dans les montagnes de Krzermiouki et sur le tertre de Krakus. Il avait caché dans les souterrains de Krzermiouki une jeune fille arrachée à la fureur d'une multitude fanatique. Elle devint bientôt aussi instruite que son maître lui-même dans ces sciences occultes, qui n'ont plus, aujourd'hui, de mystères[2]. Barbe Gizanka acquit une grande influence sur le roi Sigismond-Auguste. La reine-mère, Bona, aussi crédule que Catherine de Médicis et superstitieuse comme toutes les Italiennes, contribuait à la popularité des magiciens. « Elle sondait l'avenir, dit Czacki, d'après la masse formée par le suc tiré des herbes odoriférantes, ainsi que d'après les dessins qui provenaient de la cire fondue. »

Les jeunes paysannes ont bien le droit de se livrer à la manie des sortiléges quand les souveraines leur donnent de pareils exemples. Connaître le mari que le Ciel leur destine, tel est surtout leur grande préoccupation. Saint André étant patron des jeunes filles, les heures qui précèdent sa fête sont particulièrement favorables à celles qui veulent soulever

---

1 Son miroir enchanté est à Pulawy. — Voyez GOLEMBIOWSKI, *Le peuple polonais*.

2 Voyez Eusèbe SALVERTE, *Des sciences occultes*, Paris, 1829; et LOUANDRE, *La Sorcellerie*.

le voile qu'une Providence bienfaisante a mis sur nos yeux. « La veille de saint André, disait une châtelaine polonaise[1], mon espoir a été exaucé. Dieu veuille que ce que j'ai rêvé se réalise, savoir que mon père chéri me donne pour époux M. Etienne. C'est un galant parfait; sa moustache est si bien peignée et sa chevelure si bien relevée qu'il semble que Cupidon même lui sert de valet de chambre. » Les filles du palatinat de Podlaquie, afin d'obtenir le même résultat que M^lle^ Cunégonde, disent la veille de la saint André neuf *Pater* debout, neuf à genoux et neuf assises. Cette laborieuse prière achevée, elles sèment dans un pot des graines de lin en chantant ce couplet :

Swiaty Andréiu
Ia na tebé lon siéiu
Daj mené znaty
Zkim budy zberaty[2].

Dans les palatinats de Krakovie, de Sandomir, de Lublin, de Plotsk et de Mazovie, toute paysanne qui n'est pas mariée fait cuire un gâteau qu'elle a soin de marquer d'un signe qui le distingue des autres. Quand tous ces gâteaux sont rangés sur une chaise, on laisse entrer un chien affamé, et celle dont le gâteau est dévoré le premier trouvera un époux avant les autres. La foi était autrefois si grande en ce genre d'épreuves, que les paysannes

---

1 *Fragment du Journal* de M^lle^ Cunégonde IASIELKA.

2 « Saint André, le jour de ta fête, je sème ce lin; fais-moi savoir avec qui je le cueillerai. »

polonaises croyaient pouvoir faire apparaître le fantôme du fiancé qui occupait si vivement leur intelligence. On lui préparait un repas composé de trois plats de légumes, puis on s'écriait : « Toi qui m'es destiné, je t'invite à souper! » Il suffisait même de se placer devant une glace à minuit, — l'heure des apparitions, — et d'y regarder avec attention. Pourquoi les fantômes ne se montreraient-ils pas encore aux vierges enthousiastes des bords de la Vistule? En fait d'imagination, notre siècle n'a rien à envier à ceux qui l'ont précédé. Magnétiseurs[1], capucins, sorciers, jésuites, swedenborgiens, mormons, nonnes de toutes les couleurs, rivalisent de merveilles, et les miracles deviennent si nombreux qu'un fantôme en plein midi me paraîtrait, pour mon compte, un incident vraiment vulgaire. Ne vivons-nous pas dans un siècle de progrès?

Si l'on veut avoir une idée de la mythologie catholico-païenne des campagnes polonaises, il faut assister aux veillées. En hiver, les jeunes gens des deux sexes se réunissent pour travailler; les garçons s'occupent à de petits ouvrages, les jeunes paysannes filent le lin ou la laine. Pour moi, ces veillées avaient un double intérêt. Je pouvais y étudier à la fois les costumes et les traditions. A cette époque, je n'avais vu que les Slaves du midi et je n'avais jamais parcouru aucune contrée occupée par le rameau occidental de la race slave, rameau qui a cer-

---

[1] Dans *Mme Gilblas*, M. Paul FÉVAL attribue au magnétisme des prodiges bien supérieurs aux merveilles opérées par saint Cupertin — ou par saint Ignace.

tainement une physionomie et des tendances particulières. Aussi m'intéressai-je vivement aux veillées krakoviennes.

L'habillement des femmes me parut élégant. Chez les jeunes filles, la jupe, qui est fort longue et de nuances variées, est souvent bordée d'un ruban d'or ou d'argent. Le corsage est en mérinos ou en soie. Les manches et les épaulettes des chemises sont ornées de broderies rouges. Le surtout en drap bleu, garni d'une fourrure de mouton, est remplacé, l'été, par un châle de lin ou de mousseline, nommé *rantuch* et par un tablier. Ces paysannes préfèrent ordinairement aux souliers des bottes à talons élevés. Leurs cheveux pendent en longues tresses, et les jours de fête, elles se couronnent d'une espèce de diadème en drap d'or ou en velours dont le haut est garni de fleurs et de rubans.

Cependant je vous avouerai, ma chère amie, que les contes des veillées m'occupaient beaucoup plus que les costumes. Ce sont les jeunes gens qui se chargent d'exciter par leurs récits un intérêt qui leur fait rarement défaut. Comment ne pas frissonner quand ils parlent de ces vampires qui sortent de leurs tombeaux pour sucer le sang des jeunes filles? Comment ne pas s'étonner quand ils racontent l'histoire de reines et de princesses changées en arbres[1] ou en oiseaux? Ne trouve-t-on pas encore dans les souterrains du château désert des Sul-

1 Comparez ces métamorphoses avec celle de la belle Hélène dans la ballade roumaine : *Sourele si Luna.*

kowski une princesse métamorphosée en canard, et le peuple de Varsovie n'affirme-t-il point que ceux qui s'aventurent dans ces souterrains sont entraînés par elle au fond des eaux?

Il y a quelque chose de plus triste en Pologne que les princesses transformées en palmipèdes, ce sont les femmes juives. Elles sont d'une laideur et d'une saleté vraiment exceptionnelles. Leur tête rasée, leur costume bizarre, les font encore paraître plus laides qu'elles ne le sont réellement. Quoiqu'elles aient l'air misérable, elles couvrent leurs coiffures, leurs corsets et leurs jupes de plaques d'or, de perles fines et de médailles. Pour retrouver le Juif du moyen-âge, le Juif d'*Ivanhoe*, il faut aller à Krakovie. Cependant, on y chercherait en vain cette Rébecca qui tournait la tête des moines-soldats du Temple.

---

## LETTRE IV.

### LES LETTONNES.

*Pétersbourg.*

« Les Lettes, dit un docte philologue de votre pays, appartiennent à la nation slave, nous osons le croire, malgré l'opinion longtemps accréditée, qui en a fait une famille mixte, une race intermédiaire sans nom, sans langue distincte, jetée entre les Germains, les Finnois et les Slaves, dont elle défigurait et brouillait les idiomes. Cependant, si jamais une nation a su conserver, au sein même de la barbarie, à travers des siècles de ténèbres, la langue traditionnelle qu'elle reçut de ses pères et la transmettre intacte jusqu'à ce jour, cet honneur appartient aux tribus qui constituent la race lettonne ou prussienne primitive, établie dans la Prusse orientale, la Lithuanie, la Courlande et la majeure partie de la Livonie, au nombre d'environ deux millions et demi d'hommes. Leurs idiomes sont, à l'égard des langues slaves, dans le même rapport que le grec au latin et le gothique au scandinave, et tout prouve, d'ailleurs, dans leur histoire, une étroite affinité et une communauté d'origine avec les Slaves proprement dits[1]. »

---

1 F.-G. EICHHOFF, *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves, Russes, Serbes, Bohêmes, Polonais et Lettons*, Paris, 1839.

Les Lettons ont donné leur nom à la Lithuanie. Je vous ai raconté comment la reine Hedwige conquit cette province au christianisme et à la Pologne. Toutefois la Lithuanie, habitée par un peuple d'un autre rameau de la race letto-slave que les Polonais, fut presque toujours administrée à part et elle tendait à se séparer de la Pologne qui ne parvint à l'annexer à son territoire qu'en 1569. Lors du premier démembrement de la Pologne la partie la plus notable de la Lithuanie, composée de la Russie-Blanche et de la Russie-Noire, fut réunie à l'empire russe.

La Lithuanie est une contrée d'un assez triste aspect. C'est un pays nu et à peine ondulé qui inspire la mélancolie. Les villages sont misérables. On voit que les paysans, — leurs proverbes l'attestent, — ont été rongés jusqu'aux os par ce clergé romain dont l'avidité est devenue proverbiale : « Le sac du curé est large! » et ce sac est comparé à celui du mendiant : « qu'on ne saurait remplir! [1] » Il en a été de même dans toute cette région. « En Pologne, dit un écrivain peu suspect, le clergé catholique possédait les deux tiers des terres[2]. » L'aristocratie, au lieu de défendre le peuple contre le clergé, s'entendait avec les prêtres pour l'exploiter. Aussi le proverbe lithuanien dit-il : « tout noble est marchandise du diable. »

---

1 Voyez SCHLEICHER, *Lithuanische Mährchen*, *Sprichworte*, *Räthsel und Lieder*, Weimar, 1857.

2 BOUILLET, *Dictionnaire universel d'histoire*, article Pologne, X$^e$ édition, « approuvée par le Saint-Père. »

La littérature populaire d'un pareil pays ne pouvait être que fort mélancolique. Les masses soupirent après un ciel plus doux, une nature moins ingrate, une terre moins tourmentée.

« Nous voulons aujourd'hui[1] boire l'*alus* — demain nous partons — pour le pays de Hongrie,

« Où les ruisseaux sont du vin, les pommes d'or — et les forêts des jardins ... Et quand reviendrons-nous du pays de Hongrie?

« Quand les poteaux pousseront des feuilles, — que les pierres verdiront — et que les arbres croîtront dans la mer. »

Pour un peuple ainsi absorbé par les nécessités de la vie matérielle, l'amour est privé de tout idéal. Aussi la femme est-elle peinte sans aucune espèce d'illusions : « Les femmes ont de longues robes et un esprit court. » La ménagère, « la jeune fille qui donne un doux amour » prend place à côté de la poule, du canard et de l'oie, etc., et ce « doux amour » est considéré comme une espèce de produit, ainsi que « les fortes cornes » du bœuf, la « chaude laine » du mouton et les « poussins » de la poule.

« Je restai en service chez mon maître — une première année. — Je gagnai chez lui une poule. — Ma poule est déjà suivie de poussins.

« Je restai en service chez mon maître — une seconde année. — Je gagnai chez lui un canard. — Mon canard barbote dans le ruisseau. — Ma poule est suivie de poussins.

---

1 Ainsi parlent des émigrants dans une chanson.

« Je restai en service chez mon maître — une troisième année. — Je gagnai chez lui une oie, — et mon oie fait ghigak. — Mon canard barbote dans le ruisseau. — Ma poule est suivie de poussins.

« Je restai en service chez mon maître — une quatrième année. — Je gagnai chez lui un chevreau — et mon chevreau cosse que ça craque, — et mon oie fait ghigak. — Mon canard barbote dans le ruisseau. — Ma poule est suivie de poussins.

« Je restai au service chez mon maître — une cinquième année. — Je gagnai chez lui un petit mouton, — et mon petit mouton me donne de la chaude laine. — Mon chevreau cosse que ça craque, — et mon oie fait ghigak. — Mon canard barbote dans le ruisseau. — Ma poule est suivie de poussins.

« Je restai en service chez mon maître — une sixième année. — Je gagnai chez lui un petit porc, — et mon petit porc grogne, o, i, e, — et mon petit mouton me donne de la chaude laine, — et mon chevreau cosse que ça craque, — et mon oie fait ghigak. — Mon canard barbote, etc.

« Je restai en service chez mon maître — une septième année. — Je gagnai chez lui une petite vache, — et ma vache donne du bon lait, — et mon cochon grogne, etc.

« Je restai en service chez mon maître — une huitième année. — Je gagnai chez lui un petit bœuf, — et mon bœuf a de fortes cornes, — et ma vache donne du bon lait, etc.

« Je restai en service chez mon maître — une neuvième année. — Je gagnai chez lui un petit che-

val, — et mon cheval est un bon trotteur, — et mon bœuf a de fortes cornes, etc.

« Je restai en service chez mon maître — encore une dixième année. — Je gagnai chez lui une jeune fille, — et ma jeune fille me donna un doux amour, — et mon cheval est un bon trotteur, — et mon bœuf a de fortes cornes, etc. »

Certains tableaux justifieraient assez, il faut l'avouer, la place qu'occupent ici les jeunes filles entre le porc qui grogne et le canard qui barbote. Quand on a vu, en Italie, sous le chaud soleil du midi, les femmes des classes inférieures s'occuper avec tant de sollicitude de débarrasser la noire chevelure de leurs filles d'hôtes incommodes, on comprend la marque de tendresse dont il est sans cesse question dans les légendes lithuaniennes, et les étranges services que les vierges de la Lithuanie rendent à leurs amants. Dans le conte de la belle fille du roi qui devient une espèce de Cendrillon, celle-ci est reconnue par son frère au moment où elle s'acquitte d'un pareil devoir. Dans la légende des neuf frères, c'est dans une pareille circonstance, que l'un d'eux reconnaît au doigt de la complaisante *laume* l'anneau de sa sœur.

Les *laumes* elles-mêmes, qui jouent un très-grand rôle dans la mythologie de ce pays, donnent une idée médiocre du caractère que les anciens Lettons attribuaient à notre sexe[1] dans le monde de

---

1 Les Lettons pensaient probablement comme M. Michelet, pour lequel la femme « est malade. » Hélas! l'histoire universelle prouve assez que l'espèce humaine tout entière est fort infirme!

l'imagination. Ces êtres bizarres, esprits familiers des campagnes, semblent destinés à faire tous les travaux qui, dans les champs ou dans le ménage, appartiennent aux femmes, sans pourtant jamais pouvoir en prendre l'initiative. Quoique les laumes soient assez quinteuses, on cite d'elles quelques traits de bienveillance.

Une Lettonne avait une fille tellement paresseuse qu'elle ne montrait de goût pour aucune espèce de travail. Un jour, elle la conduisit à un carrefour, où elle se mit à la battre de toutes ses forces. Tandis qu'elle se livrait à cette besogne avec une ardeur toute maternelle, son seigneur, qui passait en voiture, au lieu de se dire comme les anciens du pays : « qui a la force, a le droit[1], » lui demanda pourquoi elle accablait ainsi sa fille de coups. — « C'est une telle travailleuse, répondit la mère, qu'elle filerait la mousse de la muraille! » Le gentilhomme, plein de confiance dans le proverbe lithuanien « qui est riche a de l'esprit, » ne se crut pas obligé de comprendre le sens ironique de cette réponse. « Ah! dit-il, donne-moi ta fille; j'ai assez à filer chez moi. » — « Prenez-la, répondit la mère, je n'y tiens pas. » — Lorsque le seigneur fut arrivé, il remplit un grand tonneau d'une mauvaise filasse et enferma la paysanne dans une chambre. La pauvre fille, qui n'avait jamais su rien faire, s'inquiétait déjà lorsque, le soir, trois laumes frappèrent à sa fenêtre. « Si tu promets de nous inviter à ta noce, dirent-elles

1 C'est un proverbe de la Lithuanie.

d'un ton assez doux, nous t'aiderons à filer. » — « Filez, filez seulement, répondit la prisonnière, vous êtes sûres d'être invitées. » Les laumes, très-satisfaites de cet accueil cordial, filèrent le premier soir toute la filasse contenue dans le tonneau, tandis que la jeune Lithuanienne dormait sur les deux oreilles. Le lendemain, les choses se passèrent de la même façon. L'excellent seigneur, aussi porté à récompenser les belles actions que le comte de Montechristo, voyant tout son lin admirablement filé, s'écria : « Puisque tu es si bonne ouvrière, je veux t'épouser. La veille des noces arrivée, la fiancée dit au gentilhomme : « Il faut que j'aille inviter mes tantes. » Lorsque celles-ci se furent présentées, le gentilhomme, frappé de leur laideur, demanda à l'une d'elles, pourquoi elle avait un si grand nez. « Petit seigneur, dit-elle, c'est parce que j'ai trop filé; quand on file toujours et qu'on fait aller la tête, le nez s'allonge ainsi prodigieusement. » L'autre avait des lèvres si épaisses que le fiancé ne put dissimuler sa surprise : « Petit seigneur, dit la tante, c'est d'avoir trop filé; quand on file toujours et que toujours on mouille son fil, les lèvres deviennent aussi grosses. » La troisième, ayant fait une réponse trop rustique pour être rapportée[1], le seigneur jeta la quenouille au feu dans la crainte que la nièce ne devînt aussi laide que ses tantes.

---

1 Cette réponse permettrait de comparer ces laumes aux harpies. Du reste, les *laumes* n'étaient pas, chez les humains, à bonne école en fait de propreté.

On n'accorde pas toujours aux laumes un aussi bon caractère, les créateurs de cette mythologie étant convaincus que chez notre sexe les défauts l'emportent sur les qualités, comme si ce n'était pas là la plaie incurable de la postérité d'Adam![1] Malheur aux femmes qui avaient commencé à filer le jeudi soir[2]; car les laumes venaient la nuit continuer leur besogne et emportaient le fil au chant du coq. Une paysanne qui avait du lin à tisser et qui ne pouvait trouver le temps de s'occuper de cette besogne, s'écria avec découragement : « Ah! je le donnerai à tisser aux laumes. » Aussitôt une laume se présente et promet d'achever le travail, à condition que la paysanne devinera son nom et l'hébergera convenablement. Autrement le tissu doit lui appartenir. La laume se croyait sûre du succès, mais, tout en travaillant, elle eut l'imprudence d'oublier « que la parole est d'argent et que le silence est d'or. » Elle se mit à parler haut et prononça son nom. Une autre fois, ce fut une jeune fille qui fut victime d'un marché conclu avec les laumes. Cette jeune personne, restée orpheline, avait été adoptée par deux de ces êtres fantastiques qui lui avaient donné deux grands rouleaux de magnifiques étoffes, à condition qu'elle ne les mesurerait jamais. La digne fille d'Eve, ayant pris une aune, la nuit suivante son trésor s'é-

---

1 KANT, *De la religion dans les limites de la raison*, prouve très-bien que la philosophie est d'accord avec la religion contre ceux qui supposent que l'homme naît essentiellement bon.

2 Les paysannes roumaines redoutent la fée du *mardi soir*, la *marsara*.

vanouit. Tous ces tours ne sont que des enfantillages. Mais les laumes n'en restaient pas là. Elles changeaient les enfants et les remplaçaient par d'horribles hydrocéphales, qui n'atteignaient jamais l'âge de douze ans.

On peut déjouer les ruses des laumes, comme ce garçon de ferme qui, conseillé par le curé, coupa la tête à un balai enveloppé de langes qu'elles avaient substitué à un enfant volé; mais le diable lui-même ne parviendrait pas à duper une vieille femme. La femme « qui a l'esprit court » devient aussi adroite que forte avec l'expérience et le temps. Telle est, du moins, l'intime conviction des Lettons. « Une vieille femme solide, on ne la briserait pas sous la meule du moulin. » Si la « petite fillette de Dieu » se laisse tromper facilement, il n'en est point ainsi plus tard. La ruse naturelle aux Slaves se développe si bien chez elle avec les années qu'elle appelle le diable « cousin » et que Satan est obligé de reconnaître « qu'elle pourrait l'ensorceler et lui jouer un méchant tour. » L'histoire vraiment originale que je vais vous raconter, ma bien chère amie, prouve que le prince des enfers a des raisons pour se montrer aussi défiant.

Dans un village de la Lithuanie vivait un jeune laboureur, qui avait épousé une très-belle femme. Tous deux vivaient dans la meilleure intelligence et s'aimaient « d'amour tendre ». Un jour, Satan, qui passait par là, fut aussi étonné de voir un pareil ménage qu'il avait été surpris de la vertu de Job. Aussi crut-il qu'il parviendrait aisément à troubler la

paix qui régnait dans cette modeste demeure. Mais il échoua complétement et partit furieux. Comme il songeait tristement à l'échec qu'il venait de subir, il rencontra une mendiante âgée qui lui dit : « Cousin, qui t'a mis de telle humeur? » — « Pourquoi m'interroges-tu? répondit Satan d'un ton bourru. Tu ne peux rien pour me tirer de peine. » — « Qui sait? répartit la sorcière. Nous autres vieilles, nous en savons long! Raconte-moi ton histoire, et je t'aiderai probablement comme j'en ai aidé bien d'autres. » Satan, après avoir réfléchi un moment, songea qu'il n'avait qu'à gagner à une pareille alliance puisque c'est toujours un bénéfice pour lui d'engager une chrétienne à mal faire. Lorsqu'il eut expliqué clairement comment il avait échoué honteusement, elle ne put s'empêcher de hausser les épaules. « Donne-moi, dit-elle, une paire de chaussons et de souliers de Salzbourg et je te réponds du succès. »

Le marché conclu, la mendiante se dirigea vers le village, où elle trouva la jeune femme occupée de son ménage, tandis que son mari travaillait aux champs. Après en avoir reçu quelque aumône, elle affecta de se montrer très-reconnaissante et lui dit, en prodiguant des termes affectueux dont les Slaves ne sont pas avares : « Cher petit cœur, que tu es bonne et belle! Ton mari est vraiment heureux de l'amour qu'il te témoigne. Mais comme, malheureusement, les hommes sont mauvais et changeants, je veux, ma fille bien-aimée, ma petite poule, t'apprendre un moyen sûr de te mettre à l'abri de l'in-

constance de ton époux. » La paysanne, n'ayant pu dissimuler son vif désir de posséder une recette de cette importance, la vieille ajouta mystérieusement : « Il y a sur la tête de ton mari, non loin du sommet, un cheveu gris . . . Il faut que tu le coupes, sans qu'il s'en aperçoive, tout près de la peau. Quand tu lui porteras à dîner, dis lui de mettre la tête sur tes genoux pour faire la sieste, et quand il sera bien endormi, tire de ta poche son rasoir et coupe le cheveu avec adresse. »

En quittant la confiante Lithuanienne, la sorcière alla trouver le laboureur. « Bonjour, bonjour, mon bijou, bonjour, » lui cria-t-elle avec une cordialité affectée. — « Merci, merci, bonne vieille, » dit le Lithuanien touché, mais en même temps un peu inquiet de l'air désolé de la mendiante. Comme il allait se remettre à sa besogne, la vieille l'arrêta : « Qu'as-tu donc? » dit le paysan. — « Ah! mon cher garçon, mon cher cœur, répondit-elle d'une voix étouffée, je peux à peine parler, tant je suis effrayée. » — « Mais qu'y a-t-il? parle donc! » — « Toi et ta petite femme, vous vivez dans le meilleur accord, je le sais, je le sais parfaitement. Mais Dieu te garde! Je viens de chez elle et là j'ai appris qu'elle veut te tuer pour épouser un homme beaucoup plus riche que toi. L'avarice l'a pervertie! Aujourd'hui, à midi, elle t'engagera à mettre la tête sur ses genoux pour y faire la sieste, et tandis que tu dormiras, elle tirera un rasoir pour te couper le cou. »

Vous devinez, chère amie, la fin du conte. Au moment où la jeune femme se préparait à guérir son

mari de l'inconstance en escamotant le fatal cheveu, le paysan, qui la surveillait du coin de l'œil, se redressa avec rapidité, lui arracha son bonnet[1], et la prenant par ses tresses, il commença à l'accabler de coups. D'abord cette scène fit rire Satan, mais il eut ensuite horreur de la perfidie de la mendiante: « Elle est plus rusée que moi, dit-il philosophiquement, les hommes ont tort de mettre tout sur le compte du diable; ces vieilles femmes font bien plus de mal que moi. » Cependant il lui donna les chaussures et les souliers qu'il avait promis, mais en les présentant au bout d'une longue gaule : « Je ne veux point t'approcher, dit-il à son alliée, tu pourrais bien m'ensorceler et me jouer un méchant tour; car tu es pire et plus artificieuse que moi. »

Les légendes ne montrent pas toutes les Lithuaniennes aussi naïves que la jeune femme du paysan. Le premier conte que renferme le recueil de M. Schleicher est l'histoire d'une fille d'auberge, qui parvint, en devinant une série d'énigmes, à épouser un seigneur. Du reste, l'esprit de ce peuple est tellement porté à exercer son intelligence par des questions énigmatiques, qu'il n'est guère de paysannes dont la mémoire ne soit ornée de quelques *misla*[2]. Voici l'une de ces chansons :

« Une fois ma mère m'a grondée et m'a dit: Va au bois, ma fille, et trouve-moi une fleur d'hiver et de la neige d'été.

---

1 Ce bonnet est un fichu de couleur ou de toile blanche qui livre passage aux tresses de cheveux.

2 Poésies énigmatiques.

« J'allai tristement sur les coteaux près du lac et au bois. — Mon pasteur, dites-moi, je vous prie, où je rencontrerai ces deux choses.

« Si tu veux être bonne et fidèle, si tu me donnes ta bague pour gage, je te dirai l'énigme ; écoute, écoute, ma fille.

« Je serai bonne et fidèle, je donnerai cette bague pour gage; mais dites-moi, où trouverai-je la fleur d'hiver et la neige d'été?

— « Va au bois de sapin, brise une petite branche, porte-la à ta mère ; et dis hardiment : Le sapin est la fleur d'hiver.

« Va au bord de la mer d'ambre, prends l'écume des flots azurés avec ta jolie main : l'écume de la mer est la neige d'été. »

Je n'ai pas cru inutile de vous donner quelques détails sur les légendes et les traditions des Lettons ; car on trouve dans ces antiques souvenirs des peuples un moyen infaillible de connaître les idées qu'ils ont reçues de leurs pères sur le caractère et la mission de notre sexe [1].

Cependant les contes, les proverbes, les énigmes, etc., ont généralement une tendance épigrammatique qu'il faut prendre en considération. En outre, les opinions des peuples se modifient avec le temps. Cherchons donc ailleurs l'idéal de la femme tel que se le représente le peuple lithuanien. Nous trouverons

---

1 Les *Dainos*, chants populaires de la Lithuanie, fleurs poétiques de la vallée de Kowno, sont l'expression la plus curieuse et la plus originale des sentiments du peuple.

plutôt dans les *Daïnos*, l'expression la plus élevée de sentiments auxquels aucune poésie n'est restée étrangère. Ce que M. Alexandri a fait pour la Roumanie, M. Vouk Karajich pour la Serbie, M. Kollar pour les Slovaques de la Hongrie, MM. Rhésa et Nesselmann l'ont fait pour la Lithuanie[1].

En Lithuanie, les jeunes garçons ne sont pas plus avares qu'ailleurs de flatteries hyperboliques.

« Un jeune compagnon, à cheval, est arrivé — du village ; — puis il a contemplé longtemps la jeune fille — au village : — « Retire-toi bien vite, ô jeune compagnon, — loin de moi ; — tu trouveras aisément une autre jeune fille — comme moi. » — J'ai traversé plus de cent beaux villages — un de plus — et je n'ai nulle part trouvé de jeune fille — comme toi. »

Peut-être la naïve fillette prêterait-elle volontiers l'oreille à ces douces paroles, mais elle sait qu'elle aurait à rendre compte de son étourderie à la vigilance maternelle que le mensonge ne saurait endormir :

« Viens ici, jeune fille ; — viens ici, mon enfant ; — viens, causons — un seul mot ; — rêvons de doux rêves, — où le courant est le plus profond, — où l'amour est le plus charmant.

— « Ah ! jeune homme, je ne puis pas ; — je ne le puis, aimable garçon ; — car ma mère me gronderait. — Elle gronderait, ma vieille mère, — si je rentrais tard à la maison, — si je rentrais tard à la maison.

---

1 M. Rhésa a rassemblé un peu moins de cent *daïnos* et M. Nesselmann quatre cents.

— « Dis vrai, jeune fille, dis vrai, mon enfant.

— « Deux canards sont arrivés en volant — qui m'ont troublé l'eau ; — j'attendais qu'elle s'éclaircît, — j'attendais qu'elle s'éclaircît.

— « Cela n'est point vrai, ma fille ; — cela n'est pas vrai, ma fille ; — cela n'est pas vrai, ma petite; — tu parlais avec un garçon ; — tu disais sous l'érable verdoyant, — avec un jeune homme, — de douces paroles. »

Les garçons pensent au fond comme ces mères qui les surveillent avec tant de soin. En effet, ce qu'ils estiment le mieux dans une fille, ce n'est point la grâce qu'elle déploie à la danse, ni la riche parure, mais l'amour du travail et la simplicité :

« De six fois trois façons — de trois fois six façons — fleurissent bellement — les amaranthes du jardin.

« Moi je reconnais — et devine aussi — quelle est la fillette — alerte au travail.

« Avant d'aller à la danse, — elle range son métier ; — en revenant de la danse — elle déroule sa toile . . . .

« De six fois trois façons — de trois fois six façons — fleurissent bellement — les amaranthes du jardin.

« Moi je reconnais, — et devine aussi — quelle est la fille — paresseuse au travail.

« Avant d'aller à la danse — elle se fait une couronne; — en revenant de la danse — elle s'endort au jardin ! . . .

« Quand je courus vers le courtil en fleurs, —

alors les coqs chantèrent; — je ne m'arrêtai pas, — je chevauchai toujours — sans écouter les coqs.

« Je montai vers la grande cour, — dont je trouvai la porte fermée : — descends, descends, ô jeune fille; — ouvre la porte de la cour.

« La jeune fille est descendue — avec un brillant *vaïnikas*[1]; — je ne veux point de cette jeune fille — au brillant *vaïnikas!*

— « Descends, descends, ô jeune fille, — ouvre la porte de la cour. — La jeune fille est descendue — avec son vert *vaïnikas.*

« Je veux bien cette jeune fille — avec sa verte couronne — je veux bien cette jeune fille — avec sa couronne verte.

« Ces *vaïnikas* de vertes *routas*[2], — bénissent le courtil; — mais les riches *vaïnikas* — minent le courtil. »

La poésie lithuanienne se plaît à peindre cette laborieuse enfant des champs, entourée et protégée par la famille qu'elle aime et qui l'adore, cette « petite Marti » — la petite sœur de cinq frères, » — et « la petite-fille de sa tendre mère. » Cependant elle a aussi une profonde sympathie pour les êtres abandonnés ou persécutés. Avec quelle vive et pathétique éloquence ne défend-elle pas le rossignol contre la barbarie des bergers et des laboureurs

1 Le *vaïnikas* est un chapeau noir que la jeune Lithuanienne porte jusqu'à son mariage.

2 La *routa*, fleur de rue, sert à faire les couronnes dont les filles entourent leur chapeau.

qui ont détruit son nid![1] L'orpheline devait être, pour ces poètes, portés à comprendre tout ce qu'il « y a de larmes dans les choses humaines » un sujet de prédilection. Pour elle point de « petite table », placée « près de la fenêtre », d'où l'on voit « toute la jeunesse du village[2], » point de maison paternelle dont « les vitres sont des diamants[3], » point de « petite mère » qui prenne part à ses tristesses et aux agitations de son cœur et qui l'envoie « dormir bien doucement dans le verger verdoyant[4]. » Aussi ne s'explique-t-elle pas comment on peut songer à l'aimer.

« Comment, jeune garçon, as-tu jeté les yeux — sur moi, pauvre orpheline? — Moi, je n'ai ni père, ni mère, — pas de famille. — Le chêne vert croît bien dans la forêt . . . — Ah! pour moi, ce n'est point un père. — Le tronc n'est pas un père, ni les branches des mains; — les feuilles ne sont pas des paroles de tendresse. »

Le reste du chant est le développement de cette pensée de découragement. La jeune fille passe en revue la nature entière dont elle constate amèrement l'insensibilité : — « Le vert tilleul croît bien dans la forêt; — pour moi, ce n'est pas une mère . . . — L'érable vert croît bien dans la forêt, — mais pour moi, ce n'est pas un frère . . . — Le nerprun vert

1 « O rossignolet! — joyeux oiseau, — pourquoi ne pas chanter? etc. »

2 Voir le chant qui commence ainsi : « Assise à ma petite table, etc. »

3 Dans le poème qui débute ainsi : « Le courtil de mon père est joli, etc. »

4 Voyez « petite mère, je voudrais dormir, etc. »

croît bien dans la forêt; — pour moi ce n'est pas une sœur! . . . »

N'est-il pas naturel que l'orpheline, effrayée de son isolement, aille au tombeau de sa mère évoquer son ombre adorée?

« Ils m'envoyèrent au bois, — pauvre jeune orpheline, — pour les mûres au petit bois, — au bois pour les petites mûres.

« Je n'y pris point de petites baies, — je n'y cueillis point de petites mûres; — mais je montai sur le coteau — au tombeau de ma mère.

« Là je pleurai amèrement — sur ma douce petite mère, — et là, ma mère me parla, — c'était bien la voix d'autrefois :

« Qui donc là-haut pleure pour moi? — Qui marche de cette façon sur ma tombe? — Moi, moi; ah! chère mère! — moi, l'orpheline solitaire.

« Je demande si tu reviendras — dans nos jours heureux?

« Je ne reviendrai point, ma fillette; — je ne reviendrai point, mon orpheline. »

A la fin de l'entretien la mère fait entrevoir à sa fille que, malgré les épreuves qui lui ont été imposées par la Providence, des jours meilleurs luiront pour elle et qu'un fiancé viendra dans sa maison murmurer à son oreille « de douces paroles » et lui apprendre à « tresser le *vaïnikas.* »

Cette pensée de l'avenir qui attend la vierge au foyer d'un époux, n'est pas plus étrangère aux Lithuaniennes qu'aux autres filles d'Eve. Elle est exprimée avec naïveté dans cette *daïna :*

« Le long de l'étang — je cheminais, cheminais; — mes blanches mains, — j'y lavai mes petites mains.

« O vous, mes mains! — petites mains blanches, — à qui appartiendrez-vous?

« Si c'est un jeune homme — Dieu le donne! Dieu le donne! — Mais si c'est un veuf, — qu'il m'en garde! qu'il m'en garde! »

Ces poésies, qui sont réellement gracieuses, donnent une plus heureuse idée de l'imagination et du caractère des Lettons que les contes analysés au commencement de ma lettre. N'oubliez pas non plus que ce pays a fait de courageux efforts pour substituer aux vieux préjugés des opinions plus rationnelles. Comme en Pologne la noblesse, ou du moins la fraction la plus éclairée de ce corps, a essayé de se rendre indépendante de Rome. La Lithuanie, qui doit le christianisme à la reine Hedwige, suivit en 1539 l'exemple du royaume des Jagellons en manifestant un sincère enthousiasme pour la réformation, et le duc Nicolas Radziwill facilita de toute son influence les progrès des adversaires de la papauté. Les Radziwill ne sont pas la seule famille considérable[1] sortie de la Lithuanie. Je vous ai déjà dit que du grand-duc Guédimine descendaient quatre familles de princes russes. C'est aussi de Guédimine que sont issus les princes Czartoryski[2], les princes

1 Nicolas Radziwill, créé prince du Saint-Empire par Maximilien I^er^, s'opposa de toutes ses forces à la réunion définitive de la Lithuanie à la Pologne, réunion qui s'accomplit en 1569.

2 Cette maison est la plus illustre de la Pologne.

Woroneçki et les princes Sangousko. Les princes Giedroyç[1] ont régné sur une partie de la Lithuanie avant l'avènement des Jagellons. Wilna, capitale de de la Lithuanie, vit autrefois une riche et fière aristocratie y étaler un luxe inouï. La tradition rapporte que trois seigneurs, Massalsky[2], Sapiéha[3] et Sluszka prirent l'engagement de fonder trois palais, et chacun s'efforçait de surpasser les deux autres en magnificence. Cette lutte valut à la Lithuanie trois de ses plus beaux monuments. Malheureusement, le palais Massalsky a disparu dans une des dernières crises du pays. Le palais Sapiéha est près du faubourg d'Antokol et le palais Sluszka sur les bords de cette Wilia que le poète le plus célèbre de la Lithuanie[4] a gracieusement comparée à une jeune Lithuanienne :

« La Wilia, mère de nos torrents, a un lit d'or et une surface d'azur. Une belle Lithuanienne y puise de l'eau ; elle a un cœur plus pur, une figure plus ravissante.

« La Wilia coule dans les vallées riantes de Kowno, entre les tulipes et les narcisses; aux pieds

---

1 Les princes Oginski sont aussi une famille lithuanienne d'une grande illustration.

2 De la branche polonaise, aujourd'hui éteinte, des Massalsky. — Une famille princière de Pologne. les princes Schouiski descend aussi de Rurik. Elle a donné un tsar à la Russie, Vassili Schouiski (1606). Si les Schouiski avaient conservé leur titre de princes russes, ils prendraient rang entre les Oukhomsky et les Gagarine.

3 Cette famille illustre fut élevée au XVIII[e] siècle à la dignité de princes du Saint-Empire.

4 Adam MICKIEWICZ, né à Nowogrodek.

de la Lithuanienne est la fleur de nos jeunes gens, plus ravissante que les roses et les tulipes.

« La Wilia dédaigne les fleurs de la vallée; car elle cherche le Niemen, son fiancé; la Lithuanienne est triste au milieu des Lithuaniens; car elle adore un jeune étranger. »

Quoique porté, comme tous les poètes, à idéaliser son pays, Mickiewicz en connaissait les plaies mieux que personne. Il gémissait de la servitude intellectuelle dans laquelle le paysan est plongé. En effet, depuis le jour où Wilna devint le siége de la réaction organisée par les jésuites, les masses ont dû nécessairement céder à un mouvement qui entraîna la noblesse elle-même[1]. Aussi la superstition, un moment ébranlée, a-t-elle reconquis tout son empire. Vous n'avez pas idée de toutes les bizarres précautions qu'emploie un paysan pour construire sa chaumière. On met dans les fondations, du côté qui regarde le levant, une pièce de monnaie, un morceau de pain, du miel et du sel. En outre, la cabane doit être bâtie en bois rond et de façon à ce que les morceaux soient toujours impairs :

. . . . numero Deus impare gaudet.

Les arbres renversés par la tempête ne peuvent servir dans une bâtisse; car le diable les ayant abattus, ils porteraient nécessairement malheur à la maison.

---

1 Voyez KRASINSKI, *Histoire relig. des peuples slaves*, — Pologne. Cet ouvrage, publié en anglais, a aussi paru en français, Genève, Joël Cherbuliez.

Quant il s'agit de mariage, c'est bien autre chose! Depuis Noël jusqu'au jour des Rois, les jeunes paysannes croient que le temps est favorable pour interroger l'avenir. Elles fabriquent avec du chanvre deux petites poupées, l'une qui représente un garçon et l'autre une fille, puis elles y mettent le feu. Si les deux flammes inclinent l'une vers l'autre, la fille épousera celui dont la poupée offre l'image, sinon, elle doit chercher un autre mari.

Le meilleur moyen de débarrasser les classes populaires de la superstition qui, parmi les Slaves, arrête tout essor de l'esprit, n'est pas le genre d'orthodoxie dont quelques écrivains se sont faits, en Russie, les apologistes fervents[1]. L'instruction est un moyen beaucoup plus assuré. L'Allemagne seule l'a compris jusqu'à présent. Je n'ignore pas que les impératrices de Russie ont essayé de propager, dans leurs vastes Etats, les lumières de l'Occident. En 1732, Anna Ivanovna fonda le premier corps de cadets nobles pour les armées de terre (*Soukpopotnoï chliakhetnyi korpus*). Après six et même neuf années d'études, ces jeunes gens n'étaient admis dans l'armée qu'à la suite d'examens difficiles. Elisabeth réorganisa l'Académie de marine, afin de former des officiers instruits pour les flottes de l'empire. C'est elle qui élargit la sphère de l'Académie des sciences, et le pays lui doit sa première Université[2]. Deux ans plus tard, elle fonda l'Académie des Beaux-

1 MM. le chambellan Mouravieff, Gérebtzoff, etc.

2 Celle de Moscou, fondée en 1755.

Arts. Catherine II ne resta pas en arrière. Non contente de donner l'exemple d'une activité intellectuelle vraiment exceptionnelle[1], elle institua, en 1762, un corps de cadets nobles pour préparer les officiers d'artillerie et les ingénieurs. En 1783, elle organisa l'Académie russe pour l'étude de la langue nationale. C'est donc à notre sexe que l'empire est redevable de ses principaux établissements scientifiques et littéraires. Mais Catherine-la-Grande, dont le génie sans égal embrassait tout[2], comprit très-bien qu'une nation n'est pas réellement civilisée quand elle néglige l'éducation des femmes et du peuple. En 1764, elle jeta les bases d'un institut pour les filles nobles[3], et ces jeunes personnes, en se disséminant dans toute la Russie, y répandaient le goût d'une culture alors excessivement rare[4]. Lorsque Catherine fonda, en 1763, les Enfants-trouvés de Moscou, elle y ajouta des classes d'études primaires. En 1786, elle faisait publier un règlement pour les écoles populaires et, à dater de cette époque, des écoles primaires commençaient à s'établir dans les villes de province et dans les grands bourgs. Malheureusement, aucun des successeurs de Catherine n'était à la hauteur de son génie. Son œuvre s'est si peu développée sous

---

1 Elle collaborait aux journaux littéraires, écrivait des drames russes, rédigeait un cours d'histoire pour ses petits-fils, s'occupait d'un dictionnaire comparatif, etc.

2 Voyez GRIBOVSKY, *Mémoires sur Catherine II.*

3 D'après les conseils de l'impératrice Marie, Paul I[er] fonda Sainte-Catherine, dont le but était le même que celui de Smolnyi.

4 Voyez *La Chronique de famille* de M. Serge AKSAKOFF.

Paul, sous Alexandre et sous Nicolas, qu'en Russie, sur 100,000 habitants, 923 seulement fréquentent les écoles populaires, tandis que l'Angleterre en compte 4399 et l'Allemagne 8888! Il est vrai que les Russes disent, pour se consoler, que dans l'empire français, — « qui marche à la tête de la civilisation » — « un tiers des hommes et *plus de la moitié des femmes*, qui se sont mariés en 1853, ne savaient ni lire ni écrire!![1] »

Tant que les choses en seront là, la France est bien assurée de rester « la fille aînée de Rome![2] »

---

1 Le *Bund*, de Berne, 1857, numéro 55.

2 Voyez dans E. ABOUT, *La Question romaine* tout ce que dit l'auteur de l'enseignement populaire et de la condition réellement intolérable des femmes du peuple dans les Etats du pape.

FIN DU LIVRE II.

LIVRE III.

# LES IRANIENNES.

---

## LETTRE PREMIÈRE.

### LES REINES DE GÉORGIE.

*Pétersbourg.*

J'ai souvent rencontré ici une personne dont la vue transportait toujours ma pensée dans un pays qui ressemble bien peu aux marais glacés de l'Ingrie. La princesse B** appartient à une de ces familles géorgiennes dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et qui ont régné avant les empereurs de Russie sur les chrétiens du Caucase. Depuis que je l'ai vue pour la première fois, je n'ai négligé aucune occasion de m'informer de ces intéressantes contrées, et les occasions ne m'ont pas manqué pour recueillir sur ce sujet des renseignements de toute espèce. Dès les premiers mois de mon séjour en Russie, j'avais interrogé à Vosnissenski le prince Bagratione[1] sur la terre favorisée

---

[1] Cette famille, qui a donné à la Russie un de ses plus grands hommes de guerre, le prince Pierre Bagratione, se divise maintenant en

du Ciel, à laquelle ses illustres ancêtres ont donné des lois.

Les Russes n'ont pas trouvé dans ces lointaines provinces des peuples aussi étrangers à leur race que les Finlandais et les Tatars. Si les parties les plus inaccessibles du Caucase sont habitées par des nations d'affinité finnoise, les Géorgiens, les Arméniens, les Ossètes eux-mêmes appartiennent à la race indo-européenne, sans faire toutefois partie des Slaves. Comme les Germains[1], ils se rattachent, par la langue, au groupe iranien, d'où sont sortis les Perses, les Kourdes, les Afghans, etc. Les Iraniens connaissent depuis longtemps la foi chrétienne. Quand les Slaves étaient encore plongés dans les ténèbres du paganisme, sainte Ripsima[2] et sainte Ninon[3] se signalaient par un dévouement à la cause de l'Evangile qui a répandu sur leur terre natale et sur leur sexe un immortel éclat.

Un de vos compatriotes, maintenant établi à Pétersbourg, M. Brosset, est le premier qui ait approfondi l'histoire de la Géorgie. Ce savant orientaliste, après avoir été professeur dans un collége de jésuites, eut l'heureuse idée de renoncer aux subtilités d'une casuistique discréditée pour étudier les

---

trois branches : 1° les princes Bagratione; 2° les princes Bagratione-Imérétinsky; 3° les princes Bagratione-Mouhransky.

1 « Les langues germaniques, dit M. Alfred Maury, se rattachent plus au zend et au perse qu'au sanscrit. » — Le même savant parle de « la liaison étroite des langues germaniques avec les langues iraniennes. »

2 Un écrivain du Ve siècle, AGATHANGHELOS, a rédigé la légende de sainte Ripsima.

3 Que d'autres nomment Nunia.

langues sémitiques, les idiomes finno-mongols et iraniens. Ne trouvant aucun moyen d'avoir à Paris une position conforme à ses goûts, il vint ici solliciter une chaire pour y enseigner les littératures arménienne et géorgienne. Il est aujourd'hui académicien, conseiller d'état, inspecteur des écoles primaires de cette ville, bibliothécaire à la grande bibliothèque publique. Grâce à sa *Chronique géorgienne*[1], à ses *Mémoires sur la langue et l'histoire géorgiennes*[2], à sa *Description géographique de la Géorgie*[3], à son *Rapport sur un voyage dans la Géorgie et l'Arménie*[4], à ses *Additions et éclaircissements à l'histoire de Géorgie*[5], nous pouvons nous faire une juste idée des annales et des mœurs de ces riches contrées[6].

Quant aux populations d'affinité finnoise qui font courir aux chrétiens des provinces caucasiennes de continuels périls, elles ont été, dans ce pays, l'objet de recherches également approfondies. Un écrivain allemand, M. Frédéric-Martin Bodenstedt, destiné par

1 Voir *Mémoires de l'Académie des sciences de Pétersbourg*, IVe série, tome V.

2 1834, in-8°.

3 Traduite du tsarewitch Wakhoucht, avec cartes, 1842, in-4°.

4 1849-51, in-8°, avec atlas.

5 Pétersbourg, 1852.

6 Avant lui, DAVID, fils de Ghiorghi ou George XIII, roi du Karthli et du Kakheth, avait publié, dans sa langue nationale, une histoire de la Géorgie (Tiflis, 1800). M. Jules KLAPROTH avait traduit en allemand, en se servant d'une version russe, l'histoire que Vakhtang V, roi du Karthli (1703-1721), fit compiler, d'après les chroniques nationales conservées dans l'église métropolitaine de Mtzkhéta et dans le célèbre monastère de Ghélati. Un membre de la famille Orbéliani, Etienne, archevêque de Siounie, a écrit l'*Histoire des Orbéliani*, trad. par Saint-Martin.

son père au commerce, parvint à acquérir, dans les bureaux d'un négociant une instruction exceptionnelle. Après avoir été à Moscou précepteur dans la maison du prince Galitzine, il fut chargé par le gouverneur du Caucase, général Neithart, de diriger une institution pédagogique à Tiflis[1]. Mais fatigué de travaux incessants et n'ayant pas voulu se faire naturaliser russe, il commença à voyager dans la région caucasienne et dans l'Asie occidentale. Son livre, *Les peuplades du Caucase*[2], n'est pas seulement une étude sur la langue, la religion et les mœurs des tribus qui, depuis si longtemps, tiennent en échec les forces de la Russie, c'est aussi un tableau des guerres acharnées dont Chamyl a été le héros. Mais, jusqu'à présent, aucun écrit ne permet mieux de comprendre le caractère de ce personnage célèbre et les habitudes de ses sujets que la relation dictée à M. Verderevski, directeur de la *Gazette de Tiflis* par deux petites-filles du dernier roi de Géorgie, Ghiorghi XIII[3], les princesses Tchavtchavadzé et Orbéliani qui ont été, pendant huit mois, captives du chef musulman[4]. Les tendances de ce chef et des

---

1 C'est le même écrivain auquel on doit l'*Ukraine poétique* (Stuttgart, 1845) et l'*Introduction du christianisme en Arménie*, (*Die Einführung des Christianismus in Armenien*, Berlin, 1850). — Il a aussi publié *Kozlof, Pouchkine et Lermontoff* (Leipzig, 1843), choix de ces poètes russes célèbres.

2 *Die Völker des Caucasus*, etc., Francfort, 1848.

3 *Plene ou Chamila*, *Pravdivaïa povest o vosmiméçiatchnom i chesti dnevnom ve* (1854-55) *prebyvani*, etc.

4 Madame Anna DRANCEY, institutrice des enfants de la princesse Tchavtchavadzé, a raconté d'une manière fort intéressante les mêmes

hommes qui combattent sous ses drapeaux, ainsi que les tentatives, dirigées contre lui par les Russes[1], ont été fort diversement apréciées en Occident. Le Caucase est un monde tellement mystérieux que la diversité de ces appréciations se comprend aisément.

En Russie, les poètes, les romanciers ont été attirés par ce monde extraordinaire, aussi bien que les voyageurs et les historiens. Exilés au Caucase, Lermontoff et Marlinsky[2] s'étaient épris de ses beautés : « Sauvages sont les races de ces sauvages abîmes, s'écrie Lermontoff[3]. C'est dans la lutte qu'elles naissent, et pour la lutte qu'elles grandissent. L'enfant entre dans la vie en combattant, en combattant l'homme achèvera sa tâche. Ils n'ont qu'un mot d'ordre : L'ennemi! le Russe! C'est avec ce mot là que la mère, son enfant sur les genoux, lui souffle au cœur une courageuse épouvante. Aussi l'enfant même, le faible enfant, ne connaît pas de merci. Fidèle est l'amitié, — plus fidèle encore la vengeance. Là il ne coule pas une goutte de sang qui ne soit vengée à l'heure dite. Mais l'amour aussi, comme la haine, est un amour sans mesure. »

---

événements à l'auteur de l'écrit intitulé : *Les princesses russes prisonnières au Caucase* ou *Souvenirs d'une Française captive de Chamyl*, Paris, 1857.

1 Les épreuves et les habitudes des soldats russes qui luttent contre Chamyl dans ces montagnes, ont été décrites par M. le comte TOLSTOÏ dans de simples et intéressants tableaux de la vie du Caucase : — *Otrotchestvo* (la jeunesse); — *Detstvo* (l'enfance); — *Nabeg* (l'expédition); *Roubka Leça* (la coupe de bois).

2 Pseudonyme d'Alexandre Beztoujeff.

3 La comtesse Eudoxie ROSTOPCHINE a rédigé une notice sur ce poète qu'elle a envoyée au Caucase à M. Alex. Dumas, qui l'a reproduite dans son *Voyage*.

Dès la plus haute antiquité, les historiens et les poètes ont dirigé leurs regards vers les sommets fameux chantés par Lermontoff. Les récits de Moïse, la célèbre allégorie de Prométhée, l'expédition des Argonautes, les pérégrinations d'Ulysse, nous reportent vers ces montagnes, où vivent encore tant de nations, débris des migrations antiques. On s'étonne que les riches vallons du Caucase n'aient pas retenu plus longtemps ces peuples voyageurs. Sans doute on trouve au centre de ces monts sublimes des glaces éternelles et des rochers stériles, où se cachent les ours, les loups, les chacals, les argalis et les oiseaux de proie de toute espèce. Mais, au nord, les collines produisent le blé en abondance et les chevaux circassiens errent dans de gras pâturages, tandis qu'au midi se développe la splendeur sans égale de la végétation asiatique. Les pentes de l'est, de l'ouest et du sud voient grandir les cyprès, les saviniers, les cèdres, les lauriers, les amandiers, les pêchers, les poiriers à feuille de saule, les figuiers, les jujubiers, les dattiers et les oliviers. Pendant que dans les marais s'épanouissent les plus belles plantes, telles que le *rhododendrum ponticum* et l'*azalea pontica*, les romantiques vallées sont parfumées par le seringat, le jasmin, le lilas et la rose caucasienne.

Les femmes de cette contrée manifestent, dès la plus haute antiquité, le caractère extrême que Lermontoff prête au peuple d'une contrée où la nature elle-même est si féconde en contrastes. C'est

en Colchide[1] que vécut Circé, sœur du roi Ætès, la redoutable magicienne[2], l'habile ouvrière, la savante musicienne, qui inspira une passion si ardente au plus rusé des Hellènes et qui faillit le retenir dans son palais de marbre blanc, où brillaient les tables d'argent chargées de corbeilles d'or, où resplendissaient les tapis de pourpre. C'est dans le même pays que Médée, nièce de Circé, fille d'Ætès et de la magicienne Hypsée, conçut pour Jason l'ardente passion qui lui suggéra tant de crimes et de vengeances atroces que rendait faciles sa profonde connaissance des lois de la nature. C'est aussi entre le pays des Tcherkesses et le Souaneth que résidaient ces terribles amazones, sans peur et sans pitié, qui occupèrent si fortement l'imagination du monde ancien. Au temps du P. Archange Lamberti, elles n'avaient pas encore disparu du Caucase. Le *dadian*, faisant la guerre aux peuplades des hautes montagnes de l'ouest de l'Elbrous, on trouva sur le champ de bataille beaucoup de femmes armées et cuirassées[3].

Le christianisme introduisit dans le Caucase des habitudes plus douces. Notre sexe contribua beaucoup aux triomphes qu'il obtint. Je vous ai raconté comment Ripsima et ses compagnes répandirent leur

---

1 Iméreth et Mingrélie.

2 Pour les Grecs ignorants de cette époque, comme pour les chrétiens illettrés, toute science supérieure à celle du vulgaire, était un pouvoir magique.

3 Voyez A. LAMBERTI, *Recueil de voyages au nord*, VII, 180-181. Comp. avec ce que LA MOTRAYE, II, 84, raconte des femmes tcherkesses.

sang pour la foi en Arménie[1]. En Géorgie, la plus mémorable des révolutions s'accomplit sans persécution, au temps de l'empereur saint Constantin, par le ministère d'une pauvre captive. Sainte Ninon s'était enfuie en Arménie avec sainte Ripsima et sa nourrice Gaïna. Après le martyre de ces deux intrépides chrétiennes, Ninon quitta Vagharchabad, que les Géorgiens nomment Akhalkalaki, et arriva au bord du lac Taparavan, où elle trouva un berger des basses vallées qui lui apprit que l'eau qui sortait de ce lac, arrosait Mtzkhétha. Elle se mit à suivre le fil de cette eau par un chemin des plus difficiles jusqu'à Kherthvis, où elle rencontra quelques voyageurs, avec lesquels elle fit route jusqu'à Ourbnissi. Lorsqu'elle eut passé deux mois dans le faubourg juif de cette ville, elle se retira dans les montagnes où elle se condamna à ces grandes austérités qui ont toujours été populaires en Orient. Le roi Mirian, de la dynastie des Sassanides, régnait alors en Géorgie. Ce prince, fidèle au culte des Mages, qui est encore pratiqué à Bakou, au bord de la Mer-Caspienne, sur le territoire russe, tolérait les idoles des Géorgiens[2]. Devenu veuf à l'âge de quinze ans d'Abéschoura, il épousa une Grecque du Pont, nommée Nana. Nana connaissait probablement le christianisme; car elle s'adressa à sainte

1 Première partie, livre I, les Asiatiques dans les principautés.

2 Les vieilles traditions barbares résistèrent longtemps en Géorgie aux efforts de la civilisation. L'antique antropophagie ne fut abolie que sous Pharnavaz (247 ans avant J.-C.), encore fut-elle tolérée dans les sacrifices.

Ninon lorsqu'elle eût perdu un fils qu'elle aimait tendrement. La légende prétend que la pieuse anachorète lui rendit la vie et que la mère et une partie de l'armée, ravis d'admiration, embrassèrent la foi nouvelle. Le roi Mirian, d'abord incrédule, finit par se convertir à-peu-près en même temps que le souverain de l'Arménie, Tiridate. Il fit bâtir une église à Mtzkhétha, où l'on montre encore la chapelle de sainte Ninon.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, la Géorgie fut obligé de soutenir des luttes terribles et sans cesse renaissantes contre les ennemis du nom chrétien. Exposée à tous les coups des sectateurs de Zoroastre et plus tard à la fureur des diverses nations, qui prenaient la route du Caucase pour propager l'islamisme au-delà des frontières de l'Asie, la brave nation géorgienne sut tenir tête à tant d'ennemis sans désespérer de la cause du christianisme.

Au temps où les khalifes, successeurs de Mahomet, faisaient courir les plus grands dangers aux chrétiens de ces contrées, la dynastie des Bagratides, — souche des princes Bagratione, — succéda à la famille royale des Sassanides. Le prince Pierre Dolgorouki croit pouvoir affirmer que « l'origine de cette antique et illustre famille se perd dans la nuit des temps[1] ». Plusieurs traditions rapportent différemment cette origine, mais elles s'accordent toutes à faire venir de la Judée les Bagratides ou Pagra-

---

1 Prince Pierre DOLGOROUKI, *Notice sur les principales familles de la Russie*, chapitre Ier. — Liste hiérarchique des maisons princières.

tides[1]. Cette dynastie donna à la Georgie plusieurs grands hommes et une reine célèbre dont le nom est aussi populaire dans le Caucase que celui de Jeanne Darc dans votre pays, de sainte Pulchérie en Grèce, d'Elisabeth en Angleterre, de Marguerite parmi les Scandinaves, et de Catherine-la-Grande en Russie. Bagrat III imprima à son royaume un énergique élan. Les lettres et les sciences prospérèrent à l'abri de son trône et les artistes, inspirés par le roi, créèrent une architecture religieuse véritablement nationale. Sous le règne de Bagrat IV, son petit-fils, on vit fructifier le zèle des Bagratides pour le développement intellectuel de leur pays. Malheureusement ce prince, qui se battit si bravement à Kaboudrhou contre les Turcs Seldjoucides ne savait pas dominer ses passions. La famille des Orbéliani rivalisait de puissance avec la dynastie régnante. Cette famille[2], d'origine chinoise[3], possédait en apanage, depuis la plus haute antiquité, Chamchvildé, nommé autrefois Orpelt, avec d'immenses domaines. Bagrad IV, étant devenu amoureux de la femme de Liparid Orbéliani, celui-ci se révolta et obligea le roi à lui

---

1 MOÏSE DE KHOREN, l'empereur CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, l'*Histoire de Géorgie*, écrite par un Bagratide, sont d'accord sur ce point.

2 « Antique et illustre maison, » dit le prince P. DOLGOROUKI, *Notice*, chap. VII, Maisons princières d'illustre origine étrangère.

3 Sous le règne de Cyrus, 28 familles touraniennes ou chinoises traversèrent la Mer-Caspienne et vinrent en Géorgie. Le surnom de *Djénatsi* (chinois) et de *Djenpakouriani* (descendants du *Pakour* ou souverain de la Chine), indique assez clairement l'origine des Orpélians, Orbélians, Orbéliani ou Orbélianoff.

abandonner une partie de ses Etats. Liparid, ayant été assassiné (1057), par les ordres de Bagrat, une lutte s'engagea entre les Bagratides et les Orbéliani. Un moment oubliée sous David III le Réparateur[1], lorsque toute la nation se réunissait sous les drapeaux de ce grand prince pour tenir tête aux Turcs et sauver la civilisation chrétienne, cette lutte recommença à la fin du règne glorieux de Ghiorghi III. Ivané Orbéliani, ayant voulu mettre sur le trône le neveu du roi, héritier légitime de David IV, Ghiorghi[2] accabla les Orbéliani du poids de sa colère. Il employa contre eux les confiscations et les supplices. Un bon génie devait, en réconciliant ces deux grandes familles, mettre fin à ces funestes dissensions et élever son pays au plus haut degré de splendeur.

Thamar, que les Géorgiens nomment « le Roi » (Mep'hé); parce qu'elle était douée de cette énergie qu'il est convenu de nommer « virile », était fille de Ghiorghi III et d'une princesse ossète. Son règne[3] doit être considéré comme l'apogée du christianisme dans la région caucasienne. La Géorgie étant devenue, grâce à ses talents et à son courage, la première puissance de l'Asie occidentale, elle profita de cet ascendant pour convertir à la foi chrétienne tous les peuples du Caucase qui lui obéis-

1 C'est lui qui fonda le célèbre monastère de Ghélalthi.

2 Ghiorghi ou George.

3 M. Alex. DUMAS, *Voyage dans le Caucase*, entendant parler sans cesse de Thamar, manifeste le regret de n'avoir rien appris sur son règne.

saient[1]. Les Turcs Seldjoucides, non-seulement ne purent s'opposer à ces victoires de la croix, mais ils se virent obligés de défendre leur propre territoire. Les armées de la reine s'avancèrent jusqu'à Trébizonde. George, fils d'André Bogolioubskoï, petit-fils de Vladimir II Monomaque, qu'elle avait épousé pour se conformer au vœu de la nation, se signala d'abord par des exploits dignes d'un descendant de Rurik, qui firent croire qu'il méritait de partager le trône de Thamar. Mais bientôt, oubliant le respect dû à cette femme illustre, il s'abandonna à de tels excès que le clergé géorgien s'empressa de prononcer le divorce, et la reine prit pour mari David Soslan, prince ossète, dont elle eut Laska Ghiorghi IV et une fille nommée Roussoudan. Mais George, qui ne se résignait point à renoncer à la couronne, eut recours aux Grecs. Il avait déjà conquis avec leur aide plusieurs provinces, pris Koutaïs, et il menaçait Tiflis, lorsque Thamar, qui s'était mise à la tête de ses troupes, le battit dans deux rencontres, le fit prisonnier et le renvoya en Russie avec une garde d'honneur.

Thamar associa son fils au gouvernement quelques années avant sa mort qui eut lieu au commencement du XIII^e^ siècle (1206). Un peu plus tard (1226-36), Blanche de Castille se signalait aussi comme régente de votre beau pays. La destinée du fils de Thamar a également quelque ressemblance avec celle de Louis IX. Laska Ghiorghi IV fut pris

---

1 Le christianisme n'a pas conservé toutes les conquêtes qu'il fit dans ces contrées au temps de la reine Thamar.

par le roi de Khélath et obligé de se racheter par de grands sacrifices. S'il ne mourut pas de la peste en combattant les infidèles, le chagrin que lui causèrent les succès de Gengis-Khan abrégea sa vie, consacrée, comme celle du père des Bourbons, à la défense du christianisme contre les barbares.

Plus heureuse que son fils, Thamar était morte au sein de la prospérité. Son règne est resté dans la mémoire des Géorgiens comme une époque exceptionnelle, et l'on dit volontiers en Géorgie « au temps de la reine Thamar, » comme on dit en Suisse « au temps de la reine Berthe[1]. » La poésie s'est emparée de ces deux noms pour les idéaliser. Il était naturel qu'une souveraine, qui avait fait de la cour de Tiflis le rendez-vous des poètes et des savants, fut célébrée avec enthousiasme par la muse géorgienne. Le poème national de la Géorgie, le *Thamariani*, débute ainsi :

« Thamar, la gracieuse, l'agréable, aux douces paroles, brillante comme le soleil, pleine de majesté, semblable à un beau fleuve. »

De même que dans la Suisse romande on attribue à la célèbre reine de la Bourgogne transjurane beaucoup d'édifices qu'elle n'a point bâtis, ainsi les Géorgiens rattachent au nom de Thamar ce qui s'est fait de grand dans le royaume. Toute construction un peu importante est censée venir d'elle. Les sanctuaires les plus vénérés se disputent la

---

1 Il ne faut pas confondre cette Berthe avec Berthe-au-grand-pied, plus célèbre en France, qui fut femme de Pépin et mère de Charlemagne.

gloire de garder son tombeau. On prétend qu'elle repose[1] à la fois à Ghélathi à Mtzkhétha, à Hagpad et à Vardsie, comme cette tunique de Jésus-Christ qu'on voit en même temps à Trèves[2] et à Argenteuil[3].

Ce qui porte à croire que la reine Thamar a dù être enterrée dans la « forteresse des roses[4], » c'est qu'on voit les débris mutilés de son tombeau dans la sacristie de la vaste église, qu'elle fit tailler dans le roc[5], comme les Brahmanes creusèrent les temples souterrains d'Ellora. L'héroïne du Caucase aimait à se livrer dans la retraite de Vardsie à ses profondes méditations. On y montre encore ses appartements qui sont précédés d'une dizaine de grottes où s'établissait la cour. La reine avait une maison d'été et une maison d'hiver. Celle-ci consistait en un petit portique qu'on trouvait après un vaste salon

---

1 A Payerne, dans le canton de Vaud, on montre non-seulement le tombeau de la reine Berthe, mais sa selle en bois et en fer, avec deux gaînes spacieuses en forme de culottes. Cette selle est aussi pourvue d'une ouverture destinée à recevoir la quenouille; car l'active princesse filait à cheval. De là le proverbe : « Au temps où la reine Berthe filait. »

2 En 1844, on a vu 1,500,000 catholiques venir à Trèves pour vénérer une relique aussi authentique que la dent de Bouddha qu'on garde à Ceylan et qui a le pouvoir d'exciter le fanatisme d'innombrables multitudes. Partout les mêmes fourberies trouvent la même crédulité stupide.

3 Aux nombreux écrivains allemands qui défendent la robe de Trèves, il est curieux d'opposer les arguments des défenseurs de la tunique d'Argenteuil. — Voyez GERBERON, *Histoire de la robe sans couture*, etc., Paris, 1677.

4 Vardsie ou Vardsiké.

5 Si toutefois il faut ajouter foi à la tradition qui lui attribue la fondation de cette église.

taillé en plein cintre. Tout autour du salon régnait un étroit divan à la géorgienne. Une grande alcove dans le fond et une plus petite de chaque côté en faisaient tout l'ornement. Deux fenêtres y répandaient une faible lumière. Sous une de ces fenêtres on avait creusé dans l'aire un foyer, destiné à contenir un brasier. A droite était un cabinet, d'où Thamar pouvait assister à la liturgie (messe), en se plaçant à une petite fenêtre ouverte sur une chapelle. L'appartement d'été était au-dessus de celui que je viens de vous décrire. Le devant, entièrement ouvert, donnait sur un balcon en bois d'où l'on apercevait l'admirable vallée du Kour, bordée de jardin et des vallées en terrasses.

A Ghélathi, après avoir inutilement cherché quelque trace du précieux tombeau, on aime à contempler dans une chapelle latérale de la grande église le portrait de Thamar. Le costume de la reine est vert avec les bordures d'or et de pierres précieuses. Elle porte un voile blanc sur sa couronne d'or ornée de pierreries rouges et de perles. Un autre portrait est, selon la plupart des archéologes, celui de sa fille Roussoudan[1]. Roussoudan a un chapeau écarlate en forme de diadème, sa robe, d'un pourpre foncé, est semée de grandes fleurs blanches, elle a une pèlerine de drap d'or, ses bracelets, couverts de perles, sont du même métal et ses souliers sont rouges.

Roussoudan tint par ses aventures dramatiques

---

1 D'autres disent que ce portrait représente la fille de Bagrat IV.

une place si importante dans l'histoire du XIII[e] siècle, que son nom est resté presque aussi célèbre dans le Caucase que celui de sa mère. L'écrivain anglais qui a, dans *Adam Bede*, parlé de la beauté comme du présent le plus funeste qu'une femme puisse recevoir du Ciel, trouverait plus d'un argument dans l'histoire de Roussoudan. Dès les commencements de son règne, les princes se disputèrent sa main. Djelal-Eddin, sultan kourde de Khazrim, indigné de ce que la reine lui avait préféré le Seldjoucide Thavghirissi, ravagea trois fois la Géorgie. L'inconstance de la reine lui fit encore plus d'ennemis que ses charmes. Son mari lui ayant reproché sa passion pour un de ses gardes, elle enferma le prince dans un château fort, puis elle choisit pour époux un Géorgien qui n'avait d'autre recommandation que sa figure et dont elle se dégoûta bientôt. Mais les Seldjoucides ne purent entendre parler sans colère des traitements qu'elle faisait subir à son premier mari. Pour les apaiser, elle fut obligée de donner sa fille Thamar en mariage à leur sultan Gaïath-Eddin et de souffrir qu'elle embrassât le mahométisme. Toutes ces concessions ne la sauvèrent pas. Les Mongols ayant conquis l'Asie-Mineure et l'Arménie, sommèrent la reine de se soumettre à leur empire. Roussoudan n'ayant pu se résigner à subir le joug de ces barbares, fut poursuivie par leur général Batchou-Nouïan jusqu'en Iméreth, où elle s'enferma dans la forteresse d'Ousaneth. Mais ne voyant aucun moyen d'échapper à un ennemi impitoyable, elle s'empoisonna en 1247. Après sa mort, ses Etats furent

partagés entre son neveu et son fils. Le premier eut la Géorgie supérieure, le second l'Iméreth ou Géorgie inférieure.

Depuis le règne de Roussoudan, l'histoire des Géorgiens n'est plus qu'une suite d'invasions, de désastres, de massacres et de révolutions. On dirait que la fille de Thamar, en livrant son âme aux instincts effrénés de l'Asie, avait, en même temps, ouvert le pays à la fureur des hordes asiatiques. Aux dangers du dehors s'unirent ces dissensions intérieures qui perdent infailliblement les nations, a dit le Verbe incarné. Lorsque Alexandre I^er^ eut partagé son royaume entre ses trois fils, chaque vassal des trois princes se crut aussi puissant que son suzerain et visa à l'indépendance. Les excès de cet esprit aristocratique, qui a toujours été la passion des Iraniens, — aussi bien en Allemagne qu'en Géorgie, — rendirent impossible, sur les rives du Kour comme sur les bords de l'Elbe, du Weser et de l'Oder, cette unité nationale sans laquelle toute défense contre la conquête devint chaque jour plus difficile. Aussi, en 1520, — à l'époque où les impolitiques résistances du catholicisme allemand aux réformes les plus nécessaires, allaient partager la Germanie en deux camps rivaux, — la Géorgie orientale devint vassale des *sophis*[1] de Perse et la Géorgie occidentale des *padishahs* de Stamboul. Les Persans et les Ottomans se disputèrent ensuite ce beau pays.

[1] *Sophi* ou plutôt *Safi* veut dire mystique. C'était le nom du quatrième aïeul d'Ismaël I^er^, saint célèbre parmi les Chyites, qui, par ses grandes richesses, permit à ses descendants d'arriver au trône.

Conquise par les Turcs en 1589, la Géorgie leur fut enlevée par un monstre de cruauté, Chah-Abbas (1603-1615), que les Asiatiques, adorateurs du succès, ont surnommé le *Grand!* Elle retourna, en 1724, sous le joug ottoman. Nadir-Chah, en ayant repris une partie, en donna le gouvernement à un prince indigène, Theimouroz II (1740). Héraclius, son fils, impuissant à se défendre contre les Musulmans, se reconnut, en 1783, vassal de la Russie. Ghiorghi XIII, successeur d'Héraclius, après un règne de deux ans, signa, en mourant, l'acte qui soumettait ses Etats à Paul Ier et, en 1802, la Géorgie, que les Russes nomment Grousia, fut déclarée province de l'empire.

---

## LETTRE II.

### LES PRINCESSES GÉORGIENNES.

*Pétersbourg.*

Depuis l'établissement des Russes en Géorgie, la condition des anciennes familles régnantes a subi de profondes modifications. Dans la Géorgie, elles sont devenues sujettes de l'empire; en Mingrélie, les *dadians* se retrouvent dans la situation qu'ils avaient primitivement, c'est-à-dire qu'ils sont vassaux des empereurs de Russie comme ils l'étaient d'abord des rois de Géorgie.

En 1854, l'attention a été reportée sur la postérité de Ghiorghi XIII, qu'on commençait à oublier, par une série d'incidents dramatiques, qui donnent l'idée la plus complète et en même temps la plus exacte du genre de vie de la haute aristocratie géorgienne. Ces incidents ont aussi fourni l'occasion à des observateurs sincères d'examiner dans tous ses détails l'existence des montagnardes du Caucase. Sans doute, on avait des données générales sur l'état des femmes parmi ces tribus indomptées, mais personne ne savait d'une manière positive ce qui se passait dans l'intérieur du chef redouté qui, depuis tant d'années, tient tête au plus vaste empire du continent. La captivité des petites-filles de Ghiorghi XIII dans le sérail de Chamyl est donc un événement

qu'il importe d'étudier avec toute l'attention possible.

Le prince David Tchavtchavadzé[1] avait épousé la princesse Anne Grousinski[2]. La sœur de cette dame, la princesse Varvara, remarquable comme elle par sa beauté, s'était mariée avec le prince Orbéliani[3], qui a été tué dans le Caucase. La famille du prince Tchavtchavadzé avait passé l'hiver de 1853-54 à Tiflis. Vers les premiers jours de juin, le prince fut envoyé dans le nord du Kakheth où il devait se mettre à la tête de milices indigènes cantonnées sur la rive gauche de l'Alazan. La princesse l'avait précédé de quelques jours à Tsinondale, délicieuse habitation que son mari tient de ses pères. S'établir à la campagne n'est pas une affaire dénuée de complications pour une grande dame géorgienne. Madame Drancey, l'institutrice française, « ne fut pas peu étonnée » lorsqu'elle vit « descendre l'un après l'autre les meubles des appartements. Les tapis, les tentures, jusqu'à la batterie de cuisine, tout fut emballé. Ce furent ensuite des épices, du thé, du sucre . . . en un mot toutes les provisions nécessaires à la vie d'une maison nombreuse et princière. Il y avait aussi des ballots d'étoffes, toile, percale, indienne, pour habiller les serfs[4]. »

1 Appartenant à « une antique et illustre maison, fréquemment alliée à la maison régnante de Géorgie. » — Prince Pierre DOLGOROUKI, *Notice sur les principales familles de la Russie*, chapitre VII. — Maisons princières d'illustre origine étrangère.

2 Ce qui signifie en russe « de Grousia ou de Géorgie. »

3 « Cette illustre maison s'est fréquemment alliée à la maison régnante de Géorgie. » — P. DOLGOROUKI, *Notice*, chap. VII.

4 *Souvenirs d'une Française captive de Chamyl*, recueillis par Edouard MERLIEUX.

Lorsque tout cet énorme mobilier fut chargé sur les *arabas*[1], on se disposait à partir. Mais le dimanche s'étant passé sans que les chevaux arrivassent, on attendit au mardi, malgré la chaleur étouffante qui règne alors à Tiflis. Les Géorgiennes de la plus haute condition sont superstitieuses comme toutes les Asiatiques, et le lundi est à leurs yeux un jour néfaste. Enfin, on se mit en route à travers un admirable pays qui ressemble à un parc splendide, et où, à cette époque de l'année, d'énormes grenadiers en fleurs se dressent au bord des torrents desséchés. Tsinondale, situé sur une hauteur, est environné d'une végétation luxuriante, et le jardin, le parterre sont peuplés de jasmins, de citronniers et d'orangers. Cette merveilleuse Géorgie n'attend que des ouvriers actifs pour devenir la plus riche et la plus florissante province de l'empire.

Malheureusement, les travailleurs intelligents qui la transformeraient, seront effrayés longtemps encore par la renommée des terribles montagnards du Leghistan. Le cordon militaire qui défend les frontières de la province ne peut toujours arrêter les incursions des Lesghes, qui forment avec les Tchetchens les forces dont dispose Chamyl. Lorsque la princesse Tchavtchavadzé arriva à Tsinondale, les Russes avaient été prévenus que l'*iman* menaçait le Kaketh avec 15,000 cavaliers. Le prince reçut donc l'ordre de concentrer la milice à Childa, sur la rive gauche de l'Alazan. Il quitta Tsinondale sans inquiétude,

---

1 Charrettes étroites et longues, traînées par des bœufs.

bien convaincu que les montagnards ne passeraient point la rivière qu'ils n'avaient pas franchie depuis 1800.

La princesse Anne, sa sœur Varvara, la vieille princesse Tinia Orbéliani, qui partageaient cette funeste confiance, ne prirent d'abord aucune précaution pour se mettre en sûreté. Au moment où elles se disposaient enfin à partir pour Télave, les Tchetchens entraient à Tsinondale. Elles n'eurent donc que le temps de se réfugier sur la terrasse avec les femmes attachées à leur service. La princesse Varvara Orbéliani, veuve d'un homme dont Chamyl lui-même, bon juge en fait de valeur, avait admiré l'intrépidité[1], se montra, dans cette circonstance solennelle, la digne compagne d'un héros. Elle se plaça en face de la porte afin de mourir la première; à ses côtés se tenait sa nièce, M^lle^ Nina Baratoff, jeune personne de dix-huit ans, dont un riche costume géorgien relevait encore l'éclatante beauté. La princesse Anne s'était jetée à genoux en pressant contre son sein l'enfant qu'elle nourrissait alors, la petite Lydie, âgée de quatre mois. La vieille princesse Tinia Orbéliani semblait paralysée par la terreur. La plupart des nourrices et des suivantes semblaient aussi épouvantées qu'elles, tandis que quelques-unes s'oubliaient elles-mêmes pour ne songer qu'à leurs maîtres.

Occupés du pillage de Tsinondale, les Tchetchens de Chamyl, qui croyaient les princesses cachées dans les bois, finirent par se diriger vers la

1 Voyez *Souvenirs d'une Française*, chapitre X, Le prince Orbéliani.

terrasse dont ils enfoncèrent la porte avec des éclats de rire sauvage. Cette proie qu'ils se figuraient perdue apparut tout-à-coup à leurs regards charmés. Armés de leurs *chachkas*[1], et prêts à se la disputer, ils se partagèrent en tumulte des captives dont ils attendaient une énorme rançon. Non contents de cette perspective lointaine, les farouches et cupides soldats de l'islamisme arrachèrent aux prisonnières leurs bagues, leurs boucles d'oreilles, et une partie de leurs vêtements. Lorsqu'elles furent réunies dans la cour du château, la princesse Anne, enveloppée de ses magnifiques cheveux noirs, n'avait conservé qu'une camisole brodée, un pantalon et un jupon. La petite Lydie avait été brutalement dépouillée de ses langes et la vieille princesse Tinia, presque nue, levait les mains au ciel pour implorer la justice divine. La fière attitude de la princesse Varvara avait imposé aux montagnards. Elle fut, ainsi que sa nièce, traitée avec quelques égards. On lui donna même, au moment du départ, un cheval magnifique et richement caparaçonné Quant aux deux femmes les plus âgées de Tsinondale, la princesse Tinia et la nourrice du prince, vieille femme décrépite, les Tchetchens les abandonnèrent, après avoir mis le feu à l'habitation. Lorsqu'elle fut réduite en cendres, la nourrice s'assit sur les débris fumants, en chantant avec l'égarement de la folie une de ces complaintes que les Géorgiennes improvisent durant les enterrements.

---

1 Sabres recourbés, fabriqués par les indigènes.

Les captives furent dirigées, sans perdre un instant, vers le camp de Chamyl; car les Tchetchens craignaient d'être attaqués. La princesse Anne, devenue le lot d'un *muride* de l'*iman*, souffrit, durant un voyage de trois semaines, tout ce que le cœur d'une mère peut endurer. En effet, les *murides*, gardes-d'honneur du chef montagnard, choisis au nombre de mille parmi les plus intrépides soldats des *aouls*[1], se distinguent par leur fanatisme. Cette confrérie militaire et religieuse, assez semblable à certains ordres catholiques du moyen-âge, jure de renoncer à toutes les affections de la famille. S'ils ne sont pas mariés, ils restent célibataires; dans le cas contraire, ils rompent toutes relations avec leurs femmes et leurs enfants tant qu'ils sont au service de Chamyl. Le *muride* qui s'était emparé de la princesse Anne montra l'insensibilité d'un véritable Templier. La princesse qui était blessée au pied, et qui avait perdu une de ses pantoufles, marchait péniblement dans les âpres sentiers des montagnes, portant dans ses bras la petite Lydie. Loin de venir en aide à la pauvre chrétienne, le sauvage musulman la frappait rudement de son *plete* (fouet de cuir), pour la forcer à marcher plus vite[2]. La fille des rois de Géorgie, obligée de traverser les rivières quand l'accablement et le défaut de nourriture lui permettaient à peine de suivre ses ravisseurs, faillit se noyer dans le Ki-

---

1 Villages des montagnards.

2 Madame Drancey donne une idée peu avantageuse de l'humanité des Tchetchens. Son maître, dit-elle, « était un bourreau! » — *Souvenirs d'une Française*, chapitre VII.

sikève. La crainte de perdre sa proie décida le *muride* à la prendre en croupe, et pour empêcher qu'elle ne tombât, il passa le bras de la princesse dans sa ceinture et mit l'enfant devant lui. Après avoir traversé l'Alazan, le montagnard, moins inquiet, se montra un peu plus humain. Il permit à la jeune mère d'allaiter Lydie. A mesure qu'on avançait, les prisonnières rencontraient[1] leurs compagnes d'infortune. A Khando, la princesse avait aperçu son fils Alexandre et sa fille Thamara. Au-delà de l'Alazan, elle retrouva sa sœur Varvara qui, à cheval et vêtue de drap noir, se faisait respecter des Tchetchens par sa fière attitude. Mais un nouvel incident sépara les princesses dans le voisinage du mont Khontski et les fit retomber pour deux jours dans leur isolement. Un détachement russe ayant assailli les ravisseurs, le *muride* qui portait la princesse Anne s'élança plus rapide que le vent, et la pauvre mère, dont le bras droit était pris dans sa ceinture de cuir, ne put retenir son enfant, qu'une violente secousse fit voler loin d'elle. Sourd à ses cris déchirants, le *muride* refusa de s'arrêter. Lydie fut foulée aux pieds des chevaux et un Tchetchen l'acheva d'un coup de poignard.

Cette course effrénée à travers des défilés impraticables dura jusqu'à la nuit. La princesse, n'ayant pu y résister, fit une chute et on la plaça sur un autre cheval. Lorsque les montagnards s'arrêtèrent,

---

1 Vingt et une femmes et un jeune garçon attaché au service du château avaient été emmenés.

ils jetèrent une couverture au pied d'un arbre et s'endormirent autour de leur prisonnière. Celle-ci, à peine vêtue, mouillée jusqu'aux os, désolée de la mort affreuse de sa petite fille, incertaine sur le sort des quatre enfants qui lui restaient, passa dans de cruelles angoisses et dans les souffrances de la fièvre la première nuit de sa captivité. Le lendemain, elle était tellement accablée qu'un montagnard fut obligé de la mettre sur ses épaules pour la faire arriver au sommet d'une colline. Tandis qu'on s'y arrêtait un moment, un cheval s'approcha d'elle et la princesse frémit en voyant sortir du sac de cuir, dont il était chargé, un pied d'enfant chaussé d'un brodequin. A sa prière un Thetchen ouvrit le sac et Thamara s'élança au cou de sa mère. Mais celle-ci ne put obtenir la permission de garder sa fille, qui partit avec un autre montagnard.

Les captives furent réunies au camp de Pokhalski où se trouvait Chamyl. Lorsque la princesse Anne entra dans la pièce humide et sombre où elles étaient rassemblées, une voix s'éleva de leurs rangs et chanta sur un de ces airs mélancoliques, si chers aux Géorgiens, cette improvisation : « Combien notre malheur est grand! La fleur et la lumière de notre Kakheth est au pouvoir des Lesghes odieux! Oublions nos propres souffrances. Prions pour les princesses et pour leurs enfants. Avec eux seraient perdus l'espoir et l'ornement du Kakheth! » Convaincue comme ces femmes qu'elle représentait la Géorgie chrétienne devant les barbares, la princesse montra, le lendemain, une singulière fermeté dans

ses réponses aux *naïbs*[1] et aux messagers de Chamyl. Elle refusa même, ainsi que sa sœur, de se rendre auprès de l'*iman*. Cette attitude énergique plut au chef intrépide qui leur fit donner des vêtements, devenus fort nécessaires pour continuer leur pénible voyage jusqu'à Dargui-Védeno, sa résidence.

Le lendemain de leur installation dans le serail de l'*iman*, vers le soir, on vint avertir les Géorgiennes qu'il allait se rendre auprès d'elles. Chamyl ne franchit pas le seuil de leur appartement. Il s'arrêta sous la galerie avec deux de ses gens dont l'un servait d'interprête, puis il s'assit sur un escabeau. Il avait alors cinquante-trois ans. « Sa taille est élevée, dit un des témoins de cette entrevue, l'expression de sa physionomie, calme et imposante, est généralement douce. Cependant sa figure ne manque pas d'énergie. Ses traits rappellent le type du lion, mais du lion au repos. Sa barbe longue et rousse ajoute à son air majestueux. Ses yeux gris sont longs, mais il les tient à moitié fermés. Une bouche vermeille, de très-belles dents, une main petite et blanche, une démarche posée, sans lenteur, tout en lui révèle l'homme supérieur.[2] »

Après avoir demandé avec politesse aux deux princesses des nouvelles de leur santé et écouté leur réponse, le chef des montagnards ajouta :

« Je suis étonné moi-même que vous soyez arrivées toutes heureusement, et j'y vois un signe in-

---

1 Gouverneurs des vingt provinces qui obéissent à l'*iman*.

2 *Souvenirs d'une Française*, XX, Chamyl iman.

contestable de la protection du Ciel, qui vous a sans doute conservées pour me permettre de vous échanger contre mon fils[1] et de réaliser, de cette façon, le plus cher de mes vœux. Je suis venu pour vous tranquilliser : personne ici ne vous fera le moindre mal, vous serez traitées en tout comme les membres de ma famille, mais à une seule condition, c'est que vous n'écrirez aucune lettre sans mon autorisation. Dans le cas où vous tenteriez de nouer des intelligences secrètes avec les vôtres et où ceux-ci se permettraient de vous adresser des avis auxquels vous ne devez point souscrire, sachez que je ne vous ménagerais plus; je n'épargnerais même pas vos enfants. Je vous anéantirais toutes comme j'ai fait périr dix officiers russes qui avaient reçu une lettre cachée dans un pain[2]. »

La princesse Varvara, toujours résolue, s'approcha de la porte, et fixant sur Chamyl un regard assuré :

« Ces menaces sont superflues, répondit-elle avec fermeté. Notre condition et nos principes nous interdisent le mensonge.

« Très-bien, dit l'*iman*, mais n'oubliez pas que vous êtes au pouvoir de Chamyl! »

---

1 Djemmal-Eddin, fils aîné de Chamyl et de Patimate, livré en ôtage aux Russes en 1838, et alors lieutenant dans un régiment de lanciers. Après avoir mené une existence civilisée, il n'a pu s'habituer de nouveau aux coutumes sauvages de son pays; il est mort de chagrin.

2 Un autre fait, cité par le rusé Asiatique, paraît inventé. Il s'agit d'une comtesse russe qu'il aurait condamnée à une éternelle captivité, « parce qu'elle aurait osé le braver. »

Depuis cette entrevue, les rapports du chef musulman et de ses prisonnières furent toujours réglés par une réserve scrupuleuse. L'hiver, quand la cour était pleine de neige, qu'il aurait pu éviter en passant devant leur porte, il ne le faisait jamais qu'à la nuit. Il leur avait même recommandé de ne point s'exposer à ses regards en prenant l'air sur la galerie qui bordait leur cellule. Les princesses étaient donc à-peu-près complétement livrées aux caprices de ses femmes, auxquelles l'austérité de ses principes, plus que son existence tour-à-tour studieuse[1] et active l'obligeaient de confier ses captives.

Trois femmes se disputaient alors le gouvernement du sérail de Chamyl. Zaïdète, fille de Djemmal-Eddin, un des conseillers les plus dévoués de l'*iman*, était âgée de vingt-quatre ans[2]. Elle était maigre, grêle, son œil était noir, son nez long et recourbé, ses lèvres étaient pincées. Ses traits n'étaient point trompeurs ; car elle était avare comme la fourmi, rapace comme l'oiseau de proie, et rusée comme le renard. Son parler était lent et doux, signe d'une prudence consommée, et toutes ses manières témoignaient d'une incontestable autorité dans le sérail. En effet, sa qualité de première femme de l'*iman* lui donnait des droits étendus sur les serviteurs et même sur les enfants de Chamyl. C'est à

---

1 « Tous les jours il passe de longues heures à travailler dans un cabinet encombré de livres et de parchemins. » (*Souvenirs d'une Française*, XX.)

2 Il semble que Chamyl l'ait épousée en considération des immenses services que lui a rendus Djemmal-Eddin.

elle qu'étaient confiées les clefs, symbole de l'autorité domestique. Mais cette autorité était loin d'être absolue, fort heureusement pour les autres femmes que la jalouse Zaïdète était peu disposée à gâter. Jamais les soucis de la guerre ou de la politique n'ont empêché Chamyl d'entrer dans les plus petits détails de l'administration de sa maison. Les hommes supérieurs ne trouvent rien au-dessous d'eux et Chamyl partageait sur ce point les convictions de Napoléon I$^{er}$[1].

La seconde des femmes de l'*iman*, qui paraissait âgée de trente ans, se nommait Chouanète. Anna, Arménienne de Mosdok, avait été enlevée par les montagnards en 1840. Eprise de Chamyl, elle avait, en prenant le nom de Chouanète, renoncé à sa patrie et à sa foi. Toutes les femmes de Chamyl montraient pour lui un profond et sincère amour, mais cet amour avait chez Chouanète le caractère d'une religieuse exaltation[2] que les qualités de l'iman expliquent aisément. Terrible dans la guerre, Chamyl est affectueux, patient, plein d'adresse au foyer domestique et bien supérieur à la plupart des maris européens, beaucoup trop confiants dans le « principe d'autorité[3]. » Il veut avant tout convaincre. « Voilà

---

1 Voyez sa *Correspondance avec le roi Joseph*.

2 Dans un moment où Chamyl combattait contre les Russes et où le canon retentissait dans le sérail, « la pauvre Chouanète, dit M. VERDEREVSKI, *Récit véridique*, etc., dévorée d'inquiétude, priait et jeûnait avec une dévotion extrême. »

3 « Lorsque j'habitais la Russie, disait Chouanète, j'étais encore bien jeune, cependant je me rappelle y avoir vu plus d'un chrétien qui ne le valait pas. »

quinze ans, disait Chouanète sans essayer de dissimuler l'émotion qui embellissait son charmant visage, voilà quinze ans que je suis sa femme, et je n'ai jamais versé de larmes que quand il était longtemps en expédition sans m'envoyer chercher[1]. Si je fais une faute, au lieu de me montrer un visage sévère, il me parle comme à son enfant et me reprend si doucement que je suis confuse de tant de bonté[2]. » Aussi, malgré les prières que son père et plus tard ses frères lui adressèrent, afin qu'elle décidât Chamyl à recevoir une riche rançon, Chouanète a sacrifié sans regret sa liberté à son amour. Quoique folle et rieuse, elle se montrait beaucoup plus susceptible de sentiments tendres que la grave Zaïdète. Si elle manquait de distinction, malgré sa fraîcheur et la blancheur de sa peau, son cœur était d'or; il était resté, sous la loi du Prophète, essentiellement évangélique. La douceur de ses traits n'était pas trompeuse. Elle ne laissait échapper aucune occasion d'être utile aux pauvres captives.

Aminète, troisième femme de Chamyl, avait à peine dix-sept ans. Elle était de race kiste[3], et se distinguait de toutes les habitantes du sérail par le piquant de sa physionomie et son extrême vivacité. Prisonnière depuis l'âge de cinq ans, elle était exposée, à cause de sa stérilité, à des ennuis de plus

1 Chouanète est la seule femme de Chamyl qui l'accompagne dans les expéditions guerrières.

2 *Souvenirs d'une Française*, chapitre XXIII, Les trois robes.

3 Tribu caucasienne dont les Tchetchens sont un rameau.

d'un genre. La jalouse Zaïdète profitait de toutes les absences de Chamyl pour l'accabler de vexations qui lui semblaient d'autant plus difficiles à supporter que cette vie de captivité répugnait à ses instincts d'indépendance.

Lorsque les femmes de Chamyl parurent devant les princesses, celles-ci furent frappées de l'élégance relative du costume d'Aminète. Zaïdète et Chouanète étaient vêtues ainsi que les filles de Chamyl, Najarate[1], Napizète et Patimate[2], de chemises bleues très-grossières, descendant jusqu'à la cheville et ne laissant voir que le bas du pantalon. Aminète seule portait un pantalon rouge, une tunique bariolée et un voile noir. Chamyl n'entendait point que ses femmes se distinguassent en rien de celles des *naïbs*, quoique sa volonté ne fût pas, en matière de toilette[3] toujours bien respectée[4]. Il répétait qu'il n'aimait à les voir qu'en blanc. Mais la vie du sérail devient très-monotone pour des femmes qui ne peuvent s'occuper de leur toilette autant qu'elles le voudraient. Quant aux distractions extérieures elles se réduisaient à quelques promenades au cimetière que

1 Fille de Zaïdète.

2 Filles de feu Patimate. — Chouanète, pendant la captivité des princesses, accoucha d'une fille nommée Zaïdate.

3 L'élégance de sa belle-fille, fille de Daniel-sultan, une des plus charmantes personnes de ces contrées, était souvent l'objet de ses critiques.

4 Chouanète, « la préférée de Chamyl », était « dès le matin dans tous ses atours et l'élégance de son costume relevait encore l'éclat de sa beauté. » (VERDEREVSKI) Zaïdète, au contraire, « courait dans un négligé dont elle aurait dû rougir. »

Chamyl autorisait quand il s'absentait, et qu'elles faisaient le soir, accompagnées des femmes du sérail, bien entourées, soigneusement voilées et éclairées par des lanternes. Au Caucase comme à Stamboul, la polygamie [1] dégénère nécessairement en captivité.

La superstition ajoutait aux ennuis inséparables d'une pareille existence [2]. Chamyl en donnait l'exemple à son sérail. Personne n'a, autant que lui, le sentiment de sa force. « Pendant que trois tsars ne peuvent, — en huit mois! — prendre une forteresse russe, j'ai le droit, disait-il, d'être fier de tenir tête à la Russie depuis tant d'années. » Eh bien! cet homme qui a une si pleine conscience de son énergie extraordinaire, se préoccupe de ses rêves, et il attend le jeudi pour entrer en campagne et commencer une affaire importante! Ses femmes enchérissent, cela va sans dire, sur ces puériles observances. Malheureusement, la superstition n'est pas, quoiqu'en ait dit Joseph de Maistre [3], un travers inoffensif. Elle rend défiant et, au besoin, cruel. Je ne crois pas que les femmes de Chamyl eussent vu avec plaisir brûler de pauvres hérétiques dans des statues de plâtre comme les Espagnoles du bon vieux temps [4]; mais elles devenaient intraitables quand elles

1 La polygamie, étant contraire aux instincts les plus élevés et les plus délicats de la nature humaine, les femmes musulmanes ne la supportent pas sans protestations : « Vous êtes heureuses, vous, disait Zaïdète aux princesses, vous êtes seules, *mais nous!* » (VERDEREVSKI, *Récit véridique*, etc.)

2 Voyez dans *Souvenirs d'une Française*, chap. XXV, les théories d'Aminète sur la manière de se couper les ongles.

3 Dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

4 Voyez MICHELET, *La Renaissance*.

se figuraient que les princesses portaient « des objets malfaisants. » C'est ainsi que la terreur des sortiléges a rendu Soulouque impitoyable[1]. Dans un pays où l'imagination, cette folle du logis, règne sans contrôle, les moines doivent être les oracles de notre sexe. Aussi les discours des anachorètes produisent-ils dans le Caucase des effets aussi surprenants que dans les Alpes d'Uri, dans les Apennins et dans vos montagnes de l'Isère[2]. M^me^ Drancey en cite un curieux exemple. Exaltées par les prédications d'un derviche, les femmes de Dargui-Védeno se livraient à des excès de monomanie religieuse qui rappellent d'une manière frappante certains faits étranges qui se sont passés dans les couvents de l'Europe[3]. Peu-à-peu l'enthousiasme les gagnait, elles se frappaient contre terre et se mettaient à sangloter. Chouanète pleurait en tournant et retournant son long chapelet de corail, et restait des heures entières à écouter le derviche. « Les cris de toutes ces femmes, dit M^me^ Drancey, nous empêchaient de dormir : — *on eût cru entendre les aboiements de plusieurs chiens*[4]. »

Chamyl, malgré ses illusions en matière de religion, doit être considéré non point comme un es-

---

1 Voyez G. d'ALAUX, *L'empereur Soulouque et son empire.* — L'illuminisme nègre, dans la *Revue des deux mondes*, 1850-1851.

2 Voyez *Affaire de la Salette*, Paris, 1857.

3 Voyez D^r^ CALMEIL, *De la Folie*, 1845, Paris, 2 vol. in-8°. Parmi les principaux théomanes on doit citer Dominique, François d'Assise, Ignace de Loyola, François Xavier, etc. Cette manière de voir est plus impartiale et plus conforme aux faits que l'hypothèse voltairienne.

4 *Souvenirs d'une Française*, XXXVI.

clave de la sensualité musulmane, mais plutôt comme un rigide réformateur de l'islamisme, décidé à tout sacrifier aux nécessités d'une lutte colossale. Les femmes de ses sujets sont soumises à des lois très-sévères. Tous les travaux sont leur partage dans un pays où chaque homme est nécessairement soldat. Aussi, mariées pour la plupart à douze ans, sont-elles vieilles à trente. Une législation impitoyable, comme celle de Calvin, impose aux deux sexes un puritanisme digne de l'ancienne Genève.

La captivité de la princesse Anne Tchavtchavadzé et de la princesse Varvara Orbéliani dura jusqu'au 17/29 mars 1855. Elles furent échangées contre Djemmal-Eddin, fils de Chamyl. Depuis qu'elles ont quitté le sérail de Dargui-Védeno, Aminète a été répudiée comme stérile. Zaïdète et Chouanète sont donc restées seules en présence. La première est plus je ne, mais elle n'a pas, sans doute, embelli avec les années. Quant à Chouanète, elle approche du terme fatal, si elle ne l'a déjà atteint, où il faut renoncer à l'empire qu'on exerce par la beauté. Il est vrai que Chamyl est, lui-même, arrivé au seuil de la vieillesse, quoique rien n'annonce encore qu'il ait senti le poids du temps.

---

## LETTRE III.

### LES GÉORGIENNES DE TIFLIS ET DES PROVINCES.

*Pétersbourg.*

Lorsque le dernier roi, Ghiorghi XIII, eut, en mourant, institué l'empereur Paul héritier de sa couronne, sa veuve, la reine Marie, se montra d'abord peu décidée à se soumettre à la Russie. On dit même qu'elle fit poignarder un officier supérieur, chargé par le général Tzitzianoff de la conduire à Moscou. Mais David, fils de Ghiorghi, ayant ratifié, en faveur d'Alexandre Ier, le testament de son père, la reine se retira avec lui à Pétersbourg. Depuis cette époque, la Géorgie est devenue une province russe, et Tiflis sert de résidence au gouverneur-général de la région caucasienne, tandis qu'une partie de la postérité des anciens rois essaie d'oublier sous le ciel glacé de la Russie et son beau pays et son antique splendeur.

« A l'époque du couronnement (d'Alexandre II), dit un écrivain belge, dans les théâtres, l'attention se portait sur une loge voisine de celle de la famille impériale, occupée par des femmes qui ont dû être jadis d'une grande beauté, splendidement vêtues à la manière orientale. Elles ont régné jadis dans la Transcaucasie et la fortune les a obligées à renoncer à leurs trônes pour accepter la résidence

que la Russie veut bien leur octroyer au fond des appartements du Kremlin. Elles n'en sortent guère qu'aux grands jours et le respect dont on les entoure alors leur fait *peut-être* oublier qu'il ne reste plus rien de leur grandeur d'autrefois[1]. »

Tous les membres de la famille royale n'ont pas accepté leur sort avec la résignation du prince David. Un autre fils de Ghiorghi, Alexandre, refusa de reconnaître la domination russe, et la princesse fut exposée, par la résistance invincible de son mari, à des péripéties qui vous donneront une juste idée des vicissitudes qu'a subie, dans ces contrées, la condition des femmes d'un rang élevé.

Alexandre se retirait tantôt chez les Turcs et tantôt chez les Persans, cherchant partout, comme Annibal, des ennemis à ses fiers vainqueurs. Pendant qu'il était à Erivan, il épousa la fille de Melikh-Saat, chef des Arméniens du *sardariat* d'Erivan. Après la conquête de cette province par les Russes et pendant la guerre que Nicolas I^er^ fit aux Turcs (1829 à 1830), sa femme et son fils étaient restés dans les mains des nouveaux maîtres d'Erivan. Lorsque la guerre fut terminée, il les redemanda au comte Paskévitch[2], alors gouverneur-général de la région caucasienne. Le comte consentit à les lui rendre. Mais la princesse, avec ce défaut d'initiative qui caractérise à un si haut degré les femmes arméniennes, perdit plus d'une année à délibérer avec ses pa-

---

1 Nestor CONSIDÉRANT, *La Russie en* 1856, Bruxelles, 1857.

2 Comte d'Erivan, et depuis prince de Varsovie.

rents. Or, quand le baron Rosen remplaça le vainqueur des Persans, ce fonctionnaire, qui avait consulté le ministère, reçut l'ordre positif de ne pas confier aux Turcs « l'héritier des rois de Géorgie »; mais de l'envoyer à Pétersbourg avec sa mère. La jeune et belle princesse. qui était déjà fort épouvantée de la seule pensée d'entreprendre un voyage pour rejoindre son mari, fut terrifiée lorsqu'on lui apprit les volontés impériales. N'étant jamais sortie du gynécée où végètent les femmes de sa nation, elle n'avait vu aucun étranger. A Tiflis, elle se montra aussi embarrassée des honneurs qu'on lui rendit que de l'admiration excitée par sa beauté dans les salons du gouverneur. Elle ne savait ni le français, ni le russe; elle semblait même soulever avec répugnance le voile qui cachait ses traits charmants.

Le palais du gouvernement est, du reste, habitué à ces spectacles extraordinaires. Les bals officiels paraissent destinés à reconcilier l'Europe avec l'Asie. A côté d'un savant Allemand des provinces baltiques venu à Tiflis pour résoudre quelque problème d'ethnographie, on aperçoit un chef tcherkesse costumé comme dans ses courses guerrières et coiffé de l'énorme bonnet circassien dont le long poil retombe sur ses yeux. Près de la femme du fonctionnaire russe, vêtue comme une Parisienne, décolletée, les bras nus, la tête couverte de fleurs et dont la robe est de gaze, une Géorgienne conserve fidèlement son costume national, la tunique qui serre la taille et laisse la gorge découverte, le petit diadème posé sur le milieu du front, au-dessus duquel

est jeté un voile de mousseline blanche qui retombe sur les épaules et sur les cheveux, divisés en un nombre infini de nattes. Cette charmante personne est assurément un des plus beaux types de la race indo-européenne.

Les Géorgiennes, grandes et fortes, se distinguent par la régularité de leurs traits et la majesté de leurs formes. Leur peau est d'une blancheur éclatante[1]. Le contour de leur visage est parfait, leur menton arrondi, leurs lèvres vermeilles, leurs dents ressemblent à des perles. Mais leurs yeux immenses ont peu d'expression. On chercherait en vain dans leur regard l'intelligence vive et spontanée de l'Europe. Une fois mariées, elles ne sortent plus; elles se consacrent aux soins de leur ménage; elles élèvent leurs enfants et perdent, en les nourrissant, tous leurs attraits. L'usage fréquent des bains sulfureux développe chez elles un embonpoint excessif que leur vie indolente augmente encore; car elles ont horreur, comme la plupart des femmes du midi, du mouvement et du travail. Elles croient beaucoup faire en dirigeant les femmes des serfs attachées à leur maison. Ainsi que les personnes qui n'attachent qu'une importance médiocre au développement de leur esprit, elles ont le goût du luxe et de la toilette, passions essentiellement asiatiques; car, en Asie, tout ce qui n'éblouit pas excite un dédain universel.

---

1 Elles sont blanches comme des blondes; car le blond est la couleur de la majorité des Géorgiennes, quoiqu'en ait dit l'auteur de *Zobéideh*. Chez les Ossètes, qui appartiennent aussi au rameau iranien, les blondes sont beaucoup plus nombreuses.

Les réunions se composent à Tiflis de généraux ou d'employés. Les familles géorgiennes, en très-petit nombre, n'admettent pas les étrangers dans leur sein. Elles donnent seulement, à d'assez longs intervalles, quelques dîners que le gouverneur-général est prié de présider. Ces dîners sont monotones et sérieux, à cause du caractère si différent des Russes et des indigènes. Les Russes, on le sait, ont de l'aptitude à la conversation. Quoique les Géorgiennes des premières familles parlent français, elles ont si peu d'esprit naturel, si peu d'instruction, tant de hauteur et de préjugés, qu'elles ne tardent point à ennuyer les admirateurs les plus enthousiastes de leur incontestable beauté.

Cependant, depuis le commencement du siècle, les mœurs asiatiques ont perdu beaucoup de terrain dans ces contrées. Il serait donc aussi injuste de juger les femmes géorgiennes d'après les récits des anciens voyageurs que de chercher dans les *Grands jours* de Fléchier le portrait des classes supérieures de votre pays. Pourtant rien n'est plus commun en Occident. Quand on a découvert dans Chardin, qui écrivait à la fin du XVIII[e] siècle, l'histoire d'une princesse de Mingrélie, courtisane effrontée, qui le rançonna impitoyablement, on croit avoir le droit de parler avec un souverain mépris des Géorgiennes de nos jours. Mais cette méthode est excessivement trompeuse. « Dieu, dit admirablement la Bible, a créé guérissables les nations de la terre. » Aujourd'hui, l'éducation des filles n'est plus négligée à Tiflis comme autrefois. La princesse Paskéwitch y a

fondé un établissement pour les demoiselles géorgiennes et arméniennes, qui a rendu à ce pays de véritables services. Les filles des employés qui se trouvent dans cet institut, initient, sans s'en apercevoir, leurs jeunes compagnes aux opinions et aux habitudes de l'Europe. En général, les Arméniennes montrent une intelligence plus prompte que les Géorgiennes.

Si nous sortons de cette école pour jeter un coup-d'œil sur la ville, nous nous retrouverons dans cette Asie qui résiste avec tant de tenacité aux idées européennes. Tiflis est bâti entre deux chaînes de collines, sur un terrain inégal d'un kilomètre de largeur, traversé par les eaux rapides du Kour. Le côté gauche, qui est fort étroit, n'a qu'un rang de maisons contre un mur de rochers sombres. Le sommet de ces rochers est occupé par la ville nouvelle d'Avlabar, les casernes, l'hôpital et la prison. Ce n'est pas là qu'il faut chercher le vieux monde asiatique. Mais sur le côté le plus large du Kour, vous trouverez l'antique cité géorgienne, amas bizarre, mais pittoresque, d'églises, de dômes, de tours, de maisons, de bazars, de murs, entassés les uns sur les autres jusqu'au pied de la montagne de Solalaki que couronne la forteresse ruinée de Narikala. Pénétrez dans ces rues tortueuses, vous serez arrêtée à chaque pas par les chameaux des caravanes, par des bataillons d'ânes qui charrient la paille hachée [1], des villages voisins par des Persans basanés, par

1 Cette paille remplace le foin en Géorgie.

des colons allemands, infatigables pourvoyeurs de la cité, par des Ossètes ou des Lesghes qui viennent apporter au bazar des peaux de renard et de martre.

Une visite au bazar arménien est une trop bonne occasion de jeter un coup-d'œil sur les femmes de Tiflis pour que nous la laissions échapper. Devant chaque boutique s'arrêtent des ombres blanches, ensevelies sous une espèce de linceul qu'on nomme *tchadra*[1]. Ce sont des Géorgiennes ou des Arméniennes; car ces deux peuples sont ici perpétuellement mêlés. Vous n'apercevez que leurs *kochi* (pantoufles) et les extrémités de leur *nepkavi* (vaste pantalon). Le voile ne leur fait pas grand tort; car ce ne sont pas les jeunes personnes qui viennent marchander ici des perles pour broder et des bourmettes (étoffe turque de coton); mais des vieilles aux traits fanés, barbouillées de blanc et de rouge. Aussi, pour vous donner une idée plus exacte des femmes de ce pays, j'ai cru devoir vous mener au palais du gouverneur-général, qui est à la fois le centre des affaires et des délassements. En été, saison où le thermomètre atteint 28° Réaumur, la vie de salon perd toute espèce de charme. Les femmes aiment alors à respirer le frais sur les larges terrasses. Les personnes âgées causent entre elles ou prennent des rafraîchissements, tandis que les jeunes filles dansent au son de la guitare ou du tambour de basque.

Il s'en faut que la civilisation ait fait dans les

---

1 C'est le voile des Géorgiennes. Le petit voile s'appelle *litchaki*.

provinces géorgiennes[1] les mêmes progrès qu'à Tiflis. Cependant les ressources de ce pays seraient inépuisables si elles étaient exploitées. L'opulente vallée qu'on nomme Karthli a été jadis populeuse et florissante. Le Kakheth est célèbre par ses vignes qui produisaient déjà tant de raisins du temps de Strabon « qu'on était obligé d'en laisser pourrir une partie sur les ceps. » Le Somkheth, autrefois terre arménienne, est maintenant presque désert, quoiqu'il abonde en mines; qu'il soit connu pour la douceur de son climat et que son sol volcanique soit couvert d'une excellente terre végétale. Les immenses domaines qu'y possèdent les princes Orbéliani sont presque inhabités. Dans le Gouria, territoire éminemment fertile, il n'y a pas plus de vingt habitants par verste carrée. Dans l'Iméreth, on n'en compte que douze, et pourtant ce pays renferme de prodigieuses richesses minérales; il produit en abondance le blé, le maïs, le coton, le tabac et tous les fruits de l'Europe. La Mingrélie et le Souaneth sont encore plus arriérés, quoique la Mingrélie soit une des contrées du globe les plus favorisées de la nature. Cependant il serait injuste de contester les progrès accomplis depuis soixante ans dans les provinces habitées par la famille géorgienne.

Rien ne paraît, au premier coup-d'œil, plus misérable que la condition des paysannes. Elles vivent dans la servitude la plus absolue. Ainsi que

1 La Géorgie propre, qu'on nomme aussi persane, comprend le Karthli, le Kakheth et le Somkhet. — La Géorgie turque comprend le Gouria, l'Iméreth, la Mingrélie et le Souaneth.

leurs maris et leurs enfants, elles peuvent être vendues, données ou mises en gage. Encore faut-il ajouter aux souffrances d'un pareil état social la terreur qu'inspirent les *razzias* des montagnards. Dans presque tous les villages on trouve des tours qui servent d'asile aux femmes et de forteresses aux hommes pour défendre leur famille contre un ennemi impitoyable. Toutefois les gentilshommes ont perdu le droit de vie et de mort sur leurs vassaux et la vente des esclaves aux musulmans est rigoureusement interdite. Au temps où les Turcs exploitaient comme un vil bétail les populations orthodoxes voisines de leur empire, les *padishahs* et leurs vizirs ramenaient de leurs sanglantes expéditions des troupeaux de Géorgiennes qui peuplaient les harems des Ottomans. Quant aux Tcherkesses ou Circassiennes[1], dont la beauté est aussi renommée que celle des Géorgiennes, le gouvernement russe étant très-hostile à la traite des blancs, les marchands turcs ne peuvent plus venir les acheter sans courir des dangers de toute espèce. « Le Moscovite maudit » tombe de la forteresse voisine sur les misérables trafiquants de chair humaine, ou les agiles vapeurs de la mer Noire les ruinent complétement en s'emparant de leur navire et de leurs cargaisons.

J'ajouterai que l'établissement des colonies allemandes dans le Caucase a complété ces salutaires mesures, en introduisant dans ces contrées la race qui

1 S'il n'es pas ici question des Tcherkesses, c'est qu'elles n'appartiennent pas à la race indo-européenne.

l'emporte sur toutes les autres par le génie de la colonisation, la race qui a fondé la République des Etats-Unis, les villes, déjà florissantes, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande[1], etc. Mais je reviendrai sur ce sujet.

Les vieilles traditions asiatiques commencent donc à être fortement ébranlées dans la Géorgie propre. Mais dans ces provinces qui composent ce que vous nommez la Géorgie turque[2], elles cèdent moins rapidement à l'influence européenne. Les luttes assez récentes dont les provinces ont été le théâtre, ont rendu les réformes plus difficiles. Quelques-uns des gouvernements indigènes ont même résisté, jusqu'à nos jours, à la conquête ou conservé une apparence d'autonomie. Le roi d'Iméreth, Salomon, qui s'était, en 1804, reconnu vassal de la Russie, se révolta en 1810 et n'abandonna ses Etats au vainqueur qu'après avoir été battu. La reine Sophie refusa d'obéir aux volontés du dernier *gouriel*, Mamia, qui avait accepté, en 1810, l'autorité de l'empereur Alexandre I^er^. Mamia étant mort quelque temps avant la guerre que Nicolas I^er^ fit à la Turquie (1829-30), Sophie essaya de se servir des Ottomans pour reconquérir le Gouria[3]. Elle se sauva chez les Turcs

1 M. Alfred JACOBS, dans la *Revue des deux mondes* de 1859, a raconté avec beaucoup d'intérêt les merveilles accomplies par la race germanique dans les colonies anglo-saxonnes.

2 Qui, comme la Géorgie persane, appartient maintenant aux Russes.

3 Le Gouria se glorifie d'une importante famille, les Eristaf, qui ont leurs tombeaux dans l'église d'Erithi. Leur nom est, en russe, Eristoff. « La noblesse de cette illustre famille remonte au X^e^ siècle et son

avec l'héritier présomptif et préféra, après la fin de la guerre, végéter dans l'Asie-Mineure plutôt que de subir la loi du plus fort. Les habitants du Souaneth ne se sont soumis qu'en 1833. En Mingrélie, les *dadians*[1] sont considérés plutôt comme vassaux que comme sujets de la Russie.

Les agitations, qui ont réduit ces Etats à la plus misérable condition, devaient, tôt ou tard, compromettre leur indépendance. Je ne vous parlerai point des *gouriels* qui régnèrent à Ozourghéti depuis Attabeck[2]. L'histoire de l'Iméreth suffira à vous donner une idée de l'anarchie qui déchirait ces admirables contrées. Jamais pays n'a eu une existence plus tourmentée que le royaume d'Iméreth. Dans un espace de près de quatre siècles, sept rois périssent de mort violente; trois sont condamnés à perdre la vue; vingt-deux sont détrônés; quarante révolutions installent ou déplacent les chefs de l'Etat. Vous voyez, mon amie, que l'instabilité n'est point particulière, — comme il est de mode de l'affirmer, — aux Etats constitutionnels! En Russie, sur six empereurs de la dynastie régnante[3], deux sont morts assassinés, deux ont dû défendre leurs couronnes contre les insurrections[4]. Tant que l'Angleterre fut une monarchie

---

nom veut dire, en géorgien, « chef du peuple » *eris taw*. » (DOLGOROUKI, *Notice*, chap. VII.)

1 Créés princes russes le 23 juin 1801 sous le nom de princes Dadianoff. Cette manière de leur faire un nom russe a fait croire que le mot *dadian* était un nom de famille; mais c'est un titre comme *gouriel*.

2 Le premier souverain connu de cette ancienne province géorgienne. Son fils Ghiorghi prit le titre de *gouriel*.

3 Holstein-Gottorp.

4 Catherine II et Nicolas Ier. — Il suffit de citer le terrible soulè-

absolue, les révolutions n'y étaient-elles point quotidiennes ? [1]

Le génie anarchique qui a perdu l'Iméreth comme la Pologne, comme il perdra toute nation assez imprudente pour l'accueillir, s'incarna au XVII[e] siècle dans la reine Daredjan, la Phèdre du Caucase, type complet des passions asiatiques et des ambitions sans limites qui devaient, tôt ou tard, livrer ces contrées à la domination étrangère. Fille d'Alexandre, roi du Kakheth, Daredjan avait été nommée régente (1660), par son mari Alexandre, pendant la minorité de Bagrat, né d'une première femme. Daredjan, après avoir fait épouser sa nièce au jeune roi, en devint follement éprise, et n'ayant pu le rendre infidèle à Kéthévan, elle conspira contre lui, lui enleva sa femme et sa couronne et ordonna qu'on lui brûlât les yeux. Après ce coup-d'Etat, elle donna sa main à Vakhtang Dchoudchouna, qui fut proclamé roi d'Iméreth. Bagrat, ayant été remis sur le trône par les Turcs, ensuite détrôné par les Persans, puis de nouveau rétabli, Daredjan, qui avait été emmenée à Akhaltsiké par le pacha, envoya de riches présents au *padishah*, pour obtenir l'autorisation de retourner parmi les Imérétiens. La Sublime-Porte, ayant trouvé irrésistibles les arguments employés par la rusée Imérétienne, elle entra dans le royaume, en

---

vement dont le kosak Pougatchef fut le chef (1775) et la conspiration de 1825. — On peut même ajouter que la mort d'Alexandre I[er] a été attribuée à un empoisonnement. (Voyez BOUILLET, *Dict. univ. d'histoire*, art. *Alexandre I[er]*.

1 Il suffit de citer les guerres atroces des Roses.

1668, à la tête d'une armée ottomane, tuant, massacrant, brisant les croix, profanant les images, acharnée contre ses anciens sujets et contre tous les objets de leur culte. Aidée du *dadian*[1] et du *gouriel*[2], elle parvint à chasser Bagrat et à livrer aux Ottomans la forteresse de Koutaïs. Mais un traître arrêta le cours de ses triomphes en l'égorgeant sous la porte même de la forteresse qu'elle avait mise dans les mains des ennemis du nom chrétien.

Il est étonnant que, après tant de révolutions, le peuple imérétien ne soit pas complétement démoralisé. Cependant il a conservé d'incontestables qualités. Il est resté bienveillant et hospitalier, quoiqu'il soit sujet à de redoutables accès de violence. Koutaïs, sa principale ville, n'est point l'endroit où il est le plus facile de l'étudier; car cette cité est habitée par un mélange de Géorgiens, d'Arméniens, de Russes et de Juifs. Les Arméniennes, dont la beauté est singulière et les vêtements généralement riches, ont adopté le costume géorgien. On voit au bazar quelques Imérétiennes à demi-voilées, pauvres et laborieuses, qui, retirées dans un coin, vendent des rubans, de petits sacs brodés et des *koudi*[3]. Ce ne sont pas là les seuls produits de leur industrie. Les Imérétiens portent des chemises de soie, d'une étoffe écrue, que leurs femmes fabriquent après s'être occupées de leurs magnaneries, et qu'elles

1 Prince de Mingrélie.

2 Prince du Gouria.

3 Morceau de gros drap brun qui sert de bonnet aux hommes.

teignent en un beau rouge pour leur usage personnel. Toutes mènent à Koutaïs une existence d'isolement. Elles n'interviennent dans aucune circonstance de la vie publique. Cependant, les jours de fête, elles se promènent en famille dans les lieux écartés. Des frères ou des parents prennent part à leurs courses ou à leurs jeux. Quant aux garçons, ils se réunissent le dimanche, à l'ombre des plus beaux arbres, pour y danser des rondes. Les plus jeunes chantent un refrain, auquel les plus âgés répondent d'une voix mâle :

| Refrain des jeunes. | Refrain des plus âgés. |
|---|---|
| Femme jolie . . . | Fort bien. |
| Avec brillants yeux, | Fort bien. |
| Regards amoureux, | Fort bien. |
| Taille accomplie, | Fort bien. |
| Nez de houris, | Fort bien. |
| Beau front de reine, | Fort bien. |
| Sourcils d'ébène, | Fort bien. |
| Menton de lis, | Fort bien. |
| Lèvres mi-closes, | Fort bien. |
| Où, sur deux rangs, | Fort bien. |
| L'ivoire des dents | Fort bien. |
| Perce les roses, | Fort bien. |
| Bras potelé, | Fort bien. |
| Doigts de *henné*; | Fort bien. |
| Voile de neige, | Fort bien. |
| Gentil manége; | Fort bien. |
| Air élégant, | Fort bien. |
| Marche moelleuse, | Fort bien. |
| Rire charmant, | Fort bien. |
| Voix gracieuse; | Fort bien. |
| La voulez-vous? | Fort bien. |

Il est si doux — Fort bien.
D'en être époux. — Fort bien.

Mais femme jolie . . . — Ah! oui.
Veut beaux rubans, — Ah! oui.
Gros diamants, — Ah! oui.
Riche soierie, — Ah! oui.
Nouveaux habits, — Ah! oui.
Châle de Tiflis; — Ah! oui.
Femme jolie — Ah! oui.
Par bouderie, — Ah! oui.
Donne des soucis; — Ah! oui.
A des amis, — Ah! oui.
Des artifices, — Ah! oui.
Et des caprices; — Ah! oui.
La voulez-vous? — Non pas.
Il est si doux — Non pas.
D'en être époux. — Non pas.

Mais il en est — Cherchons.
Chez qui tout plaît; — Cherchons.
Que l'on adore — Cherchons.
Pour leur bon cœur; — Cherchons.
De bonne humeur, — Cherchons.
Avec l'aurore. — Cherchons.
Bonnes sans fard, — Cherchons.
Douces sans art; — Cherchons.
Toujours aimantes, — Cherchons.
Toujours charmantes; — Cherchons.
Malgré les ans, — Cherchons.
Vives, enjouées; — Cherchons.
Comme à seize ans — Cherchons.
Toujours aimées, — Cherchons.
Les voulez-vous? — Ah! oui.
Il est si doux — Ah! oui.
D'en être époux. — Ah! oui.

---

Le pays qu'on nomme en Europe Mingrélie[1] a, depuis plusieurs siècles, des princes appelés *dadians*[2]. Les rois de Karthli et d'Abkhasie, à l'époque de leur plus grande puissance, partagèrent leurs Etats en satrapies. L'Egrissi, aujourd'hui Mingrélie, échut au grand échanson ou *dadian*[3]. Le premier *dadian* connu est Ghiorghi, mort en 1323. En 1804, Ghiorghi, fils de Katsi, se reconnut vassal de la Russie. Le système féodal est resté l'âme de ces contrées. Autant les Slaves et les Hellènes ont peu de goût pour cette hiérarchie compliquée, autant les Iraniens s'en arrangent aisément. Tous les peuples de ce rameau de la race indo-européenne, qu'ils vivent au Caucase comme les Géorgiens, ou dans l'Europe centrale comme les Germains, sont essentiellement et naturellement aristocrates. Mais dans les provinces habitées par la famille géorgienne[4], l'esprit moderne n'a pu modifier ces tendances comme à Dresde ou à Berlin. La féodalité, qui n'a jamais été contestée, a jeté dans le sol des racines qui semblent indestructibles. C'est dans les Etats du *dadian* qu'il faut étudier l'organisation primitive des populations ira-

---

1 Letchekoum, Odichi. Samourzakhan; tels sont les noms indigènes des provinces que les Européens comprennent sous le nom de Mingrélie.

2 Les princes Chirvachidzé, qui règnent comme vassaux de la Russie en Abkhasie, seraient, d'après le prince P. DOLGOROUKI, *Notice*, chapitre VII, « une branche de la maison des princes Dadianoff, anciens souverains de la Mingrélie. »

3 Chardin croit que ce mot géorgien signifie grand-justicier.

4 Dans des contrées, si souvent ravagées par les invasions, il était impossible que le sang de cette famille restât pur. Ainsi, en Mingrélie on constate dans la langue un élément étranger.

niennes. Poussée à ses dernières limites, cette organisation énerve toute activité. Le Mégrèle, obligé de payer au seigneur un impôt pour tout, même quand il marie ses filles, craint d'améliorer sa position pour ne point augmenter ses charges. En accroissant sa richesse, il redoute de fournir un nouvel aliment à la rapacité du maître. Telle était l'Europe du moyen-âge, organisée par les Germains. Les passions barbares qui agitaient alors notre continent, se sont perpétuées en Mingrélie jusqu'aux temps modernes. Au XVII[e] siècle (1611–1657), le *dadian* Lévan, aussi célèbre par ses vices que par sa bravoure, s'éprit de Darédjan Chaliké, femme de son oncle. Pour se débarrasser de sa propre compagne, il l'accusa d'adultère, lui fit couper le nez, les oreilles et les mains, et la renvoya chez son père, prince des Abkhazes, après avoir empoisonné ses deux enfants. Ne croirait-on pas lire une de vos histoires occidentales du VIII[e] siècle? Mais Geneviève de Brabant, ce type populaire des épouses calomniées, rajeuni par les tragédies de Tiek et de Müller, finit par rentrer dans les bonnes grâces du châtelain de Hohen-Simmeren, tandis que la femme de Lévan vit Daredjan prendre sa place et la conserver.

Les habitants du Souaneth ou Souanes faisaient partie du royaume de Géorgie et d'Abkhasie sous David III et sous la courageuse Thamar, qui soumirent l'intérieur du Caucase et le convertirent au christianisme. Redevenus indépendants lorsque les princes géorgiens n'eurent plus la force de tenir le

sceptre du « roi[1] » Thamar, ils se décidèrent, après des luttes intérieures causées par les prétentions féodales, à se soumettre aux Russes (1833). Ces robustes montagnards, d'une belle stature et d'une heureuse physionomie, vivent dans la plus profonde misère. Leurs cabanes aux toits plats, percés d'un trou pour livrer passage à la fumée, abritent à la fois les familles et le bétail. Les filles vont nu-tête; les femmes mariées s'enveloppent d'un linge rouge, qui ne laisse voir qu'un œil. Elles portent un long habit de toile, ordinairement rouge, boutonné par devant, et par dessus un voile grossier de drap qui, en été, est de drap rouge. Quant à leurs idées religieuses, elles sont, en général, aussi imparfaites que leur civilisation. Dans l'Engour, il est à peine resté quelques traces de christianisme et on n'y trouve ni prêtres, ni églises.

1 Lorsque Marie-Thérèse sut enthousiasmer les Magyars, ils disaient aussi : « Moriamur prò rege nostro, Mariâ-Theresiâ ! »

## LETTRE IV.

### ARMÉNIENNES, KOURDES ET OSSÈTES.

*Pétersbourg.*

De nombreux rapports ont existé, ma chère amie, entre la nation géorgienne et la nation arménienne. Ces relations sont encore aujourd'hui tellement intimes qu'à Tiflis, la ville principale de la Géorgie, les Arméniens sont beaucoup plus nombreux que les Géorgiens et que le nombre de leurs églises est double. A Erzeroum, la cité la plus importante de la haute Arménie, beaucoup de Géorgiens vivent à côté des anciens maîtres de la ville. Les Bagratides ont régné en Arménie (depuis Achod, 748 après Jésus-Christ, jusqu'à Kakig II, 1079), comme en Géorgie. Malgré ces relations fréquentes entre les deux peuples, l'esprit asiatique est plus prononcé chez les Arméniens que chez les Géorgiens. Braves, turbulents et buveurs, ceux-ci ont plus d'un trait commun avec les montagnards du Caucase. Souples, insinuants et même serviles, ayant substitué l'égoïsme du financier au patriotisme de leurs pères, les Arméniens sont plus fidèles aux traditions de l'Asie. Un seul fait caractérise leurs tendances médiocrement européennes, le rôle qu'ils ont accordé à notre sexe. On chercherait en vain une Thamar dans toute l'histoire de l'Arménie. Mais, en re-

vanche, la femme arménienne, soumise ou résignée, comprendrait à peine les passions d'une Roussoudan ou d'une Daredjan. Le christianisme l'a préservée des excès de l'Asie, sans lui donner la personnalité plus ou moins décidée des chrétiennes de l'Europe. Nous voyons, il est vrai, au temps de la dynastie des Rhoupéniens, Zabel ou Isabelle, occuper le trône (1219) de Rhoupen-le-Grand. Mais c'est là un fait isolé, et le règne de Zabel dans l'Arménie du moyen-âge n'a pas laissé plus de souvenirs que celui d'Erato dans l'Arménie païenne.

Je vous ai montré déjà, mon amie, les Arméniennes de notre continent[1]. Mais il n'est pas sans intérêt de jeter un coup-d'œil sur celles qui vivent encore au sein de la patrie que sainte Ripsima a, autrefois, illustrée par son glorieux martyre. Au siècle dernier, l'Arménie était tout entière sous le joug des infidèles. Elle obéissait aux Turcs et aux Persans. Les conquêtes de la Russie dans ces contrées ont profondément modifié cet état de choses. Aujourd'hui, Erivan, bâti par Erovat II; Van, près de laquelle est le monastère de Varak, célèbre parmi les Arméniens, parce que Ripsima y planta la croix; le couvent d'Edchmiadzine, « le siége principal de l'Eglise arménienne[2] », construit sur son tombeau et sur celui de ses héroïques compagnes, sanctuaire vénéré où réside le *catholicos*, successeur de saint

---

1 Livre I^er^, Les Asiatiques dans les principautés.

2 *Histoire, dogmes, traditions et liturgie de l'Eglise arménienne orientale*, par un Arménien, Paris, 1855, p. 10.

Grégroire l'Illuminateur, sont compris dans le gouvernement d'Arménie. Erivan, chef-lieu de ce gouvernement, a, encore mieux que Tiflis, conservé son ancienne physionomie. On vous y raconterait plus d'une histoire essentiellement orientale. On vous montrerait, par exemple, la pierre sur laquelle s'asseyait l'infortuné Géorgien qui contemplait au-delà du cours de la Zenga les murs inabordables du harem où résidait le représentant du « centre du monde[1] », le *sardar* Houssein. La belle et fidèle compatriote, à laquelle il avait juré un amour éternel, y était prisonnière. On dit que sous les yeux de son maître, elle se précipita résolument d'une fenêtre, et qu'elle saisit une branche de saule au moment où elle allait tomber dans le gouffre creusé par la Zenga. Tant d'amour toucha le *sardar*. « Ne séparons pas, dit-il, des cœurs si étroitement unis, » et il renvoya les deux amants en Géorgie, après les avoir comblés de présents.

Mais l'Asie est le pays des revers étranges. Le jour vint où Houssein eut, à son tour, besoin de commisération. Pourtant il n'en trouva aucune chez le souverain de la Perse, Feth-Ali-chah, qui, furieux de ce que le vice-roi n'avait pu défendre Erivan contre les Russes, le réduisit à une telle misère qu'il fut heureux d'être reçu dans une écurie pour y mourir en paix. Sa femme, Hadgi-Baghioum, n'a pas été un exemple moins éclatant des revers de la fortune. Elle s'était sauvée en Perse après l'invasion

---

1 Le *chah* de Perse, héritier du « roi des rois. »

russe. Avertie que l'empereur Nicolas était décidé à rendre leurs biens aux anciens sujets du *chah* qui reviendraient en Arménie, elle retourna à Erivan avec six domestiques pour revendiquer ses immenses richesses. Mais personne ne s'intéressant à la femme d'un vaincu, les autorités ne s'empressèrent point de faire droit à ses réclamations. Tout ce qu'elle put obtenir, ce fut la restitution d'une grande maison qu'elle avait fait bâtir elle-même, mais dont les portes et les fenêtres avaient été enlevées. L'hiver est très-rude en Arménie. L'ancienne vice-reine se vit réduite à s'accroupir dans un coin, où elle tremblait de faim et de froid sous quelques pauvres haillons, n'ayant pour tout serviteur qu'un petit nègre qui ne l'avait pas abandonnée daus son dénûment. Tandis que la justice russe, — dont les lenteurs sont proverbiales, — délibérait sur ce qui avait appartenu à Houssein, elle était, à la lettre, exposée à mourir de misère. Trop fière pour se plaindre, elle voyait sa situation s'aggraver chaque jour, lorsqu'un de ses voisins eut l'idée de s'adresser à la mère du vice-gouverneur, et depuis cette époque, Hadgi-Baghioum a cessé d'être exposée à d'aussi cruelles privations.

Pour les Arméniens, la conquête, loin d'avoir de pareils inconvénients, leur a paru un coup du Ciel; car ils avaient évidemment perdu tout espoir de reconquérir leur nationalité, et les Persans et les Turcs faisaient peser sur eux le joug le plus lourd. Aussi, lorsque les Russes se furent établis en Arménie, les vit-on arriver en foule de la Turquie et de la Perse pour fixer leur résidence dans une

province qui renferme leurs sanctuaires les plus respectés et leurs principales autorités religieuses. Depuis la prise d'Erivan, l'émigration est devenue si active, qu'en 1834 le chiffre des nouveaux arrivés dépassait déjà du double le nombre des Arméniens indigènes. Les femmes et les enfants se montraient aussi pressés que les hommes de revoir une terre consacrée par les plus glorieux souvenirs de leur histoire. Mais loin de contribuer à modifier la physionomie d'Erivan, ces familles, venues des Etats musulmans, y ont plutôt fortifié les vieilles coutumes. Aussi les Arméniennes y vivent-elles absolument comme au temps de la domination des *chahs* de Perse. Quand on parcourt les petites ruelles tortueuses, bordées de hautes murailles en terre glaise, qui cachent les maisons et les jardins, on aperçoit des fantômes entortillés d'une pièce d'étoffe bleue ou blanche, terminés par deux bouts de pantalons verts ou rouge, qui surmontent une paire de pantoufles. A peine une légère fente à la place des yeux permet-elle à ces bizarres apparitions de saisir quelques rayons de lumière.

Quoique mahométans, les Kourdes, qui appartiennent, comme les Arméniens, au rameau iranien, n'exigent pas de leurs femmes ces puériles précautions. Lorsqu'elles sortent, elles abaissent rarement leur voile bleu sur leur visage. On en rencontre même qui ne sont pas voilées et qui ne craignent point de se mêler aux assemblées des hommes.

Lorsque les Russes s'emparèrent du *sardariat* d'Erivan, Amarat était la résidence du chef des Kourdes

de cette province, qui se sauva en Perse. Les vainqueurs trouvèrent dans la petite forteresse en terre glaise qu'il habitait de vastes appartements et un harem à la persane. Les Kourdes, qui ne l'ont pas suivi passent l'été sur les sommets du Sinak, du Keurogloudagh, et l'hiver, ces nomades cherchent avec leurs troupeaux un abri autour du Boulak-bachi, ou entre les laves déchirées du Tachebou-roun, promontoire de l'Ararat, montagne célèbre où, selon la tradition, s'arrêta l'arche de Noé. Devenus sujets de la Russie, ils se sont habitués à des mœurs pacifiques dans une province où les autorités militaires ne sont pas d'humeur à tolérer leurs anciens brigandages. En Perse et en Turquie, ils sont restés fort insoumis. Du reste, même dans le gouvernement d'Erivan, leurs femmes se distinguent de toutes les autres par leur humeur turbulente. Mais ce n'est point dans ce gouvernement qu'on peut étudier leurs coutumes originales. Les Nestoriennes de cette nation sont surtout dignes d'un examen approfondi. Quoiqu'il y ait dans l'Arménie russe quelques chrétiens de la secte fameuse à laquelle Nestorius a donné son nom [1], leur civilisation ne se révèle d'une manière originale que dans les solitudes de la Chaldée [2].

---

1 Les Ezydes, petite peuplade nomade, sont Nestoriens.

2 Un écrivain anglais, M. Asahel GRANT, a publié une curieuse étude sur les Nestoriens. Malheureusement, il s'obstine à voir dans cette fraction de la nation kourde les *tribus perdues* (c'est son expression) d'Israël. Un examen plus approfondi ne lui aurait pas permis de voir un peuple sémitique dans un peuple indo-européen.

Le rameau iranien est aussi riche en manifestations religieuses que le rameau celtique l'est peu. Réformés en Ecosse, dans le pays de Galles et dans une partie de la Suisse romande, les Celtes sont catholiques en Irlande et dans presque toute la France. Il n'en est pas ainsi parmi les Iraniens. La branche germanique renferme toutes les nuances des religions occidentales. La région caucasienne n'est pas moins riche. Dans le Chirvan[1], vous verrez encore à Bakou des adorateurs du feu sacré des Persans, restés fidèles à la vieille religion de l'Iran[2], qui fut aussi celle de l'Arménie dans les temps primitifs. Après la victoire du christianisme, les hérésies primitives n'eurent pas moins de succès parmi ces peuples. Je vous ai dit, mon amie, que le Nestorianisme, vaincu au concile d'Ephèse, s'était réfugié chez les Kourdes. Pour n'avoir pas accepté le concile de Chalcédoine, les Arméniens sont regardés, à tort ou à raison, par les catholiques, comme des partisans d'Entychès[3]. Quant à l'islamisme, il a eu aussi ses triomphes, et dans le seul gouvernement d'Erivan, ces deux principales fractions comptent des représentants[4]. On trouve en-

---

1 Province persane cédée à l'empereur de Russie.

2 Voyez pour l'étude de cette religion les beaux travaux d'Eugène BURNOUF, *Vendidat-Sadé*, 1829-32; *Yaçna*, 1833. — Dans le commentaire du *Yaçna*, le sens des livres sacrés de la Perse est révélé pour la première fois par celui auquel on doit l'explication du Bouddhisme, ce populaire système qui compte au moins 360,000,000 de sectateurs.

3 L'auteur de l'*Eglise arménienne*, etc., par un Arménien, essaie de prouver l'orthodoxie des Arméniens.

4 Les Chiites y sont beaucoup plus nombreux que les Sunnites.

core chez les Ossètes un véritable paganisme, combiné avec des traditions et des rites empruntés au christianisme orthodoxe.

En thèse générale, on peut dire que les parties les plus considérables et les plus inaccessibles du Caucase sont habitées par des populations qui n'appartiennent point à la race indo-européenne; tels sont les Tcherkesses, les Lesghes, etc. Une seule nation fait exception, ce sont les Ossètes que les ethnographes les plus compétents reconnaissent pour de véritables Iraniens. Isolé au centre de ces montagnes, ce peuple est le seul chaînon intermédiaire qui rattache maintenant les nations indo-européennes du rameau iranien avec celles du rameau européen.

Le christianisme fut introduit parmi les Ossètes, qui fatiguaient les Géorgiens de leurs déprédations, par les victoires du roi Vakhtang Gourgassal. Mais dans l'intervalle qui sépare le V[e] siècle du règne de Thamar, ces montagnards retournèrent à leurs superstitions. La reine magnanime, qui fit tant d'efforts pour civiliser le Caucase, usa de toute son autorité pour les ramener au christianisme. C'est alors que furent construites presque toutes les églises de l'Osseth. Malheureusement, dans les invasions qui se succédèrent, la foi chrétienne finit par subir de si profondes altérations, que l'esprit païen a reconquis presque tout le terrain perdu. Cependant la partie de l'Osseth qui n'a pas cessé de dépendre de la Géorgie, est restée plus docile à l'influence du christianisme. La domination russe que la majorité

des Ossètes reconnaissent[1], contribuera sans doute à faire rentrer dans l'Eglise orthodoxe ces fiers enfants de la montagne[2].

Les femmes ossètes sont de taille moyenne, elles ont ordinairement le visage rond, le nez camus ou retroussé[3]. Leurs yeux sont bleus et leurs cheveux blonds. Quoiqu'elles soient accablées de travail, l'air vif des montagnes et la frugalité maintiennent leurs forces. Cultiver les champs et soigner les bestiaux, telles sont leurs principales occupations. Or, le labour est extrêmement pénible à cause de l'inclinaison des terrains. En revanche, la cuisine est fort simple. La viande se sert sans apprêt. Lorsqu'elle vient à manquer, on la remplace par une soupe de gruau de seigle. Le pain ordinaire est une mince galette d'orge pétrie sans sel et cuite sous la cendre. Quand arrive un hôte, on ne lui impose pas une pareille sobriété. On le fête comme chez les Tcherkesses et l'on tue, en son honneur, une pièce de bétail, le plus souvent un mouton, qu'on apporte sur une claie. Dans ces circonstances, on remplace l'eau par le *bagani* (bière blanche) ou par le *roung* (hydromel). Mais il n'est pas de repas

1 M. EVETSKI compte dans la partie de l'Osseth, soumise à la Russie, 20,000 Ossètes et 6200 Khevsoures.

2 Le gouvernement russe, pour appeler l'attention sur ce pays, a fait publier l'important travail de M. Alexandre IANOVSKI sur l'Osseth dans le tome II du *Tableau des provinves russes transcaucasiennes.* — M. Jules KLAPROTH, dans son *Voyage au Caucase*, tome II de l'édition française, avait déjà montré l'intérêt qui s'attache à l'étude de ce peuple véritablement original.

3 Les femmes ossètes du district de Tagour se rapprochent beaucoup plus du type géorgien et sont fort belles.

où l'on ne boive l'eau-de-vie de grain. Les femmes elles-mêmes l'apprécient assez; mais n'en usent jamais avec excès.

Comme dans tous les pays primitifs, notre sexe a peu de droits chez les Ossètes. Les filles n'héritent jamais, mêmes quand elles n'ont point de frères. La femme sans enfants, ou qui n'a qu'une fille, jouit, pendant une année, de la fortune de son mari, afin de pouvoir payer le repas funéraire. Au bout de l'an, elle remet tout le bien au plus proche parent du défunt, chez lequel elle peut s'établir. Si cet arrangement lui répugne, elle lui confie sa fille non mariée et reçoit de lui une petite pension. Il est impossible de mieux maintenir les prérogatives de la barbe.

La législation criminelle est moins inique. La loi du sang étant la même que chez les Tcherkesses et chez les Abkhases, le meurtrier s'expose aux coups de la famille du défunt s'il ne paie pas l'indemnité fixée par des arbitres, dans le cas où la partie lésée consent à un arrangement. Le meurtre d'une femme n'est taxé qu'à la moitié de ce qu'on paie pour un homme. Le viol est mis sur la même ligne que le meurtre, ainsi que l'enlèvement d'une femme mariée. Si la victime du rapt est une fille, le ravisseur doit l'épouser et payer l'*ourat* (prix d'une fiancée) à ses parents. Ce prix varie suivant la situation de la famille. Le plus élevé est de 140 vaches, le plus bas de douze vaches. Une veuve est estimée la moitié du prix d'une fille. Toute jeune Ossète est obligée d'accepter le fiancé que lui pré-

sentent les siens. Mais si elle avait pour lui une trop grande répugnance, elle aimerait mieux se tuer que de se résigner à un long esclavage. Dans le cas où elle croit pouvoir accepter sa condition, elle fait apporter chez son futur quelques meubles qui composent toute sa dot. Aucune cérémonie ne sanctionne cette union. Cependant, elle implique des conséquences assez graves. Après avoir épousé une femme, un Ossète ne peut, ordinairement, donner aux enfants de celles qu'il prend ensuite, aucune part de l'héritage des enfants de la première femme; car ils sont considérés comme s'ils étaient nés d'une servante. Le frère du mari se trouve lié par le mariage que contracte celui-ci. En effet, il est obligé d'épouser la veuve, à laquelle on laisse toutefois la liberté de choisir parmi les frères du défunt. Mais, avant de faire ce choix, elle doit donner toutes les preuves d'une sincère désolation, se déchirer le visage, s'arracher les cheveux, chercher même à se blesser avec une arme tranchante ou une pierre aigue.

Le degré de civilisation des femmes ossètes se juge par leur costume. Dans les familles riches, qui ont des rapports fréquents avec le Karthli, elles s'habillent comme les Géorgiennes, et se couvrent la tête d'un mouchoir ou d'un morceau d'étoffe, ou même d'un bonnet. Dans les tribus voisines de la Kabardah, elles se rapprochent davantage des Tcherkesses. Filles et femmes portent le bonnet rond comme les hommes. Dans la partie russe de l'Osseth, elles mettent par-dessus une longue chemise

de coton, ordinairement bleue, un *arkhalouk* (espèce de mantelet) d'indienne ou de nankin. Leurs pantalons sont, comme ceux des Géorgiennes, de couleur rouge. En hiver, elles endossent une *touloune* (pelisse de mouton), pareille, pour la taille, à celle des paysannes russes.

---

## LETTRE V.

### COLONIES ALLEMANDES.

*Dorpat.*

J'ai déjà compté, mon amie, parmi les mesures les plus heureuses que le gouvernement russe ait prises dans le Caucase, l'établissement des colonies allemandes. Les Germains, peuple iranien comme les Ossètes, les Géorgiens, les Arméniens et les Kourdes, se trouvent là au milieu de nations qui partagent avec eux la même origine; mais qui sont loin d'avoir marché du même pas qu'eux dans la route de la civilisation. La fondation de ces colonies remonte, comme presque toutes les grandes mesures, au règne de Catherine II. En 1762, voyant que le vaste empire qu'elle voulait civiliser, était à moitié désert, quoiqu'il contînt des terres d'une admirable fertilité, elle fit un appel pressant aux cultivateurs étrangers. Catherine n'avait pas les préjugés de l'empereur Nicolas, et son zèle pour la Russie n'était pas inspiré par un patriotisme exclusif. Au lieu d'éloigner de ses Etats les têtes intelligentes et les bras actifs, qui pouvaient rendre tant de services à l'empire, elle vit avec joie accourir des milliers de travailleurs allemands qui formèrent dans tout le pays ces nombreuses et florissantes colonies, qu'on retrouve aux environs de Pétersbourg comme

aux rives du Volga, dans le midi de la Russie d'Europe ainsi que dans les vallées caucasiennes.

Alexandre I[er] fut fidèle à la politique habile de son aïeule[1]. Il accueillit, avec la plus sincère bienveillance, les Wurtembergeois protestants, qui vinrent chercher au Caucase un asile contre les armées de Napoléon, dont les escadrons foulaient sans cesse leur terre natale. Ces Wurtembergeois, animés d'un zèle mystique et croyant que la terre, inondée de sang, touchait à son dernier jour, voulaient aller à Jérusalem par la Russie et par la Géorgie. Le gouvernement essaya en vain de les établir aux environs d'Odessa. Ils débouchèrent par caravanes aux environs de Tiflis en 1817. Le général Iermoloff leur fit comprendre qu'ils ne pouvaient continuer leur voyage sans s'exposer à la fureur des Musulmans, Persans, Kourdes, Turcs, dont il fallait traverser le territoire. Frappés de l'évidence de ces raisons, ils se décidèrent à s'arrêter. D'autres les rejoignirent en 1818. Les difficultés de l'acclimatation, les guerres avec la Perse leur imposèrent d'abord de rudes épreuves. Mais cette race essentiellement laborieuse et patiente triompha de tous les

---

1 Le règne de ce prince se divise en deux phases bien distinctes: dans la première, il continue Pierre I[er] et Catherine II; dans la seconde, effrayé des soulèvements de l'Europe méridionale, il inaugure la politique continuée par son frère. En d'autres termes, après avoir donné une constitution à la Pologne, affranchi tant de serfs, chassé les jésuites, contribué à doter la France d'une charte, il se montre à Laybach et à Vérone aussi réactionnaire que l'empereur François d'Autriche. Lorsque Nicolas monta sur le trône, la Russie était donc entrée dans une voie qui devait momentanément paralyser le développement de l'empire.

obstacles. Aujourd'hui les colonies germaniques sont solidement constituées. Marienfeld et Petersdorf sont dans le Kaketh; la Nouvelle-Tiflis et Alexandersdorf sur la rive gauche du Kour, non loin de Tiflis; Elisabeththal et Catherinenfeld dans le Somketh; Helenendorf dans le voisinage de Gandjah. Marienfeld et Petersdorf occupent le premier rang. On y trouve du vin, du blé, des chevaux, des fruits en abondance. Chaque maison a sa vigne et son jardin. On admire avec raison dans ces contrées, où le comfortable est encore si généralement ignoré, la propreté que les ménagères allemandes regardent comme le plus bel ornement de leurs charmantes maisons. Si vous vous rappelez, ma chère amie, ce que je vous ai dit du sérail de Chamyl, vous conviendrez qu'un paysan allemand, préparé par un christianisme éclairé à la vraie civilisation, est réellement plus avancé qu'un prince du Caucase qui commande à des milliers de soldats et qui tient en échec les forces du plus grand empire de notre continent.

Les colonies de la Russie méridionale n'ont pas rendu à la Russie des services moins importants. Il y a vingt ans, les colons de la Crimée avaient déjà planté 500,000 pieds de vigne. Les villages allemands sont, dans ces gouvernements, les oasis de la civilisation. Une de vos compatriotes a très-bien exprimé la satisfaction qu'on éprouve en y abordant dans un long et pénible voyage :

« Après une journée passée en voiture, dans l'engourdissement causé par le froid et l'immobi-

lité[1], dit M$^{me}$ Hommaire de Hell, il y a une jouissance infinie à trouver une chambre parfaitement chauffée, et d'excellentes gens se mettant en quatre pour vous rendre plus agréable votre séjour chez eux! — Forcés de passer deux jours dans un village allemand, en raison d'un *métel* (chasse-neige), qui avait éclaté dans la nuit, je n'oublierai jamais les prévenances dont nous fûmes l'objet pendant vingt-quatre heures. Le hasard nous avait fait tomber sur deux bons vieillards originaires de la Prusse . . . Comme dans toutes les maisons allemandes, la principale pièce était ornée d'un beau poêle en faïence et d'un large lit à baldaquin, que nos hôtes voulurent à toute force nous céder. Du matin au soir le mari[2], secondé par une grosse servante, mettait à profit ses connaissances culinaires, espérant ainsi nous faire oublier le mauvais temps. La table, dressée toute la journée, était chargée, jusqu'à l'heure du dîner, de café, de pâtisserie, de bouteilles de vin, de jambon, formant le dîner le plus appétissant du monde[3]. »

Du reste, ne vous étonnez point de cette hospitalité prodigue. Le nom de votre pays est si populaire[4]

---

1 « On ne peut rien voir de plus affreux, dit un peu plus loin Madame Hommaire de Hell, que ces solitudes neigeuses, récemment bouleversées par des vents furieux. Toute trace humaine a disparu. Nulle route, nul sentier ne se dessine à travers ces vagues blanches amoncelées les unes sur les autres dans un désordre comparable à celui des flots fouettés par la tempête. »

2 La femme était à moitié paralysée.

3 « *Les steppes de la mer Caspienne*, etc.. II, chap. XI, par M. et M$^{me}$ HOMMAIRE DE HELL. Il s'agit, dans ce chapitre, des environs de Taganrok.

4 Cette popularité a commencé et a grandi dans la période consti-

dans le monde qu'il sert de recommandation bien mieux encore dans l'*isba* du Kosak[1] et sous la tente du Tatar que dans une chaumière allemande. Madame Hommaire de Hell se plaît à l'attester :

Le Tatar, le Kalmouk, le turbulent Kirghise,
M'ont vue à leur foyer joyeusement assise,
De leurs grossiers repas souvent me contenter.

*

Ils se disaient entr'eux : accueillons l'étrangère,
Mais sans lui demander un sordide salaire,
Car elle est d'un pays que nous admirons tous.
Dressons sur son chemin nos *kibitkas* légères,
A ses regards offrons nos haltes passagères,
Nos fêtes, nos troupeaux et nos nombreux *oulous*[2].

*

C'est ainsi qu'au milieu de ces hordes nomades,
Dont tant de voyageurs craignent les embuscades,
La France me valut un accueil fraternel.
Confiante en son nom, qui protégeait ma route,

---

tutionnelle; car, en 1814 et en 1815, l'Europe entière était unanime dans l'antipathie que lui inspirait le nom français, alors aussi impopulaire en Espagne qu'en Angleterre, en Italie qu'en Russie et en Grèce qu'en Allemagne.

1 « Quelle fausse idée on se fait encore en France de ces bons Cosaques si inoffensifs et si hospitaliers ! Les événements politiques de 1814 et 1815 ont laissé dans tous les esprits un profond éloignement pour eux. Mais tels que nous les avons vus chez eux, ils méritent bien peu le sentiment de répulsion qu'inspire leur souvenir. Nulle part, en Russie, on ne voyage avec plus de sécurité que dans leur pays, et nulle part le voyageur n'est accueilli avec plus d'empressement et de bienveillance. Le titre de Français, surtout, y est une excellente recommandation. » (*Les steppes*, etc., par M. et Mme HOMMAIRE DE HELL, I, chapitre XVIII.)

2 Réunion de tentes dont les familles sont soumises à un seul chef.

**Jamais, dans ces déserts, la haine ni le doute**
**A mes impressions ne mêlèrent leur fiel.**

*

Les colonies allemandes les plus dignes d'examen sont celles qui remontent à Catherine II. Pendant mon séjour dans la Russie méridionale, j'ai pu m'assurer moi-même de la prospérité dont elles jouissent et des services qu'elles rendent à l'empire. Cette étude m'a d'autant plus intéressée que les colonies mennonites ont conservé, comme les frères moraves de Sarepta[1], l'organisation démocratique de l'Eglise primitive[2]. A une époque où vos Parlements se livraient encore à des persécutions atroces contre les réformés, faisaient rouer Calas[3], décapiter le chevalier de la Barre et pourrir dans les galères des milliers de protestants[4], Catherine appelait dans ses Etats les héritiers des Anabaptistes[5] et prenait sous sa protection cette race persécutée dans toute l'Europe et que les réformés eux-mêmes ne se résignaient point à tolérer[6]. Elle a laissé ainsi à ses successeurs des exemples trop souvent oubliés sous

1 Dans la Russie orientale.

2 Voyez les *Actes des Apôtres*.

3 Voyez GABEREL, *Voltaire et les Genevois*.

4 GABEREL, ibid. — et LECERF, *Le Protestantisme*.

5 En France, au contraire, les rois « très-chrétiens » ont expulsé leurs sujets les plus laborieux et les plus intelligents pour plaire au clergé. — Voyez le remarquable ouvrage de M. le professeur Charles WEISS, *Histoire des réfugiés protestants de France*, Paris, 1853.

6 Encore aujourd'hui, dans quelques Etats protestants, on les oblige, malgré leurs convictions, à faire baptiser leurs enfants.

le dernier règne; mais auxquels le prestige de son nom finira peut-être par rendre toute leur autorité.

Originaires de la Hollande, les Mennonites s'étaient établis, sous le sceptre de la Prusse, aux environs de Dantzig. Mais, ainsi que les premiers chrétiens, ils avaient horreur du service militaire[1] et ils regardaient les batailles comme d'atroces boucheries, condamnées par l'esprit pacifique de la loi nouvelle. Dans une monarchie guerrière de telles maximes ne tardèrent pas à les rendre suspects. Aussi s'empressèrent-ils de répondre à l'appel de Catherine. C'est de cette façon que fut fondée la colonie de Cortitz, au bas des cataractes du Dnieper[2], à laquelle l'empereur Alexandre témoigna toujours le plus vif intérêt ainsi qu'aux autres colonies germaniques. Les mesures prises sous le règne de son successeur décidèrent, en 1842, un grand nombre de ces colons à essayer de se transporter en Moldavie; mais cette tentative devait échouer. La Roumanie, constamment menacée par l'Autriche, qui lui a enlevé une partie de ses provinces[3], n'a pas les mêmes raisons que la Russie de voir avec plaisir s'établir sur son territoire des colons que les sympathies de race transformeraient, comme les Saxons de la Transylvanie, en auxiliaires des empereurs apostoliques.

---

1 Voyez FLEURY, *Mœurs des chrétiens.*

2 En 1804, sous Alexandre, d'autres émigrés, Badois et Souabes, fondirent la colonie de Malochnia Vodi, qui prit une plus grande extension vers 1820.

3 Voyez BOLLIAC, *Topographie de la Roumanie.*

Les villages mennonites, très-rapprochés les uns des autres, construits sur le même plan et abrités dans des ravins, forment un remarquable contraste avec les habitations russes de la contrée. Les maisons, bâties en bois ou en briques rouges et bleues, n'ont qu'un rez-de-chaussée élevé. Elles font un effet charmant au milieu de la verdure, avec leurs cheminées en bois sculpté et leurs belles toitures de paille artistement disposées. L'aspect des champs qui les environnent, le bétail qui couvre les prés, tout indique la science agricole de la race germanique qui fournit à l'Europe, avec les Celtes protestants de l'Ecosse[1], ses meilleurs cultivateurs. Mais il faut pénétrer dans ces maisons pour voir quelle part les femmes prennent à la prospérité du ménage. Les meubles sont frottés avec soin; les croisées sont munies de rideaux; partout on aperçoit des fleurs; une armoire vitrée renferme des plats, des tasses, souvent même de l'argenterie; les lits chargés d'édredons s'élèvent jusqu'au plafond. Rien n'est plus aisé que de trouver, dans ces agréables babitations, du café, des gâteaux, de la crême épaisse et parfumée.

Toutefois les mœurs austères des Mennonites ne leur permettent de jouir des fruits de leur travail qu'avec une extrême modération. Chez eux, le lait

---

1 Voyez **LÉONCE DE LAVERGNE**, *L'Economie rurale en Angleterre.* Remarquez le contraste : Les Irlandais, Celtes catholiques, n'ont jamais su tirer parti d'un sol beaucoup plus riche que l'Ecosse! Le même contraste existe chez les Celtes de la Suisse romande entre Vaud et le Valais, entre Neuchâtel et Fribourg.

remplace le vin. Un plat de viande et deux plats de légumes composent leur ordinaire. Les femmes et les filles servent leur mari et leur père, sans prendre place à leur table. Même quand elles sont dans l'aisance, elles remplissent dans la maison toutes les fonctions réservées, ailleurs, aux servantes. Leur parure est aussi simple que leur genre de vie. Leur coiffure rappelle celle de vos Alsaciennes. C'est un petit bonnet noir sans garniture, posé sur les cheveux relevés à la chinoise. La robe est en cotonnade bleue, le tablier est de la même étoffe, une collerette blanche, à ourlet plat, complète ce modeste costume.

Les deux sexes sont fort attachés à leur religion qui est peu compliquée. Les membres les plus âgés et les plus considérés de la communauté sont chargés par l'élection [1] de remplir les fonctions de ministres. Ce sont eux qui, le dimanche, lisent la Bible, font le sermon et entonnent les cantiques. Comme tous les réformés, les Mennonites favorisent l'instruction; dans un pays où les écoles sont si rares ils en ont autant qu'en Allemagne.

Les colonies mennonites exercèrent une telle influence sur les dissidents russes déportés dans leur voisinage par ordre de Nicolas I[er], que ces sectaires arrivèrent rapidement à un haut degré de prospérité. Ils construisaient leurs maisons à l'allemande et l'aisance s'établissait dans leurs habitations. Un

---

1 Dans les *Actes des Apôtres*, on voit les pasteurs choisis par l'élection ou même par le sort.

tel spectacle scandalisa l'incurie orthodoxe. Ces malheureux furent expulsés de leurs villages et transportés sur la ligne armée du Caucase. Des esprits bornés maudissaient alors la tolérance de Catherine-la-Grande, parce qu'ils prétendaient usurper dans le domaine de la conscience un droit qui n'appartient qu'à Dieu. Ils ne savaient pas que la persécution est une arme flexible qui se retourne aisément contre ceux qui s'en sont servis. Le glaive qui sert à l'orthodoxie passera, demain peut-être, dans la main de ses adversaires, et l'on autorise les représailles en faisant soi-même appel à la violence. Les païens, persécuteurs acharnés sous Dioclétien, subirent, à leur tour, la loi du plus fort sous saint Constantin et sous Théodose, et l'on sait si les avanies leur furent épargnées [1]!

Les colonies des frères moraves dans la Russie orientale sont un nouveau monument de l'esprit élevé de Catherine II. Les Moraves sont originaires d'un pays que le grand [2] réformateur slave, Jean Huss, avait détaché de Rome. La guerre de trente ans leur devint funeste. La catholique maison d'Autriche poursuivit avec acharnement des chrétiens qui représentaient la liberté religieuse chez les Slaves de l'ouest [3].

---

1 Voyez comte BEUGNOT, *Histoire de la destruction du paganisme en Occident*, Paris, 1835.

2 Les arts ont fait, jusqu'à présent, beaucoup plus pour Jean Huss que les lettres. Le célèbre peintre Lessing, petit-neveu du grand critique, compte parmi ses plus belles œuvres *Jean Huss devant le concile de Constance*, tableau que j'ai admiré à Dresde; — et *Jean Huss marchant au bûcher*.

3 Voyez KRASINSKI, *Histoire religieuse des peuples slaves*, — Bohême.

Traqués dans toute l'Allemagne comme des bêtes fauves par le sanguinaire Ferdinand II, dont les jésuites ont fait l'apothéose, ils finirent par trouver un asile en Lusace[1], sur les terres du comte de Zinzendorf. Lorsque Catherine fit un appel aux colons étrangers, cinq « frères » se transportèrent sur les bords du Volga pour examiner les lieux. Ils décidèrent qu'un établissement serait fondé à l'embouchure de la Sarpa dans le fleuve, c'est-à-dire dans un pays que les hordes sauvages des Kalmouks environnaient alors de tous côtés. La première « sœur » qui s'installa à Sarepta[2], eut pu s'écrier, en prenant possession de ces déserts:

O plaines du Volga, solitudes sauvages,
Où pour tout arbrisseau, l'absinthe au noir feuillage
Croît près des lacs salés, peuplés de pélicans;
Vos larges horizons, vos scènes pastorales,
Votre sable brûlant, vos mœurs orientales,
Ont grandi ma pensée et fasciné mes sens!

*

Sur ce sol dévasté dont les dunes mouvantes
Engloutissent parfois les Kalmouks et leurs tentes,
Et ressemblent aux flots par les vents tourmentés;
Mon cœur battait d'orgueil; car j'étais la première
Qui, laissant sa patrie et l'Europe en arrière,
Venais de ces déserts contempler les beautés[3].

---

1 La Lusace est un pays habité par des Slaves de l'ouest.

2 Gouvernement de Saratoff. — Ce gouvernement possède plusieurs colonies allemandes.

3 Madame HOMMAIRE DE HELL.

Mais ces déserts étaient alors singulièrement inhopitaliers. En 1771, les Kalmouks faillirent emmener les « frères » en captivité. En 1773, tous furent obligés de chercher un refuge dans Astrakhan,

.... la ville orientale
Qui le long du Volga nonchalamment s'étale
Et porte le doux nom d'étoile du désert[1].

D'autres catastrophes mirent leur patience à l'épreuve. L'empereur Alexandre leur ayant donné des témoignages persévérants de sa sympathie, ils finirent par réparer une partie de leurs pertes, sans avoir pu rétablir le grand mouvement d'affaires dont leur cité fut d'abord le théâtre.

Dans les steppes arides[2] du Volga, Sarepta devait être une colonie plus industrielle qu'agricole. Cependant, ses nombreux jardins, arrosés par des machines à chapelet, produisent toutes sortes de fruits et de légumes. La ville elle-même échappe aux inconvénients de ces régions sablonneuses, grâce aux délicieuses fontaines qui l'arrosent. Chaque maison a la sienne, et quand, au milieu des plaines brûlantes[3] du Volga, on s'arrête sous les arbres qui ombragent la place publique, on croit arriver dans un autre monde. L'illusion est d'autant plus complète que la misère qui, en Russie, attriste partout les regards, semble inconnue ici.

---

1 Madame HOMMAIRE DE HELL.

2 Il est étonnant qu'on n'ait pas songé à en fixer les dunes par des plantations de pin maritime, comme on l'a fait en France, dans les landes.

3 Durant trois mois, le thermomètre y reste à 28° Réaumur.

La vie des femmes est, à peu près, la même que celle de leurs mères en Allemagne, c'est-à-dire paisible et laborieuse. Elles se marient fort tard, le mariage étant interdit aux colons tant qu'ils ne peuvent constater des moyens suffisants d'existence. D'un autre côté, un « frère » ne peut s'établir s'il en doit résulter quelque dommage pour un autre membre de la communauté. Les filles se consolent d'un célibat, souvent assez prolongé, à l'aide du travail, de la musique et de la toilette. Au lieu de se contenter, comme les Mennonites, du modeste costume des Alsaciennes, elles suivent les « modes françaises », mais d'une façon qui donne une idée médiocre du goût de ces charmantes personnes. Cependant, si elles sont, en ce point, inférieures aux héritières des Anabaptistes, elles rachètent ce léger travers par de grandes qualités. Elles n'affectent point le rigorisme ascétique des Mennonites. Chacun, à Sarepta, vit d'une manière commode, et s'entoure de tout ce qui peut rendre l'existence facile et agréable. Quoique l'organisation des Moraves laisse l'individu trop dépendant de la communauté, — tendance naturelle aux Slaves, parmi lesquels leur organisation a pris naissance, — on retrouve pourtant chez eux l'esprit de Jean Huss, un vrai saint[1] et une âme essentiellement évangélique. Si ce grand homme n'avait pas échoué dans sa glorieuse entreprise, il est probable que la réformation eût eu un caractère

1 « Des chrétiens ne me pardonnent pas, disait l'illustre Lessing, en parlant de ses tableaux consacrés au martyr de Constance, d'avoir peint la vie d'un saint! »

plus élevé et plus chrétien. Elle eût échappé à la responsabilité des tergiversations de Luther et des rigueurs hébraïques de Calvin.

Ce que je vous ai dit des colonies germaniques de la Russie, mon amie, ne suffira pas à vous faire comprendre l'importance qu'on y attache au « parti allemand ». Mais ne perdez pas de vue que, lorsque la Russie s'empara des provinces baltiques, elle y trouva la civilisation allemande solidement établie. Cette civilisation doit donc exercer sur l'empire une très-grande influence. Mais ce fait, qui indigne beaucoup de Russes, est, à peu près, universel en Europe. Quelle est, parmi les grandes puissances, celle qui n'ait point à tenir compte de l'élément germanique? La Prusse est fort allemande; le nom même de l'Angleterre lui vient de ses conquérants anglo-saxons; l'Autriche présente un groupe compacte d'Allemands au milieu de différentes nations, Italiens[1], Roumains, Slaves, Magyars, etc.; votre pays lui-même est fier de ses provinces germaniques, la Lorraine, la Normandie, l'Alsace, d'où sont sortis Guillaume-le-Conquérant, Jeanne Darc, Corneille, le Poussin, Kléber; le nom que vous portez est emprunté à ces Germains qui vous ont donné vos deux premières dynasties. La race germanique, qui a joué chez vous un si grand rôle, n'a pas acquis moins d'importance en Russie, où il est très-facile de distinguer, au premier coup-d'œil, un Allemand d'un Slave ou d'un Finnois.

---

1 Dans la Grande-Bretagne, l'élément germanique (anglo-dano-normand) a fini par dominer les Celtes de l'Ecosse et de l'Irlande, quoiqu'ils fussent beaucoup plus nombreux.

La constitution des Slaves est généralement sèche. Leur peau, quoiqu'elle offre des teintes variables, n'a jamais la transparence de celle des Anglais[1] et des Scandinaves. Le contour de leur tête, vu de face, représente assez bien la figure d'un carré; car la hauteur dépasse peu la largeur; le nez n'a pas de courbure décidée; les yeux, légèrement enfoncés, sont exactement sur la même ligne; les sourcils peu fournis sont très-rapprochés; la bouche, qui n'est pas saillante et dont les lèvres ne sont point épaisses, est beaucoup plus près du nez que du menton[2]. Comparez ce portrait et votre type alsacien, vous verrez sans peine en quoi une beauté slave diffère d'une belle Allemande.

Quant au caractère, il n'est pas plus semblable que la physionomie. La persévérance est le trait fondamental du génie germanique, le Slave est, au contraire, essentiellement mobile. Le Germain a un tel goût pour la réflexion qu'il a, en Europe, le monopole de la philosophie[3]. Les Slaves n'ont, au contraire, aucune aptitude pour les sciences abstraites. Turbulents quand ils sont libres, ils se résignent sans peine, à cause de leur insouciance, à la domination la plus absolue. Cependant, malgré

---

1 La blancheur des Anglaises a fait dire de leur île que c'est un « nid de cygnes flottant sur les mers. »

2 Les hommes ont très-peu de barbe, excepté à la lèvre supérieure.

3 Pour donner une idée de l'étrange logique des écrivains étrangers à l'éducation germanique, qu'on lise la préface de la *Comédie humaine* par Balzac. Ce peintre admirable de la vie sociale y concilie sans aucune peine le christianisme et le matérialisme, l'absolutisme et le libre examen, le pape et Swedenborg, etc., etc.!

ces diversités, il est un terrain sur lequel les deux races se rencontrent, — le mysticisme. Hellènes et Roumains n'ont aucun penchant pour l'illuminisme, tandis que vous trouverez chez la femme du *mougik* les mêmes aspirations que chez la paysanne des bords de l'Elbe et de la Sprée. C'est donc par la philosophie mystique que les Germains peuvent agir le plus efficacement sur les Russes[1].

D'ailleurs, les rapports que les événements ont établis entre les deux races, ont été trop fréquents pour que les Allemands n'aient point exercé sur les Russes une très-grande influence. Depuis que la Russie s'est emparée des provinces baltiques, les Allemands et les Russes ont eu des relations forcées. En Esthonie, en Livonie et en Courlande, on trouve environ cinquante Allemands sur mille habitants. En outre, — et cette considération est capitale, — les Allemands forment les classes supérieures. Dans ces provinces conquises sur les Finnois par des nations germaniques, les mœurs et les idées des Germains ont nécessairement jeté de profondes racines. Dans les autres parties de la Russie, le germanisme a eu ses jours de triomphe et de décadence. Mais sous différentes formes l'action du « parti allemand » s'est toujours fait sentir parmi les Russes depuis les origines de l'empire[2]. Rurik-le-Normand, et ses com-

---

1 Aussi l'auteur russe des *Etudes politiques et religieuses sur la Russie* divise-t-il les sectes de son pays en deux catégories, dont l'une aurait dû son développement à la propagande germanique.

2 M. Gérebtzoff prétend même que le nom des Russes, comme celui des Anglais et des Français, a une origine germanique.

pagnons n'appartenaient-ils pas à la nation germanique? Pierre-le-Grand n'est-il pas l'élève d'un peuple de cette race[1]? La dynastie qui a succédé à la fille de Pierre Ier, n'est-elle point celle des Holstein-Gottorp? Les empereurs n'ont-ils pas, ordinairement, des Allemandes pour mères? Pour mon compte, je ne vois là rien d'effrayant pour le patriotisme russe! Je comprends que les Slaves du sud, qui ont vu l'Autriche leur enlever plusieurs provinces, redoutent les empiétements des Allemands. Mais un Etat de 70,000,000 d'hommes qui, en 1813, a sauvé l'Allemagne des mains de Napoléon; qui a, plus tard, arraché complaisamment François-Joseph aux Magyars victorieux, peut laisser sans crainte se développer dans son sein le génie scientifique et l'esprit laborieux des Allemands. La nation russe qui forme une masse compacte de 32,000,000 d'hommes, — tandis qu'en France il n'y a que 32,000,000 de Français sur 36,000,000 d'habitants, et dans la Grande-Bretagne, que 19,000,000 d'Anglais sur 30,000,000, — la nation russe ne doit pas redouter quelques milliers de Germains, généralement instruits, disposés à se rendre utiles et aussi attachés à l'empire que les Normands, les Alsaciens et les Lorrains sont attachés à la France. Aussi la politique des empereurs a-t-elle été, jusqu'à Nicolas Ier, d'attirer sur leur territoire des professeurs, des ouvriers et des colons, destinés à devenir le noyau de cette classe moyenne qui fait la force de votre pays et qui lui

---

1 Les Hollandais.

a donné tant de grands hommes : Corneille, Bossuet, Pascal, Racine, Molière, Voltaire, etc. La persévérance du caractère germanique, unie à la vivacité slave, peut rendre de grands services à ce pays. Un spirituel romancier, le comte Sollohoub, en convient loyalement : « Nous autres Russes, dit l'auteur de *la Pharmacienne*, nous accusons souvent les Allemands de prendre la place que nous avions rêvée, d'atteindre au but que nous ambitionnons. N'est-ce pas notre faute? Ils persévèrent dans leurs projets, tandis que nous chancelons ; ils poursuivent sans relâche leurs efforts, tandis que nous épuisons en un instant notre ardeur pour retomber ensuite dans une molle indifférence. N'est-ce pas tout simple alors qu'ils nous barrent le chemin et s'emparent à nos yeux de l'emploi et des distinctions que nous désirions obtenir? »

J'ai eu bien des occasions, depuis que je suis en Russie, d'étudier les Allemandes de ce pays, et je les ai trouvées, soit dans les colonies agricoles, soit dans les villes des provinces baltiques, à peu près telles que je les ai vues à Berlin, à Dresde, à Munich. Sans être aussi exemptes que le prétendent les Teutomanes des entraînements de la faiblesse humaine, elles ont d'éminentes qualités que la partialité pourrait seule leur contester. Elles possèdent le goût des arts et de l'instruction, la science de la vie pratique, un esprit d'ordre et d'économie vraiment exceptionnel. La réforme a popularisé le savoir en Allemagne, en faisant d'un livre la règle de la foi. La compagne ou la fille d'un professeur à

l'Université de Dorpat a certainement l'intelligence plus cultivée que les riches marchandes de Moscou et de Pétersbourg. Aucune paysanne russe ne peut être comparée à l'active moitié d'un cultivateur allemand des colonies. La persistance des tendances originelles de la race germanique peut être ici constatée partout. C'est une grande joie pour les voyageurs qui appartiennent aux contrées où elle domine de retrouver dans ce pays certains intérieurs où leur civilisation, vraiment originale, se conserve sans beaucoup d'altérations. M. le professeur Hansteen, qui raconte avec tant de candeur toutes ses impressions, n'oublie jamais de décrire minutieusement les oasis où il rencontre vivantes les habitudes de sa race. Les Allemands sont très-fiers, en général, de l'influence qu'ils ont acquise dans l'empire, et quoiqu'ils ne soient nullement disposés à accorder aux Slaves[1] le sentiment du *Recht* qu'ils refusent également aux Hellènes, aux Celtes et aux Latins, ils sont plus indulgents pour la Russie que vos compatriotes[2]. Il suffit de comparer l'ouvrage du baron de Haxthausen et celui du marquis de Custine. Le premier voit tout en rose, et le second tout en noir, quoiqu'ils soient, l'un et l'autre, fort attachés au catholicisme. M. Hansteen, savant avant

---

1 Cette opinion des Allemands sur les Slaves est exprimée d'une manière très-naïve dans le roman de FREYTAG, *Doit et avoir*.

2 Par compensation, le vieux parti russe accable les Français d'anathèmes. — Voyez l'ouvrage de GÉREBTZOFF. Ces Slavophiles, comme ils se nomment, parlent d'eux-mêmes comme GIOBERTI des Italiens dans *Il primato dell' Italia*. — Exagérations également inacceptables.

tout, n'a pas les préoccupations politiques des deux écrivains que je viens de citer. Mais il se sent bien disposé envers la Russie, toutes les fois qu'il retrouve ces professeurs allemands qui perpétuent à leur foyer les traditions de la Germanie. Il nous raconte avec tous les détails désirables comment il a dîné chez « le conseiller d'Etat professeur Jänisch, » et comment celui-ci a dirigé l'éducation de M[lle] Jänisch. « Sa fille Caroline, dit-il, âgée de vingt ans, était très-active; outre le russe, elle parlait très-bien le français et l'allemand, comprenait l'italien et le polonais et était plus versée dans la connaissance de de la littérature européenne que ne le sont, en général, les jeunes filles... Elle me montra une grammaire danoise, m'assurant qu'elle voulait apprendre la langue d'Öhlenschläger, afin de lire ses ouvrages en danois. » M. le professeur Hansteen éprouve plus ou moins ces surprises agréables chez les autres professeurs allemands de Moscou. « M. le conseiller d'Etat, Fischer von Waldheim, professeur de zoologie, » lui paraît avoir « quatre filles charmantes et une femme aimable. »

Quand même on n'accepterait pas comme articles de foi toutes les admirations du célèbre astronome, on serait pourtant obligé de convenir que M. Hansteen eût en vain essayé de constater dans la bourgeoisie indigène une culture intellectuelle aussi avancée et des goûts aussi sérieux. Ces ménages bourgeois de race germanique contribuent donc efficacement par leurs exemples à donner aux familles russes de leur condition d'excellents exem-

ples de progrès. On s'est demandé pourquoi, tandis que les autres nations de l'Eglise orthodoxe sont toutes, Valaquie, Moldavie, Grèce, Serbie, attachées au régime constitutionnel, la Russie semble destinée à vivre longtemps encore sous un gouvernement absolu. La raison en est simple. Les pays que je viens de nommer, délivrés du servage, possèdent tous une classe moyenne, plus ou moins avancée. Or, la classe moyenne est un élément essentiel pour l'organisation d'une monarchie tempérée. Comme elle naît à peine en Russie, il ne faut pas s'étonner si l'on ne trouve point dans la masse de la nation les mêmes tendances qu'en Grèce ou en Roumanie.

FIN DU LIVRE III.

## LIVRE IV.

# LES FINNO-MONGOLS

### (RAMEAU FINNO-SAMOÏÈDE.)

---

## LETTRE PREMIÈRE.

### FINNOISES DES PROVINCES BALTIQUES.

*Réval.*

Lorsque la race germanique s'établit dans les provinces qu'on nomme aujourd'hui baltiques, elles appartenaient à une fraction de l'espèce humaine dont l'aire d'expansion était fort étendue, et qui est encore liée, dans le septentrion, par une suite de tribus à demi barbares avec les nations mongoliques de l'Asie. Un disciple de Castrèn[1] m'a expliqué avec beaucoup de clarté les origines et les vicissitudes de cette race finno-mongole qui a joué un si grand rôle dans l'histoire de la Russie. Partie du plateau central de l'Asie, elle s'est étendue au sud jusqu'aux bords du Gange où la trouvèrent les Indo-européens ou Aryas, et au nord jusque dans la Scandinavie,

---

1 Alexandre Castrèn, le célèbre auteur des *Ethnologische Vorlesungen über die altaischen Völker*.

à laquelle elle a fourni ses premiers habitants. Lorsque les Slaves se sont précipités sur la Russie, les Finnois que Tacite nomme Finni, ont été obligés de leur céder une partie du terrain. Au temps de Nestor ils étaient encore fort nombreux en Russie. Même aujourd'hui ils occupent une étendue considérable du territoire de l'empire, où le rameau finno-samoïède se subdivise en quatre branches : 1° la branche ougrienne[1]; 2° la branche bulgare composée des tribus du Volga[2]; 3° la branche permienne[3]; 4° la branche finnoise proprement dite qui comprend les Ingriens, les Finlandais, les Livoniens, les Esthoniens, les Lapons et les Tchoudes.

Il est assez difficile au premier coup-d'œil de reconnaître la physionomie primitive de certaines nations finnoises. Les Finnois-Ouraliens ont été tellement modifiés par les Russes, ceux de la Baltique par les Germains et les Finnois du Volga par les Tatars[4], que leur type s'est nécessairement altéré. Mais les langues ont une éternité qui résiste à toutes ces transformations, et la philologie comparée a révélé un lien commun non seulement entre les idiomes finnois, mais entre les langues finnoises et les langues mongoles.

Les populations russes, si variées au premier

---

1 Les Ostiaks-Ougriens et les Vogoules. Les Magyars ou Hongrois appartiennent à cette branche.

2 Tels que les Tchérémisses et les Mordvines.

3 Qui comprend les Permiens, les Zyriènes et les Votiaks.

4 Les Tchouvaches, par exemple.

əil, ont donc entre elles les points de con- plus intimes. On peut les diviser en deux principaux : les Slaves (Grands-Russes, Pe- ›es, Lettons, Polonais, etc.,) et les Finno- (Ingriens, Finlandais, Ostiaks, Vogouls, ıisses, Mordvines, Baschkirs, Kirghis, etc.). :es races n'atteignent qu'un chiffre très-peu ·able. Aussi, en Esthonie, en Livonie, en de, en Finlande et dans le reste de l'empire, il n'y a pas 500,000 Germains, Allemands ou Scandinaves. L'influence immense qu'exerce la race germanique fait illusion sur le nombre de ses représentants en Russie.

L'*Edda* semble avoir en vue les Finnois en parlant des nains qui habitaient sous terre, qui exerçaient la métallurgie et la magie et dont la haine rusée tendait des piéges perpétuels aux Ases, divins habitants de la merveilleuse cité d'Asgard, bâtie au centre du monde. Cette race n'est point encore aujourd'hui très-séduisante, et son infériorité à l'égard des Slaves n'est pas difficile à constater. Il en est autrement si on la confond, comme certains touristes, avec les Germains qu'on rencontre dans ces provinces. Mais dès qu'on la considère dans son type primitif, toute hésitation disparaît.

Les Finnois pur-sang ont les cheveux roux ou jaunes-bruns, les pommettes saillantes, les joues enfoncées et le teint d'une couleur terne. Ils ont toujours aimé les lieux marécageux et les forêts où ils peuvent exercer leur goût pour la chasse et pour la pêche. Ils ne paraissent pas avoir été doués d'ins-

tincts très-belliqueux; car ils ont été constamment la proie de leurs voisins.

Les Finnois des provinces baltiques, Esthoniens, Livoniens, Ingriens, étaient mêlés, dès le moyen-âge, à des peuples d'une autre origine. A côté d'eux se trouvaient, en Esthonie, en Livonie et en Courlande des tribus slaves, telles que les Lettes[1]. Dans les trois provinces que je viens de citer, sur 1000 habitants, on compte environ 900 Esthes ou Lettes, 50 Allemands et 30 Russes. Le reste est Suédois ou Juif. Les Esthes ou Esthoniens et les Lettes sont cultivateurs ou pâtres. Les Allemands forment les classes supérieures. Les cabaretiers, les petits-marchands, les ouvriers de bas-étage sont Israélites.

Les Lettes ou Lettons, frères des Lithuaniens, sont aussi doux et aussi pacifiques que les habitants de la Lithuanie sont vifs, fougueux et jaloux de leur liberté. Ils occupent les bords de la Dvina, le sud de la Livonie et une partie de la Courlande. Dans un ménage lette tout le monde travaille et s'arrange de façon à n'avoir pas besoin de secours étrangers. Les hommes sont d'excellents laboureurs et tirent d'un sol assez maigre tout le parti possible. Ils construisent eux-mêmes leurs maisons, façonnent leurs charrues et leurs meubles. Les femmes tissent et taillent les vêtements de laine grossière dans leurs habitations, qui ressemblent à des villages en miniature. En effet, outre le corps de logis princi-

---

1 Voyez EICHHOFF, *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves, Russes . . . et Lettons*: Paris, 1839.

pal, elles se composent d'une demi-douzaine de cabanes en bois qui ont toutes une destination particulière. — Ces maisons sont dispersées dans les champs et éloignées les unes des autres. Les membres d'une même famille, les habitants d'un même district se réunissent à certaines époques solennelles de l'année ou quand il s'agit de noces et de funérailles.

Les noces sont toujours précédées de fiançailles, dont certains détails rappellent les usages roumains. Le fiancé choisit un avocat chargé de faire accepter sa demande aux parents de la fille. Ce délégué commence par célébrer longuement les vertus de son ami et les charmes de sa bien-aimée. On lui présente alors successivement plusieurs jeunes personnes comme si on voulait le tromper. Après avoir accordé à chacune d'elles toutes sortes d'éloges, il ajoute : « Il doit y avoir encore dans quelque appartement de la maison une aimable colombe, une douce brebis, c'est elle que je voudrais voir. » Quand on a épuisé les ruses de guerre et les réponses évasives, la fiancée paraît avec deux de ses compagnes qui portent des flambeaux pour la montrer dans tout l'éclat de sa jeunesse. L'avocat ne peut plus alors contenir son exaltation. Il lui adresse tous les compliments que lui suggère la rhétorique des Lettes et finit par lui proposer un verre de bière ou d'eau-de-vie. Si elle le prend, les fiançailles sont conclues.

La cérémonie du mariage a quelque chose de touchant. La jeune fille est comme l'Andromaque

d'Homère. On n'aperçoit son sourire qu'à travers ses larmes. Sa couronne d'argent, surmontée de plusieurs pièces de métal en forme d'épines, est une image expressive des épreuves réservées à l'épouse et à la mère dans le meilleur mariage. Elle doit s'avancer la tête baissée et le visage sérieux, afin de prouver qu'elle est attristée de quitter la maison paternelle et qu'elle n'espère pas retrouver dans une famille étrangère l'amour dont sa jeunesse a été environnée. Ses compagnes essaient de lui rendre sa gaîté en lui parlant du doux avenir qui l'attend. Mais, sans se laisser séduire par ces paroles dorées, avant d'abandonner le toit de ses parents, elle va encore pleurer une fois dans sa chambre virginale les satisfactions sans mélange des plus belles années de sa vie. On l'emporte enfin sur une voiture drapée de blanc. Le collier du cheval, couvert d'étoffes de diverses couleurs, est orné de clochettes. Quand l'épouse entre dans sa nouvelle demeure, elle partage avec son mari un morceau de pain pour montrer que désormais ils se doivent l'un à l'autre et qu'ils se proposent de supporter en s'aidant mutuellement les fardeaux de l'existence.

Les Esthes ont eu les mêmes maîtres que les Lettes. Conquis par les Allemands, ils furent traités comme des êtres d'une nature inférieure [1] et déclarés serfs. Leur sort s'adoucit sous la domination de la

---

1 En général, la race germanique ne ménage pas les races conquises. On trouvera de douloureux détails sur la dure tyrannie que les Germains ont exercée parmi les Slaves dans KRASINSKI, *Histoire religieuse des peuples slaves*, chapitre premier.

Pologne et sous celle de la Suède. Le grand Gustave-Adolphe, qui préserva l'Europe centrale de la tyrannie austro-romaine, se déclara leur protecteur. Le vainqueur de Wallhof et de Leipzig diminua les charges et les corvées et abolit l'autorité arbitraire des nobles. La mort le surprit victorieux dans les champs de Lutzen au moment où il allait probablement abolir le servage. Les Esthes pleurèrent avec toute l'Europe le héros qui les aurait peut-être délivrés d'un joug exécré. Les empereurs de Russie, devenus maîtres du pays, oublièrent jusqu'au règne d'Alexandre I[er] les desseins de Gustave. Deux révoltes n'améliorèrent pas la condition des paysans. Mais Alexandre fut touché de leurs maux. Les serfs, divisés en catégories, furent affranchis successivement. En 1831, cette grande mesure était accomplie [1].

La population primitive des bords de la Baltique n'a point oublié tout ce qu'elle doit au prince pacifique qui brisa ses fers, et, vainqueur de Napoléon, rétablit en France le gouvernement constitutionnel. Si le nom du fils de Paul est resté populaire, il faut l'attribuer surtout à des actes de cette nature.

Malheureusement les Lettes et les Esthes ont conservé, même après leur affranchissement, des

1 Cette mesure devait être étendue à toute la Russie. Il est fort à regretter que le successeur d'Alexandre ait préféré à cette œuvre admirable, commencée avec autant de prudence que de résolution, les projets ruineux qui ont abouti aux désastres de la Crimée. Alexandre I[er], comme les Anglais dans leurs colonies, avait su faire justice aux serfs sans faire aucun tort aux seigneurs.

habitudes de passiveté qui contrastent singulièrement avec l'énergie virile des populations scandinaves. Chez les Esthes, certaines cérémonies dont le mariage est accompagné, semblent avoir pour but unique de faire comprendre à la femme qu'elle est obligée de pousser l'esprit de soumission encore plus loin que son mari. Le chevalier d'honneur lui place trois fois un chapeau sur le front, et trois fois elle le rejette comme si elle essayait de protester contre la domination qu'on veut lui imposer. Mais enfin, fatiguée d'une lutte inutile, elle se laisse donner un soufflet et constate ainsi qu'elle se résigne à une condition presque servile. Le lendemain du mariage, on la conduit en procession dans les diverses parties de son habitation et, afin de paraître accepter volontiers tous les devoirs d'une bonne ménagère, elle balaie le four en présence des assistants.

L'étude des chants populaires de l'Esthonie[1] nous permet de comparer les femmes de ce temps-ci et celles qui les ont précédées. Ces chants n'ont pas moins d'intérêt que les *Daïnos* des Lithuaniens. Les œuvres des vieux poètes sont si bien accueillis dans la province que les classes élevées en font autant de cas que les paysans : « Quand je suis assise à chanter, dit une muse champêtre, quand je commence ma mélodie, les hommes tombent dans leurs pensées, les jeunes filles fondent en larmes, six

---

1 L'Esthonie doit de précieuses découvertes à MM. SCHMIDT, Dr KREUTZWALD, KNÜFFER, WILMANN, comte MANTEUFFEL, etc.

baillis prêtent l'oreille, sept grands seigneurs s'arrêtent; ils écoutent et ils croient que c'est le coucou qui chante, que c'est la gélinotte qui module; oui, quand je fais entendre ma voix, je suis comme le coucou des bois, lorsqu'il vient chanter dans nos demeures. »

Faisons comme « les baillis » et « les grands seigneurs. » Ecoutons un moment « la mélodie » du peuple. Elle nous racontera aussi bien que l'histoire les rêves des fiancées et les soucis des épouses.

« Il était une fille, une jeune fille; elle allait garder son troupeau dans les bois; elle y trouva un oiseau qu'elle rapporta avec elle dans la maison. L'oiseau prit bientôt une forme humaine; il se changea en une jeune vierge, la douce, la bonne Salme.

« Trois prétendants arrivèrent : le premier était fils de la lune, le second fils du soleil, le troisième fils d'une étoile.

« Le fils de la lune se rendit auprès de Salme; il conduisait un char attelé de soixante chevaux. Salme lui dit du haut de son grenier, de l'intérieur de sa maison de pierre : — Non, je n'irai point dans la lune, elle fait trois choses qui me déplaisent : elle se couche dans le brouillard du matin, elle se couche quand le soleil monte, elle se lève quand il descend.

« Le fils du soleil se rendit auprès de Salme; il conduisait un char attelé de soixante chevaux. Salme lui dit de la lisière du bois : — Non, je n'irai point dans la demeure du soleil : le soleil est méchant et plein de caprices; ses rayons déchirent et changent le beau temps en mauvais; si les jours de

la joyeuse moisson approchent, il tire du sein de la terre des masses de vapeurs; quand vient l'époque des semailles, il sèche et brûle le grain, éclaire et foudre, et frappe tous les champs de stérilité.

« Le fils de l'étoile se rendit auprès de Salme; il conduisait soixante chevaux. Salme lui cria du haut de son grenier : Conduis le cheval de l'étoile à l'écurie; donne-lui du foin à brassées, donne-lui de l'avoine à pleines mains; étends sur lui une fine couverture; mets sous ses pieds un large tapis; que ses yeux dorment sous un voile de soie; que ses pieds reposent dans la paille fraîche. Et toi, fils de l'étoile, prends place à cette blanche table sur ce banc fait de bois de sorbier, voici des mets bien préparés et assaisonnés avec les meilleures épices.

« Le fils de l'étoile entra dans la maison de Salme : — Mange, ô étoile! bois, ô étoile, vis ici dans la joie.

« Le fils de l'étoile fait sonner son épée, son épée d'or; il fait sonner ses éperons d'argent : — Je ne veux point manger, je ne veux point boire. Je suis venu ici pour Salme; viens donc auprès de moi, ô Salme.

« Salme lui répondit du haut de son grenier : — Cher jeune homme, cher fiancé, tu m'as donné le temps de grandir, donne-moi aussi celui de me parer. Il est difficile à l'orpheline de s'habiller, elle est lente à mettre sa ceinture, la pauvre! Non, je n'ai point de mère, point de parents pour m'aider; les vieilles femmes, les vieilles filles du village sont là seulement auprès de moi; ces femmes, ces filles

là ont le cœur dur et leurs conseils sont glacés. »

L'épouse qui songe à son mari parti pour la guerre, croit aussi fermement à la sympathie de la nature que la « douce Salme. » Si elle n'élève pas ses vœux jusqu'aux étoiles, elle invoque les éléments de notre globe, afin de les transformer en messagers de son amour.

« O vents du ciel, saluez mon époux de votre voix bruyante; grêle, porte-lui mon message; nuage, dis-lui combien je le regrette; ciel, donne-lui l'intelligence et la sagesse; vapeurs de l'air, racontez-lui mon amour, faites-lui entendre les vœux de mon cœur!

« Voilà bien des mois que je soupire après lui, bien des semaines que je ne l'ai point vu; entre nous s'élèvent de grands bois, des sorbiers nombreux, de nobles tiges de pommiers.

« Que partout où il fait bondir son cheval, il trouve des palais! Que partout où il le fait danser, il trouve une étable! que partout où il lui fait tracer un cercle, il trouve une église! Que Dieu repose à ses côtés! Et moi, quand me reposerai-je à mon tour. quand lui donnerai-je le baiser de bien-venue? »

Dans les villes de l'Esthonie, de la Courlande et de la Livonie, les mœurs ne sont pas aussi naïves. Mittau, capitale de la Courlande, habitée par une noblesse riche, est animée l'hiver par les bals et les réunions brillantes. Le frère de Louis XVI, depuis Louis XVIII, le célèbre auteur de la Charte constitutionnelle, banni par la révolution, y tint quel-

que temps sa petite cour. L'étranger est accueilli dans les châteaux avec une hospitalité cordiale, et il pourrait s'y croire dans un des pays allemands les plus civilisés.

Riga, capitale de la Livonie, n'est pas moins avancée[1]. Cette cité, la seconde ville de commerce de l'empire russe, voit entrer chaque année dans son port 1300 à 1500 navires. La ville proprement dite, élégante et bien bâtie, est habitée par une population presqne germanique. En vain la vieille bourgeoisie de Riga lutte contre le voisinage envahissant des Russes établis dans les faubourgs. L'intelligence commerciale des Russes et l'appui qu'ils trouvent dans le gouvernement, tend chaque jour à faire perdre du terrain aux bourgeois livoniens.

La noblesse de la Courlande, de la Livonie et de l'Esthonie, provinces qui ont conservé le nom d'allemandes, maintient dignement l'honneur de la civilisation germanique. Ses habitudes, son esprit éclairé, la dignité de ses manières prouvent qu'elle comprend de la manière la plus élevée les principes de la réformation et les besoins du siècle. Les gentilshommes de ce pays ont remplacé les satisfactions du luxe et de la bonne chère par les jouissances plus délicates des lettres et des arts. On trouve chez les femmes la même distinction. Les compatriotes de M$^{me}$ de Krüdener[2] unissent à une intelli-

---

1 Dorpat, autre cité livonienne, où l'héroïque Gustave-Adolphe a fondé une Université, est le foyer intellectuel des provinces baltiques et transmet à la Russie entière la haute science germanique.

2 Julie de Wittinghof, baronne de Krüdener, est née à Riga en

gence cultivée, sérieuse, dénuée de pédantisme, à un caractère noble et tendre les formes les plus séduisantes. Leurs yeux bleus, leur blonde chevelure, leur taille svelte, font songer à ces blanches vierges du nord, idéalisées dans les chants de l'*Edda*. Elles aiment passionnément leurs maris qui sont aussi beaux qu'elles sont charmantes. Elles travaillent à les attacher à leur intérieur par un sentiment de la vie pratique qui n'exclut point les recherches exquises de l'instinct poétique.

La bourgeoisie de Mittau, de Riga et de Réval, n'est pas indigne de la race des chevaliers. A Réval, capitale de l'Esthonie, les descendants de l'ancienne noblesse se tiennent encore autour de la cité nobiliaire, « le dôme », sans se mêler à cette bourgeoisie, réléguée, comme au moyen-âge, dans les bas quartiers de la ville et en dehors des portes voûtées, menant au sanctuaire entouré d'un mur épais qui leur est demeuré fermé, malgré tout le sang répandu déjà par les querelles de caste, tant l'idée aristocratique est enracinée dans les pays de civilisation allemande! On retrouve pourtant parmi ces bourgeois dédaignés les mœurs laborieuses, le patriotisme municipal, la stricte économie, l'activité industrielle des villes hanséatiques de l'Allemagne.

---

1764. « Madame de Krüdener, dit M. Gallet de Kulture, à bon droit célèbre par l'éblouissant prestige de son imagination, était une femme vraiment femme, qui fit de la charité un devoir, mieux qu'un devoir, une joie, qui fonda des maisons de refuge pour les criminels et les pénitents et qui sema autour d'elle les douces paroles et les espoirs spiritualistes. » Elle mourut en Crimée, environ un an avant la mort d'Alexandre, à Taganrok.

C'est un grand chagrin pour leurs femmes quand quelque grande dame de Pétersbourg a la fantaisie de venir prendre à Réval des bains de mer, et qu'elle apporte avec elle les habitudes de luxe et de dépense qu'elles savent éviter avec tant de soin. Elles prétendent que ces coutumes étrangères gâtent la simplicité de la cité de Valdemar II et leur rendent la vie plus difficile, à cause de la lutte qu'elles doivent soutenir pour rétablir les principes d'ordre et faire rentrer les fournisseurs dans les anciens usages.

Mais cette tâche devient chaque jour plus compliquée; car les femmes russes appartenant à la noblesse sont aussi prodigues et aussi imprévoyantes que les Allemandes sont économes et vigilantes[1]. Or, l'été on vient à Réval des points les plus éloignés de l'empire, aussi bien de Moscou que de Pétersbourg. Réval tend à devenir pour l'aristocratie de la ville impériale, à peu près ce que Dieppe est pour Paris. Il est vrai que la capitale de l'Esthonie est dans une charmante situation et que ses environs, d'ailleurs ravissants, paraissent un paradis quand on vient de la triste Ingrie où Pierre-le-Grand a eu la malheureuse idée de bâtir une capitale. Lorsque je suis arrivée à Réval par le bateau à vapeur de Pétersbourg, j'ai éprouvé un véritable sentiment d'admiration en contemplant cette délicieuse

1 Il est vrai qu'à Réval comme ailleurs, la race germanique se distingue par une prodigieuse quantité d'enfants, qui rend l'économie indispensable.

cité que couronnent le dôme et ses hauts édifices et qu'entourent de magnifiques ombrages et de charmantes maisons de campagne. J'habite une de ces maisons, blanche et neuve, qui donne, d'un côté, sur la mer, de l'autre sur le parc de Catherinenthal. Si vous saviez, mon amie, combien je pense à vous pendant les heures de la matinée que je passe sur un de mes balcons! Non loin de là murmure un petit ruisseau dans des touffes de myosotis, tandis que les rossignols chantent sous la feuillée. Le soir, je vois de l'autre balcon, qui domine la mer, resplendir le dôme et briller au loin sur les flots l'écume phosphorescente des vagues de la Baltique. Je n'ai pas besoin de me déranger pour contempler à mon aise les feux d'artifices qui éclatent devant le casino, où chantent ces chœurs d'étudiants que j'ai tant de fois entendus dans le nord de l'Allemagne.

Comme la promenade est recommandée aux baigneurs, nous faisons de fréquentes excursions, la belle Lucie *** et moi, aux environs de la ville. Nous allons fréquemment visiter les ruines de Marienthal, habitées, autrefois, par des nonnes de l'ordre de Sainte-Brigitte. Brigitte, fille d'un prince suédois, naquit au commencement du XIVe siècle. Après la mort de son mari, elle quitta ses huit enfants pour fonder l'abbaye de Wadstena et partit pour Rome à l'âge de soixante-neuf ans, afin d'obéir à une vision. Tous les personnages canonisés de cette époque étaient sujets aux hallucinations[1]. Mais si les

---

1 Voyez Dr. BRIERRE DE BOISMONT, *Les Hallucinations ou His-*

fondateurs d'ordre sont des visionnaires, leurs héritiers ne pèchent point par l'excès d'exaltation. Les traditions laissées par les filles de sainte Brigitte sont médiocrement édifiantes. Du reste, ne croyez pas qu'à mes yeux les nonnes de l'Eglise orthodoxe soient plus impeccables que celles de l'Eglise romaine. Les faits prouvent que partout les théories impraticables produisent les mêmes abus[1].

Mais laissons les ruines, pour vous parler du présent. Les riches domaines des environs de Réval, Wiem, Tischert, Wetenhof, Lovenruth, Ziegelskoppel, Schwarzenbeck, etc., sont, tour-à-tour, le but de nos promenades. L'art et la nature ont contribué à faire de ces belles habitations de charmantes résidences d'été, et quand on les a visitées, on doit souhaiter de voir la Russie entière prendre pour modèles des provinces dont la civilisation est déjà si avancée. L'amour-propre national ne pourrait s'en attrister, puisque tous les jours, dans un Etat, on emprunte à ses compatriotes quelques-uns des perfectionnements qu'ils ont obtenus. En France, un Gaulois du Berry ou de la Bretagne ne songe pas à s'attrister quand on lui propose pour exemple l'industrie des Allemands de l'Alsace ou l'agriculture des Scandinaves de la Normandie.

Quand on vit, en été, dans les provinces bal-

---

*toire raisonnée des apparitions*, etc., 2e édition, 1852; — Dr. CALMEIL, *De la folie considérée sous le point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire*, 1845; — Dr. LÉLUT, *Démon de Socrate* et *L'Amulette de Pascal*.

1 Voyez la *Vie monastique dans l'Eglise orientale*, 2e édition.

tiques, on aurait volontiers envie de s'y établir d'une manière définitive. Mais quoique ce climat vaille mieux que celui de Moscou, l'hiver y est pourtant d'une rigueur excessive. Une aventure, arrivée pendant l'automne de 1817 à une femme dans un village de l'Esthonie, vous en donnera une idée. Le 17 novembre, un traîneau qui contenait une personne évanouie, s'arrêta à l'entrée de ce village. Revenue à elle, la pauvre femme raconta qu'elle était partie le matin, avec ses trois enfants, pour aller voir une tante malade, Poursuivie par les loups affamés, elle avait, disait-elle, été obligée de leur jeter successivement ses trois enfants. Ce récit parut faire une pénible impression sur les paysans. Un jeune homme, nommé Franz Pohling, qui fendait du bois, s'approcha la hache à la main : « Malheureuse, dit-il avec animation, tu n'as pas craint d'agir ainsi? Tu as osé jeter aux loups, pour sauver ta vie, tes enfants, tes trois enfants, au lieu de mourir avec eux? A genoux! à genoux! tu vas recevoir le châtiment de ton crime. » En vain, l'infortunée essaya-t-elle de recourir aux villageois, l'indignation les avait rendus muets et impassibles. Lorsqu'elle eut récité l'oraison dominicale, ils se contentèrent de répondre : « Ainsi soit-il! » et le bourreau improvisé pût accomplir paisiblement sa tâche.

Trois mois après, Pohling, qui s'était volontairement constitué prisonnier, comparaissait devant la cour criminelle comme coupable d'assassinat. Il répondit avec assurance aux questions du magistrat : « Trente personnes, dit-il, ont été témoins de cette

action et cent n'eussent pu m'en détourner. Cette femme avait jeté aux loups ses trois enfants. Est-il un crime plus révoltant? Quand un péril menace ses poussins, la poule les défend du bec et des ailes, la femelle de l'animal le plus stupide et le plus poltron devient intelligente et courageuse pour protéger ses petits. J'accepte donc complétement la responsabilité d'un acte de justice évidente et si je dois l'expier par ma mort, je mourrai en paix. » L'empereur Alexandre Ier trouva probablement que cette défense avait quelque fondement; car la sentence qui condamnait Franz Pohling à la peine capitale fut commuée en dix ans de détention, et même quelques mois après, le jeune homme fut rendu à sa famille.

---

## LETTRE II.

### LES FINLANDAISES.

*Helsingfors.*

La petite rivière Ischora, que les Suédois appellent Inger, a donné son nom à l'Ingrie, qui forme aujourd'hui la plus grande partie du gouvernement de Pétersbourg. Les Finnois[1] de ce gouvernement n'intéressent guère le touriste, qui trouve à Pétersbourg un spécimen de cent peuples qui, dit-on, vivent sous le sceptre des successeurs de Pierre. Quand on veut étudier cette race intéressante, il faut traverser le golfe qui sépare l'Ingrie du Grand-Duché de Finlande, le pays des lacs, « la douce Suomi » des antiques ballades.

Le climat de la Finlande est rigoureux[2]. Un hiver[3] de sept mois ne permet pas de jouir beaucoup des lacs transparents dont le pays est couvert. De ces lacs et des marais s'exhalent des brouillards glacés. Mais la contrée apparaît dans toute sa beauté lorsqu'un brûlant soleil de juillet[4] éclaire

---

1 Les Ingriens ou Isoriens.

2 En Ostrobothnie, les cerises sont une rareté. Voyez REIN, *Statistik Teckning at Storfurstindömet Finland.* Helsingfors, 1843.

3 En 1843-44, pendant six semaines, le thermomètre resta à 40° au-dessous de zéro.

4 L'été est à la fois court et brûlant. Le printemps et l'automne n'existent guère que sur le calendrier.

les rochers rougeâtres, les pierres couvertes de mousses veloutées, les prairies d'un vert d'émeraude, les cascades cristallines d'Uba, d'Imatra, d'Igoroïs et de Verkaüs. Malheureusement, un jour mélancolique enveloppe ces belles scènes la plus grande partie de l'année. Les lacs, noyés dans d'épaisses vapeurs, se rembrunissent, les prairies prennent un aspect sinistre, et le voyageur écoute avec tristesse le bruit des tempêtes septentrionales dans une contrée dont une partie semble déserte. Sur la route d'Abö à Helsingfors, dans un espace de 240 verstes, on ne trouve ni villes, ni hameaux.

L'ancienne mythologie finnoise était en rapport intime avec la tristesse naturelle de cette nature sévère. Inconnue ou, pour mieux dire, oubliée jusqu'à nos jours. elle doit sa résurrection à un homme dont la renommée est aujourd'hui européenne, M. le docteur Lœnnrot, professeur de langue et de littérature finnoise à l'Université d'Helsingfors. Après avoir erré des années entières dans les cabanes des paysans et des pêcheurs, cet éminent professeur a fait paraître deux cycles poétiques du plus grand intérêt. Le premier, intitulé le *Kalewala*[1], épopée nationale, jette un jour très-vif sur l'ancien paganisme finnois. Le second, le *Kanteletar*[2] est l'expression des émotions naïves et des rêves mélancoliques du peuple finlandais[3]. Si, le long des côtes et dans l'enceinte

---

1 Helsingfors, 1835, 2e édition.

2 Ou *Chant de la harpe*, Helsingfors, 1841, 3 vol. — Ce recueil contient 652 légendes ou ballades antiques.

3 Voyez encore LŒNNROT, *Proverbes finnois* (Suomen kansan Sa-

des villes où les poètes de nos jours[1] trouvent la plupart de leurs lecteurs, le sentiment de la poésie indigène s'affaiblit chaque jour, il subsiste encore énergique et vivace dans l'intérieur du pays. « Là, dit M. le docteur Lœnnrot, il n'y a peut-être pas de paroisse, qui ne compte plusieurs poètes. »

Quoique le Kalewala[2] contienne une multitude de détails pleins d'intérêts relatifs au polythéisme des Finnois, je les laisserai pourtant de côté pour résumer les détails très-importants qu'il donne sur la condition des femmes parmi des peuples dont le caractère diffère, en tant de points, de celui des Germains et des Slaves leurs voisins.

A peine le monde est-il créé, — ou, pour mieux dire, organisé[3], — par « le vieux, le brave Waïnämoïnen[4] », qu'une femme, destinée à jouer un grand rôle dans la légende finnoise, apparaît sur la scène; c'est la magicienne. Ne vous en étonnez pas, mon

---

nalaskuja), 1842; — et *Collection d'énigmes* (Suomen kansan arvoituksia), 1844.

1 Ces poètes se rattachent à la littérature scandinave. Tels sont BERNDTSSON, CYGNŒUS, NERVANDER, TOPELIUS. Le professeur RUNEBERG marche à leur tête. Ses *poésies*, écrites en suédois, ont paru à Helsingfors, 1851, en deux volumes.

2 Ce recueil renferme trente-deux *runas*, formant une sorte d'épopée sur la principale des divinités finnoises, Waïnamoïnen, et sur le forgeron divin, Ilmarinen. — Le célèbre philologue finlandais Castrén l'a traduit en allemand (1841) avec d'excellentes observations. — M. Léouzon-le-Duc en a publié une traduction française, Paris, 1845.

3 L'idée de création est une idée inconnue à l'antiquité. Tous les livres sacrés des anciens peuples supposent l'éternité du monde. La *Genèse* elle-même ne s'écarte pas de cette idée. — Voyez VACHEROT, *Histoire de l'école d'Alexandrie*.

4 *Kalewala*, première runa.

amie, la magie est l'essence même du paganisme finnois. Ce paganisme, essentiellement dualiste comme la religion des anciens habitants de l'Iran, met aux prises deux ordres de divinités, les bonnes et les méchantes. Or, le but de la magie est de s'associer les dieux bienfaisants et de neutraliser l'influence des mauvais. N'est-ce pas ce que fait le catholicisme lui-même lorsqu'il offre aux saints des cierges, des pèlerinages, des neuvaines, etc., et qu'il exorcise les démons? Mais si les catholiques ont besoin, pour obtenir les faveurs du ciel et contenir l'enfer, de recourir à l'intervention d'un sacerdoce auquel ils prêtent des pouvoirs surnaturels, le Finnois croyait qu'il suffisait de s'adresser au magicien, personnage encore fort respecté chez les nations finno-mongoles qui sont restées les plus fidèles aux tendances de leur race. J'ai dit « au magicien » et non pas à la magicienne. Car les Finnois ne pensaient pas, comme les Hellènes[1] et les Latins, peuples très-peu galants[2], que notre sexe eût pour la sorcellerie une aptitude particulière. Louhi, « l'hôtesse de Pohjola, Louhi, la vieille édentée[3] » est une des exceptions admises par la tradition. Aucun magicien ne possède un pouvoir supérieur à celui dont elle dispose. Non seulement elle peut changer[4] de forme[5]; mais elle

1 Voyez première partie, livre V, Les Hellènes.

2 Voyez Emile DESCHANEL, *Le mal qu'on dit des femmes.*

3 *Kalewala*, IIe runa.

4 Au XVIe siècle, nous voyons encore François Xavier jouir de la faculté d'être, en même temps, dans plusieurs endroits. Les jésuites, qui ont composé ces légendes, ne semblent pas surpris de cette ubiquité.

5 *Kalewala*, XXIIIe runa.

« saisit par ses enchantements » la lune et le soleil qu'elle parvient, pendant plusieurs années[1], à soustraire à tous les regards. La liturgie latine, qui affirme que « Dieu obéit à la voix de l'homme[2] » quand le prêtre célèbre la messe, se trouve ici presque égalée. C'est que la poésie des temps primitifs est beaucoup moins timide que celle des âges postérieurs. Le moyen-âge n'était-il pas un « siècle de foi » comme l'époque dont le *Kalewala* nous peint les mœurs et les croyances ?

La magicienne Louhi caractérise cette époque. Sa fille est, au contraire, un type destiné à une plus longue durée. On peut même dire que les traits essentiels de la jeune Finnoise, telle qu'elle existe encore de nos jours, se retrouvent dans le portrait de la « vierge de Pohjola. »

Dans les « régions glacées », occupées par un peuple finnois, les Lapons, « dans la sombre Pohjohla, dans la triste Sariola, » se trouve « l'honneur de la terre et la gloire de l'onde. » Cette vierge sévère, « sans pitié pour les jeunes hommes, » est d'une beauté « merveilleuse. » — « La blancheur de ses os brille a travers ses chairs transparentes, et l'ivoire de ses os est si clair qu'on y voit couler la moëlle. » Les « ceintures d'or » et les « tuniques de laine les plus précieuses » rehaussent l'éclat de ses charmes[3]. Malgré les mœurs rigides que la lé-

---

1 *Kalewala*, XXVIe runa.

2 Obediente Deo voci hominis.

3 *Kalewala*, Ve runa. — Dans une autre runa, outre les ceintures,

gende[1], d'accord avec les idées de la Finlande moderne, lui attribue, il ne lui est point interdit de partager sa couche avec celui qui « s'efforce de gagner son cœur[2]. » Sa vie est laborieuse dans une contrée où la lutte contre la nature est perpétuelle. « Chaque jour, au lever de l'aurore, la fumée s'élève épaisse de la maison de la vierge, la navette court rapide comme l'hermine entre les pierres, le fuseau crépite comme le pic vert dans les branches, l'ensouple[3] tourne rapide comme l'écureuil dans le pin[4]. » Ecraser le grain sous la pierre à broyer est une de ses occupations. Il faut qu'elle chauffe le bain avec des *nalko* (éclats de bois sec), ramassés par elle dans les taillis, qu'elle prépare le savon avec du lait caillé et de la moëlle et qu'elle remplisse la chambre de vapeur[5]. C'est à elle que revient le soin d'aller laver à la rivière les vêtements de la famille[6].

Des filles aussi actives, non-seulement n'apportent point de dot à leur fiancé; mais celui-ci est obligé de les acheter. « La vierge est vendue » au

---

le poète mentionne « les beaux anneaux » et les « boucles d'oreilles » (*Kalewala*, XI^e runa).

1 Voyez *Kalewala*, XXII^e runa, à quel abandon sont réservées les filles qui passent pour avoir été séduites.

2 *Kalewala*, V^e runa. — C'est le *Kiltgang* de la Suisse allemande.

3 Les ensouples sont de gros cylindres qui font parti du métier du tisserand.

4 *Kalewala*, XII^e runa.

5 *Kalewala*, XI^e runa.

6 *Kalewala*, XVIII^e runa.

mari. afin qu'elle soit « la colombe de son côté, l'épouse éternelle[1] ». Puisse-t-il, comme « le joyeux Lemmikainen », après l'avoir payée à ses parents, la considérer comme la moitié de lui-même! « Quand je mangerai, elle s'appuiera sur mon sein; quand je marcherai, je la porterai dans mes bras; quand je m'arrêterai, je la soutiendrai sur mes épaules; quand je dormirai, elle reposera à mes côtés[2]. » Une pareille union est, aux yeux des Finnois, l'idéal d'une existence parfaite; car le « cœur des épouses heureuses est semblable à l'aurore du printemps. » Mais celle qui a fait un mauvais choix « pleurera toute sa vie, gémira toute l'année, parce qu'elle a quitté la maison paternelle, déserté le pays de son enfance, la demeure de sa nourrice. » Elle, qui était « comme un roi dans sa cour » est devenue « comme le serf de la Russie[3]. »

Un acte dont les conséquences paraissent avec raison si graves aux Finnois, devait occuper une grande place dans leur poésie traditionnelle. Aussi le *Kalewala* l'a-t-il célébré d'une manière toute particulière. Aucun détail n'a été passé sous silence, et nous pouvons ainsi, — spectacle plein d'intérêt, — assister à des noces finnoises de la période païenne.

La puissante magicienne, Louhi, « l'hôtesse de

---

1 *Kalewala*, XIIe runa. — Ailleurs (XVe runa), elle est appelée « vierge achetée » et « colombe vendue ». — Voyez aussi XVIe runa.

2 *Kalewala*, VIIe runa.

3 *Kalewala*, XVe runa.

Pohjola » a « vendu » sa fille Siika au « noble ouvrier Ilmarinnen, le forgeron divin[1]. » On fait donc chez elle les apprêts d'un festin digne de Gargantua; car « le bon peuple » doit être « rassasié » et la table « ouverte à la grande foule. » Quand les préparatifs sont achevés, « l'hôtesse de Pohjola » envoie faire ses invitations : « Petite servante, dit-elle, rassemble le peuple, invite au festin la foule des hommes : pauvres, riches, blessés, paralytiques, aveugles. Invite le vieux Waïnämoïnen, comme le plus grand chanteur[2]; mais n'invite pas le beau Kaumomieli, le joyeux Lemmikainen; car il est trop porté à la dispute[3]. »

Lorsque le fiancé arrive, suivi de « cent compagnons » avec un bruit de traîneaux pareil à celui des « ondes bouillonnant contre le rivage, » il est reçu par sa belle-mère à la porte de la *tupa*. Quand il en franchit le seuil, après avoir souhaité la paix à cette *pirtti* de sapin, l'hôtesse lui répond avec la même cordialité : « Salut à toi, viens dans ce petit nid, dans cette humble cabane. » Puis, à sa voix, les jeunes filles du village, « tendres colombes », tirent le feu de l'écorce, apportent la flamme avec la torche de pin qui exhale une noire fumée. Cette fu-

---

1 Si Waïnamoïnen est le dieu suprême des Finnois, le dieu de l'harmonie et, par conséquent, de l'ordre, Ilmarinnen est leur Vulcain, leur Ἥφαιστος. Frère de Waïnamoïnen, il a fait le ciel et forgé le couvercle de l'air.

2 Ce dieu joue, plus d'une fois, chez les Finnois le rôle d'un Orphée céleste. Il est alors nommé le *runoia* éternel.

3 *Kalewala*, XIII[e] runa.

mée, empêchant la belle-mère « de voir les yeux de son gendre », elle fait apporter un flambeau, et « éclaire la *tupa* avec la cire ». — Lorsqu'elle s'est assurée que les yeux d'Ilmarinnen sont « clairs comme l'écume de la mer, bruns comme le roseau de la mer, beaux comme le jonc de la mer, » elle donne l'ordre à la servante de servir la bière dans la coupe aux deux anses. Bientôt la liqueur dorée coule à flots et les chanteurs animés agitent leurs coupes. Le vieux Waïnämoïnen leur donne l'exemple et, dans ses vers inspirés, il appelle la bénédiction du Ciel sur « l'hôte, l'hôtesse, le fils et la fille de la maison, afin qu'ils ne se repentent jamais d'avoir célébré ces noces. » Il chante ainsi « pendant presque trois jours, » tandis que les convives se régalent de beurre salé, de gâteaux succulents, de tranches de saumon et de porc frais[1].

Cependant, le « festin de Pimentela » étant achevé depuis longtemps, la belle Siika doit se décider à partir avec son époux. Voyant qu'il faut quitter la maison paternelle, elle se met à pleurer, conformément à l'antique usage qui existe encore dans quelques districts finlandais et esthoniens.

« Je le savais, s'écrie-t-elle, je le savais, une voix me disait dans les années fleuries de mon printemps : tu ne resteras pas sous la tutelle de ta mère, dans le sein de ta nourrice. Un époux viendra te chercher, tu auras un pied sur le seuil de ta demeure, un autre dans son traîneau. C'était là le

1 *Kalewala*, XIV$^{e}$ runa.

rêve de mon cœur, l'espoir de mes années fleuries. Maintenant, mon départ approche, mon espérance se réalise. J'ai un pied sur le seuil de ma demeure, un autre dans le traîneau de mon époux. Cependant, je ne m'en vais pas avec joie, je ne quitte pas avec bonheur la maison d'or où j'ai passé ma jeunesse. Je m'éloigne et je pleure. Ma mère bientôt n'entendra plus ma voix, mon père ne verra plus mes larmes. Comment les autres fiancées peuvent-elles être gaies? Comment leur cœur peut-il être, dans ce moment, joyeux comme une aurore de printemps? Moi je suis triste comme le pauvre cheval que l'on vend, comme la pauvre jument que l'on emmène. Ma pensée est sombre comme une nuit d'automne, sombre comme une obscure journée d'hiver. »

La mère, tout en essayant de la consoler, ne lui épargne point les avis.

« Ne t'afflige pas ainsi. On ne t'emmène pas dans un marais, on ne te conduit pas dans un ruisseau. Tu as épousé un homme excellent, un guerrier hardi, un habile forgeron, un maître de maison qui mange un pain pur, et qui en donnera à sa femme un plus pur encore; un chasseur qui s'en va sur les bruyères désertes, dans les forêts, et ne laisse pas ses chiens dormir sur la paille. Trois fois déjà, dans ce printemps, il a préparé le bain de vapeurs, trois fois il a peigné sa chevelure, trois fois il s'est essuyé le corps avec des branches[1] sèches[2].

« Ne t'afflige pas ainsi, ne t'épouvante pas de

1 Faisceau de verges de bouleau dont les Finnois se fouettent comme les Russes, en prenant leur bain.

2 Ce portrait curieux est, pour le *Kalewala*, celui d'un mari modèle.

quitter ta mère. Ton époux possède de grands troupeaux, cent bêtes à cornes, mille bêtes aux mamelles pesantes, mille autres couvertes de laine.

« Ne t'afflige pas ainsi, ne t'épouvante pas de quitter ta mère. Ton époux n'a pas une terre où la moisson ne mûrisse; pas un sillon, où l'avoine manque; pas un champ où le blé ne pousse! Au bord de chaque ruisseau, ton époux a un grenier plein de graines, des amas de semences en chaque endroit, une forêt où il cache son pain, une autre où le froment jaunit, de l'argent en quantité.

« Ne t'afflige pas ainsi, ne t'épouvante pas de quitter ta mère. Ton époux a des coqs de bruyère qui voltigent autour de lui, des coucous dorés qui couvent dans ses bois, des grives qui viennent gaîment se poser sur les rênes de ses chevaux.

« Et maintenant écoute, ma douce enfant, ma jeune sœur que je vais quitter, mon poème, ma plante verte, écoute les paroles de la vieille femme: Tu t'en vas dans une autre demeure, tu vas trouver une autre mère. Il n'en est pas dans une maison étrangère, auprès d'une nouvelle mère, comme dans la maison paternelle, sous la garde d'une nourrice. Ne sors pas légèrement le soir, au clair de lune; le mal qui se fait, on le sait dans la maison. Le mal qui se fait, le mari le sait.

« Il faut que tu prennes garde aussi soigneusement aux rudes discours du vieillard, à sa langue

---

C'est l'idéal des temps primitifs où l'époux est à la fois guerrier, chasseur, pasteur, forgeron et maçon. Dans la Tsernagora, un mari doit encore rénnir toutes ces attributions.

acérée et lourde comme une pierre, aux froides paroles du beau-frère, aux propos moqueurs de la belle-sœur. Si le vieillard est fougueux comme un sanglier, et sa femme farouche comme un ours, si le beau-frère est acerbe comme un serpent et la belle-sœur aigüe comme un clou, il faut que tu leur montres la même patience, la même humilité que si tu te trouvais devant ta propre mère; il faut que tu aies la même soumission envers le vieillard, le même respect envers le beau-frère[1].

« Ecoute, mon enfant, les paroles de la vieille femme. Il ne faut pas qu'une maîtresse de maison reste toujours dans la *pirtti* (cabane); elle doit visiter la grange, entrer dans la *tupa* (chambre), où l'enfant pleure, le pauvre petit enfant qui ne peut pas parler, qui ne peut dire s'il a froid ou s'il a faim, jusqu'à ce qu'un ami lui vienne, jusqu'à ce que la voix de sa mère arrive à son oreille. »

La mère n'épargne pas, non plus, les conseils à son gendre:

« Fiancé, mon bon frère, il ne faut pas que tu emmènes notre douce colombe pour lui faire souffrir le besoin, pour qu'elle pétrisse du pain d'écorce de bouleau ou des gâteaux de paille[2]. Il faut que tu l'emmènes dans une riche maison, pour tirer le grain de l'armoire, pour manger des gâteaux avec de la

1 Dans les mœurs anciennes, la femme n'est pas seulement soumise au mari, mais à tous les hommes de la famille, comme étant d'une nature inférieure.

2 Dans ces froides contrées, la disette condamne parfois les paysans à tous les expédients pour tromper leur faim.

crême, pour goûter un pain de froment, pour pétrir une pâte pure[1].

« Fiancé, mon bon frère, il ne faut pas que tu enseignes à notre douce colombe le chemin qu'elle doit suivre avec le fouet du maître, il ne faut pas qu'elle soupire sous la corde, qu'elle pleure sous la verge, qu'elle gémisse sous la lanière[2]. Songe à ses fraîches années, songe à son cœur de jeune femme. Donne-lui tes leçons avec calme. Instruis-la quand la porte est close, instruis-la par la parole la première année, par le regard la seconde, par le geste léger la troisième. Si alors elle ne répond pas à tes vœux, tire un jonc du marais, une plante sèche des champs, touche-la avec la pointe d'une baguette, avec une branche d'arbre couverte de laine.

« Si, alors, elle ne t'obéit pas, prends une verge dans la forêt, prends une branche de bouleau, cache-la sous ton habit, afin que les habitants d'une autre maison ne puissent la voir; frotte-lui les épaules, assouplis-lui le dos. Ne la frappe point sur les yeux, ni sur les oreilles, de peur qu'en voyant son visage meurtri, le beau-père et le beau-frère ne demandent si elle a été attaquée par un ours. »

Cependant, la jeune fille, baignée de larmes, continue ses lamentations :

« Je n'ai pas été, autrefois, plus malheureuse que les jeunes filles, ni plus pâle que les poissons du lac. A présent, je suis plus malheureuse que les autres jeunes filles et plus pâle que les poissons du lac.

1 C'est-à-dire sans ce mélange d'écorce ou de paille.

2 Ces traits rudes, mais naïfs, peignent à merveille la condition de la femme dans la famille non régénérée par l'esprit évangélique.

« Comment récompenserai-je ma mère du lait dont elle m'a nourrie, et toi, mon père, de l'asile où tu m'as élevée, des aliments que tu m'as donnés. Je te remercie, ma mère qui m'as bercée dans mon enfance, portée toute faible dans tes bras, et nourrie de ton sein. Je vous remercie, braves gens de la maison, ô mes amis d'enfance, vous, avec qui j'ai vécu, avec qui j'ai grandi dans mes belles années.

« Maintenant il faut que je quitte la maison d'or, la chambre de mon père, la demeure hospitalière de ma mère.

« Que le bonheur soit avec toi, ô douce *pirtti*, avec ton toit de sapin! il me sera doux de revenir ici, de te revoir encore. Que le bonheur soit avec toi, chambre de mon père, avec ton plancher de bois! Que le repos soit à jamais dans cette habitation, dans les beaux arbres qui l'entourent, dans les champs que je vais quitter, dans les forêts pleines de fruits savoureux, dans le lac avec ses cent îles, dans la vallée où j'ai grandi avec la bruyère! »

Ilmarinnen met fin à ces adieux, qui rappellent ceux de Sacountala, en emportant la jeune fille dans son traîneau :

« Adieu, maison de Pohjola, s'écrie-t-il, adieu, arbustes du ruisseau, arbres puissants de la forêt, broussailles des champs, fruits de la vallée, et vous, plantes du lac, et vous, rameaux de l'aune, tiges du bouleau, racines du sapin, adieu![1] »

Lorsque la nouvelle mariée est arrivée chez son

---

1 *Kalewala*, XV^e^ runa.

époux, les fêtes recommencent. La mère d'Ilmarinnen reçoit la « douce jeune fille » sur le seuil de la demeure qui doit devenir la sienne. Elle reconnaît en elle « la blanche colombe, la belle fleur » qu'elle désirait pour son fils bien-aimé. Dans sa joie, elle fait servir un copieux festin; on s'empresse de remplir les coupes « et le houblon inonde les lèvres, et l'écume de la bière blanchit la barbe. » Le vieux Waïnämoïnen, « le *runoia*[1] éternel », compose un poème consacré à la célébration d'une aussi belle journée. Il commence par louer « l'hôtesse d'Ilmari », la femme forte qui « ne craint pas les loups », qui pétrit les grands pâins « avec ses doigts et avec ses poignets », puis il vante « le grand hôte, le chef de la foule. » Il fait ensuite l'éloge du *patwaskani*[2] et il termine son chant par la glorification de la *nainen*[3], « dont la bouche est fine comme le roseau de Suomi (la Finlande), dont les yeux brillent comme des étoiles, qui porte au cou un collier d'or sonore, aux mains des bandelettes d'or, aux doigts des anneaux d'or, aux oreilles des boucles d'or, aux sourcils des perles précieuses. » Le poème se termine par des compliments aux convives, « troupeau noble, jeunesse illustre, revêtue de toges comme la forêt de frimas, belle comme l'aurore et brillante comme la splendeur du jour[4]. »

---

1 Chantre de *runo* (vers).

2 Interprêté de l'époux auprès de l'épouse et de ses parents.

3 La fille qui accompagne l'épouse.

4 *Kalewala*, XVI[e] runa.

Les occupations d'une épouse ressemblent beaucoup, dans le *Kalewala,* à celles d'une jeune fille. Elle doit, puisqu'elle seule veille au foyer domestique[1], rester fidèle à ses habitudes actives, se montrer « laborieuse, infatigable, *généreuse à donner du pain*[2] *à l'étranger*[3]. » La religion naïve qu'elle professe la dispose, dans les actes les plus insignifiants, à invoquer les dieux et ces nombreuses protectrices qu'elle compte dans la céleste hiérarchie. Envoie-t-elle ses troupeaux hors de l'étable : Elle les met sous la protection de « Suvetar, douce femme », d'E-telä, « mère de la nature », de Mielikki, « hôtesse de la forêt » et de la vierge Tellervo, « aux cheveux d'or[4]. » Dans les douleurs de l'enfantement, elle a recours à Kave, « la première des mères, la femme douce et bienfaisante, l'aînée de toutes les femmes » et au dieu Elkko qu'elle conjure de « la visiter dans son bain[5]. »

Les habitants de la Finlande renoncèrent difficilement à ces croyances qu'ils nommaient « la foi de leurs pères. » Mais le catholicisme égorgeait tous ceux qu'il ne pouvait pas convaincre. C'est ainsi

---

1 On ne trouve, dans le *Kalewala*, aucune trace de polygamie.

2 Dans tout l'Orient, à l'est comme à l'ouest, au nord comme au sud, la bienveillance pour l'étranger (que les Occidentaux regardent presque comme un travers) est spécialement recommandée comme une des obligations les plus sacrées.

3 *Kalewala*, XII<sup>e</sup> runa.

4 *Kalewala*, XIX<sup>e</sup> runa.

5 *Kalewala*, XXV<sup>e</sup> runa. Les paysannes de la Finlande accouchent encore dans le bain et, presque toujours, sans médecin et même sans sage-femme.

qu'il s'est établi en Saxe, en Prusse, en Finlande, — contrées qui, par un juste jugement du Ciel, lui sont aujourd'hui si hostiles, — c'est ainsi qu'il a pris possession du Mexique et de l'Amérique du sud. Les Finnois se montrèrent aussi peu dociles que les Saxons. « Le sang, dit un écrivain catholique, inonda l'herbe des marais et rougit l'eau des lacs; tout le pays fut dévasté. Enfin force fut de se rendre; l'eau du baptême coula sur le front de ceux qui ne voulaient point mourir. Ainsi le roi Erik [1] triompha [2]. » Mais le paganisme, qu'on croyait anéanti, se transforma. La Vierge se manifeste, dans la poésie finnoise, sous une forme semi-païenne, et on a même quelque peine à reconnaître dans Mariatta, « la belle enfant, » fécondée par une petite baie, la mère du Rédempteur [3]. Mielikki est remplacée dans le soin des troupeaux, par sainte Katrinatar (Catherine): « Katrinatar, douce femme, élève une cloison de fer autour de mon champ » disait la Finnoise catholique. Comme on demandait à Etelä et à Suvetar « douce femme », la fécondité des vaches, ainsi elle priait « Marie, douce mère », afin que son « troupeau marchât en paix, pendant l'été. » De même que dans les anciens temps, on honorait les *Tonttu*

1 Ces scènes lugubres se passaient au milieu du XII[e] siècle, qui vit, dans la France du midi, commencer d'atroces croisades contre les Albigeois. Le roi de Suède, Erik, a reçu de la reconnaissance de Rome le titre de *saint!*

2 LÉOUZON-LE-DUC, *La Finlande, Introduction*, Paris, 1845. L'auteur de la *Russie contemporaine* n'est pas suspect, assurément, d'hostilité contre la papauté.

3 *Kalewala*, XXXII[e] runa.

(génies familiers), les fêtes chrétiennes conservent toujours l'impérissable souvenir de solennités mythologiques[1]. Quelquefois même, le culte des vieilles divinités finnoises ne prend pas la peine de se cacher sous un vêtement étranger. Le *Kouwon-Pääliset*[2] le prouve d'une manière assez claire. Le culte de l'ours est le plus ancien de la Finlande, c'est un débris de ce fétichisme primitif, auquel une partie de l'Afrique est restée fidèle. « Le bel Otho[3] » a une origine céleste[4]. Le jour où la Finlande célèbre « le festin funèbre de l'ours », les jeunes filles et les garçons se réunissent avec joie. Tous les convives mettent leurs plus beaux habits. Les pères de famille arrangent les mariages et les fiancés conviennent du jour de leurs noces. La réforme elle-même, que Gustave Wasa, le libérateur de la Suède, a fait triompher en Finlande, la réforme qui a poursuivi avec tant d'ardeur toutes les croyances païennes, n'a pas réussi à anéantir un usage qui remonte à la plus lointaine antiquité.

La Russie n'a pu, comme la Suède, donner à la Finlande la religion qu'elle professe. Du reste, les empereurs n'ont point prétendu enlever à cette province la remarquable originalité qui la caractérise. Alexandre II, autocrate de toutes les Russies,

---

1 M. LÉOZUN-LE-DUC, *La Finlande*, Introduction, CXIX-CXXI, cite un grand nombre de faits qui établissent la fusion des deux systèmes.

2 Festin funèbre de l'ours.

3 Surnom de l'ours.

4 Le *Kalewala*, XVIII^e^ runa, raconte toute l'histoire du « glorieux Otho, pomme de la forêt. »

est, en Finlande, « grand-duc constitutionnel. » En agissant de cette façon, il reste fidèle au manifestes d'Alexandre Ier, qui s'exprimait ainsi après la réunion définitive de la Finlande à ses Etats : « Convaincu que la constitution et les lois qui, par leur accord parfait avec le caractère, les mœurs et la civilisation du peuple finnois[1] ont été, depuis de longues années, le fondement de la paix et de la tranquillité du pays, ne peuvent être supprimées ou altérées sans danger pour cette paix ou cette tranquillité, nous avons, dès les premiers temps de notre domination sur la Finlande, approuvé et maintenu solennellement les mêmes constitutions et lois, etc.,[2] » A son avènement au trône, Nicolas Ier, dans une déclaration du 12/24 décembre 1825, après avoir « confirmé la religion du pays et ses lois fondamentales, ainsi que tous les droits et priviléges dont jouissent tous les habitants du grand-duché », promit de « conserver tous ces droits et lois, sans atteinte, dans toute la plénitude de leur force. »

La constitution finlandaise, plusieurs fois acceptée par les conquérants, reconnaît, comme celle de la Suède, les quatre ordres suivants : noblesse, clergé, bourgeoisie et paysans.

Le paysan de la Finlande habite, comme ses pères, ces *pirtti*[3] dont il est si souvent question dans le *Kalewala*. Les femmes finlandaises y main-

1 Principe excellent, très-supérieur au système de centralisation adopté par Nicolas Ier. Dans un si vaste empire, chaque partie doit être gouvernée conformément à « sa civilisation et son caractère. »

2 Ukase du 9/21 février 1816.

3 Maisons en bois de sapin.

tiennent plus de propreté que les paysannes de la Russie dans leurs *isbas*[1]. Cependant, le linge et les vêtements absorbent trop exclusivement leur attention. En pénétrant dans leur cabane, espèce de colombier, haut de quelques pieds, éclairé seulement par une vitre, on est étonné qu'elles laissent le vaste poêle, accolé au mur, enfumer toute l'habitation. C'est probablement par respect pour les habitudes patriarcales que les paysans finlandais conservent scrupuleusement. Mais dans ces modestes demeures règnent ordinairement, à défaut de bien-être, une instruction solide[2], la frugalité, la probité et l'abnégation. Il en sort des agriculteurs intrépides, qu'un sol sablonneux et qu'une nature impitoyable ne parviennent jamais à décourager. Elevés avec du lait aigre et des pommes de terre, les hommes, honnêtes[3], doux et hospitaliers, mais mornes et vindicatifs[4], semblent endurcis à toutes les fatigues. Leurs sœurs portent sous la livrée de l'indigence le type auguste de la beauté. Ordinairement pâle, la jeune Finlandaise a de longs cheveux blonds et des yeux plus bleus que les lacs de son pays. L'amour qu'elle inspire a quelque chose de calme comme les chants du *Kanteletar*. Cependant, quoique ses mœurs soient pures[5], elle est susceptible d'affections profondes et dévouées.

---

1 Du moins, en Karélie et en Savolax, où les maisons sont vastes et hautes; mais en Tavastland elles sont fort sales.

2 On trouverait difficilement 5 paysans finlandais sur 100 qui ne sachent pas lire.

3 Dans la campagne, on ne ferme pas à clef les portes des pirtti.

4 On dit que, comme le Corse, ils ne pardonnent jamais.

5 Le mélange des deux sexes dans les bains de vapeurs et le *Kilt-*

« Ah! s'il venait, celui que je regrette, dit une jeune fille dans une *runa*; s'il paraissait celui que je connais si bien; comme mon baiser volerait sur ses lèvres, quand même elles seraient teintes du sang d'un loup! Comme je presserais sa main, quand même un serpent y serait entrelacé! Le souffle du vent, que n'a-t-il une âme, que n'a-t-il une langue pour porter ma pensée à mon amant, pour m'apporter la sienne! Je renoncerais à la table du pasteur, je repousserais la parure de sa fille, plutôt que de renoncer à celui que j'aime, celui que j'ai tâché d'enchaîner pendant l'hiver et d'apprivoiser pendant l'été. »

« S'il revenait, celui que j'aime, dit l'héroïne d'une autre *runa*, alors qu'elle joie! J'accourrais pencher ma tête sur la sienne, lui présenter mes lèvres et lui tendre ma main . . .

« Il est beau quand il marche, plus beau encore lorsqu'il s'avance vers moi. Je donnerais une grosse somme pour le voir revenir, des pièces d'or pour chaque lieue qu'il franchirait, des pièces d'argent pour chaque pas. »

Ces jeunes filles, qui cachent sous des formes rigides un cœur susceptible d'affections aussi vives, n'ignorent point à quelles épreuves et à quelles dé-

---

*gang* paraissent tout-à-fait contraires à cette assertion; mais les peuples du nord peuvent, à cause de leur nature, être exposés à des épreuves dont les méridionaux sont révoltés. Un seul fait donnera, du reste, une idée de la moralité des jeunes Finlandaises. Une fille séduite est obligée de s'expatrier. En 1819, l'empereur Alexandre I^er^ s'étant entretenu en particulier avec une paysanne, célèbre par sa beauté, elle s'est vue délaissée de toute la province et n'a jamais pu trouver un mari.

ceptions le mariage peut exposer leur sensibilité. Aussi retrouve-t-on encore dans les fiançailles et dans les noces finlandaises quelque chose du sentiment mélancolique qui a inspiré la touchante idylle du *Kalewala*.

Quand un jeune homme veut se marier, il choisit pour lui servir d'avocat un de ses parents ou un des paysans les plus expérimentés du village. C'est le *patwaskani* dont parle le *Kalewala*[1]. Ils se rendent ensemble dans la maison de la fille où les attendent les parents et les amis de sa famille. L'orateur prend alors la parole et, afin de prouver à l'assistance la convenance de l'union qu'il propose, il expose les motifs qui ont fait agir son parent et il énumère avec éloquence les titres du prétendant et tous les avantages du mariage dont il est question. Supposons avec un poète célèbre de la Finlande, M. Berndtson, qu'il parle ainsi :

« Ta maison est vaste et belle, père Pavo, hôte respectable; il est bon de demeurer ici, de se réchauffer à ton joyeux foyer de Noël. On ne se fatigue jamais d'écouter tes discours si instructifs. Je n'ai pas bu dans Tarastkyro de bière meilleure que la tienne. Pourtant, ce n'est pas uniquement pour célébrer la fête de Noël que nous sommes venus chez toi, que nous avons sollicité ton hospitalité, ni uniquement pour nous asseoir auprès de ton brasier, nous entretenir avec toi, boire ton excellente bière d'hiver.

---

1 XVI[e] runa.

« Prête à mes paroles une oreille bienveillante: voici Jussi, le fils du paysan, jeune homme fier et intrépide. Il a hérité de son père une maison et de bonnes terres; il a reçu de son père et de sa mère une condition avantageuse, un caractère d'homme. Il faudrait aller au loin, faire plusieurs milles, pour trouver quelqu'un qui vaille Jussi. Je puis le nommer le premier des jeunes gens qui aient jamais promené la charrue sur la terre, manié la faucille ou la hache. Il est le roi pour les ouvrages de bois; grande est son adresse à forger le fer[1]. Il a des champs, des prés, des forêts réduites en cendres, du bois en quantité, des brebis grasses, beaucoup d'argent.

« Seulement l'existence semble maintenant insupportable au brave jeune homme : sa demeure lui semble vide; car il lui désire une hôtesse[2]; il ne peut plus vivre sans une femme à ses côtés. C'est pour cela qu'il est venu te trouver, Pavo, il veut te demander pour femme ta fille, la belle Anna. As-tu entendu mon discours; as-tu médité ma proposition?[3] »

L'amoureux s'avance ensuite et offre des ca-

---

1 Dans le *Kalewala*, XV^e runa, tout en insistant sur les richesses de son gendre, Louhi commence par dire « qu'il est le plus habile des ouvriers, le plus célèbre des batteurs de fer. » — Et même avant de lui accorder la main de sa fille, elle lui avait fait forger un *sampo*. (III^e runa.)

2 C'est l'expression même du *Kalewala*, II^e runa : « Louhi, l'hôtesse de Pohjola. »

3 BERNDTSON, *Den gamles minnen, Bilder fran finska skogsbygden*.

deaux aux plus proches parents, ainsi qu'à la mère et au père de sa bien-aimée. S'ils sont acceptés, il est admis comme fiancé et il peut aller dans la chambre voisine chercher sa future épouse. On célèbre les fiançailles dans le cimetière comme si l'on voulait rappeler à la jeunesse, ivre d'espérance, la briéveté des joies de la vie. Quand cette cérémonie est accomplie, la fiancée s'en va avec une femme, chargée de parler pour elle, dans les maisons de son village. L'avocat féminin, au lieu de manifester une gaîté folle, insiste énergiquement sur les chagrins d'une fille obligée de quitter l'heureux asile de sa jeunesse, pour se dévouer aux angoisses de la maternité. On a vu quelle impression fait sur les Finnois cette idée, d'ailleurs si juste. Aussi chacun, pour montrer toute sa sympathie à la fiancée, lui offre-t-il un présent proportionné à sa fortune, témoignage expressif de la fraternité qui unit les membres d'une même paroisse. Les jeunes personnes riches ne se dispensent pas de cette collecte; car elles considèrent les cadeaux de leurs amies et les vœux qui les accompagnent comme une espérance et un gage de bonheur.

Quoique les noces soient somptueuses, une pensée de tristesse trouve encore le secret de s'y faire jour. La couronne dorée que porte la fiancée, doit être empruntée le matin et rendue le soir, comme si les plus douces splendeurs de l'existence ne pouvaient durer qu'un seul jour! Quand, à la fin du repas, la mariée s'avance pour verser cordialement de la bière à tous les convives, plus d'une

femme, éprouvée déjà par de longues douleurs, croit voir pâlir sur son front l'éclat du diadème que la jeune épouse doit déposer avant de franchir le seuil de sa nouvelle demeure.

Hélas! combien de fois ces tristes pressentiments se réalisent! Les poètes finlandais ne l'ignorent pas. Je n'en veux citer qu'une preuve, le chant d'une femme transportée loin de sa terre natale et qui se plaint de la tristesse de son exil. Ce petit poème est tiré du *Kanteletar*.

« Autrefois je promettais de chanter, quand je viendrais dans ce pays, de chanter avec joie, comme l'oiseau du printemps, quand je serais sur la bruyère et sur la grève, ou dans le sein des bois.

« Lorsque je reviens de la fontaine, j'entends la voix de deux oiseaux. Si j'étais moi-même un oiseau, si je pouvais chanter, moi, pauvre femme, je chanterais sur chaque rameau, je réjouirais chaque buisson.

« Je chanterais surtout quand je verrais un pauvre être affligé, et je me tairais à l'aspect de ceux qui sont riches et heureux.

« A quoi reconnaît-on la douleur? Ah! la douleur est facile à reconnaître. Celui qui souffre se plaint timidement; celui qui est gai triomphe.

« Qu'a-t-on pensé de moi et qu'a-t-on dit, quand on m'a vu prendre un époux hors de mon pays, tourner le dos à ma demeure? Sans doute on s'est demandé si je vivais trop bien dans ma demeure, si mon repos était trop long et mon sommeil trop doux.

« A présent me voilà sur une autre terre, dans des lieux inconnus.

« Mieux vaudrait trouver un peu d'eau dans mon pays que de boire sur un sol étranger la meilleure bière dans une cruche d'argent.

« Si je pouvais avoir, comme tant d'autres, un cheval à atteler à un traîneau, si je pouvais avoir un harnais et des rênes, je prendrais les rênes d'une main légère, et j'irais, j'irais en toute hâte, et je ne m'arrêterais pas avant de voir les champs de Savolex et la fumée du toit de mon père. »

Mais quelles que soient les épreuves de la vie conjugale, les regrets qui poursuivent l'épouse éloignée de la terre natale, la mère oublie auprès d'un berceau et ses ennuis et ses douleurs :

« J'aime à chanter pour mon enfant, je cherche avec joie de douces paroles pour mon petit trésor. Faut-il lui dire un chant de berceau ou un chant de bergère que ma mère connaissait déjà, que ma mère m'a appris quand elle m'asseyait devant sa quenouille? Je n'étais pas alors plus haute que son rouet, je n'atteignais pas aux genoux de mon père.

« Mais pourquoi répéterais-je les chansons de ma grand'mère ou celles de ma mère? J'en ai moi-même assemblé plusieurs; sur chaque sentier j'ai trouvé un mot, sur chaque bruyère j'ai pensé à un sujet, j'ai pris mes vers sur chaque branche de la forêt, je les ai recueillis sur chaque buisson.

« La gelinotte est belle à voir sur la neige, l'écume de la mer est blanche sur le rivage. Plus beau est mon petit garçon, plus blanc est mon petit amour.

« Le sommeil est à la porte, et demande : « N'y a-t-il pas ici un doux enfant au maillot, un joli garçon dans son lit?

« Viens, heureux sommeil, près de son berceau ; enlace l'enfant, mets-toi sous la couverture.

« Balançons, balançons, le petit fruit des champs[1], berçons la légère feuille des bois. C'est un enfant que je berce, c'est un berceau que je balance.

« Mais, hélas! combien celle qui lui a donné le jour, sait peu si l'enfant qu'elle berce ainsi sera sa joie dans l'avenir, son soutien dans la vieillesse!

« Non, jamais, malheureuse mère, tu ne dois attendre ton soutien de l'enfant que tu élèves.

« Bientôt il sera loin, il ira ailleurs avec ton espérance. Peut-être la mort s'emparera-t-elle promptement de lui? Peut-être sera-t-il soldat, exposé au tranchant des armes, au feu du canon. »

Dans ces dernières réflexions se montre le génie timide et mélancolique des Finnois. Mettez à la place d'une mère finlandaise une femme douée des instincts belliqueux de la France, vous l'entendrez chanter :

Son œil le dit, il est né pour la guerre,
De ses lauriers comme je serai fière!
Il est soldat . . . le voilà général,
Il court, il vole, il devient maréchal.
Le voyez-vous au sein de la bataille,
Le front radieux, traverser la mitraille?
L'ennemi fuit, tout cède à sa valeur.

---

1 Cette métaphore rappelle celles du *Kalewala.* — Dans la VIII[e] runa, une mère appelle son enfant « ma pomme d'or. »

Sonnez, clairons! car mon fils est vainqueur.
En attendant sur mes genoux,
Beau général, endormez-vous[1].

Parmi ces chansons de nourrice, on remarquera le chant qui commence ainsi : « Dors, dors, doux oiseau de la prairie, prends ton repos, rouge-gorge, prends ton repos; Dieu te réveillera dans son bon temps : il t'a préparé un joli rameau pour t'y reposer; un rameau agréablement voûté avec deux feuilles de bouleau, » etc.

Je n'en finirais pas si je voulais vous faire connaître, ma chère amie, toutes les merveilles de la poésie populaire de ce pays. « Il semble que chaque habitation, dit très-bien M. Léouzon-le-Duc, soit comme un sanctuaire où le génie de la poésie se plaît à rendre des oracles... les femmes aussi sont poètes[2], elles composent en travaillant.[3] »

Dans les villes, à Abo, à Viborg, à Helsingfors, on s'intéresse sans doute vivement à la poésie nationale des Finnois; mais les œuvres des poètes et des romanciers du XIX<sup>e</sup> siècle sont lues avec plus d'intérêt que les chants primitifs du *Kalewala* et les ballades naïves du *Kanteletar*. Les dames de Helsingfors rappellent à l'étranger avec un légitime orgueil que Mlle Frédérika Bremer, le populaire auteur

---

1 NETTEMENT, *Près d'un berceau.*

2 La faculté poétique, qui a été tant de fois constatée dans ce livre chez les femmes de l'Europe orientale, a été complétement refusée aux paysannes de l'Occident, que des préjugés enracinés présentent comme très-supérieures du côté de l'intelligence et de l'imagination.

3 LÉOUZON-LE-DUC, *La Finlande*, Introduction.

des *Voisins*, est née dans leur province. La comtesse Ida Hahn-Hahn, que j'ai vue à Dresde qu'elle nommerait aujourd'hui *Babylone*[1], a décrit dans son *Voyage en Suède* la contrée qui est devenue la seconde patrie de M^lle^ Bremer[2]. Mais la célèbre romancière n'y a pas perdu le souvenir de sa terre natale : « Au pays où je suis née, auprès des torrents écumeux de Kantua, dit-elle, j'allais souvent, dans mon enfance, pêcher des perles lorsque la chaleur de l'été avait diminué l'eau. Il me semble encore sentir l'onde fraîche et claire mouiller mes pieds; il me semble voir ces coquillages riches de perles[3], que la cataracte jetait çà et là sur le sable. Je les rapportais avec empressement sur la rive et lorsque je trouvais les perles renfermées dans leur sein, quelle joie! »

Une dame de Helsingfors, d'un esprit très-pénétrant, se plaisait souvent à me montrer la profonde différence qui existe entre le talent de M^lle^ Bremer et celui de la comtesse Rostopschine. Cette dame affirmait que le sarcasme cachait chez la comtesse une organisation essentiellement passionnée. Elle avait copié sur son album un petit poème, intitulé le *Sourire*, qui lui semblait confirmer pleinement sa ma-

---

1 En entrant dans l'Eglise romaine, la comtesse a pris l'étrange habitude d'appeler Rome : Jérusalem et la Réformation : Babylone.

2 M^lle^ Bremer n'est pas le seul écrivain de ce pays qui écrive en suédois. C'est, en Finlande, la langue de la littérature.

3 La facilité qu'on a à se procurer ces perles, explique comment on en trouve, en Russie, jusque sur le costume des paysannes.

nière de voir. « M[lle] Bremer, disait-elle, est une intelligence religieuse, qui puise dans une contemplation persévérante de la nature la sérénité qu'elle prodigue à tous ses admirateurs. La comtesse est[1], au contraire, une âme absorbée par les luttes de la vie sociale, une nature ardente qui attache aux affections et aux antipathies naturellement éphémères dont le monde est le théâtre, l'importance exagérée que leur accordent tous ceux qui préfèrent une existence tourmentée, mais variée dans ses manifestations, à la vie paisible, mais monotone, que l'auteur des *Filles du Président* se plaît à peindre. »

Quelle que soit la valeur de cette appréciation, je vous envoie, mon amie, le poème dont M[me] ** a bien voulu me donner une copie :

**LE SOURIRE[2].**

Savez-vous, savez-vous ce que c'est qu'un sourire?
C'est le masque de la douleur;
C'est le brillant décor d'un courageux martyre,
C'est l'égide d'un triste cœur.
C'est la fausse-monnaie et l'orgueilleux mensonge
De ceux qui souffrent ici-bas,
Qui se laissent tuer par le souci qui ronge,
Et ne se rendent pas.

*

Croyez-y au sourire! et que fait une femme
Quand on l'offense ou la trahit?

1 La comtesse vivait encore.

2 Le *Sourire* est adressé à une personne qui reprochait à la comtesse Rostopschine d'être trop gaie.

**Quand l'enfer tout entier gronde et brûle en son âme?**
**Que son cœur saigne? Elle sourit.**
**Elle sourit aussi quand tremblante et pâle**
**De la fièvre et de son courroux,**
**Elle serre dans ses bras sa perfide rivale,**
**Lui cachant ses transports jaloux.**

*

**Elle sourit encore quand pensive et calmée**
**Au sortir d'un combat secret,**
**Elle s'avoue qu'elle n'est pas aimée**
**Et fait taire un trop vain regret.**
**Elle sourit enfin lorsque le Ciel l'inspire**
**Et lui apprend à oublier . . . .**
**Oh! vous ne savez pas ce que c'est qu'un sourire,**
**Vous, qui pouvez le calomnier!!!**

*

M[lle] Bremer et la comtesse Rostopschine m'ont transportée bien loin des temps où les filles de la Finlande offraient leurs vœux aux divinités du *Kalewala.* Dans une cité aussi civilisée que Helsingfors, dans ces réunions où l'on entend retentir à chaque instant mêlés aux noms de Runeberg, de Tegner, de Pouchkine les noms de Lamartine, de Victor Hugo, de Manzoni et de Longfellow, il n'est pas surprenant qu'on oublie sans peine les traditions des temps barbares. La simplicité traditionnelle des habitudes finlandaises s'efface avec les vieux souvenirs. Le luxe de Pétersbourg sert de modèle aux fonctionnaires et à la noblesse. Dans la capitale de « la douce Suomi » les salons sont aussi élégants que dans les grandes villes de l'Occident, et cette société

aristocratique[1], spirituelle et réellement éclairée, ne rappelle nullement les mœurs rudes décrites avec un certain charme dans les curieuses légendes du *Kalewala*. Je dois même ajouter que l'Université de Helsingfors est devenue le centre d'une vie intellectuelle très-active. Le grand-duc héritier[2], nommé en 1826 par l'empereur Nicolas chancelier de cette Université, a beaucoup contribué à la renaissance de la vieille littérature nationale. C'est à lui qu'on doit la création d'une chaire de langue et de littérature finnoises; c'est lui qui a protégé l'Académie de littérature indigène et qui a fourni aux frais des expéditions scientifiques, entreprises par des savants finnois, les Cygnæus, les Wallin et les Castrèn. Ce dernier a surtout rendu d'immenses services à la science, en approfondissant les idiomes finno-mongols. La Finlande n'a pas été ingrate. Aussi a-t-elle célébré avec enthousiasme, le 18 janvier 1851, la vingt-cinquième année de la nomination du grand-duc Alexandre au poste de chancelier de l'Université de Helsingfors.

---

1 La société se divise en deux fractions, société bourgeoise et société aristocratique. Comme dans tous les pays dont l'organisation rappelle le moyen-âge, ces deux sociétés ne se mêlent point.

2 Aujourd'hui Alexandre II.

## LETTRE III.

### LES LAPONNES.

*Helsingfors.*

Avant de venir dans ce pays, j'avais déjà vu beaucoup de familles laponnes. A Pétersbourg, on regarde avec intérêt ces nomades campés sur les glaces de la Néva, et l'on s'étonne de ne pas voir en eux ces nains dont on a fait de si grotesques peintures. Appartenant, comme les Finlandais, au rameau finnois proprement dit, les Lapons sont de taille moyenne, sans avoir rien de bien remarquable que leur laideur. En Finlande on peut, à chaque instant, s'assurer de ce fait, et sans pénétrer dans leur triste pays, étudier leurs mœurs originales.

La Laponie, dont les deux tiers sont aujourd'hui russes[1], est une des plus lugubres régions du globe, et la rigueur du climat est la principale cause qui a empêché les Lapons de se civiliser comme leurs frères des provinces baltiques et de la Finlande. L'hiver dure huit mois et le mercure gèle fréquemment en plein-air. Sur le plateau central les vents sont d'une violence excessive qui ajoute aux rigueurs de la mauvaise saison. Le dégel a

---

1 La Laponie russe forme deux cercles, Kola et Kémi, l'un compris dans le gouvernement d'Archangel, l'autre annexé au grand-duché de Finlande.

quelque chose d'effrayant. Lorsque les puissants fleuves roulent dans les vallées les masses brisées des glaces, on croirait assister à une scène du chaos. Le rapide été dont jouit la Laponie, n'a pas non plus beaucoup de charmes. Pendant soixante-deux jours on voit le seigle et l'orge, les seules céréales de la contrée, se lever, jaunir, mûrir et tomber sous la faux. Cet été, qui fait naître une multitude d'insectes malfaisants, ignore la fraîcheur du soir et le repos des nuits; car le soleil reste alors perpétuellement sur l'horizon. Si vous aviez vu comme moi, à Pétersbourg, ces nuits étranges du pôle, vous comprendriez mieux la pénible impression qu'elles font éprouver.

La Laponie qui semble si triste aux voyageurs venant de la Finlande, ne produit pas la même impression sur les hommes qu'elle nourrit. Je doute pourtant qu'ils fassent beaucoup de cas de leurs belles cataractes qui grondent dans la solitude, et que les nappes écumantes de l'Alten et du Kémi disent beaucoup de choses à leur imagination. Les mousses et les lichens qui couvrent les rochers et les plateaux élevés leur paraissent beaucoup plus dignes d'intérêt, parce qu'ils servent de nourriture à leurs rennes. Cette modeste végétation forme, en été, un tapis tellement épais qu'on croirait marcher sur une toison de laine.

Un sol aussi ingrat n'est pas fait pour des agriculteurs. Aussi les Lapons sont-ils presque tous pasteurs ou pêcheurs. Les rivières du nord fourmillent de poissons, et le renne, qui sert à ce pays de

vaches et de chevaux, paît volontiers les immenses prairies couvertes du lichen qui porte son nom. Une plaine à fond de roche, tapissée de cette espèce de cénomyce, se nomme « un pré » en Laponie. Malheureusement, le troupeau vagabond et récalcitrant n'y reste pas facilement paisible. Les rennes se dispersent volontiers dans les bois et fatiguent par leur humeur inquiète les chiens et les bergers.

La vie des Lapons nomades est donc très-dure. Malgré leur indolence naturelle, ils sont obligés à une perpétuelle activité et à de laborieuses pérégrinations. Mais on dirait que, chargés de surveiller les pétulants quadrupèdes qui sont leur principale ressource, ils en ont pris le caractère. Un seul mot met un Lapon en fureur. Pourtant le proverbe « mauvaise tête et bon cœur » n'a point ici d'application. Egoïste, dur et trompeur, tout Lapon se figure que l'humanité lui ressemble. Il se défie donc de tout le monde, de ses compatriotes comme des étrangers. Servile envers les puissants, il est impitoyable envers les faibles. Quoiqu'il ait embrassé la foi orthodoxe dans la Laponie russe et le protestantisme dans la Laponie suédoise, le christianisme n'a point transformé ce cœur plus dur que les rochers du Finmark.

Aussi toutes ces passions sont-elles uniquement matérielles. Il ignore même le nom de l'amour qui est remplacé dans sa langue par une expression grossière. Le tabac et les satisfactions gastronomiques sont, à peu près, ses seuls plaisirs. Or, son ordinaire n'est pas aussi mauvais qu'on se le figure

généralement. La chasse lui procure du gibier de toute sorte. L'été, le pays se remplit d'oiseaux aquatiques, qui couvrent les îles de leurs œufs; l'intérieur se peuple d'excellentes espèces de gallinacés, tels que la poule de neige, la perdrix blanche, la gelinotte et les coqs de bruyère du nord. Le renne fournit une viande très-supérieure à celle du mouton et un lait excellent. Le fromage fabriqué avec ce lait est le meilleur qu'on connaisse. Un Lapon ne néglige pas non plus d'exploiter le règne végétal, qui lui offre, outre les choux et les raves, les racines de l'angélique, ainsi que les tiges du *fungus* et les fruits de plusieurs arbustes à baies qui sont l'orgueil de la flore laponaise[1]. Avec toutes ces ressources, auxquelles il faut ajouter d'excellent poisson, il n'est point étonnant qu'on apprécie dans ce pays les distractions gastronomiques auxquelles les peuples méridionaux se montrent généralement indifférents. Mais la plus grande joie que puisse éprouver le Lapon, celle qui lui fait oublier la gourmandise, l'eau-de-vie et même le tabac, vient de la possession de quelques roubles. L'*auri sacra fames* possède la Laponie entière. Aussi, quand un habitant de ce pays veut se marier, met-il bravement de côté toute considération sentimentale. On peut dire, en général, que le Lapon sacrifie sans hési-

1 Les fruits du *rubus arcticus* sont les plus estimés des gourmets. Ceux du *rubus chamœmorus*, qui couvre peut-être 400 à 500 lieues, joignent à une saveur agréable une vertu anti-scorbutique. Le fruit de l'airelle canneberge et d'autres espèces voisines se perfectionne même dans ce climat.

tation tous ses goûts à son intérêt. Autrefois esclave des *noaaids* (sorciers), il s'en détache de jour en jour, parce qu'il a remarqué que ces magiciens ont besoin pour arriver à l'extase d'une quantité énorme de tabac et d'eau-de-vie[1]. On le verrait encore plus aisément renoncer à une jeune fille qui n'aurait que de la beauté et un bon caractère. Il cherche donc autour de lui, quand il songe à se marier, non pas la plus jolie personne, mais celle qui doit hériter, à la mort de ses parents, d'un nombre satisfaisant de rennes et d'une ample provision d'ustensiles si nécessaires à ces pauvres ménages. Une fois son choix arrêté, il se rend chez les parents de la fille avec celui qui doit lui servir d'avocat. L'orateur se présente seul, tandis que l'amant reste discrètement à la porte. L'ami, après avoir fait part de sa mission à la famille, présente au père un verre d'eau-de-vie, et si celui-ci l'accepte, il fait comprendre qu'il approuve le mariage pour lequel on vient solliciter son consentement. Le jeune homme est alors invité à entrer, et il offre à la fille une bourse en cuir avec un anneau en argent doré, et un vêtement neuf à ses parents. Si la famille, après avoir consenti, vient à changer d'avis, toutes les dépenses qui ont été faites, même celles relatives aux objets consommés, restent à sa charge, et elle est, en outre, obligée de restituer les cadeaux. Aussitôt que les parties se sont accordées, le garçon obtient la permission de

1 La Laponie était considérée par les anciens Finnois comme un des centres de la science magique. Aussi le *Kalewala* y place-t-il la demeure de la fameuse sorcière Louhi.

faire sa cour. Toutes les fois qu'il profite de cette autorisation, s'il n'a pas une grande confiance dans son éloquence, il a soin d'apporter à sa bien-aimée du tabac ou de l'eau-de-vie.

Le jour des noces arrivé, l'accordée paraît dans ses atours; son habit est, à peu près, le même que celui qu'elle porte ordinairement, c'est-à-dire qu'elle a, en hiver, des culottes de drap et une pelisse de peau de renne, et, en été, une espèce de longue blouse en toile ou en laine. Mais le bonnet décoré d'ornements de fils d'étain est mis de côté. La fiancée laisse flotter sur ses épaules sa noire chevelure, qui n'est retenue, la plupart du temps, que par un bandeau de différentes étoffes et, quelquefois, par un filet. La cérémonie du mariage est suivie d'un festin frugal, et les convives aisés donnent aux époux quelque argent, un renne ou un meuble. Le gendre reste habituellement un an chez son beau-père pour l'aider dans ses travaux, et, à la fin de l'année, il se retire dans sa tente, s'il fait partie des Lapons nomades, avec le troupeau de rennes que le père consent à céder à sa fille en la mariant.

La vie des femmes est loin d'être douce, parmi ces nomades. Elles accouchent sans médecin et en se suspendant par les bras à une corde tendue entre deux piquets. Elles n'ont point de garde-malade, et si elles sont d'une faible constitution, jamais de nourrices. Les langes sont remplacés dans le berceau de leur enfant par une simple couche de mousse. Ce berceau n'est lui-même qu'un tronc d'arbre creusé, aminci par le bas et évasé par le haut. En voyage,

les Laponnes le portent sur les épaules retenu par une courroie de cuir et le plantent debout quand elles s'arrêtent. Dans ces pénibles pérégrinations, accomplies, en hiver, à travers les ténèbres, sous un ciel qui congèle le mercure et, en été, sous le poids d'une chaleur intolérable, au milieu d'une multitude de moustiques altérés de sang, les enfants sont exposés à toute espèce de souffrances. Aussi, les mères étant peu fécondes, ce peuple diminue-t-il sensiblement. Il ne pourrait échapper à la destruction qu'en renonçant à la vie nomade. Le succès qu'ont obtenu, avec l'appui du gouvernement, les défrichements entrepris par les Lapons des districts méridionaux les décidera probablement à renoncer à leur existence errante et à leur *kota*.

La tente ou *kota* est formée d'un faisceau pyramidal de pieux que recouvre une pièce d'étoffe de laine grossière et épaisse. On ménage au haut une ouverture pour laisser passer la fumée. De cette ouverture descendent des chaînes de fer qui tiennent les chaudrons et les pots suspendus au-dessus du foyer. Des peaux de rennes, étendues sur des branches de bouleau, servent de siége le jour, et, la nuit, se transforment en lits. On y ajoute des matelas et des couvertures faites avec la mousse d'ours. Quand il s'agit de dormir, le père et la mère prennent la place d'honneur, puis viennent les enfants, les hôtes, les domestiques et les chiens.

Les Lapons pêcheurs n'ont pas à souffrir les mêmes inconvénients que les nomades. Ils demeurent dans des huttes de bois ou dans des cabanes

en terre, bâties dans le voisinage des eaux. Malheureusement, le rude et interminable hiver de la Laponie les expose à de cruelles privations.

Quant au villes, elles ont encore très-peu d'importance. En 1602, Charles IX, roi de Suède, fonda Torneä, qui n'a guère maintenant que 550 habitants avec une garnison de Kosaks. Depuis que les deux tiers de la Laponie ont été cédés à la Russie par les traités de 1815, Haparanda tend à supplanter Torneä. Haparanda, qui a une population d'environ 300 âmes, est une bourgade assez animée, mais les bourgeoises de cette localité sont obligées à de grandes précautions pour défendre leur nez contre les rigueurs de l'hiver. Malgré la profonde obscurité de cette saison[1], leurs yeux ne peuvent supporter sans voile le contact de l'air. Cependant, il existe sur les bords de la mer Glaciale des contrées plus désolées encore où vivent, — je devrais dire végétent, — les sujets de l'empire les plus maltraités par l'impitoyable nature du nord.

---

1 Si, en été, les Lapons ont des jours sans nuit, en hiver, ils ont des nuits perpétuelles.

## LETTRE IV.

FINNOISES DES BRANCHES PERMIENNE. BULGARE ET OUGRIENNE.

*Helsingfors.*

Les Finno-Mongols, — trop souvent mis de côté par vos écrivains occidentaux, — occupent sur le globe des territoires immenses. Tandis que cette race innombrable, partie du plateau central de l'Asie, poussait au sud le rameau thibéto-dravidien[1], le rameau turco-tatar se prolongeait vers l'ouest; le rameau mongolo-mandchou dans la direction de l'est, et le rameau finno-samoïède[2], qui semble, par ses entrecroisements avec le rameau mongolo-mandchou, avoir donné naissance à la famille eskimaue et même aux Peaux-Rouges d'Amérique, se développait vers le septentrion. Je vous ai déjà parlé, mon amie, des nations finnoises proprement dites, mais les Finno-Samoïèdes tiennent une si grande place en Russie que nous allons encore les retrouver dans d'autres régions de l'empire.

La branche permienne des Finno-Samoïèdes comprend les Zyréniens, les Permiens et les Votiaks.

Les premiers, qui ont adopté la langue russe,

1 Dans le Thibet, l'Hindoustan primitif et l'Indo-Chine.

2 Qu'on nomme aussi race boréale.

s'étendent sur les rives de la Kama supérieure et dans le gouvernement de Viatka, gouvernement situé dans la Russie orientale. Les Permiens venus du pays de Biarmaland, près de la mer Blanche, forment aujourd'hui une partie de la population du gouvernement de Perm, qui fait, comme celui de Viatka, partie de la Russie orientale. Ils ont presque tous abandonné le paganisme et s'occupent uniquement d'agriculture. Les Votiaks, qui appartiennent au gouvernement de Viatka, sont une nation paisible, composée de cultivateurs laborieux, qui rappellent à beaucoup d'égards les Finlandais. Ils s'occupent, outre l'agriculture, de chasse et de l'éducation des abeilles, tandis que leurs femmes filent et tissent. Les Votiaks ne parlent point le russe et un certain nombre d'entre eux sont restés attachés au paganisme. En étudiant la condition de ces derniers, on peut constater aisément l'influence du christianisme sur la condition de notre sexe. Les Votiaks païens achètent leurs femmes et ont conservé la polygamie qui condamne la famille à une éternelle enfance.

La branche bulgare comprend les Tchérémisses, les Mordwines, les Tchouvaches, les Vogouls et les Ostiaks[1].

Les Tchérémisses[2] qui se nomment eux-mêmes *Mara* (les hommes), habitent sur la rive gauche du

---

1 Ces derniers mêlés de sang tatar.

2 Madame FUCHS, femme d'un conseiller d'Etat, guidée par un désir légitime d'étendre le cercle des connaissances ethnologiques, a pris le parti de résider assez longtemps parmi les Tchérémisses et les Tchouvaches, dont elle a approfondi les traditions et les usages. Ses

Volga moyen[1]. Le moine Nestor en faisait déjà mention et les chroniqueurs russes en parlent comme d'excellents archers, qui opposaient aux Moscovites une énergique résistence. Après avoir subi successivement l'influence des Bulgares, des Permiens et des Slaves, ils ont embrassé le christianisme au temps de Catherine-la-Grande, sans renoncer toutefois à toutes les pratiques païennes. Chaque femme tchérémisse conserve au fond du cœur la crainte de Kramati, malin esprit que redoutaient ses pères. Mais on lui interdit l'entrée de l'enceinte entourée d'arbres, où, dit-on, les hommes font encore couler en l'honneur de Kramati le sang des poulains et des agneaux. Les Tchérémisses n'ont pas seuls gardé le souvenir du culte de leurs pères. Dans l'église romaine on retrouve une partie des rites du paganisme latin ainsi que l'a prouvé le savant Anglais Midleton[2]. Les Slaves n'ont pas non plus oublié tout-à-fait leurs vieilles divinités. Le nom de Lada, qui était la déesse de l'amour, se rencontre encore dans les chants et dans les danses de certaines parties de la Russie. Le 23 juin, jour consacré à célébrer par de grands feux la fête de Kupala, dieu des fruits de la terre, les jeunes villageois de quelques parties de la Pologne et de la Russie en allument encore en l'honneur de saint Jean-Baptiste, dont la solennité tombe

---

notes, rédigées sous la forme de lettres à son mari, ont été imprimées en 1840.

1 Le Volga est un fleuve immense qui arrose la Russie orientale.

2 Dans ses *Lettres sur Rome*, 1723, il établit la conformité du paganisme avec le catholicisme.

le lendemain et qu'ils nomment Jean-Kupala. Le 24 décembre, vigile de Noël, s'appelle encore dans certains endroits de la Russie fête de Kolida, dieu des festins, qu'on fêtait ce jour-là. Les souvenirs païens des Tchérémisses n'ont pas, heureusement, d'influence sur leur caractère. Leur air honnête et bon n'est pas, dit-on, trompeur. On les distingue aisément des Russes à cause de leur teint très-foncé et de leurs cheveux noirs lustrés. Ils sont vêtus d'un *caftan* de toile grossière qui descend jusqu'à la plante des pieds, ils portent un pantalon qui est aussi de toile et une écharpe autour des reins. Le costume des femmes, qui sont petites et laides, n'est pas fait pour les embellir. Leur teint est encore plus foncé que celui des hommes, et leur propreté laisse beaucoup à désirer[1]. Leur habillement se compose d'une longue robe de laine blanche (*meshar*), ornée en bas d'une bordure noire; d'une chemise (*togora*); d'un caleçon en toile (*jelasch*) et de *lapti*, sandales en écorce d'arbre[2]. Elles enveloppent leurs jambes, ainsi que les hommes, d'un morceau de laine noire (*tschtir*). Elles suspendent à leur cou de larges colliers en perles de verre, entremêlées de pièces de monnaie et de rubans. Elles portent aux doigts des anneaux d'une forme particulière, auxquels certains caractères donnent l'apparence d'une amulette. Une femme tchérémisse qui oserait se montrer nu-pieds serait déshonorée. Après le ma-

1 On évalue les Tchérémisses à 165,000 âmes.

2 Ces sandales servent aussi aux paysans russes.

riage elles cachent aussi soigneusement leur chevelure sous un mouchoir (*scherdan*); car il serait honteux qu'aucun homme et surtout leur beau-père pût l'apercevoir. Dans les grandes occasion elles remplacent le *scherdan* par un bonnet élevé, orné de franges d'or et de monnaies.

Leur condition dans la famille est restée assez dépendante. Comme elles n'apportent d'autre dot que quelques chemises et que leur époux est obligé de donner au père de la fille, pour l'obtenir, une somme (*olon*), qui s'élève parfois jusqu'à 100 roubles d'argent (400 fr.), le Tchérémisse est assez disposé à regarder comme une servante la compagne qu'il a payée si cher.

Les Tchouvaches confinent aux Tchérémisses[1]. Leur type comme leur langue se rapproche quelque peu de la famille turque. En 1792, ils ont embrassé le christianisme et l'on ne trouverait point parmi eux 2000 idolâtres. L'église orthodoxe, que j'ai tant de fois entendu accuser dans votre pays d'impuissance et d'apathie, travaille avec persévérance à la conversion des races païennes. Il est vrai qu'elle n'embouche pas la trompette à chaque instant et qu'elle n'imprime pas des *Annales de la propagation de la foi* comme votre clergé. Je crois que les Français agiraient sagement si, au lieu de jeter chaque année 4,000,000 de francs dans les coffres de la propagande, ils s'occupaient de conquérir à la science

1 Le chiffre des Tchouvaches s'élève à près de 430,000. On en trouve 30,000 dans le gouvernement de Kasan (Russie orientale).

et à la civilisation chrétiennes tant de populations qui vivent sur leur propre sol dans l'ignorance et dans la superstition. Je sais bien qu'on objecte que les nouveaux convertis conservent, en Russie, comme les Tchouvaches, la plupart des rites idolâtriques, mais les barbares baptisés après la grande invasion germanique n'ont-ils pas légué à leurs fils des croyances assez grossières, et ces croyances n'ont-elles pas encore, dans plus d'un Etat de l'Occident, les plus profondes racines? C'est déjà un grand progrès pour les Tchouvaches et autres nations pareilles d'être entrées dans la société chrétienne. Si vous entendiez ces gens-là raisonner sur le mariage, vous seriez étonnée, ma chère amie, de la différence entre leurs idées et les opinions païennes. Ils disaient à Madame Fuchs, qui a fait une étude approfondie de leurs mœurs : « Nous regarderions comme une honte de marier nos jeunes gens dans leurs villages; des étrangers pourraient croire qu'ils se sont connus avant le mariage. Or, vous comprenez quel péché ce serait. C'est fort mal d'épouser une jeune fille qu'on a vue tous les jours; il n'y a pas de bonheur à attendre d'une pareille union. » On pousse si loin cette théorie que les parents, qui ont un garçon à marier, s'efforcent de découvrir une fille qu'il n'ait jamais rencontrée. Lorsque les deux familles sont convenues d'unir leurs enfants, la jeune personne, voilée des pieds à la tête, se rend, à cheval ou en voiture, à la maison du fiancé. Lorsqu'elle a pris place à table, son beau-

père lui enlève le voile et dit à son fils : « Regarde la lumière! Bonheur en pains et en enfants! »

Les femmes tchouvaches ont les qualités de leurs maris qui sont doux, complaisants et soumis. Mais elles sont d'une timidité puérile et s'enfuient dès qu'on essaie de les aborder. Moins laborieuses et plus sales que les Tchérémisses, elles concentrent toutes une partie de leur activité sur leur poulailler; car cette peuplade embarque tous les ans sur le Volga plusieurs millions d'œufs destinés à Pétersbourg. La cuisine n'est pas assez délicate pour leur demander beaucoup de soins, leurs maris mangeant volontiers le renard, la martre, etc., et une espèce de poisson, très-commun dans le Volga et que les Russes dédaignent, quoiqu'ils ne soient point difficiles, même dans les classes supérieures.

Leur costume est à peu près le même que celui des Tchérémisses. Les jeunes filles vont tête-nue. Mais les femmes réunissent leurs cheveux en deux tresses et les recouvrent d'un mouchoir. Elles portent, comme leurs maris, une espèce de blouse blanche, arrêtée à la taille par une ceinture. Un bout de cette ceinture pend par derrière et se termine par des broderies en fil noir et des houppes noires.

Les Mordwines, vivant sous un ciel plus clément, forment la peuplade la plus robuste et la plus nombreuse [1] du groupe ougrien. Etablis sur les bords

---

1 Ils se composent de 480,000 âmes.

de l'Oka[1] et de la Sura, ils s'avancent jusque dans la Tauride (Russie méridionale). L'historien Jornandès en fait déjà mention et il en est plus d'une fois question dans les auteurs byzantins. Moins entêtés que les Tchérémisses et les Tchouvaches, doux, actifs, honnêtes et hospitaliers, ils ont plus aisément adopté les usages slaves, tout en mêlant comme les autres ougriens des rites de leur ancienne religion au culte chrétien. Le costume des hommes diffère peu de celui des Russes; mais les femmes s'habillent d'une manière toute particulière. Leur coiffure a l'air d'un shako sans visière. Leur cou est entouré de plusieurs rangs de perles fausses. Par-dessus une chemise de toile à manches courtes et qui tombe jusqu'au milieu du mollet, elles passent une autre chemise tailladée des deux côtés, étroite par le haut, descendant aux genoux et dont les ourlets sont partout brodés de laine rouge et bleue[2]. Sur le devant, comme du côté opposé. deux autres bordures un peu plus larges descendent parallèlement jusqu'aux genoux. La taille est serrée par une ceinture. Le dimanche, elles remplacent leurs souliers par des bottes.

C'est à la branche ougrienne qu'il faut rapporter les Ostiaks-Ougriens[3] et les Vogouls, dont la pa-

1 Rivière qui naît dans le gouvernement d'Orel (Grande-Russie) et se perd dans le Volga, à Nijni-Novgorod (Grande-Russie).

2 La tunique ou blouse blanche est le costume essentiel des femmes du groupe ougrien.

3 Les Ostiaks-Ougriens doivent être distingués des Ostiaks du Yénisséi et des Ostiaks-Samoïèdes.

renté est révélée par le nom de *Mansi*, que se donnent ces deux populations. Les Vogouls, qui ont conservé les habitudes de Nemrod, habitent, quand ils ne sont pas nomades, sur les montagnes de l'Oural. Les Ostiaks-Ougriens, craintifs et superstitieux, d'une intelligence bornée, mènent une existence misérable et pénible. Une égalité complète règne parmi les Vogouls. Cette égalité ressemble même beaucoup au communisme. Celui qui n'a pas de quoi vivre va s'établir sans cérémonie dans la cabane de son voisin et il y prend sa part du dîner qu'il y trouve. Les hommes sont vêtus comme les paysans russes. Les femmes qui sont loin d'être laides, malgré la petitesse de leurs yeux, font des chemises avec la toile qu'elles tissent en fil d'ortie, plante qui se récolte en septembre. Malheureusement, elles ont pour l'eau-de-vie une passion désastreuse qu'elles transmettent à leurs enfants en bas âge.

Fixés sur le territoire d'Obdorsk, en Sibérie, dans le gouvernement de Tobolsk, les Vogouls paient à la couronne leurs contributions en pelleteries. Leurs mœurs et leur religion offrent une analogie frappante avec celles des Samoïèdes, peuple dont je vous parlerai prochainement et qui forme la transition entre les Finnois et les Tongouses, nation appartenant au rameau mongolo-mandchou de la race finno-mongole.

---

## LETTRE V.

### LES SAMOIÈDES.

*Helsingfors.*

Les débris des Samoïèdes qui composaient jadis une population importante dont les restes sont répandus depuis la mer Blanche jusqu'au golfe de Khatangha, au-delà du Yénisséi, et depuis la mer Glaciale jusqu'aux montagnes de Sayansk. Les *toundras* (déserts glacés), sont leur lugubre domaine. Chaque jour leur condition devient plus dure, à mesure que le nombre de leurs rennes diminue. Cette race, dont la langue est alliée de très-près à la langue finnoise, est à la veille de disparaître.

L'illustre philologue finlandais, enlevé trop tôt à la science [1], Castrèn, qui me sert constamment de guide dans la classification, — avant lui incompréhensible, — des peuples de la race finno-mongole, avait cru devoir étudier d'une manière spéciale [2] une famille humaine dont il ne restera bientôt qu'un souvenir [3]. L'invasion des Turcs [4] dans leur première patrie pa-

---

1 En 1852, à l'âge de 45 ans.

2 C'est à Castrèn qu'on doit la *Grammaire samoïède* en allemand.

3 Voyez Alexandre CASTRÈN'S *Ethnologische Vorlesungen über die Altaischen Völker*.

4 Plusieurs nations de cette race vivent encore en Russie. Tels sont les Nogaïs, les Baschkirs, etc.

raît avoir obligé les Samoïèdes à se réfugier dans les contrées désolées de l'Europe et de l'Asie où une nature impitoyable travaille à les décimer.

Les Samoïèdes qui se divisent en plusieurs branches[1], ont subi profondément l'influence du pays où ils vivent. En Asie, leur taille est au-dessous de la taille moyenne. Mais en Europe elle est plus élevée; on en trouve même qui ont six pieds. Ils ont les jambes courtes, le visage plat, les yeux petits, le nez si enfoncé que le bout ne dépasse point la machoire supérieure, la bouche énorme, les lèvres minces, les cheveux noirs, rudes et luisants qui pendent sur les épaules, les oreilles grandes et élevées, le teint basané et point de barbe. Leur intelligence correspond à leur extérieur[2]. Le gouvernement russe n'a pu parvenir, jusqu'à présent, à faire entrer les Samoïèdes dans l'Eglise orthodoxe. Tous les efforts de l'archimandrite Benjamin ont échoué. L'empereur se contente donc de recevoir leur tribu en peaux d'isatis et s'occupe d'assimiler à l'empire par les lois et par la religion des populations plus importantes par leur nombre et par leur énergie. Aussi, quoique le Samoïède se reconnaisse sujet de la Russie, il n'a d'autre législation que quel-

---

1 Trois branches principales et deux secondaires. Les trois branches principales sont : 1° Les Youraks-Samoïèdes ; — 2° Les Tawgy-Samoïèdes ; — 3° Les Ostiaks-Samoïèdes. Les deux branches secondaires sont : 1° Les Samoïèdes du Yénisséi et 2° les Kamassinzes.

2 On a pourtant publié un spécimen de leur littérature. — Voyez *Samojedische Original-Erzählung*, etc.

ques coutumes, sans lesquelles toute société serait impossible.

Ce que j'ai dit de la Laponie est de nature à désenchanter les candides partisans de l'état de nature, toujours disposés à rendre la société responsable des vices et des crimes des hommes. Si, dans l'ordre social actuel, les lois ont tant de peine à protéger les faibles contre les convoitises et le crédit de la puissance, la vie sauvage n'essaie même pas de lui imposer le moindre frein. Tout ce qui n'a pas la force est condamné de plein droit à la servitude ou à l'abrutissement. Aussi, moins un peuple est civilisé, plus la condition des femmes est déplorable. En acceptant le christianisme, les Lapons ont compris qu'ils ne pouvaient laisser leurs compagnes sous le poids des anathèmes insensés du paganisme. Ce progrès, qui en amènera bien d'autres, est encore à faire chez les Samoïèdes. Non-seulement la femme est à leurs yeux une bête de somme, mais ils la considèrent comme un être impur[1], digne de tous les mépris. La superstition leur impose les purifications les plus ridicules.

Ces malheureuses créatures n'ont pas même la liberté des premières années de la vie. On les marie, ou, pour mieux dire, on les vend, à l'âge de dix ans, pour le prix de cent à cent cinquante rennes.

Castrèn, dans ses *Reisen im Norden*, raconte une

---

1 En quoi ils sont d'accord avec le célèbre pape Innocent III, dont M. MICHELET, L'*Amour*, cite un passage vraiment extraordinaire.

noce samoïède et les détails contenus dans son livre donnent une idée fort triste de l'abrutissement des femmes. L'étrange bacchanale qu'il décrit épouvante l'imagination. La cérémonie est précédée d'une multitude de formalités et de conférences. L'eau-de-vie joue un si grand rôle dans ces préliminaires que tout le monde est déjà ivre lorsqu'il faut célébrer le mariage. « Quand j'arrivai, dit A. Castrèn, la fête était si avancée, que la plupart des assistants ronflaient déjà par terre. Ils étaient là, étendus sur le dos, le front nu, la tête enfoncée dans la neige, le visage fouetté par le vent et les flocons. » L'époux était le plus malade; étendu dans la tente comme un cadavre, il resta dans cet état de torpeur tant que durèrent les réjouissances. La mariée, plus solide, vidait résolument son verre. Vers le soir, tous les invités, hommes et femmes, parurent saisis de la fureur bachique la plus extraordinaire. On se battit à coups de poing avec une rage indescriptible. Dans cette affreuse mêlée, on ne tenait compte ni de l'âge, ni du sexe. Tous portaient les marques de la lutte. Si les choses se passaient autrement, la fête semblerait incomplète.

Quoique la polygamie soit en droit illimitée, les Samoïèdes se contentent ordinairement de deux femmes, qu'ils surveillent avec une certaine jalousie. Tandis qu'ils vont pêcher le saumon ou chasser les daims, les loups, les hermines, les martres, les isatis, les rennes sauvages et les oiseaux aquatiques, ou qu'ils sont occupés à se gorger d'eau-de-vie avec une ardeur qui détermine souvent des combustions spon-

tanées, leurs compagnes supportent tous les travaux pénibles. Ce sont elles qui transportent les tentes d'écorce d'arbre qu'elles abattent ou relèvent en une demi-heure. Le ménage et la cuisine leur donnent, il est vrai, peu de mal. La saleté à laquelle sont habitués les Samoïèdes, dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir. Quoique les femmes aient quelques sentiments de pudeur rares dans la vie sauvage, elles ne se sont pas encore élevées jusqu'à l'idée de la propreté la plus vulgaire.

Leur religion est aussi grossière que leurs habitudes. Elles reconnaissent bien un Etre suprême, nommé Num, qui protége les rennes et qui condamne les méchants à la misère et à une mort précoce. Mais les esprits ou *tadebsios* les occupent plus que le Dieu souverain. Ce sont les sorciers ou *tadibes* qui mettent les humains en relation avec ces intelligences capricieuses et rusées. Vêtu d'une chemise de peau bordée de drap rouge, le magicien se sert du tambour[1] pour conjurer les esprits. Les femmes peuvent exercer cette profession. Mais les rapports avec le monde supérieur ne parviennent point, à ce qu'il paraît, à les détacher complétement de la terre.

Aux premiers jours du monde, disait une vieille sorcière à Castrèn, vivait sur la terre un *tadibe* nommé Urier. Urier était le tadibe des tadibes, le sage des sages, le médecin des médecins, le voyant des voyants. C'était un maître comme notre temps

1 On trouve aussi le tambour magique chez les Lapons.

n'en produit plus. Voulait-on rattraper un renne perdu, retrouver un trésor dérobé, rendre la santé à un malade, obtenir la richesse et le bonheur, c'était Urier qu'il fallait consulter. Urier possédait d'immenses troupeaux de rennes, il avait parcouru bien des pays, bien des forêts; mais un jour, fatigué des peines et des injustices d'ici-bas : « Tout va de mal en pis, s'écria-t-il, la race des hommes se dégrade, la mousse disparaît d'année en année, la chasse des bêtes fauves perd son antique honneur; au contraire, le vol, la ruse, toutes les iniquités vont toujours croissant parmi les hommes. Je ne veux pas vivre plus longtemps sur cette misérable terre, j'irai me chercher dans le ciel un séjour meilleur. » Après avoir parlé ainsi, il ordonna à ses deux femmes de leur préparer à tous trois des vêtements, d'arranger aussi de nouveaux harnais pour les rennes, en leur défendant expressément d'y employer aucune étoffe qui eût déjà servi. Quand tout fut prêt, il s'éleva dans les airs sur un traîneau attelé de quatre rennes vigoureux. Les deux femmes le suivaient, chacune sur un attelage particulier. Arrivés à la moitié du chemin, les rennes d'Urier commençèrent à trébucher et à s'incliner vers la terre. Soupçonnant la cause du mal, il demanda aux femmes si, conformément à ses ordres, elles avaient composé seulement d'étoffes neuves et leurs vêtements et les harnais des rennes. La seconde femme avoua qu'elle avait cousu dans sa robe un petit ruban déjà employé à un autre usage, et en même temps elle le suppliait, les yeux pleins de larmes, de la laisser

retourner sur la terre, où elle avait laissé ses deux fils. Elle aimait mieux supporter avec ses enfants toutes les misères d'ici-bas que de jouir sans eux de la félicité du ciel. Attendri par ses prières, Urier permit à sa femme de descendre sur notre globe, puis il repartit pour le ciel avec son autre femme, et il y trouva tout ce que l'homme peut désirer, de magnifiques troupeaux de rennes, des tapis de mousse touffue, des bêtes fauves dans les forêts et les plaines . . . .

Les Eskimaux de l'Amérique russe et de l'Amérique anglaise, auxquels se rattachent probablement les Peaux-Rouges du continent américain, sont, comme les Samoïèdes, une branche dégénérée de la race finno-mongole. Ils vivent au bord de l'océan glacial arctique dans une misère dont aucune description ne saurait donner idée. Rien n'est plus lugubre que l'aspect de l'Amérique russe. Au-dessus d'une rangée de collines, couvertes de pins et de bouleaux, s'élèvent des montagnes nues, couronnées de glaces éternelles, qui souvent s'en détachent et roulent dans les vallées avec un bruit épouvantable, répété par les échos de ces mornes solitudes. Alors les forêts déracinées sont dispersées comme par la tempête, la mer s'émeut et le navigateur, frappé d'épouvante, contemple avec horreur cette rive maudite. Entre les montagnes et la mer s'étend une lisière de terres basses, noires et marécageuses. Ce sol ne produit que des mousses grossières et un gazon très-court. Là vivent les Eskimaux. Petits, trapus et faibles, leur teint est d'un jaune rougeâtre

et sale. Les habitations où végètent leurs femmes sont des huttes de forme circulaire, couvertes de peaux de daim, où l'on n'entre qu'en rampant. Les ménagères de cette affreuse contrée conservent leurs provisions dans des outres remplies d'huile de baleine. Cependant elles possèdent toutes des vases d'une pierre grise et poreuse que les artistes indigènes savent embellir d'ornements élégants; dernier vestige du sentiment des arts dans la région du pôle.

C'est ainsi que la race finno-mongole, qui en Europe se personnifie dans le fier Magyar[1], en Asie dans le Japonais industrieux et dans le Turc guerrier, arrive par une dégradation insensible à se confondre avec les tribus les plus abâtardies du nouveau-monde. La Russie, qui donne des lois aux Esthoniens, aux Finlandais, aux Lapons, aux Samoïèdes, à tant de tribus turco-tatares et mongolo-mandchoues, possède dans ses Etats les types les plus variés de cette famille. Dans les provinces baltiques, les Finnois n'avaient pas attendu son intervention pour s'élever, grâce aux Germains, à une civilisation avancée. Mais il reste encore dans l'empire tant de peuples finno-mongols à civiliser complétement, que la tâche léguée à la Russie est véritablement immense et que si elle s'en acquittait dignement. elle mériterait la reconnaissance de tous les amis de l'espèce humaine.

1 Les Magyars appartiennent au groupe ougrien du rameau finno-samoïède.

# LIVRE V.

# LES FINNO-MONGOLS

## (RAMEAU MONGOLO-MANDCHOU.)

---

## LETTRE PREMIÈRE.

### LES MONGOLES.

*Pétersbourg.*

Les Mongols, dont le nom a été autrefois si redouté en Europe, forment la plus grande et la plus puissante nation de l'Asie centrale. Mais aujourdh'hui, loin d'être, comme naguère, un sujet d'épouvante pour la Russie, les populations mongoles ont, ou bien accepté sa domination, ou sont à la veille de la subir. Des trois familles dont elles se composent, deux, les Bouriates et les Kalmouks, peuvent être regardées comme subjuguées, l'autre, les Mongols orientaux, qui habite le plateau de l'Asie moyenne, est évidemment destinée au même sort. Le caractère même des Mongols les disposait à subir un joug étranger. Ils n'ont rien de la vivacité et de l'énergie des Mandchous. Flegmatiques et mous, ils ont trouvé dans le bouddhisme, dont ils ont augmenté les innombrables sectateurs, un culte

conforme à leurs tendances essentiellement pacifiques[1]. Il serait difficile de reconnaître en eux ces pâtres féroces qui, avant leur conversion à une religion qui compte aujourd'hui 360,000,000 de fidèles, ont fait trembler l'univers civilisé et qui voulaient « rendre au monde sa beauté primitive » en effaçant du sol jusqu'à la trace des monuments et des cités.

Les Bouriates, qui vivent dans le gouvernement d'Irkoutsk et aux environs du lac Baïkal (Russie asiatique), sont la moins importante des trois familles mongoles. Cette nation est connue par son attachement au bouddhisme que le gouvernement russe tolère, comme toutes les autres religions; car dans cet immense empire les orthodoxes vivent à côté des disciples de Zoroastre[2], des partisans du brahmanisme[3], de l'islamisme, du bouddhisme et du chamanisme, qui tous pratiquent paisiblement leurs rites. Une semblable tolérance paraîtra sans doute étrange à Rome ou à Madrid, où les chrétiens eux-mêmes, dès qu'ils n'obéissent pas au pape, sont obligés de se priver de l'exercice de leur religion. Mais l'Église orientale rougirait d'une législation aussi contraire aux droits les plus sacrés de la conscience.

Non seulement les peuples qui n'ont pas embrassé le christianisme vivent en paix chez les Sla-

---

1 Voyez E. BURNOUF, *Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien*, Paris, 1844, in-4; et E. UPHAM, *The history and doctrin of Budhism*, Londres, 1829, in-4.

2 Il en reste encore dans le Chirvan.

3 Madame HOMMAIRE DE HELL a assisté, à Astrakhan, à une cérémonie brahmanique.

ves de l'est, mais ils peuvent avoir autant de prêtres qu'ils veulent. Les Bouriates usent très-amplement de cette liberté. Le nombre de leurs *lamas*[1] est vraiment prodigieux. Ces prêtres sont vêtus à peu près de la même manière que les cardinaux romains. Ils portent un riche costume écarlate avec un chapeau à large forme. Comme les Bouriates sont peu lettrés, ils leur ont appris à se servir de « la roue des prières », une des plus curieuses inventions du bouddhisme. C'est un grand cylindre en papier sur lequel sont écrites les oraisons. Les fidèles, surtout ceux qui ne savent pas lire, font volontiers tourner ce précieux tambour, et cette momerie vaut, dit-on, les meilleures prières. Un procédé aussi ingénieux doit être regardé comme un perfectionnement du chapelet catholique; car il dispense même de la monotone et insipide répétition de l'*Ave Maria.* Du reste, bien avant l'organisation du catholicisme, les prêtres de Bouddha avaient inventé toutes les pratiques que Rome a adoptées. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup-d'œil sur le *Foé-Koué-Ki*[2]. « Rien de nouveau sous le soleil. »

Je n'ai pas besoin de vous dire, mon amie, que les dévotes bouriates ont souvent recours à « la roue des prières. » Elles aiment aussi à paraître, dans les cérémonies religieuses, vêtues de soie bleue,

---

1 Les Bouriates appartiennent à cette fraction du bouddhisme qu'on nomme lamaïsme.

2 Ce curieux ouvrage qui jette un jour si vif sur les origines d'une multitude de pratiques importées d'Asie en Europe, a été traduit en français par MM. Abel Rémusat et Landresse.

et portant au front de riches bandeaux ornés de malachite, de corail et de nacre. Elles se tiennent ainsi habillées et les mains jointes, le long de la muraille, à l'entrée du temple. La fête qui doit plaire par-dessus tout au sexe féminin est la solennité dans laquelle on promène sur un char magnifique autour de l'édifice consacré, la statue de la mère de Tschinemune, c'est le nom que les Bouriates donnent au bouddha Sakia-mouni[1].

Les Mongols orientaux n'ayant pas encore de rapports intimes avec les Russes, je vous parlerai de préférence des Kalmouks — nommés aussi Mongols occidentaux — qui s'avancent dans la Russie d'Europe jusque sur les bords du Jaïk, du Volga et du Don et qui vivent paisiblement sur un territoire où des souverains mongols ont autrefois régné[2]. Des savants distingués de ce pays se sont occupés spécialement de ce peuple. Pallas, qui fut appelé de Berlin en Russie par Catherine II, publia, en allemand, un ouvrage d'une très-grande importance, intitulé *Mémoires sur les peuples mongols*[3]. Ce savant naturaliste visita les Kalmouks[4]. Au commencement du règne de Catherine, Benjamin Bergmann, docte pasteur livonien, fit paraître à Riga un livre dans lequel il raconte ses voyages chez les Kalmouks,

---

1 Voyez sur Sakia-mouni ou Çakya-mûni les articles de M. BIOT dans le *Journal des savants*, avril, mai et juin 1845.

2 Voyez GÉREBTZOFF, *Civil. en Russie.* — Période mongole.

3 En deux volumes in-4°.

4 Voyez son *Voyage dans diverses parties de l'empire russe*, 1771-76, 3 vol. in-4°.

écrit très-curieux pour ceux qui s'occupent des traditions religieuses des peuples [1]. Avant lui, Alexandre Léontieff avait eu l'heureuse idée de traduire du mandchou en russe le *Voyage d'un envoyé chinois vers Aiouki, khan des Kalmouks*[2]. Mais comme ces divers travaux, malgré leur mérite incontesté, ont un peu vieilli, je n'ai pas négligé de consulter les personnes qui pouvaient me fournir les rectifications nécessaires. La femme d'un peintre de cette ville, née au pays de ces nomades, m'a souvent entretenue de leurs opinions et de leurs coutumes pendant les longues heures où j'étais occupée à peindre dans l'atelier de son mari. En l'écoutant, je croyais entendre le docte professeur qui raconte d'une manière intéressante sa visite au colonel Tumèn, qu'il nomme un *kniaz* (prince) kalmouk [3].

Les chefs actuels de cette nation ont une position qui paraît bien modeste si l'on se rappelle le temps où Pierre-le-Grand recevait au bord de sa galère, sur le Volga, près de Saratof, Aiouki-khan [4] et sa femme avec tous les honneurs réservés aux têtes couronnées. Aiouki, malgré ces prévenances, n'accorda que 5000 cavaliers à Pierre qui en demandait 10,000. Lorsque les Kalmouks étaient arrivés sur

---

1 Voyez A. BERGMANN, *Nomadische Streifereien*, Riga, 1804, 2 vol. in-12.

2 Pétersbourg, 1782, in-8°.

3 Voyez HANSTEEN, *Reise-Erinnerungen aus Sibirien*. Deutsch von Sebald. Leipzig, 1854.

4 Cet Aiouki-khan est le même auquel l'empereur de la Chine envoya une ambassade.

les bords du Volga (1630), un des prédécesseurs d'Aiouki, Cho-Orloëk, s'était montré beaucoup moins aimable. Il avait assiégé Astrakhan, qui ne dut son salut qu'à la mort du khan tué pendant qu'il attaquait la ville. Cependant Daitschink, son fils, reconnut la souveraineté de l'empire. Son petit-fils Aiouki, n'en fut pas, comme je vous l'ai montré, plus docile, et ce chef guerrier suivit, dans un règne de cinquante ans, une politique souvent peu conforme aux vues des Russes. Dondouk-Ombo, son beau-fils, changea complétement de tactique. Il combattit pour la Russie avec ses Kalmouks contre les Nogaïs et les autres habitants du Kouban. Après sa mort, sa veuve, femme active et intrigante, fit proclamer, au détriment de ses enfants en bas-âge[1], le plus jeune de ses frères, petit-fils du célèbre Aiouki-khan. Oubacha, qui lui succéda, seconda avec énergie les Russes contre les Nogaïs et les Turcs. Ce fut au retour de ces campagnes que, menacé de voir son autorité annulée par Catherine II, Oubacha quitta les rives du Volga avec 500,000 Kalmouks, femmes et enfants (5 janvier 1771), et retourna dans la patrie de ses pères se soumettre à la suzeraineté de la Chine. De nos jours, on a vu les descendants

---

1 Un de ces enfants, ayant embrassé le christianisme, prit le titre de prince, en donnant à son nom une terminaison russe (Doundoukoff). L'empereur Alexandre « autorisa M. Michel Karsakoff, qui avait épousé la fille du dernier prince Doundoukoff, à hériter du nom et du titre de son beau-père. » — Doundoukoff-Karsakoff. — (Pierre DOLGOROUKI, *Notice*, etc., chap. VII, familles princières d'illustre origine étrangère.)

de ces Kalmouks, cédant à d'autres inspirations, redevenir vassaux de la Russie[1].

Après cette émigration, les Kalmouks restés sur le territoire russe, furent assujettis à la juridiction du gouverneur d'Astrakhan[2], duquel relèvent les chefs des divers *oulouss* ou hordes. Le nom de deux de ces chefs, le capitaine Doundoukoff et le colonel Tumèn, est parvenu en Occident. Le premier n'a point laissé d'enfants. Il avait 200,000 roubles (800,000 fr.) de revenus et lorsqu'il reçut les épaulettes de capitaine, il donna à Astrakhan un bal qui lui en coûta 15,000 (120,000 fr.). Il avait fait sur ses terres quelques essais d'agriculture, mais avec moins de succès que Tumèn. Ce dernier, quoique fort attaché au bouddhisme, a montré beaucoup de penchant pour les habitudes européennes. Renonçant à la tente mongole, que Doundoukoff n'avait pu se résoudre à abandonner, il a fait construire dans une île du Volga un véritable palais, où il a reçu successivement les visites de MM. Hansteen et Hommaire de Hell. En comparant les récits de ces savants et les narrations de Pallas et de B. Bergmann, on se convaincra que les Kalmouks peuvent, jusqu'à un certain point, se façonner à la civilisation. Du reste, le colonel en a pris des leçons à Paris même, où il est entré, en 1815, avec un régiment levé à ses frais. Jouissant d'une fortune considérable, il a pu satisfaire ses goûts et mener, dans son île, la

1 Voyez Livre I, lettre VII. — Les Sibériakes.

2 Le gouvernement d'Astrakhan est situé dans la Russie orientale.

vie d'un grand seigneur européen. Le professeur Hansteen, dont l'esprit sagace ne laisse de côté aucune question intéressante, profita du bienveillant accueil de Tumèn pour lui manifester le désir de voir des dames kalmoukes. Tumèn consentit à introduire le docte astronome dans une *kibitka* (tente), où il trouva douze femmes assises à côté l'une de l'autre et occupant un quart environ de la circonférence de la tente, au milieu de laquelle on avait allumé du feu. Ces femmes étaient petites et laides et M. Hansteen déclare franchement qu'elles avaient une « triste tournure. »

M[me] Hommaire de Hell eut plus tard l'occasion d'avoir avec la famille du chef kalmouk des rapports plus intimes, qui lui ont permis de recueillir de curieux détails sur les habitudes des personnes de condition dans ce pays. La cour de Tumèn lui a laissé, ainsi que sa résidence, les plus agréables impressions. L'îlot qu'il habite lui a paru « un nid de verdure, n'attendant qu'un souffle pour s'abandonner au cours rapide du Volga. » Elle a admiré « la blanche façade de ce palais, tout brodé en dehors de balcons et d'ornements bizarres, tout rempli intérieurement de velours, de tapis, de cristaux[1]. » Mais après avoir contemplé à son aise cette magnifique demeure, qui domine le cours majestueux du fleuve, elle sollicita la faveur d'être présentée à la belle-sœur du colonel, dont on louait la beauté et

---

1 M. et M[me] HOMMAIRE DE HELL, *Les steppes de la Mer-Caspienne*, etc., I, chap. XXI.

« qui passait pour très-savante parmi son peuple. » Comme on était dans la saison chaude, cette dame préférait sa *kibitka* au palais. Elle attendait M^me^ Hommaire dans une pièce circulaire assez vaste, recevant le jour d'en haut, tendue d'un damas rouge et dont le sol était couvert d'un superbe tapis; l'air était chargé de parfums. Au fond de la tente, la belle Kalmouke était assise sur une estrade, environnée d'une vingtaine de suivantes en grande parure, accroupies sur leurs talons. Sa taille était imposante, sa bouche ornée de dents éblouissantes; mais sa peau était brune, ses yeux étaient obliques et ses pommettes saillantes. L'expression de sa physionomie était singulièrement douce et ses manières respiraient la bienveillance humble des femmes de sa race. Un costume splendide ajoutait à des charmes, qui auraient fait d'elle « une fort jolie femme même en France. » Sur sa robe d'étoffe persane, toute galonnée d'argent, elle portait une tunique en soie légère, ouverte sur le devant et descendant jusqu'aux genoux; le corsage montant, tout-à-fait plat, étincelait de broderies d'argent et de perles fines, qui cachaient toutes les coutures. Sur sa tête était posé un bonnet de forme carrée, en étoffe jaune, bordé d'une riche fourrure. Ses beaux cheveux noirs tombaient en deux tresses où s'enroulait une chaîne d'or qui, en passant sur sa poitrine, venait se rattacher à ses oreilles par deux anneaux du même métal. Son cou était entouré d'un fichu en batiste, retenu par un bouton de diamants. Ses mains étaient couvertes de mitaines noires et elle tenait un mou-

choir en batiste brodée. Les dames d'honneur portaient un costume analogue, mais moins riche; elles n'avaient point de mitaines.

Avant de quitter l'île, M$^{me}$ Hommaire reçut de la belle-sœur de Tumèn deux chansons kalmoukes composées par elle et écrites de sa main. Voici une de ses chansons qui prouve assez que les femmes de cette race ont une imagination singulièrement paisible et que leurs préoccupations ne s'élèvent pas au-dessus des impressions vulgaires.

« Mon cheval roux qui dispute le prix de la course au chameau, broute l'herbe des champs du Don. Dieu, notre Seigneur, tu nous accorderas la faveur de nous retrouver dans un autre pays. Et toi, charmante petite herbe, balancée par les vents, tu t'étends sur la terre. Et toi, ô cœur le plus tendre, volant vers ma mère, dis-lui : qu'entre deux monts et des vallées demeurent cinquante braves qui s'approchent avec courage pour tuer une outarde bien grasse. Et toi, tendre mère nature, sois-nous propice. »

Le chef dont je viens de vous décrire le palais, est une exception. Le capitaine Doundoukoff, vous vous le rappelez, n'a jamais pu se résigner à quitter sa *kibitka*. Comme lui, les Kalmouks européens aussi bien que les Kalmouks d'Asie, préfèrent la vie nomade à l'existence sédentaire des agriculteurs. Les premiers errent dans les steppes de la mer Caspienne, établissant leurs campements d'été dans la partie la plus septentrionale du pays et revenant l'hiver sur le littoral de la mer et sur les rives de

la Kouma, où d'innombrables roseaux servent à la nourriture de leurs bestiaux et alimentent leur foyer. Le sol étant, en général, impropre à la culture[1], ne peut être habité que par des pasteurs qui vivent comme les patriarches de l'Ancien-Testament. Malheureusement, le climat n'est pas aussi beau que celui dont la Bible nous parle. Pendant quatre mois, on a, à l'hombre, 28 et souvent 32 degrés Réaumur, et l'hiver le thermomètre descend à 28° au-dessous de zéro, et cela dans une contrée plate, exposée à toute la fureur des vents du nord et de l'est. De pareils inconvénients ne permettraient guère au Kalmouk de chanter comme le Bohémien de Béranger :

La vie errante
Est chose enivrante,

s'il n'était doué d'une assez forte dose de philosophie pratique pour supporter aisément ces pérégrinations. Un changement de résidence semble même réjouir les femmes aussi bien que les hommes. Aussi loin que la vue peut s'étendre, le steppe est couvert de chevaux et de bétail. Des Kalmouks à cheval et suivis de leurs chiens parcourent les troupeaux qu'ils maintiennent en bon ordre. Des groupes de garçons, de jeunes femmes et de filles font retentir l'air de cris joyeux. Puis viennent les cha-

1 Les essais d'agriculture, faits par Tumèn sur la rive gauche du Volga, essais qui ont parfaitement réussi, n'auraient pas eu de succès dans la plus grande partie de la contrée occupée par les hordes kalmoukes.

meaux, portant les matrones et les femmes qui ont des enfants en bas-âge; ceux-ci sont ordinairement suspendus dans des corbeilles aux flancs de l'animal; d'autres « vaisseaux du désert » sont chargés des feutres qui composent la *kibitka*, de provisions et d'ustensiles de ménage.

Ce genre d'existence assure aux femmes à la fois beaucoup d'indépendance et beaucoup de travail. Les filles peuvent, comme les épouses, s'exposer sans crainte aux regards des étrangers. Mais la liberté dont jouissent les jeunes personnes ne va point jusqu'au choix d'un mari, idée qui ne s'accordera jamais avec les théories des religions asiatiques, même avec le bouddhisme, le plus libéral[1] des systèmes religieux de l'Asie. Le mariage est une vente et le futur doit donner un certain nombre de chevaux et de chameaux aux parents de celle dont il demande la main. Une fois les conventions arrêtées, le fiancé, accompagné des principaux personnages de son *oulouss*, monte à cheval et part pour enlever la jeune fille. Après un simulacre de résistance il l'emmène sur une monture richement caparaçonnée, au milieu des cris de joie et des coups

1 La charité recommandée par ce culte va si loin que Sakia-mouni s'offrit comme victime à une tigresse affamée. La fraternité bouddhiste embrasse, en effet, les animaux comme les hommes; mais basée sur le monachisme, cette religion a produit partout l'exploitation des multitudes par des couvents avides et corrompus. L'histoire présente plus d'un exemple de ce genre. Les moines chrétiens — qui se disent disciples de l'Evangile — n'ont-ils pas, cette année même, ordonné le massacre de Pérouse? N'ont-ils pas, autrefois, offert au « prince de la paix » d'abominables sacrifices humains nommés « actes de foi? »

de fusil de ses compagnons. Lorsqu'on arrive à l'endroit où le nouveau ménage doit planter sa *kibitka*, les fiancés mettent pied à terre, s'agenouillent sur des tapis et reçoivent la bénédiction des prêtres. Quand ils se sont relevés, ils se tournent vers le soleil et adressent à haute voix des invocations aux quatre éléments. Tout se termine par la construction de la *kibitka*, où la jeune épouse reste enfermée pendant un an. A la fin de cette lune de miel un peu longue, elle jouit de nouveau de la liberté de ses mouvements.

Quoique la polygamie ne soit pas positivement interdite aux Kalmouks, elle est fort rare. La répudiation est plus fréquente. Un mari qui se croit trompé renvoie sa femme, ordinairement sans éclat, après lui avoir fait cadeau de quelques têtes de bétail. Cette séparation n'entraîne aucune intervention du clergé.

Le « sexe fort » qui se réserve le droit d'avoir recours au divorce [1], laisse, en revanche, au « sexe faible » tous les travaux pénibles. Non seulement les femmes doivent faire la cuisine et s'occuper des enfants, mais elles sont obligées de dresser les tentes, de soigner le bétail, de tanner les peaux [2] et de fabriquer les vêtements. Quant à leurs seigneurs

---

1 Ou, pour mieux dire, à la répudiation. La confusion de ces deux idées entraîne bien des inconvénients. La répudiation est un abus très-condamnable qui mérite d'être flétri comme un usage de la force brutale. Il n'en est pas ainsi du divorce, droit égal dont chaque conjoint peut user, non pas arbitrairement, mais pour de graves motifs.

2 PALLAS, *Voyage*, décrit les procédés qu'elles emploient.

et maîtres, après avoir pansé leurs chevaux, ils vont à la chasse, jouent, fument et boivent. Aussi, au bout de quelques années, les femmes, atteintes d'une décrépitude précoce, deviennent-elles horribles à voir. Comme elles portent, ainsi que leurs époux, un costume en drap jaune, garni d'une fourrure de peau d'agneau noir[1], il faut quelque attention pour découvrir dans la foule les personnes qui appartiennent au « beau sexe ». Les deux tresses sont la seule marque qui le distingue.

Après vous avoir parlé de la vie extérieure des femmes kalmoukes, il me reste à vous faire connaître leurs sentiments et leurs idées. La résignation est le trait fondamental de leur caractère. Mais la résignation mongole ressemble singulièrement à l'insouciance. L'eau-de-vie les consolerait de bien des chagrins si leurs maris ne se réservaient ce funeste poison[2]. A défaut d'alcool, la superstition engourdit leur intelligence lorsque surviennent les épreuves de la vie. Quand elles sont en couches, elles font venir plusieurs prêtres qui répètent des litanies, tandis que le mari court autour de la tente avec un gros bâton pour donner la chasse aux malins esprits. Dans des circonstances moins sérieuses, les Kalmoukes ont recours à « la roue des prières » et à leur chapelet. Les personnes de haut rang ont

---

1 Outre le large pantalon, les gens aisés portent deux longues tuniques dont l'une est arrêtée à la taille, mais la plupart des Kalmouks se contentent d'une jaquette à manches étroites.

2 Il serait fort à désirer que les paysans russes interdissent aussi à leurs compagnes cette boisson abrutissante.

une méthode encore plus commode : elles font planter devant leur *kibitka* une longue perche portant une bannière sur laquelle sont inscrits quelques versets et elles laissent au vent le soin de prier pour elles.

Une théologie qui produit de pareils résultats et qui, pourtant, a su devenir la plus populaire des religions, mérite au plus haut degré l'attention des penseurs, et B. Bergmann a eu raison de l'approfondir. Mais je ne pourrais vous la faire comprendre qu'en exposant les dogmes et l'histoire du bouddhisme, dont le lamaïsme n'est qu'une branche. Il me suffira de vous dire que le lamaïsme est au bouddhisme ce que le catholicisme est au christianisme. C'est une hiérarchie savamment organisée, hiérarchie qui a servi de modèle au gouvernement de l'Eglise romaine. Au sommet est le représentant de la divinité, le Dalaï-Lama[1]; puis viennent des évêques que les Kalmouks nomment *bakchaus*; des prêtres qu'ils appellent *ghelungs*; des ministres auxquels ils donnent le nom de *guetzuls* (ou diacres), et enfin d'autres ministres d'un degré inférieur ou *mandschis* (ordres mineurs). Tous font vœu de pauvreté et de chasteté. Mais ces deux vœux sont observés d'une façon également dérisoire. La manière dont le clergé bouddhiste comprend le célibat, a trop d'influence sur la condition de notre sexe dans les steppes de la mer Caspienne pour que je ne vous

1 Cinq cents familles qui occupent les deux rives de la Kouma. entre Vladimirofka et la mer Caspienne, sont appelées chrétiennes et comme telles astreintes au service militaire. Mais leur christianisme semble purement nominal.

en dise pas un mot, ma chère amie. Le superstitieux Kalmouk aimerait autant que ses prêtres fussent fidèles à leurs engagements; mais il professe pour eux une telle vénération, qu'il a l'air de considérer comme un honneur le choix qu'un membre du clergé fait de sa femme[1]. Il n'est pas nécessaire d'aller chez ces nomades pour trouver des preuves d'une candeur aussi extraordinaire.

---

1 Le gouvernement russe, depuis l'émigration d'Oubachka, a sagement interdit toutes relations des Mongols avec ce pape du Thibet. Plus prudent que certains princes de l'occident, il a compris le danger d'abandonner des populations trop crédules à des influences étrangères.

---

## LETTRE II.

LES MANDCHOUES.

*Pétersbourg.*

Je vous ai, mon amie, montré chez les Kalmouks une des transformations du bouddhisme. La religion de Sakia s'est modifiée d'une manière encore plus profonde dans la famille tongouse, à laquelle appartiennent les Mandchous, dont le pays est le berceau de cette race énergique, qui est aussi vive, aussi adroite et aussi résolue que les Mongols sont flegmatiques et paisibles. Partis de la Mandchourie, les Tongouses ont rayonné en différents sens et se sont avancés dans la Sibérie orientale, laissant sur leur route des tribus du même sang qui servent, pour ainsi dire, à marquer leurs étapes. Ces tribus se distinguent par leur genre de vie. Les unes élèvent des chevaux, les autres se servent de rennes, les troisièmes n'ont que des chiens pour bêtes de trait. La plupart mènent une existence nomade au milieu des forêts et des steppes. Plusieurs sont devenues sédentaires et ont adopté les mœurs russes, transformation qui s'accomplira avec le temps parmi tous les pasteurs de la Russie asiatique; car les travaux des mines et l'agriculture peuvent, dans cette immense contrée, être aisément substitués aux occupations des pasteurs. Mais chez

les Tongouses, qui couvrent de leurs tentes mobiles presqu'un tiers de la Sibérie, cette transformation rencontre de sérieux obstacles dans leur caractère. Ceux qui sont restés fidèles aux instincts de leurs pères, ont un goût si décidé pour la vie errante, qu'ils s'arrêtent rarement plus de trois ou quatre jours dans la même localité. Cet esprit aventureux dans un climat aussi rude développe chez eux une audace et une force extraordinaires. Ils luttent volontiers corps à corps avec les plus féroces animaux des forêts de la Sibérie. Loin que les dangers inséparables de ces chasses périlleuses nuisent à leur humeur, ils aiment la danse et le jeu, les riches costumes, le clinquant et les perles. Cette race intrépide était faite pour avoir facilement raison des paisibles Chinois, dont ils sont plus d'une fois devenus la terreur. Mais tout en les faisant trembler, plusieurs tribus mandchoues ont subi leur influence. Aujourd'hui les Russes les entraînent encore plus énergiquement dans la voie de la civilisation, et chaque jour enlève quelque Tongouse aux coutumes de ses pères pour lui faire adopter le commerce ou l'agriculture.

Malheureusement, une religion grossière paralyse le développement de leur intelligence. Les Tongouses professent presque tous le chamanisme, c'est-à-dire un fétichisme naturaliste dont les prêtres sont de véritables sorciers. Le titre de *lamas* qu'ils prennent, indique la prétention de se rattacher au sacerdoce bouddhique; mais cette prétention ne les empêche pas de ressembler aux magiciens finnois dont

parle le *Kalewala.* Un système religieux aussi imparfait devait faire très-peu pour améliorer la situation des femmes. Aussi sont-elles peu ménagées parmi les Tongouses. Quand un homme de cette nation a acheté quelques filles pour les élever à la condition d'épouses, il ne manque pas de leur imposer la plus rude besogne. Leur vie, comme celle des Kalmoukes, est un labeur perpétuel. Elles sont à la fois ménagères, ouvrières et servantes. Beaucoup moins indolentes que les Mongoles, elles trouvent le temps de s'occuper de leur toilette et de satisfaire le goût pour le luxe qui est inné chez ces populations. Elles aiment passionnément tout ce qui brille, les grandes boucles d'oreilles et les bracelets en argent. Leurs robes de peau de renne sont couvertes de broderies et de verroteries étincelantes[1].

La Mandchourie, habitée par un peuple frère des Tongouses, avait jusqu'à présent appartenu au céleste empire. Aujourd'hui que les Russes se sont emparés des deux rives du fleuve Amour, il n'est pas difficile de prévoir que les Mandchous passeront, comme les Kalmouks, sous la domination de l'empereur de Russie. Mais jusqu'à présent ils sont restés soumis à l'influence de la civilisation chinoise.

Leur chamanisme s'est rapproché du bouddhisme de la Chine[2] et depuis qu'ils l'ont conquise, comme

---

1 Un écrivain russe, M^me BAGRÉEF-SPÉRANSKI, s'est occupé de peindre les mœurs de ce peuple dans *Une famille tongouse.*

2 Le bouddhisme est une des trois religions de la Chine et la plus populaire. — Voyez Théodore PAVIE, *Les trois religions de la Chine,*

l'avaient fait avant eux les Mongols[1] et obligée de recevoir un empereur de la dynastie de leur race, Choun-tchi, fondateur de la dynastie régnante, les Tsing, ils ont beaucoup gagné dans leurs rapports intimes avec les vaincus.

Votre compatriote, la Pérouse, qui a visité la côte orientale de la Mandchourie dans la belle saison, dit qu'une végétation superbe donnait à ce pays l'aspect d'une immense savane. Sur les montagnes, le pin et le chêne étendaient leurs rameaux; plus bas les érables et les azéroliers frémissaient au souffle des vents; partout le lis, la rose et le muguet parfumaient l'air. Dans son *Eloge de Moukden*[2], le célèbre empereur Kien-long décrit ainsi le Liao-tong, province chinoise occupée par les Mandchous: « Dans un espace de 10,000 *ly*, on voit se succéder des hauteurs et des vallées, des terrains arides et arrosés, des fleuves majestueux, d'impétueux torrents et des ruisseaux qui serpentent avec grâce, des campagnes riantes et des forêts impénétrables aux rayons du soleil. » Malheureusement, un hiver très rigoureux fait ombre au tableau tracé avec tant de complaisance par le poète impérial.

Profond et tranquille, bordé de bois magnifiques, le fleuve Amour, qui traverse la Mandchourie

---

*leur antagonisme, leur développement et leur influence*, (*Revue des deux mondes* du 1er février 1845.)

1 Kublaï-khan fonda, en 1279 après Jésus-Christ, la dynastie des Yen, remplacée par la dynastie nationale des Mings, à laquelle a succédé la dynastie mandchoue.

2 Capitale de la Mandchourie.

et qui a cessé d'appartenir aux successeurs de Kien-long, permet aux maîtres de la Sibérie, dont les bateaux à vapeur le sillonnent déjà, de se mettre en communication avec toute l'Asie orientale par le Japon. Devenus ainsi voisins de ces îles opulentes, habiles à s'emparer des nomades qui les séparent des provinces méridionales du continent asiatique, les Russes songent probablement à les organiser en milices innombrables et à lancer sur l'Inde les descendants de leurs anciens maîtres, ces tribus de l'Asie centrale que le Mongol Témudjin[1] réunit autrefois sous le même étendard.

Les Mandchous sont donc destinés à être séparés d'un empire auquel ils ont donné des souverains et qui en tire encore ses meilleurs soldats. Les Chinois, beaucoup plus adroits que leurs vainqueurs, les ont obligés à prendre leur langue et leurs coutumes. Sauf quelques tribus, telles que les Si-Po et les Solon, restées fidèles à la vie nomade, toute la contrée est aujourd'hui transformée. Les dames de Moukden rougiraient des goûts simples et de la vie rustique des femmes tongouses. Dans cette ville, aux rues larges et régulières, où un quartier entier est habité par des « princes à la ceinture jaune[2] », on semble avoir oublié tous les souvenirs des steppes. Même dans les villages, les Chinois qui s'y sont établis en foule, s'occupent avec leur persévérance bien connue à effacer tout ce qui

---

1 Qu'on nomme, en Occident, le puissant khan (Gengis-khan).

2 Membres de la famille impériale.

reste des anciennes traditions de leurs vainqueurs. Ils ont ainsi travaillé pour les Russes qui sont devenus pour le chef du céleste empire des voisins aussi redoutables que pour le *padishah.* Quoique les femmes de la Mandchourie ne poussent pas la coquetterie aussi loin que les Chinoises, quoiqu'elles ne se défigurent pas les pieds, afin de les avoir plus petits, elles ont bien soin de se peindre la peau. La composition de rouge et de blanc qu'elles emploient, donne à leur teint l'apparence de l'émail. Leur vêtement de dessus, fait en satin brodé, laisse apercevoir la robe de soie qu'il recouvre. Sous cette robe est une espèce de veste en crêpe ou en gaze et un filet de soie remplace la chemise. La robe s'étend du menton jusqu'à terre, la civilisation chinoise, adoptée par les Mandchous, regardant tous les habits qui laissent deviner les formes comme un outrage à la morale publique que la police ne saurait tolérer.

Cette civilisation chinoise qui, pendant tant de siècles, a su résister aux influences extérieures et triompher même de ses vainqueurs, est aujourd'hui menacée au nord et au sud par le christianisme. La mission de la Russie est de commencer les conquêtes de la foi chrétienne par la conversion des nomades. Elle est jusqu'à présent dans l'accomplissement de cette tâche, restée généralement fidèle à l'esprit des anciens docteurs de l'Eglise orientale. « Rappelez-vous les Espagnols du XVI[e] siècle, dit un écrivain catholique, portant le christianisme chez les Indiens; la croix, comme un symbole de haine, s'avance

entourée de glaives sanglants, et d'innocentes peuplades sont exterminées au nom de celui qui est venu sauver les hommes. Les Russo-Sibériens, au contraire, attirent les sauvages à la civilisation ; ils les traitent comme des frères plus jeunes, ils leurs prennent la main et les conduisent[1]. » Ce seul fait suffit à prouver la différence qui sépare l'Eglise orthodoxe de l'Eglise romaine. Le plus absolu des souverains de l'Europe orientale, en s'adressant aux Iakoutes de la Sibérie[2], se garde bien d'employer le langage dont se servaient Charles-Quint et Philippe II. « La bonne et loyale nation des Iakoutes étant jugée digne d'entrer dans l'Eglise russe, fera partie dorénavant de la famille chrétienne du tsar et jouira des mêmes privilèges que ses autres enfants[3]. » Ce peuple est maintenant transformé. La polygamie a disparu; des écoles ont été fondées, et la ville d'Iakoutsk, centre du territoire des Iakoutes, est habitée par une population issue du mélange des Iakoutes et des Russes, dont les jeunes gens trouvent dans deux écoles, l'une pour les laïques et l'autre pour les futurs popes, une instruction satisfaisante. Quoique le christianisme ait fait des progrès parmi les Tongouses et que des villages

---

1 SAINT-RENÉ TAILLANDIER, *La Sibérie au XIXe siècle* (dans la *Revue des deux mondes* de 1855.)

2 Les Iakoutes, classés par certains ethnographes dans le rameau mongol, le sont par quelques-uns dans le rameau turc et par d'autres dans le rameau ougrien. Cette population, comme les Ioukaghires de Sibérie, est une de celles qui, à cause de leur caractère peu tranché, peuvent être regardées comme une dépendance de plusieurs rameaux.

3 *Oukase* de Nicolas Ier.

entiers aient abandonné le paganisme, la majorité est encore fidèle au bouddhisme. Mais ne vaut-il pas mieux que les conquêtes de l'Evangile soient plus lentes, que de voir un gouvernement tout puissant obliger de pauvres sauvages, comme le faisaient les rois catholiques, à choisir entre la mort et la foi chrétienne? Cette foi aura peut-être beaucoup de peine à civiliser les Mongols, dont le caractère est indolent et sans ressort et que la nature de leur sol condamne à la vie nomade, véritable enfance de l'espèce humaine. Mais il n'en sera pas de même des Mandchous et de leurs frères les Tongouses, race énergique et active, et qui trouvera en Sibérie et surtout sur les rives de l'Amour mille moyens de s'attacher à l'agriculture et même au commerce. A l'embouchure de l'Amour, si voisine du Japon, le pays le plus florissant de l'Asie, se fonderont nécessairement des établissements destinés à une grande prospérité, parce qu'ils pourront aisément nouer des relations commerciales avec les îles japonaises, avec la Corée et même avec Péking. Le temps n'est pas éloigné — du moins il faut l'espérer, — où les grandes puissances européennes, — au lieu de s'épuiser en luttes fratricides, — travailleront à conquérir à une religion plus éclairée, au bien-être et à la liberté ces lointaines contrées qui attendent de l'Europe une vie nouvelle. La France établie en Algérie, dans les oasis du Sahara, au Sénégal et à l'île de la Réunion[1]; la race anglo-saxonne

---

1 A Alger, la France occupe le nord de l'Afrique; du Sénégal elle s'étend vers l'ouest; à la Réunion et à Mayota elle surveille l'est et la

qui règne à Sidney, à Calcutta, à New-York; la Russie qui domine déjà le nord et le centre de l'Asie[1], manqueront-elles à la mission glorieuse à laquelle la Providence elle-même les a conviées, et préféront-elles les lauriers stériles et sanglants des batailles à la gloire de porter l'étendard de la civilisation jusqu'aux extrémités du monde?

---

grande île de Madagascar qu'elle a songé plusieurs fois à conquérir. Par les oasis, où elle creuse des puits artésiens, elle marche vers l'Afrique centrale.

1 Les rôles semblent se partager naturellement : les Latins paraissent destinés à civiliser l'Afrique, après les Romains, leurs ancêtres; les Slaves civiliseront l'Asie et les Germains (Anglo-Saxons, Hollandais etc.), l'Amérique et l'Océanie avec ses îles innombrables.

FIN DU LIVRE V.

# LIVRE VI.

# LES FINNO-MONGOLS

## (RAMEAU TURCO-TATARE)

---

## LETTRE PREMIÈRE.

### KASAN, ASTRAKHAN ET BAGHTCHEH-SARAÏ.

*Odessa.*

Le Mongol Témudjin, le « puissant khan », qui naquit en 1164, réunit sous son sceptre redouté toute l'Asie septentrionale et centrale. Lorsqu'il mourut, en 1227, ses immenses Etats, larges de 6000 kilomètres, s'étendaient depuis Péking jusqu'à Tauris aux bords de la mer Caspienne. Après sa mort, les hordes qu'il avait ralliées sous ses drapeaux continuèrent les conquêtes de leurs pères. Ce furent elles qui fondèrent, entre l'Oural et l'Olto, un Etat qui fut gouverné par des princes de la famille de Gengis-khan et qui s'étendit vers le nord-est aux dépens des Russes. Cet Etat que l'on nommait empire du Kaptchak, est plus connu en Europe sous le nom de Horde d'or[1]. La domination de ces bar-

---

1 Du mongol *orda*, tente.

bares introduisit en Russie ces idées asiatiques, — que Mikiewicz nommait « l'esprit finno-tatar », — idées qui s'y sont, depuis, réalisées en institutions étrangères au génie primitif des Slaves. Les populations chrétiennes échappèrent au joug, grâce aux dissensions des infidèles. Vers la fin du XV[e] siècle, l'empire du Kaptchak fut divisé en plusieurs *khanats*, celui de Kasan, celui d'Astrakhan et celui de Crimée. Toutes ces principautés sont aujourd'hui sous la domination des Russes qui donnent le nom de Tatars aux débris de l'ancienne population conquérante. Mais Castrèn, qui avait étudié profondément les peuples finno-mongols, classe parmi les Turcs les Turcomans, les Nogaïs, les Bachkirs, les Karakalpaks, les Kirghis-Kazaks, etc.[1] Toutefois il ne faut pas oublier qu'il est entré dans le sang de ces populations bien des éléments étrangers. Les Bachkirs et les Metchérièkes, par exemple, sont aussi Finnois que Turcs. Quant aux Nogaïs et aux Kirghis, ces peuples se sont fortement mêlés aux Mongols tout en gardant une langue turque.

Le gouvernement de Kasan a conservé, en partie, la physionomie asiatique qu'il avait lorsque Ivan IV l'enleva aux mahométans. Les villages, construits en bois, sont hérissés de minarets. Le turban domine au milieu de la variété des costumes et les

---

1 « Le torrent mongol écoulé, dit aussi Hommaire de Hell, on s'est obstiné à voir des Tatars dans tous les peuples musulmans évidemment d'origine turque, qui occupent encore aujourd'hui le territoire de Kasan et d'Astrakhan et la contrée appelée Turkomanie. » (HOMMAIRE DE HELL, *Les steppes*, etc., T. I, chap. XIV.)

femmes s'enveloppent de longs voiles blancs qui flottent au gré du vent. Sous ce voile elles revêtent une longue chemise blanche dont le devant est brodé en couleurs. Dans certains districts, le costume des femmes est plus remarquable. Ainsi on en voit qui portent depuis le front jusqu'aux pieds une longue pièce d'étoffe, couverte de monnaies d'or qui brillent et s'entrechoquent à chaque mouvement. Ailleurs, elles placent sur leur tête un diadème coupé dans sa partie supérieure en forme de croissant, dont les extrémités font l'effet de deux cornes. Ce diadème est couvert d'ornements en métal brillant. La poitrine n'est pas moins richement parée. Une femme doit porter sur son front la valeur de sa dot représentée par des médailles percées et passées dans des ganses qui se croisent en tous sens. Ce costume était un des plus remarqués dans une collection de poupées représentant les costumes de tous les gouvernements de la Russie, collection que j'ai vue étalée autour de la salle où se faisait la loterie en faveur des salles d'asile de Pétersbourg. Chacune de ces poupées assez grandes avait été habillée avec une exactitude minutieuse par une des dames protectrices de cette œuvre philanthropique. Pour compléter la description que je vous ai faite de la toilette des Tatares du gouvernement de Kasan, j'ajouterai qu'elles abusent singulièrement des cosmétiques. Il n'est pas rare de voir une femme dont les sourcils sont peints en noir et dont le visage est bariolé de blanc et de rouge.

La ville de Kasan, capitale d'un des gouverne-

ments de la Russie orientale, offre dans son bazar un curieux spécimen de peuples différents. On y voit se presser les Russes, les Tatars, les Tchérémisses, les Mordwines, les Tchouvaches, etc. Les objets qu'on y vend ne sont pas moins curieux. On y trouve, à côté des marchandises de l'Europe, les tissus de l'Asie, des bottes en maroquin et surtout le savon célèbre qui porte le nom de Kasan et qui est préparé avec du lait de jument. Les Tatars sont les principaux commerçants de la cité; car ils s'adonnent avec succès au négoce et l'on trouve parmi eux des marchands de toutes les *guildes*. Ceux de la campagne sont d'excellents agriculteurs. En général, ce peuple se montre actif et intelligent. Vous n'en serez pas surprise, mon amie, quand vous apprendrez que leurs écoles sont bonnes et qu'il est rare de trouver parmi eux un individu qui ne sache pas lire, écrire et calculer. Combien de populations chrétiennes ne reçoivent pas l'instruction qu'on donne à ces musulmans! Quoique zélés pour l'islamisme, ils se montrent très-soumis au gouvernement. Leurs *mollahs* se forment en grande partie à Gorgali, près d'Orenbourg, où ils ont une école célèbre. Comme tous les prêtres musulmans de l'empire, les *mollahs* relèvent du *muphti* d'Oufa, qui est, en Russie, le chef de la religion mahométane. Dans un pays où il est en contact perpétuel avec une religion pacifique, l'islamisme a perdu son caractère farouche et il n'est pas de voyageur qui n'ait été, en visitant Kasan, frappé du caractère aimable, enjoué et hospitalier des Tatars. Leurs *mollahs*, loin de leur ins-

pirer aucun fanatisme, leur enseignent à bien élever leurs enfants et à respecter ces lois morales, qui sont gravées, — c'est saint Paul[1] qui nous l'apprend, — au fond de la conscience de tous les peuples. Tant qu'ils seront supérieurs aux Russes qui les entourent par l'instruction et par la moralité, ils ne manifesteront aucun penchant pour la religion des vainqueurs dont ils continuent de se défier. D'ailleurs, vous savez que s'il est difficile de convertir un bouddhiste, la conversion d'un musulman est à peu près impossible.

Astrakhan, comme Kasan, est situé dans la Russie orientale. Cette ville avait aussi donné son nom à un des démembrements de l'empire du Kaptchak. En 1554, Ivan-le-Terrible s'en empara, et depuis cette époque « l'étoile du désert » est devenue un simple chef-lieu de gouvernement. Mais ce gouvernement ressemble moins à l'Europe qu'à l'Asie; puisque sur environ 300,000 habitants, il renferme 200,000 nomades. La population de la ville elle-même est un mélange de toutes les races asiatiques; mais le fond est russe, kalmouk et tatar. Les Indous, disciples du brahmanisme qui, autrefois, étaient assez nombreux, n'y sont plus représentés que par quelques individus. Mais de leurs relations avec les femmes kalmoukes sont nés des métis qu'on nomme à tort Tatars, quoiqu'ils n'aient point les yeux obliques, ni l'indolence de leurs mères, ni même la peau bronzée de leurs pères. Les Persans, autres

1 Dans l'*Epître aux Romains*.

membres de la race indo-européenne, désertent aussi Astrakhan. Il n'en est pas de même des Arméniens, sortis, comme eux, du rameau iranien. Ils rivalisent d'ardeur commerciale avec les Tatars, et chacun admire la taille imposante de leurs femmes qui se promènent, enveloppées de longs voiles blancs, retombant gracieusement en draperies jusque sur le bout des pieds. Les Tatars, qui sont au nombre d'environ 5000, s'occupent de négoce comme les Arméniens. Ils élèvent aussi des bestiaux. Leurs nombreuses mosquées et les coupoles de leurs maisons de bois, contribuent beaucoup à l'aspect oriental d'Astrakhan.

Le *khanat* de Crimée résista plus longtemps que ceux de Kasan et d'Astrakhan aux attaques des Russes. Aussi la société tatare a-t-elle mieux conservé dans le gouvernement de Tauride (Russie méridionale) sa physionomie particulière.

La volonté puissante qui devait transformer le village tatar de Hadji-bey (1796) en une des cités les plus civilisées de la Russie, Odessa avait quelques années auparavant (1783) arraché la Crimée aux khans qui s'étaient mis, au temps de Mahomet II, sous la protection des sultans de Stamboul[1]. Catherine eut ainsi la gloire d'enlever aux maîtres de

1 Aujourd'hui, les descendants de ces souverains vivent en Russie comme sujets des empereurs. « Les princes Ghirey ou plutôt les khans, (car ils sont encore musulmans, autrefois souverains de la Crimée) descendent de Gengis-khan... Si la maison régnante de Turquie venait à s'éteindre, ils seraient les héritiers légitimes du trône ottoman. » (DOLGOROUKI, *Notice*, chap. VII.)

Baghtcheh-Saraï une province qui semblait définitivement acquise à l'islamisme.

Le souvenir de Marie Potosçka, dont le nom a été immortalisé par Pouchkine, le plus grand poète de la Russie, appelle l'attention sur le palais de Baghtcheh-Saraï, où gémissait enfermée la belle chrétienne qu'adorait le plus brave et le plus généreux des khans de la Crimée. Le palais des khans, que l'empereur Alexandre I[er] a fait restaurer, est une des merveilles de l'art asiatique. En fait de civilisation, les infidèles n'ont pas toujours été inférieurs à certains chrétiens. Les Maures d'Espagne avaient assuré à ce pays une prospérité qu'il a complétement perdue sous le sceptre de ces fanatiques souverains qui prenaient avec tant de raison le titre de « catholiques[1] ». Le palais où les souverains de la Crimée vivaient avec leurs femmes, permet aussi de supposer que ces princes n'étaient pas étrangers aux sentiments artistiques. Dans la haute tour, surmontée d'un treillis doré, les épouses du khan, brillants oiseaux prisonniers dans cette vaste cage, venaient respirer la fraîcheur du soir et promener leurs regards sur la contrée environnante. Maintenant, sans craindre la vigilance des eunuques, le voyageur se promène avec curiosité entre les murs élevés du *séraï* dont il admire les frais vestibules et les bains de marbre. Quoiqu'il reste à peine des traces de l'ancien ameublement, c'est-à-dire quel-

1 Voyez ROSSEUW-SAINT-HILAIRE, *Histoire d'Espagne*, nouvelle édition, Paris, 1846-1856.

ques vitraux aux vives couleurs et des miroirs de Venise, qui ont réfléchi les traits arrondis, les sourcils peints et les lèvres vermillonnées des favorites, l'imagination n'a pas de peine à se transporter dans les scènes du passé en contemplant la demeure des anciens khans que M. Anatole Demidoff[1] appelle avec raison « un palais de prodiges » et « où, dit-il, se trouvent réalisés les rêves de la fantaisie la plus féconde. »

Je vous ai dit, mon amie, que ce n'est pas à Astrakhan, ni même à Kasan, qu'il faut étudier la vie des Tatars établis dans les villes. En effet, Baghtcheh-Saraï et Karazoubazar (le bazar de l'eau noire) ont été réservés exclusivement à ce peuple par une décision de Catherine-la-Grande. C'est là qu'on trouve l'Orient asiatique, au milieu de la Russie, avec ses mœurs originales et sa pittoresque physionomie. Les rues étroites de Karazoubazar rappellent ces chemins fermés de hautes et tristes murailles qui, en Suisse, circulent au milieu des vignes et arrêtent souvent les regards. De distance en distance, on aperçoit une porte qui s'ouvre sur une cour, au fond de laquelle sont les maisons et les vastes jardins dont elles sont environnées. Là vivent les femmes et les enfants, tandis que les hommes vont au bazar et à leurs ateliers. A Baghtcheh-Saraï, comme à Karazoubazar, les ouvriers sont réunis par grou-

---

1 *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie*, Paris, 1839. — Cette publication, faite avec beaucoup de soin et de luxe, est jusqu'à présent la plus complète qu'on possède sur la Crimée.

pes. Tous sont accroupis à la turque et travaillent avec une gravité qui étonne les Occidentaux. Leur surprise redouble lorsqu'ils voient la foule des « croyants » se presser autour des nombreuses fontaines qui remplissent Baghtcheh-Saraï de leur doux murmure, pour faire leurs ablutions à l'heure de la prière et se laver la barbe, les mains et les pieds avant de paraître devant Allah[1].

Le genre de vie que mènent les femmes, contribue à donner à ces cités vraiment tatares une partie de leur aspect sérieux. Les femmes des *beys* et des *mirzas*[2] se renferment complétement dans leur intérieur et ne se montrent jamais en public. Celles qui appartiennent aux classes pauvres se couvrent, pour paraître dans les rues, d'un long voile blanc, dont les deux bouts retombent sur leurs épaules. Malgré la séquestration, les femmes riches ne négligent point le soin de leur toilette. De leur fez en filigrane d'argent s'échappent des tresses innombrables. Elles portent des tuniques en brocart, ornées sur le devant de larges galons en or ou en argent. Ces tuniques laissent apercevoir des robes de cachemire, dont les manches, très-étroites, se terminent par des franges d'or. Leurs pantalons bouffants sont serrés à la cheville du pied et leurs pantoufles sont brodées d'or. Elles usent de rouge sans mesure et

1 Les Tatars de Kaptchak ayant adopté l'islamisme au commencement du XIV[e] siècle, les Tatars étaient déjà mahométans lors de la division de cet empire en *khanats*.

2 Les *beys* représentent la haute noblesse et les *mirzas* les simples gentilshommes.

leurs sourcils, peints en noir, sont réunis au bas du front.

Le costume de la femme d'un marchand est moins somptueux. Le *fez* est remplacé par un mouchoir de soie. Une espèce de robe de chambre qui s'applique sur les formes, est terminée par un tour de gorge chargé de broderies d'or et d'argent. De légers pantalons et des babouches en maroquin complétent cette toilette. Les campagnardes ont des vestes brodées, des pantalons d'une étoffe plus grossière et des babouches. Elles attachent à leur voile la même importance que les citadines.

Les Tatars des villages ont, malgré la corvée, beaucoup d'affection pour leurs seigneurs ou *mirzas*[1]. Leurs femmes se montrent fort effarouchées de la présence des infidèles. Si un chrétien les rencontre à la fontaine, elles partent précipitamment, quoique fort bien cachées par leurs voiles blancs; si elles en voient venir un dans l'étroit sentier qu'elles suivent, elles retournent sur leurs pas. Dans le cas où elles se décideraient à passer à quelque distance de l'infidèle, elles tourneraient obstinément le dos. Elles inspirent à leurs enfants la même crainte de tout ce qui n'est pas musulman. Les petits Tatars, vifs, agiles et bien faits, se montrent aussi timides que leurs mères. Ces jolis enfants, vêtus d'un étroit fourreau et coiffés d'un bonnet rouge, d'où sortent des

---

1 Il est déjà parlé des femmes des *mirzas* dans la *Ballade du Roumain Groué Grozovan*. Elles viennent se plaindre au khan Ghiraï de ce que le brave Roumain « a changé en désert la moitié du Boudjak (Bessarabie) ainsi que le tiers de la Crimée. »

cheveux artistement nattés par la main maternelle, n'ont aucune envie, malgré la curiosité de leur âge, de jeter un seul coup-d'œil sur l'étranger. Il faut, du reste, tenir compte de la rancune que les vainqueurs inspirent naturellement aux vaincus.

Pour ces bonnes gens que la religion ou la défaite rend si farouches, la maison du paysan tatare est admirablement construite. Les cabanes adossées autant que possible au flanc des collines[1], sont surmontées d'une terrasse d'où le villageois observe ce qui se passe au loin lorsque sa meute se précipite en aboyant vers un nouveau-venu. Cette terrasse, nette comme le parquet d'un salon et impénétrable à la pluie, sert à beaucoup d'usages. Le jour on y fait sécher les fruits et les grains, le soir on y respire le frais et on y cause avec ses amis. La terrasse de l'*ombachi* (maire ou syndic) est un véritable forum ou se discutent les intérêts du village, où circulent les nouvelles, où s'arrêtent les voyageurs qui cherchent un logement et qui sont bien reçus; car chez les Tatars les devoirs de l'hospitalité l'emportent sur toute espèce d'antipathie.

Les maisons sont assez voisines pour que les habitants communiquent par les terrasses. Aussi rien n'est-il plus curieux que d'entrer le soir dans un village tatare. Les femmes quittent avec leurs enfants les chambres obscures où elles trouvaient un abri contre la chaleur. Les hommes les y accompagnent,

---

1 Il s'agit ici des Tatars de la montagne et non des Nogaïs des steppes dont il sera parlé plus loin.

et au silence du jour succèdent les conversations bruyantes et les visites. Le touriste qui parcourt ces contrées regarde avec stupéfaction ces familles qui se livrent sur les toits à toutes les occupations du ménage.

Mais c'est un jour de noces que les terrasses présentent le plus curieux spectacle. Lorsqu'on sait que la mariée va venir dans la maison de son époux, les toits se couvrent de curieux. Les moins empressées ne sont pas les petites filles qui se montrent aux premiers rangs, parées de tous leurs atours et coiffées de la barette rouge chargée de petites pièces d'or. On ne s'occupe guère de la femme, car elle est tellement accablée de voiles dans le chariot couvert d'un tapis qui la transporte, qu'il est impossible de l'apercevoir, quoiqu'un garçon de la noce, assis sur le devant du chariot, ajoute la clarté de deux bougies à la lumière du soleil. Dans un autre véhicule, également attelé de bœufs, s'étale la dot qui attire tous les regards. Cette dot se compose de tapis, de couvertures, d'oreillers, etc. En tête du cortége marchent un fifre et un tambour.

Un pays dont la physionomie est si intéressante devait attirer nécessairement l'attention des nations voisines[1]. D'ailleurs, la nature a prodigué à la Crimée une partie des biens qu'elle a refusés à la Russie septentrionale. Sur la route de Sévastopol à Baghtcheh-Saraï on admire au printemps des forêts

---

1 La ballade du *Roumain Groué Grozovan* prouve que les Moldaves en étaient fort occupés.

de pêchers, d'amandiers, de pommiers et d'abricotiers en fleurs. Aussi l'aristocratie russe, fatiguée de l'affreux climat de Pétersbourg et de Moscou, a-t-elle suivi l'exemple du comte Woronzoff qui a construit une résidence presque royale à Aloupka, sur la côte méridionale de la Tauride. Cette côte merveilleuse est une des plus belles contrées de l'Europe. L'amandier aux fleurs d'albâtre, le cytise aux grappes d'or, l'arbre de Judée qui ressemble à un nuage rose, l'olivier au feuillage d'azur, le cyprès qui s'élève comme une sombre pyramide, couvrent le sol d'une somptueuse végétation descendant jusqu'aux bords des flots. Un amphitéâtre de forêts, de jardins, de villages et de maisons de campagne charme les regards du voyageur. Parmi ces villas quelques-unes conservent le souvenir de femmes qui ont joué un rôle important. A Gaspra mourut la baronne de Krüdener; à Koréis, vécut son amie la princesse Galitzine, dont toute la Crimée garde encore la mémoire; dans une maisonnette isolée, votre compatriote, une femme du sang des Valois, la comtesse de Lamothe, devenue si célèbre sous Louis XVI dans l'affaire [1] du « collier de la reine », vint, dit-on, terminer sa carrière agitée.

Je vous ai raconté comment M^me de Krüdener, persécutée par les autorités de la Suisse et de l'Al-

---

1 Cette affaire est une des innombrables complications que le clergé français a causées dans la marche du gouvernement. Le cardinal de Rohan, amoureux de la reine, s'entendit avec Jeanne de Valois, comtesse de Lamothe, pour tenter de séduire Marie-Antoinette par le don d'un collier de diamants du prix de 1,600,000 fr.

lemagne, fut ramenée à Pétersbourg. Là, elle ne fut pas plus heureuse. On l'accusa de propager des doctrines hétérodoxes et de chercher à satisfaire son ambition en prodiguant les aumônes aux *mougiks*. L'intimité qui s'établit entre elle, la princesse Galitzine et une Française qu'on nommait alors la comtesse Guacher, devint pour la baronne la cause de nouvelles tribulations. Un journal anglais, ayant accusé Alexandre I$^{er}$ « d'être sous la tutelle de ces trois femmes à moitié folles, » on décida l'empereur à les exiler en Tauride. Elles ne virent dans cet arrêt qu'une heureuse occasion de convertir les Tatars à la foi chrétienne. Parties de Pétersbourg, le 6 septembre 1822, elles excitèrent la même défiance chez les seigneurs russes de la côte méridionale et les mahométans. La police même s'en mêla et les força de renoncer à cette vie errante et à ces prédications qui avaient déjà inquiété les autorités helvétiques. Un an s'était à peine écoulé depuis leur établissement en Crimée, que M$^{me}$ de Krüdener expirait dans les bras de sa fille, la baronne de Berkheim, installée depuis longtemps dans ce pays. Ses deux compagnes renoncèrent à continuer son œuvre. La princesse Galitzine quitta sa robe de bure pour un costume d'amazone et vécut paisiblement à Koréis, où elle eut bientôt une petite cour. Son esprit caustique, son immense fortune, ses aventures bizarres attiraient chez elle de nombreux visiteurs. Quoiqu'elle fût revenue aux idées voltairiennes, elle fit, dans un moment d'enthousiasme, dresser sur les hauteurs qui dominent Koréis une croix colossale

recouverte d'une lame d'or, qui brille au loin parmi les pics dont la côte est hérissée.

La princesse, qui mourut en 1839, survécut de plusieurs années non seulement à M^me de Krüdener, mais aussi à la comtesse Guacher. Celle-ci avait, après la mort de la baronne, remplacé la robe de bure par un costume masculin où figurait une paire de pistolets. Elle avait complétement abandonné la conversion des Tatars : « Ce sont des hommes pieux, disait-elle un jour, des hommes à conscience pure; pourquoi exiger d'eux qu'ils changent de dogme lorsqu'ils vivent selon les principes de la morale[1] et de la religion? Que l'on adore Jésus-Christ, Mahomet ou le Grand Lama, peu importe après tout, si l'on est charitable, humble et hospitalier. » Lorsqu'elle mourut, en 1823, on dit qu'un courrier fut envoyé par l'empereur pour réclamer un coffret qu'on trouva scellé sous le lit de la comtesse. Plus tard, on prétendit que cet étrange personnage, qui avait été un moment dans l'intimité d'Alexandre I^er, était un des principaux acteurs du drame mystérieux qui est aujourd'hui considéré avec raison comme un des épisodes les plus significatifs des annales de la « sainte » Eglise romaine.

Malgré leur attachement à l'islamisme, — reli-

---

1 Depuis cette époque, l'esprit de fourberie et l'avidité ont remplacé chez les Musulmans des côtes de la Crimée la moralité qui les distinguait autrefois. — HOMMAIRE DE HELL, *Les steppes de la mer Caspienne*, II, chap. XIII, attribue ces vices « au contact avec les Russes. » Ceux-ci (voir GÉREBTZOFF, *Civilisation en Russie*) prétendent qu'ils doivent ces défauts aux Musulmans. — De pareilles explications sembleront toujours insuffisantes.

gion aussi belliqueuse que le bouddhisme est pacifique, — les Tatars du gouvernement de Tauride et du reste de l'empire semblent avoir complétement perdu les goûts guerriers dont leurs « braves[1] » ancêtres étaient si fiers. La première fois que j'ai examiné les Tatars, j'ai été frappée de l'attitude d'un peuple qui s'est fait au moyen-âge une si grande réputation guerrière, réputation dont on trouve tant de traces dans les chants populaires de l'Europe orientale[2]. Je passais, un vendredi, devant la mosquée tatare de Moscou. Les fils d'une race qui a semé la terreur en Orient, arrivaient tous avec un air craintif. Leurs vêtements pauvres formaient un étrange contraste avec l'idée que je me faisais des terribles souverains de la Horde d'or qui prodiguaient les insultes aux grands-princes de la Russie. Malgré cette décadence et cette humiliation, ils conservent sur cette terre où ils ont commandé en maîtres impitoyables, toutes les traditions de cette Asie dont les marchandises et les denrées sont l'objet de leur trafic. Fidèles disciples du Prophète, ils évitent l'usage du vin et des liqueurs fortes, moyen assez bien choisi, du reste, pour n'être pas confondus avec les chrétiens de la ville sainte des Russes. Ils tiennent leurs femmes enfermées ou du moins voilées comme au temps où ils recevaient les lois de leurs khans. Cependant cette précaution semble assez superflue;

---

1 C'est l'épithète qu'on trouve dans la ballade de *Groué Grozovan*.

2 Voyez *Ballades de la Roumanie*, recueillies par Alexandri. — *Le Roumain Groué Grozovan*.

car les Tatares de Moscou sont bien peu séduisantes. Leurs yeux « ronds et petits comme les trous d'un cible[1] », leurs pommettes saillantes, leur peau huileuse, leur taille au-dessous de la moyenne, la saleté de leurs vêtements, tout cet ensemble parfaitement disgracieux n'est guère fait pour inspirer l'amour.

Mais quoique les Tatars moscovites soient bien inférieurs aux Tatars de Kasan, leur religion est du moins rationnelle et pure de tout fétichisme. On n'en pourrait dire autant des Baschkirs qui mêlent une grossière idolâtrie à quelques cérémonies fournies par l'islamisme. Ils offrent des prémices au soleil et suspendent une tête de cheval à côté des ruches de leurs abeilles. Dans un pareil culte les cérémonies nuptiales sont peu compliquées. Quand le *mollah* fait un mariage, il présente une flèche à l'époux en lui disant : « Sois brave et protége ta femme ! »

Il est fort à désirer, dans l'intérêt du progrès et de la civilisation, que l'Eglise orientale parvienne à conquérir dans le vaste empire des tsars, en Europe et en Asie, des populations aussi arriérées, auxquelles le christianisme est nécessaire pour entrer dans la grande famille européenne. Tant qu'elles seront ensevelies dans les ténèbres du chamanisme ou du bouddhisme, ou aveuglées par le fatalisme musulman, la condition de leurs femmes ne s'améliorera pas sensiblement. L'idolâtrie et l'islamisme sont, en effet, les religions de la force, et jamais,

---

1 *Ballade du Roumain Groué Grozovan.*

même dans les contrées où leurs sectateurs ont fait le plus de progrès, on ne parviendra à les décider à reconnaître les droits de notre sexe. Ces religions sont donc destinées à disparaître et à céder le sol qu'elles rendent infécond à cet Evangile qui a enseigné au monde la justice et la fraternité. S'il n'en était point ainsi, victimes d'un égoïsme abrutissant, et d'un sensualisme grossier, les femmes tatares et turques seraient condamnées à une servitude éternelle.

---

## LETTRE II.

### LES NOGAÏS.

*Odessa.*

Après vous avoir parlé des Tatars qui vivent dans les cités, je voudrais vous entretenir d'un peuple qui essaie de quitter l'état nomade pour entrer dans la famille des nations agricoles.

En Crimée, les Tatars des steppes doivent être soigneusement distingués de ceux qui vivent dans la montagne. Les premiers appartiennent aux Nogaïs, que Castrèn classe parmi les Turcs et qui occupent aujourd'hui le pays situé entre la mer d'Azof et la rivière de la Molochnia-Vodi. On en trouve encore d'autres groupes dans diverses parties de l'empire. Ils s'étendaient même jusqu'en Bessarabie avant la conquête russe[1], qui a décidé leurs frères établis dans cette province à franchir le Danube et à se

---

1 Les résultats de cette conquête se sont immensément aggravés sous le dernier règne. Alexandre Ier avait laissé à la Bessarabie une constitution « dont les bases étaient aussi libérales que possible, » dit Hommaire de Hell, et qui, ajoute le même auteur, « conservait toute sa nationalité. » Tout changea à l'avènement de Nicolas Ier, partisan d'une centralisation absolue. La constitution fut abolie, la langue roumaine remplacée par le russe et la province assimilée pour les formes administratives aux anciens gouvernements. Ainsi des trois constitutions qui existaient sous Alexandre, celle de la Finlande a seul vécu. La Pologne et la Bessarabie ont été soumises à l'autocrati Tristes *réformes !*

retirer en Turquie. Depuis 1824, c'est-à-dire depuis la mort d'Asit-bey, les Nogaïs n'ont plus de chef de leur race. Mais ce chef n'avait aucune autorité réelle; puisqu'ils étaient déjà sous Catherine II soumis aux lois de l'empire. Tout en les subjuguant, la Russie n'avait rien fait pour les civiliser. C'est à un de vos compatriotes, un digne émule du duc de Richelieu[1], le comte Maison, émigré français, dont les Nogaïs bénissent la mémoire, qu'ils doivent tous leurs progrès. « Nogaïsk est une capitale, dit un écrivain russe, elle est la métropole d'une tribu étrangère, les Nogaïs, que le gouvernement attira, par des concessions utiles, vers les terrains qu'ils occupent aujourd'hui, et ils s'y trouvèrent bientôt établis au nombre de plus de 30,000. Mais l'instinct vagabond revenait toujours. Un Français émigré, le comte Maison, entreprit avec succès de les former tout-à-fait à la vie agricole. Aujourd'hui de longues caravanes partent chaque année, après la récolte, et conduisent jusqu'à Kaffa et jusqu'à Kertch les produits de ces plaines fécondes[2]. » Mais la probité gauloise du comte ayant soulevé contre lui les *tchinovniki*, il envoya sa démission à Pétersbourg en 1822. Pourtant un Mennonite des colonies allemandes, M. Kornies, s'est chargé de continuer cette

1 On sait tout ce que Odessa doit à M. de Richelieu qui, de retour en France, empêcha le partage de son pays en 1815. — Voir son *Eloge* par M. VILLEMAIN.

2 Anatole DEMIDOFF, *Voyage en Crimée et dans la Russie méridionale.*

œuvre admirable avec la persévérance qui caractérise sa race.

Malheureusement, la religion très-peu éclairée des Nogaïs est un obstacle à leur complète civilisation. Quoique exempts de fanatisme, ils sont, sous le rapport religieux, très-inférieurs aux musulmans de Kasan; car ils ne voient dans l'islamisme qu'un ensemble de rites plus ou moins superstitieux. La hiérarchie ne fait rien pour leur donner des idées plus saines. Cette hiérarchie se divise en *effendi-mollahs*, en *mollahs* et en *cadis*. Les premiers sont chargés de la rédaction des actes de mariage et de divorce, et jugent d'accord avec les anciens de village tous les procès et les querelles avec les femmes. Ils décident les questions relatives à la vente des jeunes filles ou, si vous aimez mieux, à leur mariage. Les seconds président aux noces et aux funérailles, dirigent les sacrifices et rédigent des talismans; enfin, avec les *cadis*, ils sont les interprètes du koran.

Une religion où la sorcellerie et les amulettes jouent un si grand rôle, n'est guère propre à donner à la femme le sentiment du progrès. Aussi peut-on dire qu'à peine mariée[1], elle entre dans une voie de décadence. Gracieuses dans leur jeunesse, les compagnes des Nogaïs sont réservées à une vieillesse prématurée. Du reste, la manière dont on en dispose est bien faite pour leur annoncer ce triste sort. On les vend sans même les consulter. Le prix

---

1 L'âge du mariage est de 13 à 15 ans pour les filles.

ordinaire des jeunes filles est de trente vaches. Elles n'apportent d'autre dot que des coussins, des matelas et des vêtements. Afin de mieux constater qu'elles ne s'appartiennent pas, on fixe souvent leur destinée dès le plus bas âge. Il n'est pas rare de voir des enfants fiancés au berceau. Les Nogaïs préfèrent les filles qui appartiennent à un village éloigné; car ils regardent comme un honneur de voir leur future pour la première fois le jour des noces. Ils se contentent de demander si elle a de l'embonpoint et de longs cheveux, ces deux traits constituant pour eux tous les charmes du beau sexe. Le jour des noces arrivé, il s'agit de se marier sans se rencontrer. Les deux fiancés choisissent des représentants qui se donnent la main en leur nom et ils s'épousent ainsi par procureurs. Le reste de la journée se passe en réjouissances et, le soir arrivé, on jette un voile sur le visage de la mariée, qui s'en va escortée d'une troupe de femmes dans la maison de son mari. A partir de ce jour, la femme ne doit, pendant une année entière, parler qu'à son époux, à son père, à sa mère, à ses frères et à ces sœurs. Avec d'autres personnes elle ne peut employer que des gestes. L'année finie, on lui rend la parole. Mais elle n'en abuse jamais avec les étrangers, en présence desquels elle reste toujours timide et réservée.

Il faut avouer que les occupations de ces femmes semblent leur laisser peu de temps pour la conversation. Indépendamment du soin des enfants et du ménage, il faut qu'elles préparent les briques

de fumier destinées au chauffage[1], qu'elles aient soin de blanchir les maisons, ce qui se fait au moins une fois par an, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, de filer la laine et de la tisser. Outre l'étoffe brune ou blanche qu'elles savent toutes façonner, elles font au métier des nattes et des tapis, elles apprêtent les peaux de mouton pour les pelisses, elles fabriquent de la chandelle et du savon avec une plante nommée *alabata*. Une tâche aussi laborieuse suffit pour transformer en quelques années les plus jolies personnes en horribles matrones. Impossible d'avoir recours à des servantes. Aucune Russe, aucune Allemande des colonies ne voudrait servir des mahométanes, et les filles des Nogaïs ne peuvent entrer dans un ménage étranger. La polygamie fournit alors un moyen de donner une aide aux épouses épuisées avant l'âge et qui n'ont pas même le temps de s'occuper de leurs nombreux enfants, dont une grande quantité meurent en bas âge.

Lorsqu'un Nogaï prend, ou, pour mieux dire, achète une seconde femme, il donne à chacune de ses deux épouses une chambre à coucher spéciale. Ces chambres contiennent ordinairement des matelas, des coussins de cuir rembourrés de laine, un bahut, un poêle d'argile et un tapis qui couvre le plancher. Quoique chaque femme ait son appartement, elles

1 Dans les steppes où manque toute espèce de bois, on n'a pas d'autre ressource contre le froid. On brûle aussi des roseaux là où existent des roselières. On en trouve une immense entre le lac Aksakal-Barbi et le lac Penghiz, dans les steppes des Kirghis-Kazaks.

ne sont pas indépendantes les unes des autres. La première femme est de droit maîtresse dans la maison; la seconde femme, — il est rare qu'il y en ait plus de deux, — est considérée comme sa servante. Mais la plus jeune et la plus jolie ayant pour elle, sinon le droit, au moins l'influence, il en résulte des querelles interminables que le Nogaï termine avec le *kantschouk* (fouet), qui devient dans ses mains un argument suprême, comme le canon est « la dernière raison des rois[1] ». Des chrétiennes seraient peut-être indignées d'une pareille humiliation, parce qu'elles savent « qu'en Jésus-Christ il n'y a ni homme, ni femme. » Mais les musulmanes se résignent beaucoup plus aisément à la servitude la plus abjecte; car l'islamisme, — et c'est par là qu'il doit périr, — sanctionne tous les abus de la force et pour lui,

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

La jalousie des Nogaïs ajoute aux tribulations de leurs compagnes. Lorsquelles sont encore jeunes, elles ont, — leurs maris ne l'ignorent pas, — une grâce orientale qui peut plaire même à des hommes d'une autre race. La passion qu'elles ont pour la parure est, en outre, de nature à redoubler les inquiétudes de leurs époux. Elles ne cachent avec leur voile blanc que le bas du visage et laissent à découvert des yeux noirs et coquets. En pays de connaissance,

---

1 Ultima ratio regum.

les deux bouts de ce voile, attachés au haut de la tête, retombent gracieusement sur les épaules. Les jeunes filles portent à la place du voile un *fez* rouge qui couronne une multitude de tresses. Ce *fez* est garni de pièces de métal de diverses grandeurs et d'autres ornements de ce genre. Toutes, femmes et filles, mettent par-dessus la chemise blanche et rouge le *caftan* de drap, serré autour des reins par une écharpe, munie sur le devant d'une grande boucle de métal qui, souvent, est en argent. Elles ont aussi la chaussure et le pantalon turcs. Autour du cou, elles nouent des rubans qui servent à suspendre de petites plaques d'argent et autres colifichets. Aux doigts, aux bras et au nez, brillent des anneaux du même métal, et elles en attachent de très-lourds à leurs oreilles. C'est à la fête du Baïram que les personnes riches étalent leurs plus beaux costumes qui coûtent fort cher. Les femmes pauvres sont misérablement vêtues.

Chez les Nogaïs le veuvage n'est point un « bâton de maréchal » pour me servir d'une expression de votre pays; mais seulement un changement de servitude. Lorsqu'une femme perd son mari, les matrones du village se réunissent devant sa maison pour entonner des chants de désespoir. Pendant longtemps la mère et la veuve du défunt répètent cette cérémonie tous les soirs au coucher du soleil. Les frères sont probablement plus faciles à consoler; car leur belle-sœur devient pour eux une propriété qu'ils peuvent garder ou vendre à leur gré. Qu'on

vienne nous vanter maintenant les tendances « libérales et progressives » de l'islamisme!

Les Nogaïs méritent une étude à part, parce que ces nomades ont fait de sincères efforts et « ont profité des leçons qu'ils ont reçues de M. Maison[1]. » Cependant les succès qu'ils ont obtenus « ne sauraient se comparer aux résultats vraiment admirables de la colonisation allemande dans ces parages . . . qui a transformé ces déserts en une contrée où toutes les choses utiles à la vie peuvent aujourd'hui se trouver, laitage excellent, légumes, fruits, bestiaux, farine de pur froment; malheureument les débouchés[2] manquent à ces riches produits[3]. » Aussi les moyens de transport des Nogaïs sont-ils restés tout-à-fait primitifs sur des routes qui ne le sont pas moins. Je n'oublierai de ma vie la surprise que m'a causée la première rencontre de leurs *arabas*, qui viennent à file comme les chariots d'une caravane. Ces chars grossiers, dignes des anciens Scythes, construits en bois, sans qu'il y entre une seule parcelle de fer, sont traînés par des dromadaires d'une taille gigantesque. La lourde charge qui pèse sur les essieux, rarement graissés, de ces voitures, produit un frottement dont le bruit est as-

---

1 DEMIDOFF, *La Crimée et la Russie méridionale.*

2 Le gouvernement actuel commence à porter sa sollicitude sur l'établissement des voies de communication. Mais les règnes précédents lui ont légué une lourde tâche!

3 DEMIDOFF, *La Crimée et la Russie méridionale.*

sourdissant. On entend à plusieurs verstes grincer les roues criardes. Cette harmonie qui leur rappelle la vie errante de leurs ancêtres réjouit les Nogaïs : « Il n'y a que les voleurs qui craignent le bruit, » disent-ils à ceux qui leur conseillent de graisser leurs essieux.

---

## LETTRE III.

LES KIRGHIS-KAZAKS.

*Odessa.*

Moins avancés que les Nogaïs, les Kirghis-Kazaks sont restés fidèles aux habitudes de la vie nomade.

Les Kirghis que Castrèn range, comme les Nogaïs, parmi les nations turques, ont été, en Russie, l'objet d'études approfondies. Un conseiller d'Etat, M. Alexis Levchine, a donné dans sa ***Description des hordes et des steppes des Kirghis-Kazaks*** les renseignements les plus nouveaux[1] et les plus intéressants sur ces populations. Après avoir pris les premières notions aux archives du département asiatique du ministère des affaires étrangères, il les a complétées par des observations de toute espèce qu'il a faites dans des relations très-assidues avec les Kirghis-Kazaks pendant ses courses chez le khan de la Petite-Horde, chez les sultans et chez les hommes les plus considérables de la nation. Il a suppléé à ce qui pouvait lui manquer encore d'expérience personnelle, par la lecture des itinéraires et mémoires, imprimés et manuscrits, des voyageurs qui ont tra-

---

1 Avant M. Levchine, PALLAS dans ses *Voyages* et le baron de MAYENDORF dans son *Voyage en Boukharie*, avaient abordé ce sujet.

versé les steppes ou qui y ont séjourné. Grâce à ces travaux, notre époque possède « un document important sur les pays où s'agitent aujourd'hui les plus graves questions d'avenir commercial et de suprématie politique débattues entre les deux grandes puissances qui se disputent l'Orient. » — Telles sont les expressions de votre compatriote, M. E. Charrière.

Il est aisé de déterminer les limites occidentales et septentrionales du territoire occupé par les hordes errantes des Kirghis-Kazaks. Ces limites sont une partie de la mer Caspienne et la ligne des fortifications russes. C'est par une ligne pareille qu'elles sont séparées, à l'est, des provinces occidendentales de la Chine. Quant à leurs frontières méridionales, ni les Kirghis-Kazaks, ni leurs voisins du sud, les Turkomans, les Khiviens, les Tachkendiens, les Turkestaniens[1], les Khirghis sauvages, ne les savent exactement.

Dans un pays d'une semblable étendue, il est impossible que le climat soit partout le même. Cependant on peut dire que ce climat est caractérisé par les extrêmes du froid et du chaud. Le froid, dans la partie septentrionale occupée par la Petite et la Moyenne-Horde, dépasse quelquefois 30° Réaumur. Les ouragans aggravent terriblement ces frimats; car les *bouranes* enlèvent en masse les arbres et les habitations et détruisent les hommes et les

1 Habitants de la ville nommée Turkestan ou Taraz qui appartenait aux Kirghis avant 1798. Il ne faut pas confondre cette ville avec le pays où elle est située.

troupeaux. En revanche, même dans les terres voisines du fleuve Oural, le thermomètre s'élève quelquefois jusqu'à 50° Réaumur, au soleil, et les œufs cuisent dans le sable. Dans la région méridionale de ce pays, la chaleur est naturellement plus excessive encore. Malgré ces extrêmes, le séjour de ces steppes passe pour sain.

Ce mot steppes ne doit pas faire illusion. Ils ne constituent pas une surface unie. Ces plaines sont, au contraire, semées de petites collines à cime arrondie, mais qui sont basses et nues. Le nom de steppe convient donc à cette contrée si l'on entend par là un pays sec, pauvre de verdure et monotone. Ces observations ne s'appliquent point aux montagnes qu'on y trouve, telles que les branches des chaînes de l'Oural et de l'Altaï et les montagnes du centre, dont les sites, la hauteur et la température varient à l'infini.

Le peuple qui habite cette région fut jadis soumis à un chef unique, né de son sang. Aujourd'hui il est divisé en trois hordes, la Grande, composée de 75,000 familles environ; la Moyenne, qui en a 165,000, et la Petite qui en compte 160,000, ce qui peut former 2,000,000 à 2,400,000 âmes. Les géographes de l'Occident pensent que les deux dernières sont soumises à l'empereur de Russie et considèrent la Grande-Horde comme indépendante. M. A. Levchine ne regarde pas ces données comme exactes. Selon lui, la Moyenne et la Petite hordes sont loin d'être complétement assujetties aux Russes : il n'y a de ces deux hordes que quelques tribus vivant dans le nord

des steppes, entre l'Oural et l'Irtych, qui reconnaissent la suzeraineté de la Russie. La Grande-Horde n'a qu'un petit nombre de tribus autonomes; parmi celles qui se sont résignées à une domination étrangère, plusieurs ont accepté la suprématie des Russes. Mais comme la Russie a gagné récemment beaucoup de terrain du côté du Turkestan et de la Chine[1], le jour semble arrivé où les trois hordes vont être, par la force des choses, obligées de s'attacher définitivement aux successeurs de Pierre Ier. En attendant la soumission du Kirghis naît, s'altère et cesse selon les besoins du moment. En passant des frontières de la Russie à celles de la Chine ou de Tachkend[2], de sujet russe il devient, mais sans prétendre contracter aucun engagement, Chinois ou Tachkentien. La vie pastorale que mènent les trois hordes, favorise singulièrement leur penchant à l'indépendance. Elles n'ont d'autre habitation que la *kibitka* ou *iourte*, tente demi-sphérique, composée d'un treillis de bois recouvert de feutre et munie à sa partie supérieure d'une couverture ronde. L'existence nomade leur est imposée par la nature du pays; car ils ont trop peu de terres labourables pour se transformer en agriculteurs. D'ailleurs, leur caractère les éloigne des habitudes sédentaires, et toutes les fois que le gouvernement russe a construit des maisons pour les sultans kirghis, ils les ont dédaignées. Le meilleur moyen de rattacher ces pasteurs à la civi-

---

1 La prise de Chamyl vient de compléter ces succès.
2 Ville de 80,000 âmes dans le Turkestan.

lisation n'est donc pas d'essayer une transformation impossible, mais « de leur donner une haute idée de l'Europe en observant à leur égard les règles d'une sévère équité[1]. »

Il suffit de jeter un coup-d'œil sur les Kirghis pour se convaincre qu'ils ont, comme les Nogaïs, beaucoup de sang mongol dans leurs veines. Sans doute, leur figure n'est ni aussi plate, ni aussi large que celle des Kalmouks; mais leurs yeux noirs et peu ouverts, leur petite bouche, leurs pommettes en saillie, une touffe de barbe au bout du menton les font plutôt ressembler aux Mongols qu'aux Turcs. La suite du mélange des Khirghis avec les tribus mongoles est plus remarquable chez les femmes que chez les hommes. Quoique les Kirghises aient le teint vif et animé, les yeux pleins de feu, leurs formes désagréables et leurs pommettes saillantes ne répondent nullement aux idées que les Indo-Européens se font de la beauté. Elles sont, du reste, comme leurs maris, fortes et saines. Si les Kirghis sont d'excellents cavaliers, elles ne le cèdent point à leurs époux; elles les surpassent même quelquefois. Les uns et les autres se servent d'étriers extrêmement courts, et, serrant le cheval avec les jambes courbées, ils sont inébranlables sur leurs selles.

Le costume des deux sexes ne diffère pas plus que leur vigueur. Les femmes portent un vêtement

---

1 A LEVCHINE, *Description des hordes et des steppes des Kirghis-Kazaks.*

long et large comme celui des hommes; mais il se boutonne jusqu'à la ceinture et n'est pas ouvert. Quelques-unes ont de simples robes ou *tchapanes* et elles en mettent plusieurs dès qu'il fait froid et jusqu'à six en hiver. Ces robes sont en brocart, en velours, en soie ou en coton. Leurs ceintures sont de laine ou de soie. Elles ont, comme les hommes, des pantalons et des bottes. Outre les pendants d'oreilles, les bracelets et les bagues dont sont ornés leurs bras et leurs doigts, elles placent sur leur sein des plaques en argent, des cornalines de toutes formes et d'autres pierreries. Leur bonnet n'est pas non plus dénué d'ornements. C'est une espèce de cône tronqué, dont la partie supérieure est entourée d'un voile en soie, en mousseline ou en toile. Sous ce voile, elles attachent sur le front une bandelette doublée de peau, de loutre, et constellée de plaques d'or ou d'argent, de perles, de coraux et quelquefois de pierres précieuses. Les fils qui retiennent ces bijoux pendent sur les joues, sur les épaules, sur la poitrine, jusqu'à la ceinture et quelquefois jusqu'à terre. Le bonnet des jeunes filles, en velours ou en brocart, a la forme d'un pain de sucre. Elles l'ornent de plaques d'or ou d'argent et de perles. Elles attachent au sommet des plumes d'oiseau ou des pompons. Femmes et filles tressent leurs cheveux, les femmes en deux ou trois tresses, et les filles en beaucoup de petites. Les unes et les autres font une grande dépense de rouge et de blanc.

Comme mahométans[1], les Kirghis admettent la polygamie. C'est le principe du koran auquel ils tiennent le plus. Outre que le Kirghis est enclin à la volupté, il éprouve le besoin d'avoir dans son ménage des bras qui empêchent les inconvénients de sa paresse incurable. En effet, pour se distraire en été de la chaleur accablante qui règne dans les steppes, il passe sa vie à dormir, et l'hiver il s'enferme dans sa tente pour échapper au froid. La curiosité seule peut l'arracher à cette prodigieuse indolence, et dès qu'un étranger paraît dans un *aoul*, on exige des nouvelles en échange de l'hospitalité, et tous se rassemblent autour du voyageur pour les écouter avec avidité. Cette étrange curiosité n'est pas le seul défaut du Kirghis-Kazak; car il est avide, pillard, vaniteux, insolent à l'égard du faible, rampant devant les forts et sujet aux plus violents accès de colère. Cependant il respecte les vieillards et conserve la mémoire des bienfaits.

Les femmes des Kirghis « méritent à une foule d'égards la préférence sur les hommes[2]. » Elles ont la bonté du cœur, la douce compassion, la tendresse maternelle. Elles sont, en outre, aussi actives que leurs maris sont paresseux. Outre le soin du ménage et d'une partie du bétail qui leur revient, on les voit même quelquefois seller les chevaux de

1 Quoiqu'ils soient en majorité partisans de l'islamisme, leur culte offre tant de pratiques contradictoires, que M. de Levchine ne sait s'il doit les ranger « parmi les mahométans, les manichéens (dualistes) ou les païens. »

2 A. LEVCHINE, *Hordes et steppes.*

leurs époux et les aider à y monter. La récompense d'une existence si laborieuse, est de trouver dans leurs maris des maîtres durs et orgueilleux. Ils les enfermeraient sans doute dans des harems, s'ils pouvaient se décider à travailler à leur place.

L'affection n'adoucit pas ordinairement cette servitude; car on ne tient jamais compte des inclinations d'une jeune personne. Beaucoup de pères, surtout les grands et les riches, fiancent leurs enfants dès le maillot. Dans les basses classes, une fille se vend cinq à six brebis; dans les classes élevées deux cents chevaux ou cinq cents et même mille brebis. On ajoute aux bestiaux des effets de prix et même des esclaves de l'un ou de l'autre sexe. Comme le *kalym*, ou prix de vente est proportionné au nombre croissant des femmes, il n'y a qu'un homme riche qui puisse avoir plus d'une épouse. Mais la loi permet les concubines, dont les enfants héritent comme ceux des femmes légitimes. Lorsqu'on a fixé le *kalym* et l'époque du paiement, le *mollah* célèbre les fiançailles en demandant à trois reprises aux pères ou aux parents des futurs époux: « Consentez-vous à unir vos enfants? » et en lisant des prières pour le bonheur des fiancés. Tant que le *kalym* n'est pas acquitté, on ne procède pas au mariage, mais le jeune homme peut voir la fille et même habiter chez elle, pourvu qu'il respecte sa vertu. Lorsque tous les préliminaires sont terminés, on amène les deux époux richement vêtus dans la tente où doit se faire le mariage. Le *mollah* les place au milieu, il met devant eux une tasse remplie

d'eau qu'il couvre d'une toile, ensuite il leur demande s'ils s'engagent volontairement dans les liens de l'hymen, puis il leur donne trois fois l'eau à boire, enfin il la présente aux assistants. Si ceux-ci sont nombreux, il se contente de les asperger. Après cette espèce de bénédiction nuptiale, on substitue sur la tête de la mariée le bonnet des épouses à celui des filles, et les femmes qui assistent à la noce chantent des chansons. Le mari qui était sorti pour monter à cheval, se présente à l'entrée de la tente; on le repousse longtemps, enfin il entre de force, prend sa femme sur son cheval et l'emmène.

Quand un Kirghis épouse plusieurs femmes, chacune, pour peu qu'elle ait quelques ressources, demeure dans une tente séparée. Aussi une tente fait-elle partie de chaque trousseau. La première femme (*baïbitcha*), est seule maîtresse de maison, les autres sont égales entre elles et doivent respecter la *baïbitcha*, qui peut se divorcer, si elle a des raisons assez graves. Les autres épouses ne jouissent pas de ce privilége. Mais toutes transmettent leur dot à leurs enfants.

Vous avez vu, mon amie, les *mollahs*, ou prêtres, présider aux noces. Les *baxes* ou devins interviennent à leur tour dans les couches; car chez ce peuple à moitié idolâtre, le sorcier a autant d'influence que les membres du sacerdoce. Lorsqu'une femme commence à sentir les douleurs de l'enfantement, on fait venir les *baxes* qu'on croit très-capables de faciliter l'accouchement par leur présence.

Quand l'enfant est né, on se contente de l'envelopper dans une toile ou, s'il fait froid, dans une peau de mouton. On n'apprend rien aux garçons, monter à cheval et garder les troupeaux, exigeant fort peu d'étude. Il n'en est pas de même des filles, qui doivent savoir coudre, filer, tisser, broder en soie et en or, faire des habits et des rideaux à festons, etc. On a dit que votre Paris est « l'enfer des hommes et le paradis des femmes. » Vous voyez que ce dicton ne peut s'appliquer aux steppes de Kirghis-Kazaks.

---

A la veille de quitter la Russie, mon excellente amie, j'ai eu sous les yeux comme en un tableau merveilleux les femmes dont je vous ai parlé, Grecques, Arméniennes, Russes, Tatares, Juives, etc. Odessa est, en effet, une ville unique, où toutes les races orientales ont leurs représentants. Après avoir contemplé avec le plus vif intérêt ce curieux spectacle, je songe à regagner votre France qui est devenue pour moi une seconde patrie. Avant de m'éloigner des contrées orientales, j'aurais voulu vous parler aussi des *Femmes de l'Orient asiatique*. Mais de longues excursions me font sentir le besoin du repos et la nécessité d'ajourner une partie de mes projets. Quelles que soient notre activité et

notre ardeur à réaliser la tâche que la Providence nous a imposée, nos forces trahissent fréquemment notre zèle, et nous sommes à chaque instant obligés de nous arrêter dans notre route pour mesurer du regard l'immense distance qu'il nous reste encore à parcourir. Au revoir donc, et à bientôt.

FIN.

